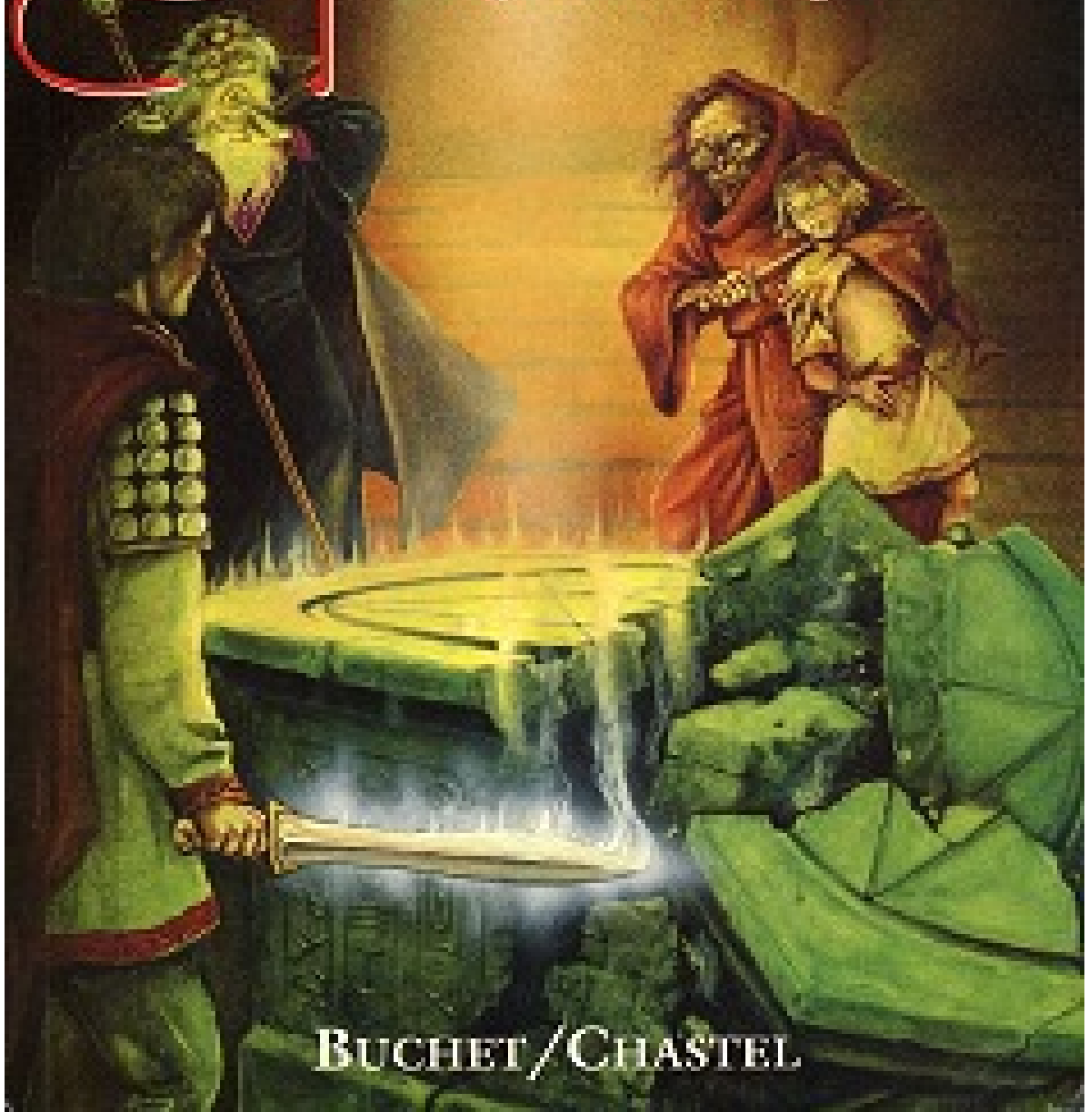


Stephen LAWHEAD

Le Glaive et la Flamme

Saga du Roi Dragon III



BUCHET/CHASTEL

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

CYCLE DE PENDRAGON :

Taliesin, tome I

Merlin, tome II

Arthur, tome III

Pendragon, tome IV

Le Graal, tome V

CYCLE LE CHANT D'ALBION :

La Guerre du Paradis, tome I

La Main d'argent, tome II

Le Nœud sans fin, tome III

LA SAGA DU ROI DRAGON :

Le Château du Roi Dragon, tome I

Les Seigneurs de guerre de Nin, tome II

Le Glaive et la Flamme, tome III

STEPHEN LAWHEAD

LA SAGA DU ROI DRAGON
livre troisième

LE GLAIVE ET LA FLAMME

Roman
traduit de l'anglais
par Marianne Saint Amand

BUCHET/CHASTEL
18, rue de Condé – 75006 Paris

*Pour les cousins :
Tiffany, Robbie,
Erin, Annie, Jeffrey,
Avec toute mon affection*

I

La silhouette voûtée, lourdement appuyée sur son long bâton noueux, gravissait péniblement la piste sinueuse tout en marquant de fréquents arrêts afin de reprendre son souffle et de contempler les paisibles basses terres, regard braqué à l'ouest en direction d'Askelon. C'était un vieillard dont on ne comptait plus les ans, vêtu d'une robe et d'une capuche de prêtre. Ses traits étaient dissimulés dans l'ombre de sa coiffe et, bien que la journée fût chaude et le soleil éclatant, il n'avait nullement repoussé son capulet et poursuivait son chemin emmitouflé de la tête aux pieds. Vu de loin, il faisait songer à un scarabée noir encombré par le poids de sa carapace et escaladant vaille que vaille un tertre.

Parvenu au sommet du plateau, il s'assit sur un rocher, sous un vieil arbre tordu par le vent dont les branches clairsemées et noueuses s'étendaient au-dessus du chemin. De nombreux pèlerins s'étaient assis là, sur cette pierre, afin de prier les dieux en vue d'un oracle fortuit.

Mais ce voyageur-là n'était pas un pèlerin, et il n'offrit nulle prière.

Au lieu de cela, il s'assit, plissa les yeux et observa la campagne. Un chant d'oiseau vrillait l'air surchauffé. Dans le bleu brumeux du lointain, son regard d'aigle percevait la barre vert sombre de Pelgrin Forest, vaste étendue verdoyante recouvrant l'ouest. En contrebas, dans la vallée, des paysans travaillaient dans les champs au milieu de leurs futures récoltes. Leurs hurlements quant à la paresse de leurs bœufs montaient à l'assaut de la colline telles des suppliques à un dieu dur d'oreille.

Le vieillard détourna le visage du paysage serein aux verts et aux ors scintillant sous un ciel d'un bleu limpide. Il fixa le temple, blanc et silencieux comme une tombe au-dessus de lui. Puis il se remit péniblement debout, ramassa son bâton et reprit sa route.

En arrivant à la cour du temple, il s'immobilisa et s'appuya longuement sur sa canne, comme s'il attendait un signe ou comme, une fois parcouru tout ce chemin, il était incapable de décider s'il devait terminer ce qu'il était venu faire. Au bout d'un certain temps, il tourna la tête vers l'est, vers les montagnes dont les cimes majestueuses surgissaient de leurs lourds contreforts. Là, sur les pics lointains, il vit se rassembler des nuages noirs poussés par le vent d'est.

Le vieux prêtre opina pour lui-même, puis traversa la cour dallée en direction des

marches du temple. Il monta les degrés, leva l'anneau métallique placé sur l'imposante porte et frappa plusieurs fois.

L'huis s'entrouvrit quelques instants plus tard sur un homme en pelisse rouge. « Le temple n'est pas ouvert à cette heure-ci. » Le personnage jeta un regard peu amène au vieux prélat. « Revenez à la septième heure si vous désirez des prières ou un oracle.

— Ne voyez-vous pas que je suis prêtre ? lui demanda l'ancien. Je suis venu voir le Grand Prêtre d'Ariel.

— Il ne reçoit personne, rétorqua le gardien du temple. Il fait une retraite.

— Vraiment ? Mais c'est un problème de toute urgence. Il doit me voir. »

Le garde décocha un regard furibond au vieux prêtre ridé et tout, dans son visage, exprima la véritable nuisance que représentait pour lui l'homme au bâton noueux.

Mais avant qu'il ne pût répondre, le visiteur reprit la parole. « Il ne vous appartient pas de décider. Allez chercher quelqu'un qui puisse le faire. Sinon le Grand Prêtre, le vice-Grand Prêtre ou, à défaut, le Diacre. »

Le garde incendia du regard le vieillard et referma la porte. Le prélat attendit quelques instants, debout, tête baissée. Au moment même où il s'apprêtait à frapper de nouveau, il entendit venir quelqu'un. Un jeune religieux en pelisse grise et au visage marqué de petite vérole glissa sa tête dans l'entrebâillement. Derrière lui se tenait le garde, maussade.

« Eh bien, lança le jeune homme, que voulez-vous ?

— Je désire m'entretenir avec le Grand Prêtre. C'est sans nul doute autorisé. Il s'agit d'un sujet d'importance.

— Il ne reçoit personne sans en avoir été prévenu, jeta le prêtre.

— En ce cas, je désire être annoncé sur le champ », répondit doucement son aîné. Ses yeux décolorés se firent plus durs que la pierre.

« Le Grand Prêtre Pluell est en retraite ; il est impossible de le déranger. Je suis le Diacre ; je suis à même de vous aider. »

L'ancien lui décocha un sourire surnois. « De cela, je doute totalement. Cependant, vous allez quand même le faire. Annoncez-lui ma présence. Il m'est facile de voir que vous êtes homme de ressources – vous trouverez un moyen. »

Le visage du jeune homme se contracta violemment. Il prit son souffle pour jeter le vieil intrus dehors. Mais alors qu'il ouvrait la bouche, le vieillard leva la main. « Faites ce que je dis. » Pour simplement énoncés que furent ces mots, ils n'en recelaient pas moins une extrême autorité. Le jeune prélat les reçut comme une gifle. Sa bouche se referma aussitôt.

« Attendez là », marmonna-t-il. Il pointa le doigt vers un banc de pierre, situé sous un arbre contre le mur de la cour.

« Je patienterai. » Le voyageur se détourna et entreprit de descendre lentement les marches du temple.

« Quel nom dois-je lui annoncer ? » cria le religieux dans son dos.

L'ancien s'arrêta, s'appuya sur son bâton et sembla soupeser soigneusement la question. « Eh bien ? s'impatientait le Diacre.

— Dites-lui, finit par répondre le vieil homme, qu'un ami est venu de l'est. » Une main déformée disparut dans les plis de la robe. « Et donnez-lui ceci. » Il ressortit sa main et

lui tendit un objet qui scintillait sombrement.

Le jeune homme passa la porte du temple et saisit le talisman. Il le soupesa de la paume et l'examina attentivement.

Il s'agissait d'une médaille arrondie taillée dans une pierre noire, sur laquelle étaient inscrits d'étranges symboles qu'il ne reconnut pas. Le talisman était froid dans sa main, et une sensation bizarre s'empara de lui alors qu'il le manipulait – impression de sinistre présage, de ruine se concentrant autour de lui à l'image des hauts nuages noirs dans le ciel.

Sans plus dire un mot, il fit volte-face et retourna dans le temple. Le vieillard reprit sa descente des marches et se dirigea lentement vers le banc sous l'arbre. Il s'y installa afin de patienter à l'ombre.

La journée s'écoula paisiblement. À midi, quelques pèlerins disséminés arrivèrent au temple. Le Diacre les reçut et prit leurs offrandes. Les voyageurs attendirent, puis furent admis dans le temple pour y recevoir leur oracle. Ils sortirent et s'en furent en discutant joyeusement, pleins de la bonne fortune que leur avaient promise les prêtres. Nul ne remarqua le vieil homme aussi silencieux qu'une idole, assis sous l'arbre près du mur.

Le soir vint, et avec lui une brise fraîche venue de l'est, parfumée de la douce odeur d'humus de la pluie. Alors qu'un soleil écarlate à la brillance féroce se couchait par-delà les champs dorés de la vallée que surplombait le temple, un prêtre sortit de l'édifice avec un flambeau et alluma la torche fichée dans son support de pierre au centre de la cour.

Dos tourné au vieillard, l'homme leva son flambeau, communiqua sa flamme à la torche, puis se retourna lentement – car il avait senti un regard sur lui – et scruta l'obscurité en direction de l'ancien toujours assis sur son banc. Dans le noir, deux yeux lui renvoyèrent l'éclat de son flambeau. L'homme fit un bond en arrière et en lâcha presque son brandon. Puis il pivota sur lui-même et regagna le temple au pas de course. La grande porte de bois claqua si fort derrière lui que le son se répercuta dans la cour vide.

Le vieux ne fit pas un geste ; il se contenta de fermer encore une fois les yeux et d'attendre.

Des nuages d'altitude, balayés par les vents supérieurs tels des lambeaux de voiles, dissimulaient la lune qui se levait sur la vallée. La brise arrivait par rafales maintenant, et on pouvait entendre les roulements étouffés d'un tonnerre lointain. Quelques feuilles sèches cabriolèrent telle une nuée de souris sur le dallage de pierre de la cour. La torche crachotait sous les assauts du vent.

Le vieillard assis avait baissé la tête ; il rassembla frileusement sa robe autour de lui et attendit.

À minuit, la cour était sombre et silencieuse. Le ciel était couvert de nuages et le grondement lointain du tonnerre semblait se rapprocher. Le vent d'est, frais et régulier, malmenait la flamme de la torche et projetait des ombres dansantes autour de son support.

Puis, depuis le flanc le plus éloigné du temple, arriva la faible lueur d'un autre flambeau. La lumière clignotante se rapprocha en oscillant dans la main qui la portait, accompagnée par le claquement étouffé de sandales sur la pierre. Le vieillard releva la

tête et sourit dans le noir.

Au bout d'un instant, l'étranger vint se planter devant la silhouette assise. Il leva sa lanterne sourde et en ouvrit une des portes afin de laisser filtrer plus de lumière. Le prêtre étudia son visiteur à la faveur du halo de lumière jaune. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Ainsi, vous avez fini par venir, Pluell.

— Comment me connaissez-vous ?

— Vous êtes le Grand Prêtre, n'est-ce pas ? Le Grand Prêtre n'a-t-il pas de nom ?

— J'en ai un, que vous savez. Qu'en est-il du vôtre ?

— Je pense qu'il ne vous est pas inconnu, messire. »

Le Grand Prêtre loucha vers le vieux visage et rapprocha la lanterne. « Je ne vous ai jamais vu par le passé, jamais. » Puis il ajouta lentement : « Serais-je dans l'erreur ? »

Le vieillard secoua la tête. « Non, peut-être pas. Il y a fort longtemps que je ne suis pas venu dans ces contrées.

— Vous n'êtes pas prêtre, affirma Pluell, même si vous en portez la défroque. Si vous n'êtes pas venu depuis des années, comment pourrais-je connaître votre nom ?

— On vous a donné mon talisman, n'est-ce pas ?

— En effet. » Il tendit la main et lui rendit la pierre noire. L'ancien la prit et la brandit. « C'est un objet des plus curieux.

— Oui, très curieux. » Le vieil homme la dissimula dans sa robe.

À cet instant, un éclair déchira le ciel et projeta sur les deux silhouettes une lumière crue et surnaturelle.

« La tempête est sur nous, commenta le vieillard.

— Qui êtes-vous ? insista le Grand Prêtre.

— Je vous dis que vous le savez.

— Bah ! Vous me faites perdre mon temps. Je n'ai rien de plus à faire avec vous. Vous m'empêchez de rejoindre mon lit. » Il jeta un regard torve à son interlocuteur. « Ce fut stupide de ma part de venir.

— Et pourtant vous vîntes. Pourquoi, je me le demande. »

Le Grand Prêtre ouvrit la bouche pour répondre puis, à la réflexion, la referma.

« Je vais vous dire pourquoi, psalmodia doucement son aîné. Vous êtes venu parce que vous deviez le faire. Vous n'aviez d'autre choix que de venir et voir par vous-même si ce que vous pensiez était vrai. »

Le Grand Prêtre ne répondit rien. Une bourrasque fit flamboyer la torche. Les branches au-dessus d'eux craquèrent et gémirent sous les assauts du vent.

« Vous êtes venu car je vous ai mandé.

— Espèce de vieux fou menteur ! cracha Pluell. Je refuse d'écouter cela.

— Vous êtes venu car vous savez que les troubles se rapprochent, et vous savez que je puis vous aider.

— Vous êtes dément. J'en ai terminé avec vous. Allez-vous-en !

— Très bien », rétorqua l'homme d'un ton égal. Il se redressa lentement comme s'il partait sur l'heure. Tandis qu'il se levait, sa capuche retomba en arrière, révélant de longues mèches de cheveux blancs encadrant un visage aussi creusé et ridé qu'un champ

fraîchement labouré. Des yeux durs et noirs étincelaient dans les traits ravagés. « Je m'en vais, mais il fut un temps où le nom de Nimrood inspirait un certain respect. »

Le Grand Prêtre eut un mouvement de recul involontaire à l'audition de ce patronyme. « Nimrood ! s'étrangla-t-il. Cela ne se peut !

— Là, vous voyez ? Vous me connaissez.

— Mais... vous êtes mort ! Il y a des années... je n'étais encore qu'un petit garçon... on a dit... vous fûtes occis dans la bataille contre le Roi Dragon...

— Vous pouvez constater que je ne le fus nullement, répliqua le vieillard.

— Nimrood ! Je n'ose en croire mes yeux !

— Croyez-les, messire ! Vous avez en face de vous Nimrood et personne d'autre. »

Un éclair stria le ciel et le tonnerre martela la vallée. D'énormes gouttes de pluie commencèrent à s'abattre sur terre et à ricocher sur les dalles de la cour.

« Vous avez évoqué des troubles, reprit le Grand Prêtre Pluell. Comment pourriez-vous aider ? »

Nimrood tourna son visage vers les cieux. « La tempête arrive avec force. Pourquoi ne m'inviteriez-vous pas plutôt dans vos appartements privés ? Je pense que nous pourrions avoir beaucoup à nous dire. »

Pluell hésita quelques instants. Il décocha un regard acéré à Nimrood tout en soupesant la chose. La pluie lui cinglait le visage. La torche coula dans son support en sifflant tel un serpent.

« Très bien, finit-il par conclure. Suivez-moi. » Il le conduisit vers l'entrée latérale peu usitée, abandonnant la cour aux éléments et aux ténèbres.

II

Bria demeura un instant au lit à écouter la pluie tomber sur la barbacane extérieure à leur chambre. Par les fenêtres grandes ouvertes, la douce brise d'été lui apportait l'odeur fraîche et propre de l'ondée. De minuscules oiseaux bleus pépiaient sur la balustrade et emplissaient la matinée d'une musique allègre.

La Reine roula sur elle-même et tendit le bras sur le côté. Sa main tapota le drap vide à la place où aurait dû se trouver son mari. Il était parti. Elle ouvrit paresseusement les yeux tout en murmurant : « Oh, Quentin, ne te reposes-tu jamais ? »

Elle se leva et enfila une robe de chambre. Aussitôt, une servante se précipita pour lui apporter une robe d'été en mousseline bleu ciel à la ceinture d'or finement ouvree.

« Ma Dame a-t-elle bien dormi ? s'enquit la jeune femme.

— Très bien, merci, Glenna. Cette journée n'est-elle pas magnifique ?

— Si, ma Dame. Superbe. » Elle sourit, et ses yeux s'illuminèrent. « Presque aussi belle que ma Dame.

— Tu manies la flatterie aussi aisément qu'un oiseau chante, s'esclaffa Bria, et la pièce en fut éclairée. As-tu vu le Roi ?

— Non, ma Dame. Dois-je mander le chambellan ? »

La Reine haussa les épaules. « Nul besoin. Je sais où il est allé. »

La servante aida sa Reine à se vêtir, puis se mit en devoir de ranger la chambre. Bria sortit des appartements royaux et s'en fut aux cuisines.

Elle parcourut le corridor d'un pas léger et descendit une volée de marches menant à une salle à manger. Elle n'avait pas plus tôt mis le pied dans la pièce qu'un cri perçant retentit tandis qu'un soudain tourbillon se précipitait vers elle.

« Mère ! Avez-vous entendu ? Oh, avez-vous entendu les nouvelles ? » Deux petites filles coururent à elle en caracolant, attrapèrent ses mains et l'entraînèrent vers la table du petit déjeuner.

« Et quelles nouvelles avez-vous donc entendues, mes chéries ? » Elle sourit en caressant les têtes dorées.

La plus jeune des deux, la Princesse Elena, aux longues tresses entrelacées de fils d'or chatoyants, décocha un sourire ravi à sa mère tandis que ses yeux verts étincelaient de plaisir à l'idée de détenir un secret. Sa sœur, la Princesse Brianna, svelte comme une

jeune pousse et vêtue de bleu comme sa mère, pressa la main de la Reine en lui disant :
« Venez vous asseoir avec nous, Mère. Nous avons tant à vous dire ! »

La Princesse Elena secoua vigoureusement la tête. « Oui, oh oui. Tant à vous dire !

— Très bien, conclut la Reine Bria en s'installant sur le banc. Quelle est donc votre nouvelle ? Je ne puis attendre un instant de plus ! »

L'aînée des filles jeta un coup d'œil à sa sœur, et toutes deux éclatèrent de rire. Ce fut un pur délice que de les entendre. Captivées par la joie des petites Princesses, plusieurs des servantes de cuisine s'arrêtèrent afin de les contempler, sourire aux lèvres.

« Allez-vous laisser votre pauvre mère dans l'expectative ? J'avoue qu'il me faut savoir sur l'heure ! » Bria prit leurs mains et les serra.

Les mots se bousculèrent au milieu des rires. « Esme arrive ! Esme ! N'est-ce pas merveilleux ? s'écrièrent-elles. Esme sera ici ce soir !

— Voilà une nouvelle fabuleuse, en vérité ! s'exclama Bria en serrant ses filles contre elle.

— Oh, mais ne dites rien à Père, je vous prie, poursuivit Brianna. Nous voulons le lui dire nous-mêmes. Je vous en prie ?

— Oui, vous le lui direz. Ce sera votre surprise.

— Oh, allons le chercher de ce pas ! » s'impatienta Elena.

Les deux fillettes fussent parties sur le champ si la Reine ne les avait pas rappelées.

« Le Roi n'est pas là, mes colombes. Il est parti au temple tôt ce matin.

— Pouvons-nous y aller, nous aussi ? S'il vous plaît, Mère ? s'enquirent-elles, toutes excitées.

— Commencez par prendre votre petit déjeuner, et ensuite nous verrons. » Bria parcourut rapidement la pièce du regard. « Où est donc votre frère ? Toujours au lit ? Il est tard !

— Oh, non. Il a pris un morceau de pain d'épice et filé il y a un bon moment. Il devait retrouver Toli aux écuries. Ils vont faire une promenade à cheval.

— Encore ! Il passe son temps à cheval. À se demander comment des sabots et une crinière ne poussent pas à ce garçon. »

Les fillettes gloussèrent à cette idée. La Reine soupira. Elle n'aimait pas savoir un si jeune garçon sur le dos de si gros chevaux. Cependant, pensa-t-elle, tant qu'il est avec Toli, il ne risque absolument rien.

« Allez, maintenant mangez votre petit déjeuner. Nous aurons fort à faire aujourd'hui afin de tout préparer pour la visite de Dame Esme ! »

Elles s'installèrent autour de la table, mais les filles étaient tellement exaltées qu'elles ne firent que picorer. Leur mère finit par les renvoyer, et elles quittèrent la salle en riant et en courant. Bria sourit en voyant leurs tresses voler derrière elles.

Ainsi, Esme vient. Excellente nouvelle, songea-t-elle. Comment les filles l'ont-elles appris, je me le demande. Bien, quoi qu'il en soit, elle sera grandement bienvenue. Cela fait trop longtemps qu'elle n'a pas séjourné à Askelon. Bien trop longtemps. Elle m'a manqué.

Quentin était debout devant une grande table rustique, au centre d'un vaste rectangle

de pierre. Tête penchée, il se concentrait sur un énorme rouleau de parchemin maintenu à chaque bout par une pierre.

« Voyez là, dit-il en pointant un endroit du plan. Si nous édifions ce mur durant la semaine, nous pourrons commencer à mettre les poutres en place. Qu'en dites-vous, Bertram ? »

Bertram, le vieux maître maçon grisonnant, loucha vers l'emplacement désigné par le doigt du Roi, puis releva la tête, se gratta la mâchoire et hocha le chef en direction du mur en face d'eux. « Oui, c'est possible, Sire, répondit-il, diplomate. Mais il faut tout d'abord encastrier les corbeaux, et ils ne sont pas encore prêts. Ni les encorbellements, d'ailleurs.

— Hmm, marmonna le Roi, sourcils froncés.

— Mais nous le verrons bientôt édifié, m'seigneur. Oh, oui, nous le verrons. Comptez là-d'sus. Il montera bien assez vite. » Il opina et héla l'un de ses ouvriers. « Pardonnez-moi, Sire. Je dois veiller...

— Oui, bien sûr. Allez. Je vais bientôt retourner au château.

— Bonne journée à vous, m'seigneur. » Bertram s'inclina et s'en fut.

Quentin resta un bon moment, mains sur les hanches, à contempler le travail accompli autour de lui. La matinée était claire et radieuse, les hautes herbes encore humides de l'ondée nocturne. Les maçons et leurs multiples aides s'activaient avec vigueur. Les tailleurs de pierres tiraient des traîneaux pleins de blocs de pierre vers chaque extrémité du rectangle et les déchargeaient sur les piles déjà existantes, dans lesquelles des travailleurs sélectionnaient des pavés, les faisaient choir dans des brouettes et les transportaient jusqu'aux murs. Les fabricants de mortier et leurs porteurs brassaient leur mixture boueuse dans des vasques, puis l'entassaient sur des palettes afin de fournir les maçons qui n'en avaient jamais assez.

Au beau milieu de ce chaos organisé, les murs du nouveau temple, le temple du Plus Haut, s'élevaient lentement et presque imperceptiblement. On en était à la sixième année de travaux, et Quentin avait parfois l'impression qu'il n'en verrait jamais la fin.

Il était impatient de voir le temple terminé, car son achèvement initialiserait l'ère nouvelle ; dans cet édifice, il conduirait le culte au nouveau dieu de Mensandor. Aux yeux de tout le royaume, le temple serait un symbole indiquant que l'âge nouveau était finalement éclos.

Les anciens dieux sont morts, proclamerait-il. Vénérez le nouveau dieu, le Plus Haut, Créateur et Souverain de tout !

Depuis le début de sa construction, la nouvelle s'était rapidement répandue dans le pays. Le moindre foyer du royaume avait entendu parler du Temple du Roi, ainsi qu'il était communément nommé. Mais six années s'étaient écoulées, et au moins quatre seraient encore nécessaires avant sa finition. Jusque-là... eh bien, il restait énormément de travail à faire.

Quentin entendit un tintement de clochettes derrière lui et se tourna pour voir Blazer secouer vigoureusement la tête. Le grand destrier avait brouté toute l'herbe à sa portée et était prêt à s'en aller. Il s'ébrouait inlassablement en agitant les clochettes tressées dans sa crinière et le long de sa bride d'argent, comme pour dire : « En route ! Le soleil est haut ; la journée est belle. Allons galoper ! »

Quentin sourit, rejoignit l'animal et posa sa main sur ses larges naseaux. « Tu es aussi impatient que moi, vieux frère. Très bien, lança le Roi en plaçant un pied dans l'étrier. Nous partons. J'ai assez embêté ces braves gens pour la journée. »

Il sauta lestement en selle et secoua les rênes. Blazer souleva ses antérieurs et volta. Quentin agita la main en direction de Bertram, qui lui rendit son salut, puis Blazer fila. Ils dévalèrent la route descendant la colline escarpée en esquivant les chars à bœufs qui apportaient vivres et fournitures aux ouvriers. Puis, comme le soleil lui réchauffait le visage et la beauté du jour s'épanouissait en lui, Quentin quitta la piste et laissa galoper sa monture sur le flanc de la butte et dans la plaine d'Askelon.

La citadelle surgissait de sa couronne de roche et brillait tel un joyau dans la lumière matinale. Des fanions rouge et bleu flottaient et claquaient au bout d'un millier de flèches. Les hauts remparts, surmontés de tourelles et de barbicanes, s'élançaient au-dessus – puissants, solides et à jamais sûrs.

La vigueur de l'animal qu'il montait réjouit Quentin ; son cœur battait au rythme de la chevauchée sur le sol encore humide. Les sabots de Blazer lancé au galop soulevaient et faisaient voltiger des mottes boueuses.

Ils arrivèrent bientôt à proximité d'un grand cénotaphe de pierre érigé au centre de la plaine. Quentin remit Blazer au trot. Ils s'arrêtèrent en face de la stèle, et Quentin mit pied à terre. Il alla vers le monument et s'agenouilla devant.

De chaque côté du mausolée étaient gravés dans la pierre des mots que Quentin connaissait par cœur. Il les lut cependant encore une fois. Ils disaient :

Ici, sur cette plaine, les guerriers de Mensandor rencontrèrent Et défirent les hordes
barbares de Nin, dénommé le Destructeur.

Ici, Eskevar, Roi Dragon, Seigneur du Royaume, tomba en
même temps que nombre de valeureux combattants, pour ne jamais se relever.
La paix fut au prix de leur sang et la liberté à celui de
leurs lames.

Après avoir lu ces mots si souvent déchiffrés, Quentin se releva, remonta en selle et reprit la direction d'Askelon.

III

Loin à l'est de la cité, dans une prairie bordée de chênes centenaires et à l'écart des regards indiscrets, Toli et le Prince Gerin chevauchaient de concert. « Essayez encore, jeune Prince », appela Toli en faisant volter un Riv lancé au petit galop vers un chemin bien tracé en travers duquel gisait le tronc d'un arbre mort.

Le Prince, tout jeune garçon de neuf ans à la chevelure brun sombre aussi épaisse qu'ébouriffée, étudia l'obstacle devant lui en plissant ses yeux verts de concentration, lèvres serrées. Les joues empourprées d'excitation, Gerin avança la mâchoire avec conviction. Ce geste fut une telle parodie du Roi que Toli gloussa derrière son poing afin de ne pas rire ouvertement.

Alors le Prince donna un petit coup de rênes, talonna les flancs de son poney et ils bondirent de nouveau le long du chemin vers le tronc.

Au dernier moment, le petit Prince jeta ses rênes en avant et se coucha sur l'encolure de l'animal. Le poney leva ses antérieurs, s'éleva facilement au-dessus de l'obstacle et atterrit dans une secousse de l'autre côté. Le jeune cavalier bascula en avant sur la selle et rebondit sur le côté, mais il parvint à regagner son assiette.

« Très bien ! cria Toli. Excellent ! Voilà comment il faut faire ! Venez ici, maintenant, et reposez-vous quelques instants. » Il adressa un visage rayonnant d'une approbation bien méritée à celui dont il avait la charge.

« Juste une fois de plus, Toli. Je vous en prie ? Je veux me souvenir de la sensation que cela fait. » Il fit volter sa monture et retourna vers le tronc.

Toli mit pied à terre en observant attentivement le Prince. Cette fois-ci, alors que la monture du garçon approchait de l'obstacle, l'animal hésita, incertain des désirs de son cavalier. Il sauta malaisément et se jeta trop tard sur le tronc. Le Prince Gerin glissa sur le côté de la selle et s'y raccrocha tout en tentant d'arrêter son cheval. Mais il ne put ; il lâcha prise et tomba dans un bruit sourd. Le poney brun partit tout seul en trottant.

« Ouf ! » Le Prince roula cul par-dessus tête dans la tourbe molle.

Toli courut jusqu'à lui. « Êtes-vous blessé ? » Il releva l'enfant et le brossa. Il avait de la boue sur le menton et les coudes.

« Non... ce n'est pas la première fois que je tombe. Pour cela, du moins, je semble avoir le don.

— Je suis navré, mais ce ne sera pas non plus la dernière, rit Toli. Mais je dois vous conserver en un seul morceau, sous peine de me faire arracher la tête par votre père ! »

Le Prince leva les yeux vers son instructeur, sourcils froncés, son front juvénile plissé de consternation. « Saurai-je jamais le faire ?

— Bien sûr, en temps...

— Mais la chasse est dans moins de deux semaines !

— N'ayez aucun souci, jeune maître. Vous faites d'immenses progrès. Vous chevaucherez pour la chasse, je vous le promets. Et votre père aura sa surprise. Chaque chose en temps voulu. Mais d'abord vous devez apprendre à ne point hésiter lorsque vous approchez un saut. Cela perturbe votre monture et, par conséquent, elle saute mal.

— Puis-je essayer encore ?

— Nous devrions rentrer. J'ai des tâches à accomplir.

— Je vous en prie, Toli. Juste une fois. Je ne voudrais pas terminer l'entraînement quotidien par un échec.

— Bien parlé. Un seul saut supplémentaire, et nous filons à la maison. »

Le Prince se précipita vers sa monture, Tarky, qui s'était arrêtée au bout du chemin pour brouter. Toli retourna vers Riv et remonta en selle. « Pensez à ce que vous faites, jeune damoiseau ! cria-t-il. Concentrez-vous ! »

Le garçon se mit en selle, une expression d'intense détermination sur le visage. Il examina le tronc couché devant lui, évalua la distance, puis secoua les rênes et talonna son poney.

Ils galopèrent une fois encore le long du chemin. En l'espace d'un clin d'œil ils furent sur l'obstacle. Le Prince Gerin se coucha sur sa selle, leva les mains et le cheval bondit sur le tronc avec la grâce et la légèreté d'un daim. Le Prince tira sur les rênes et, avec un hurlement de triomphe, fit volter le poney et dévia vers les arbres à l'autre extrémité de la prairie.

« Très bien, Prince Gerin ! cria Toli. Parfait ! » Puis lui aussi poussa sa monture vers les arbres et, par-delà, vers la route qui retournait à Askelon.

Tous deux la rejoignirent côte à côte et firent la course en riant jusqu'au château. Le soleil brillait haut dans un ciel bleu limpide, et les deux cavaliers se réjouirent de sentir en eux les pulsations de la vie.

La table de travail de Durwin disparaissait sous un monceau de parchemins poussiéreux et d'ouvrages à la reliure de cuir. Courbé sur son tabouret, menton calé dans la main, il marmonnait dans sa barbe tout en lisant. Sa chevelure longue était pratiquement blanche à présent, mais son regard était aussi vif qu'à l'ordinaire et ses membres solides. Il avait l'air d'avoir la moitié de son âge naturel.

Il releva brusquement la tête en reniflant. « Ah ! » s'écria-t-il en sautant sur ses pieds. Il courut jusqu'à un petit brasero sur lequel bouillonnait un chaudron noir. Il avait débordé, et une épaisse fumée s'élevait vers les chevrons. L'ermite empoigna une longue cuiller en bois et remuait le contenu de la marmite lorsqu'une voix le héla depuis l'extérieur.

« Pfff ! Quelle est cette prodigieuse puanteur, bon ermite ? C'est franchement

immonde ! »

Durwin releva les yeux pour voir la Reine Douairière plantée sur son seuil, regard braqué sur lui et nez plissé de dégoût.

« Alinea ! Comment ! Vous n'aimez pas mon cataplasme ? Il est des plus efficaces contre les douleurs articulaires.

— C'est à se demander si les douleurs ne seraient pas plus plaisantes.

— Je vous garantis que mes patients ne se plaignent nullement de ses qualités aromatiques.

— Vos patients ?

— Je les appelle ainsi, ma Dame. Ceci est pour Toli.

— Toli n'a certes nul besoin de cela.

— Ses chevaux, ma Dame. Je le fabrique pour ses chevaux, même si cela ne pourrait en aucun cas nuire au cavalier, en cas de grand besoin.

— Et de nez intrépide ! termina-t-elle en riant. Mais tel n'est pas le cas du mien. Éloignez-vous un peu de vos travaux, ermite. J'apprécierais de la compagnie pour marcher dans le jardin. »

Durwin sourit et s'inclina. « J'en serais ravi. C'est une bonne idée. J'ai dû demeurer trop longtemps dans ces vapeurs, pour n'y avoir pas songé plus tôt. »

Ils sortirent ensemble, traversèrent le château, passèrent la Galerie d'honneur du Roi Dragon et parvinrent aux marches menant au jardin. « Voyez comme le soleil est vif, lança Alinea. Et comme les fleurs sont parfumées. »

Ils descendirent l'escalier et pénétrèrent dans le parc au milieu des fragrances que leur offraient les roses de toutes variétés. La floraison printanière était terminée, mais les corolles estivales commençaient tout juste à éclore et, partout, l'œil rencontrait une profusion de couleurs.

« Ah ! Être ici équivaut à baigner dans la sérénité », soupira Durwin. Il tourna le regard vers sa compagne. Les années lui avaient été clémentes. Sa longue chevelure était tressée et rassemblée dans une résille. Beaucoup d'argent se mêlait à présent au châtain-roux de ses tresses, et des rides marquaient le coin de ses yeux et de son adorable bouche. Mais son regard était toujours aussi vert qu'un lac forestier, et sa voix avait toujours le timbre de l'eau vive.

Oui, songea Durwin, les années nous ont été indulgentes, à tous. Je ne les échangerais pour rien au monde. Le Plus Haut Dieu est bon ; il a déversé une bénédiction sur le pays. Nous avons de quoi être reconnaissants.

« À quoi pensez-vous, mon ami ? s'enquit doucement Alinea.

— Je me disais que ces dernières années furent heureuses, et bien remplies. J'en suis satisfait. » Il s'interrompit un instant, et sa voix prit une note absente. « Même si je devais mourir demain, je n'aurais nuls regrets. Absolument aucun.

— Et je pourrais affirmer la même chose, répondit Alinea. Mais allons, fermons le chapitre du trépas. Il se suffit à lui-même.

— Il en est ainsi ! Oui, il en est ainsi. » Durwin opina lentement. Puis son visage s'éclaira. « Maintenant dites-moi, quels échos avez-vous à me confier ? J'ai appris qu'un messager est arrivé tôt ce matin. Était-il porteur de bonnes nouvelles ?

— Oui ! Oui, j'allais vous en parler. Il apportait des nouvelles d'Hinsenby...

— Hinsenby ? De Theido ?

— De Dame Esme. Elle est en route, à l'heure qu'il est. Elle devrait arriver avant le crépuscule aujourd'hui. C'est une belle journée pour voyager.

— Ah, Dame Esme. Elle, je ne l'ai plus vue depuis de nombreuses années, ce me semble.

— Elle a été vivement regrettée entre ces murs. Et, aussi triste que ce soit à dire, nul n'a ressenti plus profondément son absence que Dame Esme elle-même.

— Oui, une affaire terrible. Infiniment triste. Mieux vaut parfois se souvenir que l'existence de certains d'entre nous peut ne pas être aussi dénuée de regrets que les nôtres. Je suis certain qu'elle aurait fait un choix différent si elle avait su. »

Alinea garda le silence un certain temps. Ils déambulèrent dans les allées du jardin en se réjouissant tous deux de la chaleur du soleil et de la présence de l'autre. « Je me demande si aucun d'entre nous choisirait ce que nous faisons, si jamais nous connaissions le futur.

— Peut-être pas. Mais c'est néanmoins une bénédiction. Le fardeau quotidien pèse suffisamment lourd ; nous ne pourrions endosser simultanément celui de demain.

— Bien sûr. Quelle sagesse possédez-vous, ermite. Oui, ce sera bon de revoir Esme. Peut-être pourrions-nous aider à la cicatrisation d'anciennes blessures. »

À cet instant, ils entendirent le joyeux pépiement de voix enfantines et levèrent les yeux vers les Princesses Brianna et Elena, qui couraient dans leur direction aussi vite que pouvaient les porter leurs jambes grêles. Bria les suivait d'un pas nettement plus tranquille.

« Grand-mère ! Oh, grand-mère ! s'écrièrent les fillettes. Nous avons un secret ! Un très grand secret !

— Un secret ? Quel peut-il bien être ?

— Il vous faut deviner, grand-mère ! hurla Brianna.

— Oui, devinez ! Devinez ! » renchérit Elena.

Alinea plaqua ses mains l'une contre l'autre et les porta à ses lèvres. « Voyons voir », marmonna-t-elle, les yeux brillants au spectacle de ses magnifiques petites-filles. « Partez-vous en voyage ? »

Les deux petites têtes coururent de droite à gauche, les tresses volèrent.

« Non ? reprit leur grand-mère. Alors vous avez appris un nouveau jeu et vous venez nous le montrer !

— Ce n'est pas cela ! s'écrièrent-elles tout en gloussant. Dame Esme vient ! Elle sera là ce soir ! » Les deux fillettes se mirent à sauter sur place.

« Quelle bonne nouvelle ! s'extasia Alinea.

— Avez-vous entendu, Durwin ? Elle sera là ce soir ! » les deux enfants s'entre-regardèrent tandis qu'une idée aussi nouvelle qu'alléchante germait en elles. « Peut-être nous apportera-t-elle des cadeaux ! suggéra Brianna.

— Oui, des cadeaux ! »

Elles tapèrent des mains et filèrent vers la fontaine au milieu des massifs de roses.

« On dirait des colibris, songea Durwin à voix haute.

— Vous voilà, Mère, lança Bria en arrivant à eux. Je vois qu'elles vous ont confié leur secret.

— Oui, ma chérie. Comme tu dois être heureuse.

— Je suis presque aussi excitée qu'elles – si tant est que ce soit possible ! » répondit-elle en riant, et en suivant des yeux la course des deux fillettes. « Bonjour, Durwin. Je suis ravie de constater que Mère a réussi à vous extraire de votre repaire nauséabond. Je commençais à me demander si vous en émergeriez jamais.

— Oh, en temps, en temps. Mais une fois que cette vieille caboche s'est fixée sur une idée, elle ne peut plus s'en débarrasser. » Il sourit largement. « C'est pourquoi je vous ai toutes deux afin de veiller sur moi. Je sais que vous ne me permettrez pas de rester trop longtemps isolé. Et je vous en sais gré.

— Il en est un autre dont je voudrais bien qu'il soit aussi facile à persuader, commenta Bria.

— Quentin ? »

Bria sourit, quelque peu tristement, et opina. « Oh, je sais qu'il est très occupé en ce moment. Son temple lui donne du souci. Mais il est parti de l'aube à la nuit chaque jour ou presque, enfermé avec ses bâtisseurs et ses architectes. Il ne s'arrête jamais. Je ne le vois pratiquement plus. »

Alinea lança un regard empreint de nostalgie à sa fille. « Avec un Roi, il en est toujours ainsi. Tu dois te souvenir, mon amour, qu'il ne s'appartient pas, pas plus qu'à sa famille. Il appartient au royaume, au peuple. Ce temple est un immense fardeau pour Quentin. Les temps révolus refusent de mourir, et il cherche à établir la prépondérance du dieu. »

Bria baissa la tête. « Je sais que je devrais faire preuve de plus de patience. Mais il est devenu un étranger dans sa propre demeure.

— Quentin est appelé à de hautes tâches. À travers lui, de grandes choses seront accomplies.

— Il en est ainsi, approuva Durwin. Mais ma Dame Bria dit vrai. Il doit également veiller au bien-être de son foyer. Roi ou paysan, telle est la première responsabilité d'un homme. Le Plus Haut se réjouit de petites actions comme de grandes. Je me dis souvent qu'il doit moins se soucier d'un temple que de la simple vigueur d'une famille. » Il marqua une pause et regarda Bria. « Je lui parlerai, si tel est votre désir.

— Je vous en remercie, mais non. J'attendrai. Le temple est important – cela, je le sais. Peut-être trouverons-nous à nouveau du temps pour nous-mêmes lorsqu'il sera terminé. D'ici là, je patienterai. » Elle sourit joliment et jeta un coup d'œil à sa mère. « Les femmes de notre famille ont longtemps expérimenté l'attente. Nous y excellons. »

IV

Contrairement aux prêtres qu'il dirigeait, le Grand Prêtre Pluell vivait dans un luxe incroyable et jouissait de somptueuses installations. Alors que les cellules des prêtres inférieurs étaient spartiates et dénuées de tous objets ou ornements autres que les quelques articles indispensables à un minimum de confort – un lit à la paille remplie de paille, un tabouret, une table rudimentaire, un bol en bois et une chandelle – les appartements du Grand Prêtre étaient tendus de lourdes tapisseries et des chaises sculptées entouraient une grande table recouverte d'une nappe onéreuse et dressée de couverts d'argent. Des bougies faites de cire d'abeille parfumée brûlaient dans des chandeliers en or. Son lit élevé était entouré de rideaux, le matelas fait de duvet d'eider.

Ceci, se disait-il, n'était jamais que son dû – les gratifications de sa position, les récompenses dues à son rang.

Le Grand Prêtre Pluell et son visiteur conféraient depuis plusieurs heures. Le Grand Prêtre fixa le vide avec lassitude, les yeux soulignés de rouge par le manque de sommeil, une expression de désapprobation sur ses traits arrogants.

Le vieux Nimrood l'observait attentivement depuis son siège, ses mains noueuses repliées sous son menton pointu. Il avait tout du marchand rusé qui vient de tomber sur une affaire juteuse autant que fortuite. L'ombre d'un sourire étirait ses lèvres minces et décolorées.

« Ainsi, c'est entendu ? » demanda Nimrood en rompant finalement le silence.

Pluell releva lentement la tête, la bouche tordue.

« Quel autre choix ai-je ? Oui ! C'est entendu. Je ferai ainsi que vous le dites.

— Veillez à le faire, et tout ira bien. Vous allez sauver le temple ; et, qui plus est, vous détiendrez le pouvoir dans le royaume. Le pays vous appartiendra, et le Roi sera votre laquais. Pensez-y !

— C'est risqué. Je n'aime pas particulièrement tenter la chance.

— Sans risque il n'est nul gain, mon ami. Et, ainsi que vous l'avez dit, vous n'avez pas le choix. Je vous le dis, ce parvenu de Roi a l'intention d'abattre le Grand Temple et d'en chasser les prêtres. Chaque nouveau jour voit grandir le Temple du Roi ; lorsqu'il sera achevé, le vôtre sera détruit.

— Oserait-il, seulement ? Cela provoquerait une insurrection populaire contre lui. J'y

veillerais.

— Il ose absolument tout au nom de son dieu. Il faut prendre au plus vite des mesures contre lui. Vous vous êtes caché bien trop longtemps sous les robes de votre fonction. Attendez encore un peu et il sera trop tard.

— Oui, oui. Vous avez raison. » Pluell lança un regard acéré à son invité. « Je n'aime absolument pas ce Roi, et je ne le crains nullement. La sainteté et l'autorité du Grand Temple doivent être préservées. Quand et comment commençons-nous ? »

Nimrood lui décocha un immense sourire. « Je choisirai l'heure et le lieu. Laissez-moi faire. Mais je vais avoir besoin de six de vos gardes – six qui sachent obéir et garder un secret.

— Vous les aurez. Quoi d'autre ?

— Rien, pour l'instant. » Nimrood se leva lentement. « Juste un endroit pour dormir et un morceau à manger. Puis je reprendrai ma route.

— Très bien. Exprimez vos désirs au prêtre qui attend à l'extérieur. Il s'occupera de tout pour vous. Je vais aller choisir les hommes qui vous accompagneront. »

Nimrood inclina la tête et s'en fut. Le Grand Prêtre resta un instant sur sa chaise, le regard toujours vide perdu au loin. Puis il rassembla ses robes autour de lui tandis qu'un frisson l'agitait, car la pièce s'était grandement refroidie.

Le soleil de l'après-midi se paraît d'or en se couchant derrière les collines vertes bordées d'arbres. La route inclinée vers les vallées plongeait dans une obscurité fraîche. Le petit groupe de voyageurs fit halte au sommet d'une butte.

« Là-bas se trouve Askelon, ma Dame, lança Wilkins, l'un des compagnons de Dame Esme. Et c'est un spectacle plaisant. »

Esme emplit son regard bleu pâle de la scène chatoyante qui s'offrait à elle. La citadelle d'Askelon, ses tours et ses tourelles étaient incendiées par les rais dorés du soleil couchant et étincelaient tel un bijou. Les immenses murailles, puissantes et impénétrables, rougeoyaient dans la lumière déclinante.

Elle tressaillit au souvenir de cet autre temps où elle s'était tenue au même endroit, à dos de cheval, et où elle avait contemplé le château dans un autre crépuscule. *Rien n'a changé*, songea-t-elle. *Oh, quelle folie ! Tout a changé ; et moi plus que tout.*

« J'ai peut-être eu tort de partir », dit-elle enfin, en se parlant doucement à elle-même. « Mais je suis de retour. Peut-être pourrai-je prendre un nouveau départ. »

Sans plus dire un mot, Esme rassembla ses rênes et entama la descente dans la vallée. Flairant la nourriture, l'eau et une stalle confortable, son cheval se mit au trot, puis se lança au galop sur la route. Les autres se joignirent à la course, et bientôt tous volèrent vers Askelon tandis que le vallon résonnait de leurs voix joyeuses.

Ils atteignirent le village niché sous les remparts et trottèrent le long des ruelles sans presque ralentir. Puis ils furent sur le pont-levis, passèrent la poterne et pénétrèrent dans la cour de garde, où des écuyers s'empressèrent de prendre les rênes des chevaux et de les emmener à l'écurie.

« Esme ! Tu es là ! » Un cri retentit dans son dos, et elle pivota pour voir Bria émerger d'une porte à l'autre bout de la cour. Deux petits visages aux yeux brillants pointaient de

chaque côté des jupes de leur mère.

Esme s'agenouilla et ouvrit grand les bras. « Venez là, mes chéries ! appela-t-elle, avant d'être assaillie de gloussements et de baisers. Comme vous avez grandi ! lança-t-elle, étonnée. Oh, vous m'avez tellement manqué ! » Elle embrassa les deux fillettes et les serra fort contre elle. Puis elle se redressa et embrassa leur mère. « Bria, c'est si bon de te voir. »

Les deux jeunes femmes s'étreignirent longuement, puis reculèrent d'un pas afin de se contempler l'une l'autre. « Esme, tu es plus belle que jamais. Vraiment ! C'est... » Une larme perla au coin de l'œil de Bria. « Tu m'as tant manqué !

— Et toi ! Tu n'as pas idée du bonheur que j'éprouve à me retrouver enfin ici. J'ai voulu souventes fois venir, mais... »

Bria lui attrapa les mains et l'entraîna. « Viens ! Il y a tant à dire. Laisse tes affaires ; je les ferai monter dans tes appartements. » Elle fit volte-face afin de s'adresser aux compagnons de route d'Esme. « Je vous en prie, soyez les bienvenus chez nous. Reposez-vous ; prenez vos aises après ce long voyage. Vous pourrez, si tel est votre désir, participer avec nous au banquet qui aura lieu ce soir. Ou, si vous le préférez, on vous montera un repas dans vos chambres. »

Wilkins s'inclina. « Ma Dame nous a tant parlé de vous et de cet endroit que nous sommes impatients de le visiter, votre Altesse. Nous nous joindrons à vous dès que nous nous serons débarrassés de la poussière du chemin. Pour ma part, je désire faire la connaissance du Roi Dragon. Grande est sa renommée dans le pays. » Les autres hochèrent la tête en assentiment.

« Je suis certaine que mon époux sera heureux d'entendre les nouvelles que vous apportez. Je vais mander de ce pas le chambellan, afin qu'il vous conduise à vos suites.

— Chloé, lança Esme, tu peux demeurer avec moi. » Une jeune femme mince et brune vêtue, tout comme Esme, d'une tenue de voyage, avança timidement. Elle fit une révérence devant la Reine, puis tendit deux paquets à sa maîtresse.

« Ah, oui. J'allais oublier, s'exclama cette dernière en s'en saisissant. J'ai apporté quelque chose pour mes petites amies. »

Les Princesses hurlèrent de joie. « Des cadeaux ! » s'écrièrent-elles. Esme confia à chacune un colis enveloppé de soie colorée. « Oh, merci ! Merci ! » Les deux fillettes l'embrassèrent et filèrent ouvrir leurs présents.

« Ce sont des trésors, Bria. Des trésors.

— Elles le sont. Mais viens, tu dois être épuisée. Tes appartements sont prêts et n'attendent que toi. » Elle emmena Esme et sourit à Chloé, qui leur emboîtait silencieusement le pas. « Vous pourrez toutes deux vous délasser avant le repas. »

La Reine les conduisit de la cour de garde vers le passage creusé dans la muraille intérieure, puis dans le château lui-même. Le long du chemin, elles discutèrent du voyage et de tout ce qu'avaient vu les voyageurs. Lorsqu'elles parvinrent finalement aux appartements de la Reine, Bria annonça : « Tu vas demeurer ici, Esme. Je te veux tout près de moi. Reposez-vous, à présent, et rafraîchissez-vous. On a préparé de l'eau, je reviendrai dans un moment vous chercher pour dîner.

— Tu es si bonne, Bria. Merci. Mais maintenant que je suis là, ma lassitude semble

s'être envolée. Je ne désire que m'asseoir avec toi et avoir une grande conversation.

— Oh, nous l'aurons, Esme. Il va nous falloir de nombreuses discussions avant que je sois satisfaite. » Elle s'interrompt, puis ajouta, plus sombre : « Tu as souventes fois occupé mes pensées.

— Je t'en remercie. Et tu as moult fois été dans les miennes. Oui, nous avons beaucoup à nous dire. »

Quentin, Toli et Wilkins se tenaient juste devant les portes grandes ouvertes de la galerie d'honneur. D'autres discutaient entre eux un peu plus loin, intimidés par la présence du Roi. Wilkins relatait, enthousiaste, leur voyage jusqu'à Askelon et rapportait les nouvelles qu'il avait glanées en route.

Heureux de recevoir des invités – car cela faisait un certain temps que le château n'avait hébergé de visiteurs – Quentin soutirait les informations à l'homme, qui ne demandait d'ailleurs que cela et était ravi de les lui livrer.

« Quand avez-vous prévu de repartir ? le questionna Quentin. Vous resterez certainement pour la chasse.

— J'ai entendu parler de la Chasse du Roi ! s'exclama Wilkins. En vérité, je nourrissais l'espoir d'y être convié. Nombreux furent les villages traversés où on nous en parla. Tous la décrivent comme un événement des plus exceptionnels.

— Cela tient plus de la fête que de la chasse, lui expliqua Toli. Il y aura des jeux d'adresse, des ménestrels et un cirque. Trois jours y sont consacrés. Les gens viennent de tout Mensendor pour y participer, ou pour simplement regarder.

— À quelle occasion cette fête est-elle donnée ? s'enquit Wilkins.

— Je ne sais pas, s'esclaffa le Roi. La raison est enfouie dans le passé. Selon la tradition, les origines de la chasse remontent à l'époque de Celbercor. Il en usait comme un moyen de recruter des chevaliers à son service. Les légendes racontent que si un homme pouvait tuer trois sangliers sans mettre pied à terre ni changer de cheval, il était adoubé chevalier avant la fin du jour !

— La chasse n'eut pas lieu dans les années récentes – lorsque Eskevar était parti en guerre. Mais nous en avons ressuscité la coutume, poursuivit Toli.

— Oui, et c'est entièrement l'œuvre de Toli ! reprit Quentin. Il voulait exhiber ses chevaux ! Quel meilleur moyen qu'une chasse ? »

Wilkins opina d'un air entendu. « Ces chevaux qui sont les vôtres, maître... j'en ai également entendu parler. Même dans le lointain Elsendor, les chevaux du Roi Dragon sont hautement prisés. »

À cet instant, un mouvement se fit sur le seuil, et Quentin releva le regard vers la Reine Bria et Dame Esme, qui pénétraient dans la salle. Toutes deux portaient des robes d'été en mousseline : rose pour Bria et feuille-morte pour Esme. Il sourit et se dirigea vers elles. « Bonsoir, mon amour. » Il embrassa sa femme. « Esme, je suis tellement heureux de votre venue. Le simple fait de vous voir est un véritable bonheur. » Il l'attira affectueusement à lui et lui déposa un baiser sur la joue. « Bienvenue. J'espère que vous avez prévu de passer un long moment en notre compagnie.

— Je vous remercie, Quentin. Vous avez l'air en pleine forme, comme d'habitude. Les

travaux du temple avancement rapidement, selon les dires de Bria. » Ses yeux se détournèrent furtivement de lui.

« Oui, répondit Quentin. Ils avancement bien. Mais nous parlerons de cela plus tard. J'imagine que vous aimeriez saluer... » Il se tourna et jeta un rapide coup d'œil derrière lui. « Où a-t-il disparu, tout d'un coup ? Il était là il n'y a pas deux minutes.

— Qui, mon seigneur ?

— Toli. Il était... » Il gesticula vers l'endroit. Et Toli et Wilkins avaient filé. « Eh bien, il est toujours aussi timide que le daim avec lequel il a grandi. Je suis certain qu'il voudra vous saluer plus tard, en privé. »

À l'autre extrémité de la galerie, des serviteurs arrivèrent, chargés de grands plats de nourriture : porc et venaison, volailles et gibiers rôtis, légumes fraîchement cueillis et miches de pain bis tout chaud sorti du four.

« Asseyons-nous » suggéra Bria. Déjà s'emplissaient les bancs situés de part et d'autre de la longue table inférieure. Les compagnons de voyage d'Esme s'étaient déjà fait des amis parmi les courtisans de la maison du Roi. Un barde itinérant avait été invité à distraire le repas et se promenait parmi les convives tout en chantant des rimes absurdes et en prenant note des demandes pour les histoires qu'il raconterait après dîner. Des rires le suivaient alors qu'il allait de table en table.

La galerie était animée et l'ambiance joyeuse. « Voyez ce qu'a provoqué votre venue ! » s'écria Quentin tout en les conduisant à la table élevée. « Je n'ai pas vu une si belle humeur depuis... oh, depuis un certain temps.

— Vous êtes fort aimable, Quentin. Mais il est bien connu que la table du Roi Dragon est toujours gracieuse et que l'allégresse y abonde. » Esme regarda autour d'elle, et son visage se détendit. « Tout est exactement comme dans mon souvenir... comme j'espérais que cela serait. »

Bria pressa sa main et l'entraîna vers une chaise. Durwin entra et s'approcha en s'excusant de son retard, puis il accueillit Esme d'une chaleureuse étreinte. Tandis qu'ils bavardaient, Quentin chercha Toli du regard, car il s'asseyait généralement à côté de lui, face à la Reine.

Il découvrit le Jher assis à l'autre bout de la grande table, en grand conciliabule avec Wilkins. Plongés dans leur discussion, ils ne prenaient nullement garde à ce qui se passait autour d'eux.

Il baissa le regard vers la table inférieure ; tous les yeux se braquèrent sur lui et attendirent qu'il commençât. Il tendit le bras, attrapa un morceau de pain, le rompit et le plaça sur son tranchoir d'argent tout en hochant la tête vers ses invités. Tous se mirent aussitôt à manger ; les plats furent passés, les gobelets emplis et un joyeux brouhaha s'éleva.

Alors qu'ils se restauraient, le barde s'approcha de la table haute. Il s'inclina devant le Roi. « Votre Majesté, est-il une ballade que vous aimeriez entendre ? Dites son nom, et Larksong est à votre service.

— Quelque chose qui convienne à l'animation de cette soirée d'été, déclara Quentin. Laissons les preux chevaliers et leurs hauts faits pour une autre fois. Ce soir, je voudrais ouïr un conte plus allègre, une ballade à même de réjouir le cœur.

— Si vous désirez de la gaieté, Sire, je connais ce qu'il faut ! » Il s'inclina de nouveau.
« Pardonnez-moi, à présent. Je dois me retirer pour composer mon ode. »

Quel immense honneur d'être Roi, songea Quentin. C'est véritablement un honneur insigne. Je suis béni, en vérité.

Il baissa les yeux sur ses invités et partagea leur amusement et leur bonne humeur. La vie est bonne pour Mensandor ; tout va bien dans le royaume. Son cœur s'emplit de félicité et enfla jusqu'à risquer l'explosion tant était grande sa joie.

V

Une lune pâle s'était levée haut dans le ciel et inondait tout d'une radiance argentée. Seul sur une barbacane à l'extérieur de la galerie d'honneur, Toli contemplait une partie du jardin. Des rires fusaient par les portes ouvertes, et la lumière dansante des torches de la galerie éclaboussait les pierres tout en leur donnant une teinte dorée.

Le barde Larksong entama sa ballade sous les acclamations de tous les convives rassemblés. Toli entendit sa voix forte s'élever, mais il ne put saisir les paroles de la chanson, régulièrement noyées sous des vagues de rires. À la fin du chant, ou de l'histoire, retentirent des applaudissements chaleureux ainsi que des bis.

Mais Toli ne prêtait aucune attention à ce qui se passait à l'intérieur. De plus en plus mal à l'aise, il s'était furtivement glissé dehors afin d'y trouver la solitude. Nul, songea-t-il, ne l'avait vu s'esquiver. Il inspira l'air frais de la nuit tout en se demandant ce qu'il ferait lorsqu'il *la* rencontrerait à nouveau.

Il n'eut pas à s'interroger longtemps. Il entendit un pas furtif, se tourna et se trouva face à elle, debout sur le seuil, baignée d'une lumière chatoyante. Une pointe acérée le transperça. Il se détourna.

Puis elle vint à ses côtés. Il huma son parfum délicat, tiède et plaisant. Sa proximité l'incendia.

« Ah, soupira-t-elle, quel calme, quelle fraîcheur ici. La galerie ne m'inspire plus, malgré toutes ces lumières et tous ces rires. » Elle parlait à mi-voix. Il ne répondit mot. Alors elle effleura son bras, et il eut l'impression qu'une flamme l'embrasait. « Bonsoir, Toli, murmura-t-elle. Je t'ai vu quitter la salle. »

Il lui fit face. « Esme... » Il ne put rien trouver à dire. Elle, avec ce clair de lune dans les yeux et cette brillance sur ses tresses brunes, était encore plus belle que dans son souvenir. Et elle était revenue.

Esme posa le bout de ses doigts sur ses lèvres. Ils étaient frais. « Chhh... tu n'as nul besoin de parler. Ce n'est pas évident pour moi non plus. »

Toli fixa la femme qu'il avait aimée. Pourquoi ? eut-il envie de hurler. Pourquoi m'as-tu quitté ? Pour quelle raison es-tu partie ? Et maintenant, après tant d'années, pourquoi es-tu revenue ?

Mais il ne dit rien et se détourna une fois encore. La distance entre eux parut presque

physique à la jeune femme : un mur d'émotion vive qu'elle ne pouvait entamer. Soudain, tout ce qu'elle avait gardé si longtemps celé au plus profond de son cœur refit brutalement surface. Sa gorge se serra. Ses mains furent prises de tremblements. Elle baissa la tête, et ses larmes commencèrent à couler.

Il y eut un mouvement près d'elle. « Toli, je... » commença-t-elle, avant de relever les yeux. Il était parti.

Dans la galerie, Larksong tenait son public en haleine. En grande forme, il saluait à chaque salve d'applaudissements tandis que son visage large et avenant rayonnait sous son chapeau à large bord piqué d'une plume verte. Il permit aux acclamations de le submerger, puis, lorsqu'elles commencèrent à s'apaiser, il leva la main pour réclamer et silence et commença à chanter.

*« Dans le beau Mensandor,
En une soirée d'été,
Lorsque les collines vertes deviennent,
Oyez, gentes dames et beaux messieurs,
Le conte que j'ai troussé
Sur le hardi Quentin et sa Reine ! »*

Ces mots furent accueillis par des hurlements de rire et des acclamations sonores car, à présent, le Roi allait être glorifié pour leur plus grande joie. Larksong s'inclina jusqu'à terre et entonna sa ballade d'une voix haute et claire. Le chant parlait d'un Roi qui cherchait à obtenir la main de la plus belle femme du royaume et la trouvait finalement en la personne de la fille de son ennemi.

C'était un chant très ancien, bien sûr, connu de tout l'auditoire. Mais Larksong le chanta bien, en inventant de nouveaux versets où il jouait sur les prénoms de Quentin et de Bria et les événements qui avaient jalonné leurs vies. Il captiva son public du premier au dernier mot.

Lorsqu'enfin le Quentin du conte obtint la main de sa promise et fit la paix avec son ennemi, un tonnerre d'acclamations roula dans la galerie.

« Superbe ! criaient-ils. Encore ! Encore ! Chante-la encore ! » Tous hurlaient et réclamaient une autre interprétation, bien que la soirée fût fort avancée. Mais Larksong ôta son chapeau et adressa un profond salut à l'assemblée.

« Merci ! Merci ! Merci à tous ! » Il s'inclina devant le Roi. « Mes chants sont terminés pour ce soir. Peut-être pourrais-je revenir.

— Oui, reviens ! crièrent-ils. Reviens demain ! »

Larksong interrogea le Roi du regard. Celui-ci hocha la tête en signe d'assentiment, aussitôt imité par les gens présents. Alors, à contrecœur – car la soirée avait été merveilleuse – les convives se mirent en devoir de partir.

Quentin se leva. « Oh, j'ai mal aux côtes à force de rire ! Quelle nuit ! Quelle nuit. » Il jeta un coup d'œil autour de lui. « Où a encore disparu Toli ? J'aimerais lui parler.

— Je crois qu'il est occupé, en ce moment, répondit Bria. Viens. Tu lui parleras demain.

— Esme ?

— Qui d'autre ? Viens. » Bria lui poussa le bras et l'entraîna. Ils quittèrent la galerie, et les serviteurs entreprirent de moucher les torches et de rendre l'immense pièce à la nuit.

Ils n'avaient pas plus tôt atteint leurs appartements qu'un coup fut frappé à la porte. « Qui cela peut-il être ? » s'étonna Quentin. Il ouvrit et se trouva face à la compagne d'Esme, Chloé, qui se tordait les mains et tirait sur son tablier.

« Sire, je... » Elle fixa les yeux sur Bria. « Ma Dame, je ne sais que faire. »

Bria fit un pas en avant. « Que se passe-t-il, Chloé ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ma Dame, dit-elle en faisant la révérence. Je... pourriez-vous venir ?

— Qu'est-ce ? voulut savoir Quentin.

— Mon Seigneur, lança Bria, va voir les enfants. Dis-leur bonne nuit. J'irai un peu plus tard. Va, maintenant. Je vais m'occuper de ceci. » Elle poussa Quentin dehors et referma la porte sur lui.

« Où est-elle ?

— Dans ses appartements. Elle est remontée il y a quelque temps et, depuis, ne cesse de pleurer. Je ne puis rien faire pour elle. Oh, ma Dame ! Je ne l'ai jamais vue ainsi. Même lorsque mon Seigneur – Lord Rathnor – était furieux contre elle, elle ne s'est jamais conduite comme cela. J'ai peur...

— Calmez-vous, ma chère. Tout va bien se passer. N'ayez nulle crainte. »

En pénétrant dans les quartiers d'Esme, Bria entendit quelqu'un sangloter dans la chambre. « Restez ici, Chloé. Je vais aller la voir », dit-elle doucement, puis elle alla vers la porte. Elle cogna légèrement. Personne ne répondit. Elle ouvrit et entra.

Allongée face contre son lit, Esme avait les épaules qui tressautaient tant ses sanglots étaient violents. Bria s'assit sur le lit à côté d'elle. Elle posa une main sur l'épaule de son amie et perçut aussitôt l'intensité de sa souffrance.

« Esme, je suis là. Je suis avec toi. Dis-moi ce qui s'est passé. »

Il se passa un bon moment avant qu'Esme pût parler. Mais Bria réussit enfin à la faire asseoir, à lui sécher les yeux et lui faire dire ce qui s'était produit.

« Oh, Bria ! » renifla-t-elle, les yeux gonflés par les larmes. Elle tordait un mouchoir trempé dans ses mains. « Il me hait ! Il me méprise ! Et je ne le blâme nullement. Je n'aurais jamais dû venir avec l'espoir de... oh, je n'aurais jamais dû revenir.

— Là, là. Toli ne te hait point. » Bria prononça son prénom ; elle devinait ce qui était arrivé. « J'en suis certaine. Tu sais comment il est.

— Il m'a fuie. Je suis sortie pour le retrouver, et il est parti sans mot dire ! » Ses lèvres tremblèrent, et elle fut sur le point de lâcher un autre torrent de larmes, mais elle inspira profondément et les refoula. « Oh, Bria, comme j'ai dû le blesser. Je pensais... je pensais... Oh, je ne sais plus ce que je pensais. J'ai eu tort de venir, je ne suis pas née pour le bonheur.

— Balivernes. Ne dis pas cela ! la réprimanda Bria. Tu es la bienvenue ici, on n'a jamais tort d'aller là où on est aimé et désiré. Quant à Toli, ce fut peut-être une erreur de l'approcher aussi ouvertement. Nous allons, selon toute évidence, devoir tirer soigneusement des plans afin de le reconquérir. Mais, à moins que je ne me fourvoie, il ne te hait point. Ne répète jamais cela ! Si nous pouvions lire dans son cœur, nous

verrions que son amour pour toi n’a jamais pâli. »

Esme renifla misérablement. Bria passa un bras autour de ses épaules et l’attira plus près. « Tu as beaucoup souffert, Esme. Et cependant, si grande que fût ta douleur, tu ne t’es jamais autorisée à pleurer. » Esme lui décocha un regard interrogateur. « Chloé me l’a confié. Mais pourquoi ? J’eusse préféré l’entendre de ta bouche. »

Esme fixa ses mains, croisées sur ses genoux. « J’ai fait un tel gâchis de mon existence, Bria. Comment peux-tu encore m’appeler amie ? » Elle posa sa main sur celle de Bria. « Mais tu as toujours été infiniment plus gentille que moi.

— Balivernes !

— Non, c’est la vérité. »

Bria serra plus fort Esme contre elle, et les deux femmes gardèrent le silence un moment. Lorsqu’elle refit face à Esme, elle la trouva profondément endormie. La Reine tira un édredon sur elle et quitta silencieusement la pièce. Arrivée à la porte, elle s’arrêta et regarda en arrière. « La guérison est ici, Esme. Reste avec nous et laisse-la commencer. »

Assis devant son immense bureau, Quentin contemplait, sourcils froncés, des plans d’architecture de son temple. La table croulait sous le poids d’une vingtaine de dessins, de douzaines de plans de travail, d’innombrables listes et inventaires de matériaux de construction, diverses maquettes en terre et en pierre de la structure terminée, une longue ligne à plomb, trois niveaux de maçon, une mallette à parchemins en cuir et un bloc de pierre du site en guise de presse-papiers.

« Tu es las, mon seigneur », lança Bria en venant se placer derrière lui. Elle posa ses mains sur ses épaules et lui massa légèrement le cou. « Tu regardes sans les voir tous ces gribouillis devant toi. »

Le Roi releva la tête des pages étalées devant lui et se frotta les yeux. « Tu as raison, mon amour. Oui, je suis las. Il y a tant à faire...

— Rien qui ne puisse attendre demain. Viens au lit. »

Quentin posa ses mains à plat sur la table et repoussa les plans tout en se redressant. Il observa sa femme et lui sourit gentiment, puis lui demanda : « Tout va bien, chez nos invités ?

— Son voyage l’a exténuée, comme il fallait s’y attendre. Mais je crois qu’elle souffre encore au souvenir d’un mariage sans amour, et que là réside son affliction.

— Il est mort depuis deux ans. »

Bria opina. « Oui, mais les blessures profondes cicatrisent lentement. Nous ne savons pas avec quelle cruauté elle a été traitée.

— Elle ne t’en parlera pas ?

— Elle ne s’en ouvre à personne. Mais il est évident que tout ne va pas bien. Nombreux sont ceux qui ne partagent pas le bonheur que nous connaissons, et Esme fait partie de ceux qui ont emprunté une route particulièrement difficile.

— Nous en entendrons parler en temps et en heure, j’imagine. Lorsqu’elle sera prête, elle nous le confiera. » Quentin bâilla et s’étira, puis le Roi et la Reine gagnèrent ensemble leur chambre à coucher.

Quentin demeura un bon moment les yeux perdus dans l'obscurité, à revoir les événements de la journée passée et ceux du lendemain. Il s'endormit sur une vision du temple achevé et rêva du jour de la consécration, où il guiderait ses compatriotes dans le lieu saint pour vénérer le Plus Haut.

VI

Le jour de la Chasse du Roi débuta par une aube maussade ; de lugubres nuages couraient lentement sur la plaine d'Askelon et les cimes des arbres disparaissaient dans une brume grisâtre. Tous, qu'ils campassent à l'extérieur ou qu'ils fussent hébergés dans la cité et la citadelle craignirent que la pluie ne vînt gâcher la journée. Mais le pâle soleil jaune qui s'était levé prit de la force et gagna en éclat au fur et à mesure de sa progression dans l'immense voûte céleste ; ses rayons clairs et brûlants chassèrent les cumulus et réchauffèrent l'atmosphère. Voyageurs et citadins se répandirent dans les rues et entreprirent de se rendre sur la plaine. Les habitants du château qui dormaient encore s'éveillèrent et se hâtèrent de se préparer pour les festivités. Les seigneurs et leurs dames – venus d'aussi loin qu'Endonny, Woodsend et ailleurs – revêtirent leurs plus beaux atours. Les chevaliers enfilèrent leurs tenues de cuir et veillèrent à la présentation de leurs montures, qui en leur tressant queue et crinière de rubans dorés ou argentés entrelacés de clochettes, qui en les harnachant de caparaçons vivement colorés : rouge et bleu, vert et or ou jaune et violet.

Et partout, depuis la chambre du Roi jusqu'aux tentes dressées dans la plaine, l'excitation bouillonnait sous la surface et s'exprimait en éclats de rire, en chansons ou en jeux improvisés. Du château émergèrent des chariots et des charrettes à bras chargés de victuailles et de fournitures destinées aux cuisines de fortune installées çà et là sur la plaine sous des auvents jaune vif.

Partout autour du terrain de joutes, les pavillons rouge et argent frappés de l'emblème royal – le dragon rouge tordu – commençaient à s'emplir. Les fumées des feux de cuisson étiraient paresseusement leurs rubans soyeux dans le ciel serein. Quiconque eut observé la scène depuis les remparts d'Askelon eut pensé qu'une armée multicolore l'avait encerclé, une armée au nombre croissant à mesure de l'arrivée du peuple sur la plaine.

« Père ! Père ! Venez vite ! Regardez ! Oh, regardez ! » crièrent les enfants. Ils coururent, attrapèrent les mains de Quentin et l'entraînèrent sur la barbacane jouxtant leurs chambres. « Voyez ! La chasse est presque prête ! Voyez le peuple ! Oh, je n'en ai jamais vu autant ! pépiaient-ils.

— Pourrons-nous participer aux jeux, Père ? s'enquit la Princesse Brianna.

— Bien sûr, répondit Quentin. Il y aura des jeux pour vous. » Il tendit le bras et lui tapota la tête.

« Et regarder le cirque ? ajouta la Princesse Elena.

— Oui ! Oui ! » s'esclaffa-t-il.

Le jeune Prince Gerin n'implora aucune faveur car il se considérait trop grand pour de tels enfantillages. Il contempla la scène en contrebas, rayonnant, le visage rouge d'excitation.

« Et qu'en est-il de toi, mon fils ? Que vas-tu faire, aujourd'hui ? »

Le Prince Gerin se tourna et sourit mystérieusement. « Je vais vous montrer... mais non, pas maintenant. C'est un secret ! Une surprise !

— Très bien, approuva Quentin. Si je dois attendre, j'attendrai. Mais dis-le moi bientôt, car je ne pense pas pouvoir supporter l'incertitude très longtemps ! » Il rit de nouveau et attira le jeune garçon à lui tout en caressant affectueusement ses épaules frêles.

« Vous êtes là ! lança Bria en pénétrant sur la barbacane. Plus tôt nous prendrons notre petit déjeuner, plus tôt nous rejoindrons les autres afin que le festival puisse commencer ! »

Les Princesses se renfrognèrent. Le Prince Gerin virevolta et fila vers la porte. « Je ne puis manger maintenant ! cria-t-il. Il me faut trouver Toli ! » Il fut parti avant que sa mère pût protester.

« Le petit déjeuner n'est pas le bienvenu, aujourd'hui, constata Quentin. De plus, nous aurons largement le temps, et toute la nourriture nécessaire sur le champ de foire. Si jamais quelqu'un repart affamé en ce jour, ce sera de sa faute et uniquement la sienne. »

Bria poussa un soupir, poussa les fillettes devant elle, et tous descendirent prendre un repas hâtif avant de partir pour la chasse.

Cela faisait des jours que la citadelle bruissait d'activité. Il avait fallu prévoir nourriture et boissons, sortir les tentes pliées des entrepôts et préparer le champ de foire. Les ménestrels et les artistes de cirque, certains accompagnés d'ours ou de chiens dressés, avaient commencé à arriver en ville. Les commerçants fourbissaient les marchandises qu'ils offriraient aux badauds ; les marchands de comestibles préparaient leurs spécialités.

Toli et le Prince Gerin avaient mis au point leur surprise à leur manière, en répétant encore et encore les sauts les plus ardues. Après nombre de chutes douloureuses, le Prince avait finalement appris à guider son cheval d'une main sûre et à sauter gracieusement.

« Très bien ! Excellent ! lança Toli le dernier jour. Vous êtes prêt pour la chasse, jeune maître. Je vous ai appris tout ce que je pouvais !

— Le pensez-vous vraiment, Toli ? »

Toli hocha solennellement la tête. « On pourrait difficilement dénicher meilleur cavalier en ce royaume. Vous êtes prêt. Souvenez-vous simplement de tout ce que nous avons travaillé et vous monterez comme personne.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Père va être tellement surpris ! s'écria le Prince. Vous ne lui direz pas...

— N'ayez crainte. Je désire moi aussi l'étonner. »

Ces derniers jours avaient été très durs pour le Prince, qui tentait désespérément de celer son secret. Il brûlait en lui et lui démangeait la langue à chaque fois qu'il ouvrait la

bouche. Mais il avait inexplicablement réussi ; le secret était bien gardé.

Il courait à présent comme un fou jusqu'aux écuries afin d'y retrouver Toli et son cheval. Il trouva le Jher en train de lui seller sa monture, tout en examinant chaque élément de sellerie avant de le placer sur le dos du poney. Le Prince ralentit le pas en arrivant ; Tarky hennit doucement quand le garçon lui caressa la joue.

« Vous chevaucherez à mes côtés, n'est-ce pas, Toli ?

— Certainement. Je vous accompagnerai tout au long du chemin. Sinon, comment pourrais-je jamais vous rattraper ?

— Croyez-vous que nous puissions trouver un trophée ?

— Nous en avons autant de chances que d'autres, je vous le promets. Et plus que certains. Nous pourrions bel et bien dénicher un trophée. »

Les chasseurs étaient autorisés à chasser pour de bon mais, en tant que récompenses additionnelles, des prises étaient dissimulées dans la forêt : trophées d'or et d'argent, coupes et bols ainsi que d'autres objets de valeur. Cela donnait du piquant à la compétition et conférait un plaisir supplémentaire à l'exercice. De nombreux chasseurs ne s'encombraient pas d'armes et préféraient se concentrer uniquement sur la découverte des bibelots. C'était d'ailleurs cela qu'avait en tête le Prince Gerin ; il voulait dénicher un trophée pour son père. Cela complèterait la surprise.

Lorsque tout fut prêt, le Prince sauta en selle, le cœur battant la chamade. Ensemble, Toli et lui s'en furent rejoindre les autres devant les grilles.

« Très bien, cracha Nimrood dans l'ombre. Vous savez ce que vous avez à faire. Vous l'avez tous bien vu. Il ne doit pas y avoir d'erreur. »

Les six hommes rassemblés autour de lui opinèrent silencieusement. Ils ne feraient aucune erreur car ils en étaient venus à craindre grandement Nimrood et ne voulaient provoquer son mécontentement, quoique aucun d'entre eux n'eût vraiment le cœur à faire ce pour quoi ils étaient là.

« En ce cas, dispersez-vous prudemment. Je vous attendrai ici. Souvenez-vous du signal et aiguiser vos yeux ! Nul besoin de vous rappeler quel jeu extrêmement dangereux nous jouons. Des plus périlleux, grinça-t-il tandis que ses yeux couraient de l'un à l'autre. Allez, maintenant. Et soyez prêts ! »

Les six hommes, choisis parmi les meilleurs gardes du temple, disparurent sans bruit tandis que leurs vêtements sombres se fondaient dans le feuillage et dans l'obscurité de Pelgrin Forest.

Le faciès cruel de Nimrood se fendit d'un sourire machiavélique. « Ma revanche, souffla-t-il pour lui-même. Elle prend forme, à présent. Enfin elle commence. »

VII

La cour intérieure bourdonnait d'activité tandis que le Roi rassemblait sa famille et ses amis. Bria et les Princesses se rendraient sur le champ de foire dans un attelage joyeusement décoré. Quentin et son fils mèneraient la procession à cheval, suivis par Durwin, Toli et tous ceux qui, parmi les nobles visiteurs, n'étaient pas déjà partis sur la plaine. Cependant, Esme ne se joindrait pas à eux.

Lorsque tout fut prêt, l'armurier arriva en courant, encadré par deux écuyers. L'un des deux portait le bouclier du Roi, aussi brillant qu'un miroir ; l'autre apportait sur un long coussin de satin l'épée du Roi, Zhaligkeer, l'Étincelant.

L'armurier mit un genou en terre et présenta ses armes au Roi. Quentin hocha la tête, et les deux écuyers aidèrent leur maître à ceindre le fameux glaive, puis lui tendirent l'écu, que le Roi balança par-dessus son épaule.

La légende du glaive étincelant s'était depuis longtemps propagée dans le pays. Le moindre paysan avait entendu parler de son forgeage dans les mines oubliées au cœur de la montagne des Ariga ainsi que de son métal fabuleux, le lanthanil. On contait les légendes de l'Étincelant et du puissant Roi-Prêtre qui était monté sur le trône grâce à un étrange et merveilleux prodige jusque dans les contrées les plus éloignées des frontières de Mensandor. Ceux qui le contemplaient à présent accordaient plus que jamais foi à ces récits, car il leur paraissait vraiment puissant et intrépide.

Quentin montait Blazer, et l'étalon blanc comme le lait piaffait, impatient de partir. Le Roi leva une main gantée, les portes de la cour furent grandes ouvertes, et la parade débuta. Ils défilèrent dans la cour de garde, sous la poterne, sur l'énorme pont-levis et le long de la rampe menant à la cité. Bien que de nombreux citadins fussent déjà partis sur le champ de foire, il en restait suffisamment pour border les rues, accueillir et acclamer leur souverain. Le peuple en liesse prit sa place à la suite de la procession et s'en fut en direction de la plaine.

Le jeune Gerin, dont le cœur voletait à l'image d'un oiseau prisonnier, béait ouvertement devant tout ce qu'il voyait, fier de son importance. En ce jour, la chasse prenait un aspect différent ; rien ne ressemblait à ce dont il se souvenait. Tout avait changé, tout était plus coloré, plus excitant, plus émouvant que jamais auparavant. Car, aujourd'hui, *lui*, Gerin, participerait à la chasse !

Il pivota sur sa selle et décocha un regard de conspirateur à Toli, qui chevauchait derrière lui. Si celui-ci discutait avec Durwin, il n'en capta pas moins son regard et lui répondit par un clin d'œil.

Gerin tourna les yeux vers les alentours. Des jongleurs lançaient en l'air couteaux et cercles et les rattrapaient prestement ; un homme faisait se tenir sur la tête l'ours savant qu'il tenait en laisse ; des acrobates culbutaient et s'envoyaient les uns les autres tournoyer dans les airs ; quelques gamins s'étaient fabriqué des échasses avec des branches d'arbre et tentaient de maîtriser l'art de se déplacer dessus ; des colporteurs s'époumonaient par-dessus les cris et les rires pour vanter leurs babioles : jolis rubans, bijoux et petits coffrets laqués.

Le monde trépida de couleurs et de bruit. Ici et là s'élevait de la musique et de petits groupes se rassemblaient autour des ménestrels afin d'entendre leurs odes nouvellement composées ; les chevaux galopaient, hennissaient, secouaient la tête et faisaient tinter leurs clochettes ; des enfants aux pieds nus couraient et gambadaient dans l'herbe en riant.

La parade pénétra le champ de foire, et Gerin tourna les yeux vers la compétition. Tout le long du grand rectangle du terrain de joutes se dressaient des tentes et de petits pavillons à l'entrée masquée par la bannière du seigneur ou du chevalier qui se trouvait à l'intérieur. Certains des cavaliers se tenaient à l'extérieur de leur abri de toile et veillaient aux ultimes préparatifs de leur harnachement ou de leurs armes. Des chiens de chasse attendaient le début de l'affût couchés sur l'herbe ou tiraient sur leur laisse et aboyaient à qui mieux mieux en sentant approcher l'instant de leur libération.

Gerin observa les tentes, déchiffra les devises et chercha celles qu'il connaissait. Il reconnut le chêne vert sur champ barré d'azur et d'or – celui de Lord Grenfell. Le sanglier et la lance sur fond écarlate appartenaient à Lord Bossit ; et la lance et l'écu d'argent sur damier noir et blanc étaient le blason de Sire Hedric de Bellavee. Il y avait également l'aigle double bleu et argent de Benniot, le bœuf rouge sur sable de Rudd et le gantelet étreignant des éclairs blancs de Fincher.

Il en était plus encore qu'il ne connaissait pas – cerfs et chiens courants, poings revêtus de maille et morions, poignards et oiseaux de proie – mais il ne vit point les deux qu'il rêvait d'apercevoir : le faucon noir sur fond écarlate et le gantelet gris brandissant une masse et un fléau croisés.

« Où est Theido, Père ? Et Ronsard ? Je ne les vois nullement », s'enquit le Prince en se tordant le cou pour examiner le périmètre du champ.

« Ils seront là avant la fin de la chasse. Theido m'a dépêché un message disant qu'il arrivera demain, et Ronsard a fait de même. Ils ne manqueront pas les réjouissances. Ne te fais nul souci ; tes amis vont venir. »

Ils parvinrent au pavillon du Roi et mirent pied à terre. Les gradins débordaient déjà, et d'autres spectateurs s'y pressaient. Au tout premier rang, cependant, des sièges étaient disposés derrière une bannière pour la famille royale et son entourage. La Reine prit sa place et installa à ses côtés les Princesses, qui souriaient et agitaient les mains vers tous ceux qui saluaient leur mère. Le Roi, instantanément entouré d'admirateurs, se fraya lentement un chemin jusqu'à sa chaise, où il demeura debout et fit signe au héraut.

Une longue sonorité claire de trompette sonna le rappel des cavaliers, qui commencèrent à défiler sur le champ en se mettant en rang devant le pavillon du Roi. Lorsque tout fut prêt, le Roi hocha la tête en direction d'un homme vêtu d'un grand baudrier de cuir auquel pendait un cor de chasse.

Il s'agissait du Maréchal de chasse ; il guida son cheval bai devant les rangées assemblées et, d'une voix de stentor, entreprit d'édicter les règles de conduite. Lorsqu'il eut terminé, Quentin regarda la foule et cria : « Est-ce que tous et chacun d'entre vous faites serment de vous plier aux lois de la Chasse du Roi ? »

— Nous le faisons ! s'écrièrent à l'unisson les cavaliers.

— Bien parlé ! poursuivit Quentin sur le même ton. Que la chasse commence ! »

Une immense clameur monta des cavaliers et de tous les spectateurs agglutinés autour du champ. Le Maréchal porta son cor à ses lèvres, mais avant qu'il ne pût souffler dedans, quelqu'un hurla : « Nous aimerions que notre Roi nous guide ! »

— Le Roi ! s'époumona un autre. Oui ! Le Roi ! reprirent les autres. Nous voulons le Roi Quentin. Le Roi doit mener la chasse ! »

Quentin sourit et jeta un coup d'œil à sa Reine. « Oh, il vous faut y aller, Père ! Il le faut ! crièrent les Princesses Bria et Elena.

— Oui, renchérit Bria. Conduisez-les, mon Seigneur.

— Très bien, lança Quentin. J'irai ! » Il fit mine de quitter le pavillon et d'enfourcher Blazer. Un deuxième hurra monta de la foule.

« Le Roi chevauchera ! » hurla-t-elle. En fait, Quentin y participait chaque année, mais il était de tradition que les participants lui demandassent de le faire et lui en offrissent la direction. D'ordinaire, il chevauchait un petit moment et revenait ensuite assister aux autres réjouissances.

« Venez-vous, Durwin ? s'enquit Quentin en descendant du pavillon.

— Je me fais trop vieux pour aller me rompre le cou sur un cheval. Laissons cela aux jeunes hommes. J'attendrai votre retour ici.

— Durwin ! scanda la foule. Que Durwin vienne avec nous ! Durwin ! Durwin ! » Le cri se termina en chant.

« Vous voyez, ils vous veulent, Durwin. Vous ne voudriez pas les décevoir ? »

— Très bien, j'irai. En route. » Il suivit Quentin sur le champ.

Alors qu'ils montaient et s'apprêtaient à partir au galop, Quentin baissa les yeux sur le côté et vit son fils lever un visage rayonnant vers lui, un jeune visage brillant d'impatience. « Qu'est-ce ? »

— Je viens aussi, Père. C'est cela votre surprise ! »

Avant que Quentin pût parler, Toli, qui se tenait aux côtés du Prince, prit la parole. « Nous nous sommes entraînés durant des semaines, mon Seigneur. Ton fils est devenu un cavalier émérite.

— Est-ce exact ? » Il contempla son fils.

L'enfant éclata de rire. « Si vous pouviez voir les ecchymoses que je me suis faites, vous en sauriez toute la véracité ! »

Quentin ne sut que répondre. Il jeta un coup d'œil à Bria, qui assistait à la scène d'un air inquiet. Quentin se gratta la mâchoire et parut sur le point d'annuler l'entreprise. Il

fixa Toli. « Penses-tu que ce soit sage ? » Le Prince Gerin se mordit les lèvres.

« Sire, je ne permettrais pas ceci si je pensais qu'il coure le moindre danger. N'aie crainte, il peut prendre soin de lui-même comme de sa monture. Et je chevaucherai à ses côtés pour plus de sécurité. Je ne l'autoriserai pas à s'éloigner de moi un seul instant. »

Quentin hocha la tête, les yeux sur l'enfant. L'espoir intense que nourrissait le garçon étincelait dans son regard telle une flamme. Comment le repousser ?

« Comme tu voudras », finit par dire Quentin en lâchant un sourire à la vue de ce que son approbation voulait dire pour le gamin. « Tu viendras avec nous. Et j'espère que tu trouveras le plus beau trophée !

— Pour vous, Père. Je veux le trouver pour vous !

— Toli, veille sur lui. Et toi, jeune damoiseau, obéis-lui au doigt et à l'œil. »

Ils se frayèrent un chemin parmi les autres cavaliers jusqu'à l'extrémité du champ – le Roi en premier, avec Durwin d'un côté et le Prince Gerin et Toli de l'autre. Lorsqu'ils furent en position, le Roi leva la main et le Maréchal de Chasse souffla dans son cor. « À la chasse ! » crièrent-ils, et aussitôt les chevaux bondirent et franchirent la plaine en direction de la Pelgrin Forest dans un bruit de tonnerre.

Le peuple acclama les chasseurs tandis que les sabots de leurs destriers martelaient rythmiquement la plaine. Lorsqu'ils parvinrent à la lisière de la forêt, Quentin retint sa monture et laissa les autres filer. Ceux qui jouaient à chasser partirent les premiers, lance au côté, et cherchèrent des chemins parmi les branches sombres. Juste derrière eux arrivaient les chercheurs de trophées, qui se séparèrent afin de chevaucher seuls vers des endroits secrets où ils espéraient dénicher une prise.

« Qu'attends-tu ? » lança Quentin à son fils, qui semblait hésiter. « Va ! File ! »

Le jeune garçon secoua ses rênes, et Tarky bondit en avant ; Toli était juste derrière lui. « Il grandit, Sire, commenta Durwin contre l'épaule de Quentin.

— Trop vite, me semble-t-il parfois. » Il sourit. « Regardez-le filer !

— Il me rappelle un autre jeune homme que j'ai connu – est-ce déjà si lointain ? Il avait également un cheval brun, si je me souviens bien.

— Mais il ne montait pas aussi bien – pour autant que je m'en souviennne.

— C'est cela ! Mais il avait en lui la volonté d'essayer, et sa jeune stature abritait un cœur vaillant.

— Obstiné, voulez-vous dire ! s'esclaffa Quentin. Comme nous avons changé, vieil ami.

— Oui, quelque peu. Mais nous sommes toujours à peu près pareils. » L'ermite agita ses rênes. « Venez. Allons voir comment se débrouille le jeune maître. Rattrapez-nous si vous le pouvez ! » Sur ce, il disparut.

« Est-ce une manière de parler à votre Roi, espèce de vieil ermite à poil gris ! » hurla Quentin derrière lui. Il talonna Blazer et s'enfonça dans la fraîcheur du bois.

VIII

« C'est une si belle journée, ma Dame. N'aimeriez-vous pas rejoindre les autres au festival ? » Chloé s'approcha silencieusement d'Esme tandis qu'elle regardait la plaine colorée de centaines de tentes sans la voir. « Voyez, la Chasse a déjà commencé. »

Elles observèrent les chevaux et les cavaliers lancés au galop en une vague sinueuse sur la plaine d'Askelon. Au bout d'un moment, Esme répondit, absente. « Tu peux y aller, Chloé, si telle est ton envie. Je pense que je vais demeurer...

— Oh, venez, ma Dame. Vous aimerez cela. Vous l'aimerez, je le sais.

— Ah, soupira Esme. Pour te faire plaisir. Très bien, j'irai. »

Comme la journée était superbe, elles décidèrent d'y aller à pied et suivirent les rues désertes en direction du champ de foire. Chloé bavarda tout le long du chemin, elle évoqua telle ou telle petite chose qu'elle avait remarquée dans la tenue de la maison du Roi Dragon et les compara à ce qu'elle savait d'autres demeures royales.

Esme l'écoutait d'une oreille et laissait sa servante pépier comme un moineau, ravie de n'être pas obligée de penser et d'avoir juste à écouter. Sa mélancolie de la veille l'avait reprise dès le matin. Et bien qu'elle essayât de la maîtriser, elle la découvrait à chaque instant plus profondément enracinée qu'elle ne l'eût cru. Elle avait beau tout tenter, elle ne parvenait à s'en débarrasser.

Par conséquent, et comme elle n'avait ni l'espoir d'en venir à bout ni la force de le combattre, elle laissait simplement le désespoir la submerger et l'entraîner là où bon lui semblait.

Que dois-je faire ? se demandait-elle. Que dois-je faire ?

Au trépas de son mari, elle avait hérité de vastes étendues de terres. Plusieurs petits villages étaient désormais sous sa protection, ainsi qu'un château et une résidence d'été, chacun pourvu d'une équipe complète de serviteurs, contremaîtres et servantes. Elle était à la tête de l'un des plus grands trésors d'Elsendor. Mais elle eut volontiers renoncé à tout ceci si cela avait pu lui offrir le moindre espoir de bonheur.

« Ne vous renfrognez pas ainsi, ma Dame, souffla Chloé.

— Pardon ? » Esme émergea de ses pensées moroses.

« Promettez-moi d'essayer de profiter des réjouissances. »

Esme sourit. « Je vais essayer. Je sais qu'il n'est pas seyant, pour une dame, d'arborer

une mine hagarde. » Elle soupira derechef « Oh, Chloé, que vais-je faire ? »

Une fois parvenues sur le site, elles se frayèrent un chemin parmi les pavillons rayés de jaune et de blanc, régulièrement bousculées par la populace agglutinée. Elles marchèrent vers le pavillon du Roi tout en s'arrêtant régulièrement pour admirer les acrobates et les jongleurs, ou pour trier les offres des colporteurs.

« Dame Esme ! Dame Esme ! » Elle entendit une voix la héler et pivota pour voir les deux petites Princesses se précipiter vers elle. « Nous sommes si contentes que vous soyez venue ! Oh ! lança Brianna, essoufflée, il y a tant à voir !

— Tant à voir ! renchérit Elena. Venez avec nous !

— Désirez-vous nous voir jouer à un jeu ? s'enquit Brianna.

— Oh, je vous en prie, s'écria Elena. Vous le voulez !

— Avec grand plaisir. »

Les fillettes filèrent de nouveau, aussi vives que des sauterelles, et coururent jusqu'à un cercle de gens rassemblés autour d'un jeu de quilles.

« Je suis heureuse que tu aies changé d'avis, Esme. » Bria se matérialisa à côté d'elle.

Esme baissa les yeux. « Ce fut l'idée de Chloé... », répondit-elle lentement. Bria perçut une note de désespoir dans sa voix. « Je dois avoir bafouillé comme une idiote, hier soir.

— Qu'est-ce qu'un petit bafouillage entre amies ? Je suis heureuse de ta confiance. Si l'envie te prend de parler, je t'écouterai. »

Esme ne dit rien de plus durant un bon moment. Les deux femmes déambulèrent en silence. « C'est étrange, n'est-ce pas ? » finit-elle par reprendre.

— Quoi donc ?

— La vie. » Esme jeta un coup d'œil à son amie, puis se détourna rapidement. « Hier encore, nous avions tant devant nous – tant d'espoirs pour le futur, tant de rêves, tant de bonheur. Ce furent des jours heureux...

— Ils reviendront.

— Pour les autres, peut-être, mais pas pour moi. Il semble que mon destin ait été tracé depuis le début. Je ne fus jamais...

— Tous naissent pour le bonheur, Esme. Mais tu as connu bien des douleurs, bien des troubles, et il faudra du temps pour guérir ces blessures internes. Tu ne peux t'attendre à ce qu'elles disparaissent le temps d'une soirée.

— En venant ici, je pensais que ce serait différent. Mais j'ai apporté mes problèmes avec moi.

— En ce cas, nous ferons ce qu'il y a à faire afin de t'en libérer – et il te faudra y mettre du tien.

— J'essaierai, Bria. J'essaierai, pour toi.

— Non pas pour moi, mon amie. Pour toi. »

La chasse sillonnait les sentiers touffus de la Pelgrin Forest, le bois résonnait des voix des cavaliers et de l'appel du cor lorsqu'un animal était pris ou un trophée découvert. Quentin et Durwin s'arrêtèrent dans une clairière afin de laisser s'abreuver leurs montures au ruisseau qui la traversait.

« Fatigué ? déjà ? » demanda Durwin. D'autres cavaliers arrivèrent sur l'étendue

herbeuse, firent une halte au point d'eau, puis repartirent.

« Il faudrait que je retourne au festival. On va y avoir besoin de ma présence pour arbitrer les jeux. » Il écouta le bruit que faisaient chevaux et cavaliers dans les fourrés, et sentit la chaleur du soleil sur son visage. « Belle chasse, n'est-il pas ?

— En effet ! Je ne puis me souvenir de plus belle. Mais partez ; je resterai un peu plus longtemps. Je voudrais voir chevaucher le jeune Prince. C'est un plaisir de le regarder. Je vais partir à leur recherche. »

Quentin fit volter Blazer et entreprit de retraverser la prairie ; il salua Durwin de la main et s'en fut au galop.

Durwin se dirigea vers l'autre extrémité de la clairière, là où un sentier s'enfonçait sous les arbres. Il connaissait parfaitement la forêt et avait une vague idée de l'endroit où il pourrait trouver Toli et Gerin, car il les avait vus piquer vers le sud au moment où le Roi et lui-même avaient pénétré dans la prairie.

Combien de temps s'est-il écoulé depuis que je vivais dans les bois ? se demanda-t-il. Ah, trop longtemps ! J'ai oublié à quel point ils sont sereins, odorants et beaux. Peut-être devrais-je quitter le château et regagner mon ancienne demeure. Peut-être. Mais je suis heureux d'être là où le Roi désire que je sois. Oui, j'en suis satisfait.

Cela et d'autres pensées lui occupèrent l'esprit alors qu'il suivait les chemins jonchés de feuilles. La pénombre verte était fraîche ; le soleil dardait ses rayons par les trouées du feuillage et constellait la piste de taches dansantes de lumière. Durwin savoura la solitude que lui offrait la forêt et sentit son cœur s'envoler à l'image d'un faucon filant vers les cieux.

En cet instant précis retentit un cri d'effroi – un hurlement aussi soudain qu'aigu. Il plana un moment avant d'être brutalement interrompu. La densité du bois étouffait tant les sons que Durwin ne put en discerner la provenance. Mais cela lui sembla provenir d'un endroit infiniment proche.

Il poussa son destrier sans se soucier des branches tendues vers lui. Il y eut un autre cri, plus près cette fois-ci.

Durwin jeta ses rênes de côté, et sa monture obliqua vers les fourrés. Des orties lui griffèrent les jambes. Il écarta les branches et pressa son cheval. Quelque chose bougea entre les arbres juste devant lui. Il vit vaguement un cheval se cabrer, et des ombres noires évoluer dans les bois.

L'instant d'après, il avait passé les arbres et galopait plus au large sur un chemin. Alors, juste devant lui, il vit Toli et le Prince Gerin encerclés par trois hommes tout de noir vêtus. Munis de courtes épées, ces individus cernaient les cavaliers et essayaient de les atteindre. Seuls les sabots fulgurants de Riv les maintenaient à distance.

Sans plus réfléchir, Durwin poussa un cri et piqua des deux. Les assaillants entendirent son hurlement, pivotèrent sur eux-mêmes et virent une nouvelle menace fondre sur eux. Leur cercle se rompit et l'un d'entre eux fit face à l'ermite.

Avant que le voyou pût lever son épée, Toli fit volter Riv, et le cheval de guerre lui fit mordre la poussière d'un coup d'épaule. Il beugla en s'écroulant ; ses deux comparses s'enfuirent en courant sous les arbres.

L'homme à terre leva les yeux tandis que la peur déformait ses traits noircis. Sa lèvre

fendue saignait. Il cracha, se tortilla entre les chevaux, se remit sur pied et fila vers le bord du chemin. Il plongea dans les fourrés et disparut.

« Qui étaient-ils ? » interrogea Durwin. Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

« Je ne sais, répondit Toli. Nous venions de nous arrêter pour décider de la direction à prendre – ils nous ont assaillis en un éclair.

— Allez-vous bien, jeune maître ? » s'enquit l'ermite.

Le Prince Gerin hocha lentement la tête ; il avait les yeux exorbités.

« Que pensez-vous qu'ils voulaient ? »

Toli plissa les yeux vers l'endroit où avaient disparu leurs agresseurs. « Cela, j'ai bien l'intention de le découvrir. » Ses yeux coururent du Prince à Durwin. « Restez avec Durwin, jeune seigneur. Il prendra soin de vous. Je serai bientôt de retour. »

Le Prince parut sur le point de protester, mais referma la bouche et obéit.

« Soyez prudent, Toli. Vous n'êtes pas armé.

— Regagnez immédiatement le champ de foire, ordonna le Jher. Je vous y retrouverai directement. » Sur ce, il talonna Riv et s'enfonça dans les fourrés à la suite des mystérieux inconnus.

IX

« Quelque vilénie se prépare, énonça Durwin à voix basse. Je le sens. Le mal est proche. »

Le Prince Gerin scruta intensément l'ermite. Puis il avança la mâchoire et braqua un regard furibond devant lui. Ce geste évoqua pour Durwin un autre jeune homme, qui avait affronté l'adversité avec la même détermination muette. Comme le petit Prince ressemblait à son père !

Ils revenaient – en suivant le sentier qu'avaient emprunté Toli et Gerin – lorsque Durwin leva une main et les fit s'arrêter. « Écoutez ! » siffla-t-il. Tous deux inclinèrent la tête. Ils perçurent un bruissement dans les broussailles qui longeaient la piste juste derrière eux.

« Peut-être Toli revient-il », suggéra le Prince.

Durwin sentit les ténèbres s'épaissir autour de lui. Il put presque en sentir la présence, percevoir leur abominable puissance. Il lui vint à l'esprit qu'il avait déjà rencontré pareille malveillance, et exactement de la même manière – une éternité auparavant.

« Il nous faut fuir ! » souffla-t-il d'une voix hachée. Gerin réagit instantanément, et sans poser aucune question. D'un coup de rênes, les deux chevaux prirent le galop. Ils chargèrent le long des sentiers forestiers sinueux en direction de la sécurité de la plaine. Ils n'avaient pas parcouru grande distance lorsqu'ils découvrirent deux hommes en travers de leur chemin, deux individus portant les mêmes vêtements sombres que les premiers. Ceux-ci agitèrent leurs épées sous le nez de leurs montures en poussant des hurlements féroces. Les chevaux s'immobilisèrent. Durwin fit voler le sien, aussitôt imité par Gerin mais, alors qu'ils s'apprêtaient à filer, deux autres ruffians surgirent derrière eux.

« Là ! » cria Durwin en pointant le fourré du doigt. Il laissa le Prince passer devant lui et lui emboîta le pas.

Mais le poney se prit les pattes dans les broussailles et chuta. Le Prince Gerin hurla, bascula par-dessus la tête de sa monture et atterrit au sol dans un grognement.

« Vite ! s'époumona Durwin. Remontez en selle ! Vite ! »

Le garçon bondit sur ses pieds et attrapa les rênes pendantes tandis que le poney se débattait, encore agenouillé. Il fut en selle avant que l'animal ne se fût remis debout.

« Galopez ! hurla Durwin. Galopez ! »

L'ermite baissa les yeux et vit se tendre des mains vers lui. Il balança ses rênes et entendit quelqu'un lâcher un juron. Il talonna son destrier à la suite du Prince, mais sentit qu'on empoignait son bras. Le cheval fit une embardée, Durwin fut arraché à sa selle et tomba en se débattant.

Il atterrit sur le dos au bord du sentier. Un éclair déchira l'ombre, et il entendit un sifflement déchirer l'air au-dessus de sa tête. Il se tortilla, roula sur ses genoux et sentit une pointe acérée lui percer le flanc. Alors qu'il se tournait à moitié et se jetait sur la piste, il perçut une inspiration bruyante et vit un arc de lumière fondre sur lui. Le coup le frappa à la base du dos ; ses genoux fléchirent, et il s'affala sur le chemin.

Durwin porta la main à son flanc et se rendit compte qu'un liquide tiède transperçait ses habits. Lorsqu'il la ramena, il la vit ruisseler de rouge dans l'obscurité de la forêt. L'entaille le brûlait à présent ; un feu émanant de la blessure sous ses côtes se répandait en lui. Il tenta de se redresser, mais retomba en arrière – ses jambes ne le portaient plus et avaient perdu toute sensibilité.

Il y eut un mouvement rapide derrière lui, un cri non loin dans les bois et un piétinement de broussailles. Il entendit un deuxième cri, un peu plus loin, puis plus rien.

Le temps forma une boule, ralentit, puis se mit à planer, immobile. L'esprit de Durwin s'emballa. Il avait été terrassé par une épée invisible. Au lieu de l'achever, ses assaillants s'étaient lancés à la poursuite du Prince Gerin. Il fallait qu'il alerte Toli, mais comment ? Il tenta de crier, mais fut aussitôt transpercé par un aiguillon de douleur. Il toussa et cracha. Il expectorait du sang.

La blessure est mauvaise, pensa-t-il, mais qu'importe. Allongé sur le dos, il haletait. Il faut avertir Toli. Le Saint Ermite de la Pelgrin Forest ferma les yeux et commença à prier.

« Plus Haut Dieu, écoutez votre serviteur en ce temps de grand besoin. Guidez Toli par ici et sauvez-nous. Amenez-le vite, avant qu'il ne soit trop tard. Je vous conjure de garder le Prince en sécurité. Gardez-le en sécurité... »

Un brouillard sombre s'abattit sur lui, l'enveloppa et ses lèvres cessèrent lentement de se mouvoir. Il gisait sur la tourbe molle et moussue du sentier forestier, et une vilaine tache rouge s'agrandissait sous lui.

Quentin avait atteint la lisière de Pelgrin et allait s'engager sur la plaine lorsqu'il hésita. Était-ce un cri qu'il venait d'entendre ? Il se figea.

L'air était doux et serein ; une légère brise soufflait et soulevait de-ci de-là les feuilles et les brins d'herbe autour de lui. Non loin, une alouette chantait.

Mais Quentin eut l'impression que les cieux s'étaient assombris un instant, comme si un nuage avait voilé le soleil et l'avait brièvement caché. Puis tout redevint comme avant, à ceci près que les sens du Roi le démangeaient, comme alertés par un danger inconnu.

Il fit aussitôt volter Blazer vers le bois. Il emprunta le sentier qui partait vers le sud, persuadé que le cri qu'il pensait avoir entendu venait de là. Les troncs, les rais de lumière et les ombres se fondirent tandis qu'il galopait le long du corridor sombre de la forêt. Le cœur battant à se rompre, il poussa Blazer à accélérer et choisit d'instinct son chemin.

Il marqua une halte en parvenant à une petite clairière. Il y avait un ballot sur la piste,

un peu plus loin. Était-ce un corps ?

Quentin se laissa glisser à terre et courut. Il mit un genou en terre et fit rouler le corps dans ses bras.

« Durwin ! »

Le visage de l'ermite avait pris une teinte cendreuse. Ses paupières papillonnèrent, et il fixa des yeux embrumés sur son ami. « Ah, Quentin...

— Que s'est-il passé ? Qui vous a fait cela ?

— Le Prince... votre fils. Ils l'ont pris...

— Qui ? Là, laissez-moi vous aider...

— Non, non. Ne vous occupez pas de moi. Trouvez votre fils. Ils sont partis par là. » Il remua péniblement la tête.

« Combien ?

— Trois ou quatre. Je ne les ai pas vus clairement. Peut-être plus. Toli... ah ! » La douleur tordit ses traits, ses membres se convulsèrent, puis se détendirent.

« Tout doux, l'apaisa Quentin. Nous allons les trouver. Reposez-vous, à présent. » Il lutta afin de conserver son calme.

« Oui, je vais me reposer. » L'ermite n'avait plus qu'un filet de voix, mais ses yeux plongèrent au plus profond de ceux de Quentin. « Nous avons fait un bon bout de route ensemble, hein ? » Il toussa, et ses yeux se fermèrent.

« Oui, et il nous en reste beaucoup à faire encore. » Quentin le serra plus étroitement contre lui.

« Vous la ferez seul, je pense. Mais je suis satisfait – je ne crains nullement le trépas.

— Vous ne mourrez point ! » cria Quentin, désespéré. Des larmes lui montèrent aux yeux. « Vous allez survivre. Les secours arrivent.

— J'ai bien peur qu'ils n'arrivent trop tard. » Il fixa de nouveau Quentin. « Ne blâmez pas Toli. La faute n'est nullement sienne.

— Je ne comprends pas, répondit Quentin.

— Soyez fort, Quentin. Souvenez-vous, vous êtes le Roi. Vous devez gouverner votre royaume. Ceci sera votre plus amère épreuve, votre jour le plus sombre.

— Non ! » Quentin voyait son ami lui échapper. « Vous ne mourrez jamais !

— Il en est ainsi ! L'esprit ne meurt jamais... jamais. Nous nous reverrons, bon ami. Je vous attendrai. Nulle douleur, nulle frayeur...

— Ne m'abandonnez pas ! » cria Quentin.

Un infime tremblement agita le corps de l'ermite, puis il se figea. Son souffle s'arrêta dans un dernier soupir. Durwin n'était plus.

X

« Crétins ! Imbéciles ! fulminait Nimrood. Qu'avez-vous fait ? » Il tournait autour du cercle en pointant un doigt crochu sur les visages maussades rassemblés devant lui. « Vous paierez ceci de vos vies !

— Nous avons seulement fait ce que vous nous demandiez, lança le chef des gardes du temple. Comment aurions-nous pu savoir qu'il quitterait le Prince ? Ils étaient ensemble.

— Silence ! Laissez-moi réfléchir. » Il s'immobilisa pour jeter un regard noir au Prince, qui le lui retourna, provoquant. « Je vous ai envoyés abattre un homme, et vous me ramenez un enfant !

— Il est le Prince, vous dis-je ! insista l'homme.

— Est-ce exact ? » demanda Nimrood. Ses yeux se fixèrent sur le garçon. « Quel est votre prénom ?

— Gerin, répondit celui-ci. Qui êtes-vous ?

— Impudent gamin ! » Le vieillard gifla l'enfant, lui laissant une marque rouge sur la joue.

« Mon père s'occupera de vous, lâcha le Prince. Laissez-moi partir.

— Non, rétorqua Nimrood tandis qu'une idée germait lentement dans sa tête. Voici une opportunité dont je puis tirer avantage. » Il sourit, finaud. « Oh oui, vraiment. » Il gloussa intérieurement, avant de jeter : « Amenez-le ! »

Ils s'enfoncèrent à pied dans le cœur de la forêt. Deux hommes poussaient le Prince devant eux. Lorsqu'il tomba à quatre pattes, ils le hissèrent par le col et le bousculèrent à nouveau. Un autre garde empoigna les rênes de Tarky et l'emmena.

« Vous deux ! lança Nimrood en désignant ceux qui marchaient derrière. Restez bien en arrière-garde. Si quelqu'un nous poursuit, détournez-le de notre chemin. Compris ? »

Les deux hommes se dévisagèrent, inquiets, mais opinèrent et ralentirent le pas. Bientôt, Nimrood, le Prince et les autres se perdirent dans les entrailles de la forêt. Les deux gardes regardèrent disparaître leurs compagnons. « Cette affaire sent mauvais et je n'aime pas cela, marmonna l'un à l'oreille de l'autre. Mais alors pas du tout, par Azrael ! Nous sommes des gardes du temple, mais il a fait de nous des bandits de grand chemin et des ravisseurs d'enfant !

— Je ne t'ai pas entendu t'opposer à lui, rétorqua méchamment l'autre. Nous sommes

dans le bain, à présent, et n'avons d'autre choix que de poursuivre.

— Oui, mais où cela va-t-il nous mener ? C'est cela que je veux savoir. La mort est ici – souviens-toi de mes paroles. La mort. Ce sera la destruction du temple.

— Silence ! Nous avons suffisamment de sujets de préoccupation pour l'instant. Si nous voulons nous en sortir vivants, il nous faut rester vigilants et cesser de piailler comme des fillettes.

— Il a enlevé le Prince ! Par Ariel...

— La ferme ! Nous sommes autant dans le bain que lui. Rien ne sert de geindre. Allez, mettons-nous au travail. »

Tous deux prirent la direction qu'avaient suivie leurs comparses en tendant une oreille nerveuse vers les bruits de la forêt et en espérant contre tout espoir que personne ne leur courrait après.

Toli revint sur la piste et se dirigea vers la clairière. Avant même d'apercevoir les deux formes recroquevillées sur le sol, il sut que quelque chose n'allait vraiment pas. Son cœur fit un bond dans sa poitrine et s'accéléra au fur et à mesure qu'une terrible appréhension s'emparait de lui.

Il se jeta à terre et courut jusqu'à l'endroit où Quentin tenait une dépouille dans les bras.

« Mon seigneur ! Oh ! » il s'arrêta net et s'agenouilla, car il savait maintenant ce qui était arrivé.

Quentin releva lentement la tête. Son visage brillait de larmes. « Durwin est mort, dit-il doucement. Mort. Toli, je... » Sa voix s'érailla, et il serra une fois encore le corps contre lui tandis que ses épaules tressautaient, que des sanglots le déchiraient.

Toli eut l'impression que son cœur venait d'être coupé en deux. Il s'assit sur ses talons et leva le visage vers le ciel, bleu pâle par-dessus les arbres. Au bon d'un instant, la clairière verdoyante bourdonna d'un son très doux tandis qu'il chantait l'antique chant funèbre Jher.

*« Winhoek brea faro lleani,
Fallei sensi nessina wea. »*

Les paroles en étaient simples, et Quentin les comprit. « Père de la Vie », chantait Toli, « reçois notre frère. Accorde-lui la paix en ta vaste demeure. »

Pour les Jher, peuple itinérant sans domicile fixe et dont la vie était de vagabonder dans les forêts septentrionales, la grande demeure de Winhoek signifiait bonheur éternel, sécurité et confort – ainsi que paix, qui était l'accomplissement ultime pour ce peuple paisible.

Le chant cessa au bout d'un moment et s'évanouit lentement dans les airs. Quentin reposa précautionneusement la dépouille de Durwin sur le sol et, avec l'aide de Toli, le positionna correctement. Il repoussa une mèche de cheveux du large visage de l'homme qu'il avait aimé et déposa doucement un baiser sur son front. Puis il se redressa lentement.

« Ils vont maudire le jour où ils sont nés, murmura-t-il. Je me lance à leurs trousses.

— Non, laisse-moi faire. Je...

— J'y vais. Retourne au château. Apporte un cercueil pour lui, et emporte-le. Je vous rejoindrai lorsque j'aurai retrouvé mon fils.

— Mais...», objecta Toli. Il se leva et s'approcha du Roi.

« C'est tout, le coupa froidement Quentin. Tu feras ainsi que je te le dis. Lorsque tu en auras terminé, et si je ne suis pas revenu, suis-moi avec une compagnie de chevaliers.

— Que vas-tu faire, Sire ? » Toli était pétrifié par l'expression qu'il voyait dans le regard de son maître.

« Je vais ramener le Prince. » Sur ces mots, il se détourna et retourna là où Blazer l'attendait patiemment. Il empoigna les rênes, sauta en selle, puis contempla une dernière fois le corps de l'ermite. « Adieu, mon vieil ami », dit-il simplement en levant lentement la main en guise d'ultime salut. Puis il s'en fut.

« Pourquoi tardent-ils tant ? s'étonna Bria. Ils eussent dû être déjà de retour. »

Esme, assise près de la Reine sous le pavillon royal, se tordit le cou pour regarder vers la forêt. « Je ne vois rien venir. Mais tu connais les hommes lorsqu'ils chassent. Je ne serais nullement étonnée d'apprendre que leur activité les a passionnés au point d'oublier tout le reste.

— Tu as raison. Je suis certaine que tel est le cas. » Si elle prononça ces paroles, elle était cependant loin d'en être intimement convaincue. Bria reporta le regard vers les mimes costumés qui jouaient devant elle. Leurs accoutrements multicolores chatoyaient sous le soleil, et la pantomime ravissait les jeunes Princesses, qui en gloussaient de joie et tapaient des mains. Bria tâcha de montrer un quelconque intérêt pour le spectacle, mais ses yeux se braquèrent encore une fois vers la forêt, afin de voir enfin revenir Quentin, Durwin et les autres. Mais elle ne vit absolument personne, et finit par se forcer à assister à la représentation.

« Regarde ! souffla brusquement Esme. Un cavalier ! »

La Reine tourna les yeux vers l'endroit que lui désignait son amie. Elle put juste distinguer la silhouette d'un cavalier traversant la plaine.

« Oh ! Il est tout seul ! » L'effroi la saisit. « Quelque chose est arrivé !

— Nous ne pouvons en être certaines, la rassura gentiment Esme. Attendons d'avoir entendu ce qu'il a à nous dire. Peut-être est-ce simplement un messenger venu nous informer du retard du Roi – retard que nous savons déjà. » Elle rit, mais d'un rire totalement dénué d'allégresse.

« Qui est-il ? Peux-tu le reconnaître ? » Bria se leva.

« Non, pas encore. »

Elles attendirent. La tension monta inexorablement.

La Reine Bria chiffonna le devant de sa robe entre ses mains tandis que le cavalier approchait.

« C'est Toli ! s'écria Esme.

— Oui, je le vois à présent ! » Bria descendit de son siège. « Viens. Je ne puis tolérer de rester ici un instant de plus. Restez avec Chloé, lança-t-elle à ses filles. Je reviens bientôt.

— Je veillerai sur elles, ma Dame », intervint Chloé.

Les deux femmes se précipitèrent sur le champ en écartant les baladins, qui se poussèrent pour les laisser passer et reprirent ensuite leurs numéros.

Elles rejoignirent Toli sur le périmètre des festivités. « Que se passe-t-il ? » l'interrogea la Reine tandis que son intuition lui suggérait le pire.

Toli posa un regard grave sur elle. Il ignora Esme. Bria sentit la terreur s'infiltrer en elle. « Le Roi... murmura-t-elle. Pas le Roi. »

Toli lui prit la main. « Ma Dame, le Roi va bien », dit-il doucement tout en cherchant son regard, et en espérant trouver ses mots afin de poursuivre.

« Oui, continuez », lança Bria. Elle lui retourna franchement son regard.

« Durwin est mort.

— Comment ? bafouilla Bria.

— Nous fûmes attaqués par des ravisseurs d'enfant dans la forêt. Il succomba en protégeant le Prince.

— Et le Prince ? Est-il sauf ? s'enquit Esme.

— Envolé. Le Prince a été enlevé...

— Non ! » souffla Bria. Le tumulte qui les entourait s'éteignit, et elle eut l'impression de voir le monde s'estomper devant elle tandis qu'elle chancelait sous l'impact d'un coup mortel.

« Où est le Roi ? demanda Esme en luttant pour garder une voix égale.

— Je l'ai trouvé aux côtés de Durwin. Il est parti à la recherche du Prince. » Il jeta un bref regard à Esme, comme s'il venait juste de remarquer sa présence. « J'ai pour tâche de prendre un cercueil et de ramener Durwin au château, puis de suivre le Roi avec un détachement de chevaliers.

— Nous allons nous occuper du cercueil. Vous, rassemblez sur l'heure les chevaliers ainsi que l'a ordonné le Roi. Hâtez-vous. »

Toli hésita. Telles n'étaient pas les instructions du souverain.

Bria reprit ses esprits. « Oui, je vous donne mon aval. Il n'est pas une minute à perdre. Allez, maintenant. » Elle lui posa une main sur le bras. « Je vous en prie, faites vite ! »

Mais Toli atermoyait toujours. « J'aurais dû être là, confessa-t-il. Jamais je n'aurais dû les laisser seuls.

— Non, rétorqua Esme. Nous n'avons pas le temps. Ce qui est fait est fait.

— Allez. Il a besoin de vous à ses côtés, ajouta Bria.

— Très bien. Vous trouverez Durwin dans une clairière le long de la piste qui part vers le sud. Je vais dépêcher quelqu'un pour vous accompagner. » Toli inclina la tête, puis il sauta en selle et galopa encore une fois vers la forêt, où il trouverait les chevaliers qu'il cherchait, car la plupart participaient à la chasse.

Bria se tourna vers son amie. Elle tenta de parler, mais aucun mot ne voulut passer ses lèvres.

Esme lui entoura les épaules du bras. « Viens. Nous avons beaucoup à faire. Nous aurons à nous occuper de nombreuses tâches tout en attendant. Et il nous faudra prier afin que l'attente ne soit pas trop longue.

— Oui, nous prierons pour Quentin et Gerin. En ce jour, ils en ont grand besoin. »

XI

Toli atteignit Pelgrin et sillonna les principaux sentiers qui s'enfonçaient dans le cœur de la forêt. La chasse, grandement éparpillée, avait profondément pénétré dans les bois. Il allait devoir garder un œil vigilant sur les traces et tendre l'oreille vers le moindre bruit indiquant la présence d'un chasseur à proximité. Il parvint en un lieu où un ruisseau gazouillait entre les troncs de chênes centenaires. Sur la rive la plus éloignée, il distingua des empreintes de sabots, là où divers cavaliers avaient fait halte afin d'abreuver leurs montures avant de repartir. Sans plus réfléchir, il bondit par-dessus le ru et s'enfonça dans la forêt à leur suite.

Il fut bientôt récompensé par une sonnerie de cor. La longue note chantante venait de loin, mais son écho en indiqua la direction à Toli. Attentif aux moindres détails signalant le passage récent d'un chasseur, Toli pourchassa le groupe sans se tromper au milieu des buissons et des fourrés. Riv chargeait dans les broussailles, tête baissée et oreilles couchées. Le cheval, habitué à réagir aux plus subtils ordres de son maître, filait entre les arbres et les branches basses telle une ombre scintillante.

Alors, à quelque distance devant lui, Toli entendit des voix. Il donna une claque sur la croupe de Riv, et tous deux sautèrent pardessus un tronc pour atterrir juste au centre d'une piste parfaitement tracée.

« Eh, là-bas ! cria l'un des hommes en l'apercevant. Toli ! Venez voir par ici ! » Les autres relevèrent les yeux de leur besogne. Ils étaient quatre – Lord Galen et Lord Bossit, Sire Hedric et Sire Dareth – et éviscéraient un sanglier qu'ils venaient de tuer. Toli remercia le Plus Haut d'avoir d'abord trouvé ces hommes braves et capables dans sa quête d'assistance.

« Lord Galen... bons seigneurs... » les salua Toli. Il tira sur les rênes afin d'arrêter Riv, qui renâcla bruyamment. Les autres aperçurent ses flancs couverts d'écume et comprirent que Toli était chargé d'une mission urgente. « Que se passe-t-il, mon seigneur ? » s'enquit Lord Bossit. L'inquiétude assombrit ses traits.

« Le ministre du Roi a été occis, et le Prince enlevé, lâcha Toli en tâchant de reprendre son souffle après la course.

— Par les dieux ! explosa Sire Hedric en sautant sur ses pieds.

— Comment ?

— Quand ? »

Toli inspira profondément. « Nous fûmes assaillis par des assassins dans le bois, non loin d'ici – à quelque distance à peine. Je les poursuivis, mais ils se rabattirent sur le Prince pour l'attaquer. Durwin mourut en le protégeant.

— L'ermite, mort ? L'héritier enlevé ? » Ils se dévisagèrent les uns les autres, furibonds.

« Sautez en selle dans l'instant et suivez-moi, poursuivit Toli. Nous allons retrouver le Roi, qui s'est lancé à leurs trousses.

— Par Zoar, ces coquins paieront pour cet outrage ! fit serment Lord Galen. Nous sommes à vos ordres, messire ! »

Sur ces mots, les chevaliers abandonnèrent leur prise, sautèrent en selle et se mirent en ligne derrière Toli, qui les guida jusqu'à l'endroit où il avait affronté les assaillants. Ils se frayèrent un chemin aussi vite qu'ils le purent et atteignirent bientôt la clairière.

Il y faisait doux et frais. Nombre de minuscules papillons jaunes voletaient parmi les feuilles et dansaient dans les rayons de lumière qui traversaient le dais de verdure. Une grive chanta sur les plus hautes branches – son chant était un son liquide clair et pétillant, pur et doux.

La clairière paraissait enchantée, et nul n'osa en rompre le charme.

Durwin gisait là où ils l'avaient laissé, si immobile, si paisible qu'on eût pu le croire simplement assoupi. Nul ne parla, tant tous étaient subjugués par l'étrangeté de la scène qui s'offrait à eux.

L'ermite était mort, et paraissait cependant être tellement en paix qu'on ne pouvait le contempler qu'avec un respect mêlé d'effroi. Le lieu était marqué par sa présence ; chacun la perçut comme s'il l'avait touchée.

« Quelqu'un se doit de rester près de lui, finit par lancer Lord Bossit. Je le ferai.

— Non, répliqua paisiblement Toli. Il est sauf, ici, dans la forêt. Rien ne peut plus lui nuire. Regagnez le château et guidez les autres jusqu'ici. La Reine apporte un cercueil. Veillez à ce que l'on prenne soin de tout.

— Il sera fait ainsi que vous le dites, mon seigneur. » Il s'en fut aussitôt.

« Le Roi est parti vers le sud », poursuivit Toli. Il fit volter Riv et s'engagea sur le sentier. Les autres chevaliers le suivirent sans mot dire.

Quentin passa au peigne fin une grande zone de la forêt sur une lieue ou plus, puis revint sur ses pas dans l'autre sens. Mais malgré toute sa vigilance, il ne put découvrir nulle trace du passage des assassins.

Il poursuivit cependant et poussa encore plus vers le sud, car il avait le sentiment que telle était la direction choisie par les ravisseurs, bien qu'il sût parfaitement qu'il pouvait se fourvoyer. La forêt était immense ; la ratisser en totalité exigerait des centaines d'hommes et de multiples mois de recherches actives. Tandis qu'il chevauchait, Quentin luttait pour ne pas se laisser submerger par l'impression croissante d'inutilité et de désespoir qui enflait inexorablement en lui.

Il s'arrêtait régulièrement pour tendre l'oreille, mais ne percevait que les bruissements coutumiers du bois. Alors il repartait.

Puis, sans prévenir, Blazer buta sur le flanc escarpé d'une colline, et Quentin se retrouva sur la route méridionale qui conduisait à Hinsensby, puis suivait la côte vers le sud. Il demeura figé sur sa selle un bon moment tout en scrutant la route des deux côtés. Lorsque rien que de très ordinaire se présenta à lui, il pivota encore une fois face au midi et reprit son chemin.

Après avoir chevauché un moment, il parvint à un vallon dans lequel la route descendait vers un ruisseau enserré entre des berges rocheuses. Ce fut là qu'il découvrit son premier indice, car dans la poussière du chemin près du cours d'eau étaient imprimées plusieurs empreintes de pieds et celles d'un cheval.

Quiconque avait laissé ces traces avait émergé là de la forêt, après avoir suivi le ruisseau jusqu'à la route. Sur l'autre rive, les empreintes poursuivaient la descente. Blazer traversa le ru dans une gerbe d'éclaboussures et Quentin se pencha sur sa selle afin d'examiner les marques. Il était difficile de déduire quoi que ce fût de ces signes, car il y en avait beaucoup d'autres le long de la route.

La chasse ! songea Quentin. Quel balourd je suis. Celle-ci et les autres furent laissées par les gens qui vinrent au festival. Aussitôt l'espoir si vite éclos mourut dans l'œuf. Mais pas totalement. Car parmi toutes les empreintes variées laissées dans la poussière, seules quelques-unes partaient vers le sud. Toutes les autres étaient pointées vers le nord et Askelon.

Sur la foi de cette infime preuve, Quentin pressa le fougueux Blazer. Le destrier fila le long de la route tandis que Quentin la scrutait afin d'y déceler la moindre trace du passage de son fils.

« Écoute ! lança l'un des gardes du temple à l'autre. Quelqu'un vient. »

Tous deux s'immobilisèrent et examinèrent la route derrière eux. Leur parvint un faible tintement de clochettes – semblables à celles que l'on attachait aux brides des chevaux.

« Toi, tu quittes la route. S'ils s'arrêtent, sors ton épée et tiens-toi prêt, ordonna le premier.

— Mais... » protesta l'autre. Ses mains tremblèrent tandis qu'il effleurait l'arme dissimulée sous sa pelisse.

« Vite ! je vais rester là et tenter de les égarer.

— Pourquoi avons-nous été choisis pour cette maudite besogne ? maugréa l'autre.

— Fais ce que je te dis ! Vite ! Ils sont presque sur nous ! »

Le garde terrorisé décocha un regard noir à son camarade, puis disparut dans la broussaille qui bordait la route. Un instant plus tard, le premier vit approcher un cheval et son cavalier.

« Vous, là-bas ! » cria Quentin en arrivant. Le sbire, nerveux, se tourna et loucha dans sa direction, comme s'il n'était pas certain que l'apostrophe lui fût adressée. Puis son regard aperçut la broche d'or ouvragée qui fermait la pelisse du cavalier – un terrible dragon tordu, le blason royal.

Un frisson parcourut l'homme lorsqu'il identifia Quentin ; toute couleur disparut de son visage.

« Ainsi, vous reconnaissez votre Roi lorsque vous le voyez, n'est-ce pas ? »

L'homme s'humecta les lèvres. « Je suis à votre service, Sire. » Il détourna les yeux, mal à l'aise.

« Depuis combien de temps êtes-vous sur cette route ? voulut savoir Quentin.

— Eh bien nous... en fait, je... pas longtemps... je veux dire...

— Quel est votre but ?

— Hinsenby, Sire.

— Voyagez-vous seul ? » Quentin regarda l'homme se débattre sous le flot de questions.

« Oui, seigneur. » Il détourna de nouveau les yeux.

« Avez-vous croisé quelqu'un en route ? »

L'homme réfléchit un instant. « Oui, en effet. Il y a seulement quelques instants. Là-bas... près du ruisseau. Un groupe de voyageurs. Des marchands, je pense.

— Combien ?

— Cinq, six peut-être. Pas plus. Ils partaient vers Askelon, j'en suis certain. »

Quentin pivota sur sa selle pour regarder derrière lui. Non, ces empreintes allaient dans l'autre direction. Puis il aperçut les traces qui quittaient la route. Il se retourna vers l'homme juste à temps pour le voir regarder furtivement sur le côté avant de redresser la tête.

« Des marchands, dites-vous ?

— Sire, je pense que c'en étaient.

— Et vous, êtes-vous également un commerçant ? s'enquit le Roi, suspicieux.

— Je suis... » L'homme hésita. « Un pèlerin, Sire.

— Ils se rendaient à Askelon, dites-vous ? Y avait-il un garçon avec eux, un jeune garçon à cheval ? »

Le prétendu pèlerin ouvrit la bouche, mais les mots refusèrent de sortir.

« Répondez vite, mon ami ! Je trouve vos manières des plus singulières. »

Le voyageur s'empourpra. « Non, il n'y avait nul garçon avec eux. Du moins je n'en ai vu aucun.

— menteur ! tonna Quentin, furieux. En vérité, j'ai vu les empreintes de sabots près de l'eau, et elles venaient par ici ! »

Le gardien du temple fixa le Roi d'un air maussade, mais ne dit mot.

« Ce n'est pas une mince affaire que de mentir à votre Roi, poursuivit Quentin d'une voix contrainte mais contrôlée. Je vais vous accorder une autre chance. Où sont-ils partis ?

— Je ne sais rien de plus, Sire. Je vous en prie... ce n'est pas...

— Êtes-vous de mèche avec eux ? hurla Quentin. Répondez-moi ! »

En cet instant précis, il y eut un bruissement dans les broussailles le long de la route. Quentin pivota alors qu'un deuxième homme, vêtu comme le premier d'une tunique sombre et d'une longue pelisse malgré la chaleur, bondit de sa cachette, épée brandie. Le deuxième sauta malaisément de côté, le regard emplí de terreur. « Frappe ! » cria cet assaillant. Quentin vit également apparaître une épée dans la main du premier pèlerin.

Zhaligkeer chanta en sortant de sa gaine ; la longue lame étincela d'une brillance froide

venue de son féroce feu interne. Quentin fit tournoyer le puissant glaive au-dessus de sa tête. « C'est vous ! Vous qui avez assassiné Durwin ! » hurla-t-il.

Les deux hommes virent la terrible épée et reculèrent en poussant un cri de surprise.

« Assassins ! tonna Quentin. Pleutres !

— Pitié ! s'écria le premier assaillant. Pitié... je vous en supplie ! »

La fureur incendia l'esprit de Quentin mieux que du métal en fusion ; une rage folle bouillonna aveuglément en lui. « Je vais vous en montrer, de la pitié ! cria-t-il. La même pitié dont vous avez fait preuve à l'égard de Durwin ! »

Avant que l'homme n'eût eu le temps de se détourner et de fuir, l'Étincelant siffla dans les airs en un arc étincelant. Le présumé assassin leva prestement son arme au-dessus de sa tête afin de parer le coup, mais son épée explosa dans sa main et retomba en morceaux au sol. Il hurla et tomba à genoux, poursuivi par le bruissement d'une mort certaine.

« Pitié ! beugla-t-il. Pardonnez-moi ! » L'éclatant Zhaligkeer emplît ses yeux horrifiés de sa lueur surnaturelle, et il jeta ses mains sur son visage. Le coup s'abattit à la base de son cou et interrompit net son ultime cri de remords. L'homme plongea vers la route, mort avant d'avoir atteint le sol.

Un fin ruban écarlate dégouлина le long de la lame de Zhaligkeer. Quentin pivota sur sa selle pour frapper le deuxième gredin, mais celui-ci jeta son arme, plongea tête la première dans la broussaille et disparut dans la forêt.

La rage qui venait de bouillonner dans les veines de Quentin l'abandonna aussi vite qu'elle avait surgi. Le Roi fixa le tas informe dans la poussière, puis le glaive dans sa main, et son cœur se figea dans sa poitrine. La fière lame de Zhaligkeer avait à présent l'aspect du métal ordinaire et luisait sombrement dans la lumière mourante de fin de journée.

La vive flamme blanche de l'Étincelant avait disparu.

XII

Les femmes pénétrèrent en silence dans la clairière – à peine plus qu’un élargissement du sentier. Esme sauta à bas de sa monture, et Bria de la sienne. Lord Bossit immobilisa la carriole à deux roues qui transportait le cercueil. Les roues de bois grincèrent en s’arrêtant, et ce fut le seul bruit que l’on entendit dans la clairière.

« Oh ! » bégaya Bria en apercevant l’ermite bien-aimé. Elle avança lentement mais fermement vers lui et s’agenouilla près du corps. Ses larmes commencèrent à couler silencieusement.

Esme s’approcha et passa un bras autour des épaules de la Reine. « Adieu, bon ami », murmura Bria. Elle tendit le doigt et effleura les mains croisées de Durwin, à présent glacées. Puis elle se tourna vers Lord Bossit, qui se tenait respectueusement à l’écart. « Ma mère attend, lui dit-elle. Ramenons-le. »

Bossit fit un signe au cocher de la carriole, et les deux hommes soulevèrent la dépouille et la posèrent dans la bière.

Si Alinea n’avait dit mot lorsqu’elle avait appris la tragédie, ses mains s’étaient mises à trembler. Lorsqu’elle avait enfin parlé, cela avait été d’une voix douce, quoique ferme ; elle avait déjà maîtrisé sa douleur, à moins qu’elle ne l’eût momentanément repoussée.

« Oui, avait-elle dit, il faut aller le chercher sur l’heure. Transportez-le dans ses appartements. Nous préparerons là son corps. J’attendrai votre retour, et je prierai en vous attendant – pour le Prince Gerin, oui, mais également pour Quentin et nous tous. Allez, maintenant, et puisse le Plus Haut être avec vous. »

La force tranquille de la douairière avait fait l’admiration d’Esme ; son comportement apaisait ceux qui l’entouraient, il émoussait l’aiguillon de la douleur ressentie à l’atroce nouvelle. Esme se remémora un autre jour sombre, des années auparavant, le jour où Eskevar était tombé sur le champ de bataille. Longtemps après les funérailles du Roi, Esme avait demandé à la Reine comment elle avait été capable de demeurer aussi forte, de reconforter tout son entourage en ne semblant jamais avoir besoin d’être elle-même consolée.

« Non, je ne suis nullement forte », lui avait répondu Alinea. Elles étaient assises dans le jardin, au milieu des rosiers. Durwin était là, également. Il avait été un compagnon constant pour la Reine en ces temps troublés. « Bien qu’il soit exact que le chagrin ne

m'est pas étranger, on ne fraternise jamais avec la douleur. Mais Durwin, ci-présent, m'a enseigné les voies de l'espoir. Cette espérance que je porte en moi allège mon fardeau, et j'y puise la capacité à aider ceux qui ne connaissent pas cette certitude.

— En ce cas, parlez-m'en, ma Dame, car je désire savoir. Comment puis-je aspirer à cet espoir qui est le vôtre ? Où peut-on le trouver ? » l'avait interrogée Esme. Elle se souvenait encore de la réponse d'Alinea.

Comme elle se souvenait de celle de Durwin. « L'espoir que vous cherchez naît de la croyance dans le Plus Haut, le Seul et Unique Dieu de l'univers, lui avait-il confié. Cherchez-le et vous le trouverez. Il tend toujours la main à ceux qui désirent sincèrement le connaître.

— Que dois-je faire ? Où son temple se trouve-t-il ? »

Durwin avait ri. « Il n'est pas comme les autres dieux. Il n'a nul temple, et n'accepte aucun présent d'or ou d'argent, ni le sacrifice de créatures impuissantes.

— Non ? » Cela l'avait laissée pour le moins perplexe.

« Non, avait de nouveau ri Durwin. Il vous veut, *vous*. Tout de vous ; votre cœur et votre âme. Il veut votre amour et votre dévotion, tout – il ne s'accommoderait jamais de moins.

— C'est un dieu exigeant que vous servez là, l'ermite.

— Oui, il est ainsi que vous le décrivez – exigeant. Mais la bénédiction qu'il accorde à tous ceux qui l'approchent n'a pas de prix. C'est la vie qu'il donne, rien de moins. »

Esme s'était, à l'époque, interrogée quant à ces paroles. Elles lui avaient semblé pour le moins étranges, et tellement différentes de tout ce qu'elle avait pu entendre de la bouche des prêtres. Elle se souvint de la manière dont son cœur avait fait un bond tandis que s'exprimait l'ermite. Ah, songea-t-elle, mais j'étais plus jeune, alors. Si jeune. Cependant, je voulais croire en la véracité de ce que disait Durwin. La volonté de croire est-elle équivalente à la croyance ? Le temps a pourtant passé, et je n'y ai plus pensé, jusqu'à aujourd'hui. Pourquoi maintenant ? Est-il trop tard ?

Esme sortit de sa rêverie pour constater que Bria la dévisageait. « Tu es perdue dans tes pensées », constata son amie. Elles avaient atteint la lisière de la forêt et commençaient à traverser la plaine. Askelon luisait nettement dans la lumière du soleil couchant et projetait son ombre immense vers elles.

« Je songeais à une autre triste époque, répondit Esme. Celle du trépas d'Eskevar.

— Je repense souvent à ce triste jour. Lors de la naissance de Gerin, j'eus voulu qu'il fût là afin de voir son petit-fils. Il en eut conçu de la fierté, je le sais. Oui, et il n'eut pas été moins fier de ses petites-filles. » Ses traits se tordirent d'angoisse. « Oh, Esme ! On m'a enlevé mon fils ! Que vais-je faire ?

— Le Roi est parti à sa recherche, et Toli lui apporte son aide. Ils le retrouveront. Ils le ramèneront sain et sauf.

— Il est si jeune. J'ai peur qu'ils ne... » Elle ne put se résoudre à terminer sa pensée.

« Ne songe pas à cela ! Nul n'oserait nuire au Prince. Personne. Il restera sauf » Esme se força à sourire. « Tu ne serais pas une véritable mère si tu ne t'inquiétais pas pour ton enfant. Mais Quentin le retrouvera. »

Bria hocha la tête. Au bout d'un instant, elle ajouta : « Je suis heureuse que tu sois là,

Esme. Je vais avoir grandement besoin d'une véritable amie dans les temps à venir.

— Je suis ton amie à jamais. »

Elles parcoururent en silence le chemin restant vers le château, chacune perdue dans ses propres pensées tout en étant conscience de la présence chaleureuse de l'autre.

Quentin cilla, ahuri, devant l'épée qu'il avait en main. Un mauvais coup et le feu de la lame de lanthanil blanc s'était éteint. L'épouvantable signification de ce qui venait de se produire le frappa telle la foudre. Et il entendit une fois encore les mots prononcés lors de l'onction du glaive :

« Ni par malveillance, ni par haine, ni par funeste intention ne sera jamais brandie cette lame. Mais pour la droiture et la justice toujours elle étincellera. »

Telle était la promesse de l'Étincelant, et lui, en un éclair de fureur et de haine, avait brisé ce serment. Et en le rompant, la main du Plus Haut s'était retirée de lui. L'amplitude de son crime l'écrasa.

« Non ! » hurla-t-il. Sa propre voix sonna creux à son oreille et le condamna.

Toute force déserta son bras, et il laissa tomber l'épée. La lame s'échappa de sa main en pirouettant et chuta dans la poussière de la route, à quelques centimètres à peine du cadavre du brigand qu'il venait d'occire.

Meurtrier ! l'apostrophait la voix du mort. Meurtrier ! Puis la forêt résonna de voix accusatrices. Le Roi est un meurtrier ! Il a brisé sa confiance ! Meurtrier ! Où est ton Plus Haut maintenant ? Meurtrier !

Quentin se plaqua les mains sur les oreilles afin d'arrêter les voix, mais elles s'étaient infiltrées dans sa tête. Il ne put les faire taire. Horrifié, il fixa l'Étincelant, à présent dans la poussière, puis le corps recroquevillé non loin de lui. Son estomac se révolta ; un spasme le fit basculer en arrière sur sa selle.

« Non ! hurla-t-il encore une fois en un cri d'intense désespoir. Non ! »

Alors il fit pivoter Blazer, enfonça profondément ses éperons dans les flancs du destrier et enfila la route à toute allure.

« Qu'est-ce ? » Sire Galen brandit son épée en direction d'un objet posé sur la route un peu plus loin.

Toli releva vivement les yeux. Ils avaient fait halte au ruisseau afin de permettre à leurs montures de s'abreuver rapidement avant de repartir. Il plissa le regard vers l'endroit que lui désignait le chevalier.

L'œil de lynx de Toli reconnut l'amas informe comme vaguement humain. « C'est un corps », répondit-il en se remettant en selle.

Lorsque les autres parvinrent sur les lieux, Toli se penchait déjà sur la dépouille. Il la retourna, et la tête ballotta de façon obscène ; elle était presque entièrement détachée des épaules. Sous l'homme était son épée brisée.

« Quelqu'un a vraiment voulu la mort de celui-ci, fit remarquer Lord Galen, pour lui avoir porté un tel coup.

— Qui aurait pu faire cela ? s'étonna Sire Dareth. Il n'y a certainement pas de brigands dans cette forêt.

— Des bandits de grand chemin ne l'auraient certes pas attaqué ainsi. Voyez-vous ses vêtements ? intervint Sire Hedric. Peut-être s'agit-il d'une brouille entre voleurs.

— Ou des ravisseurs d'enfants, ajouta lentement Toli. Oui, je jurerais que c'est l'un de ceux à qui j'ai eu affaire dans les bois un peu plus tôt dans la journée. Ou l'un de leurs comparses.

— Mais l'abattre sur la route... pourquoi ? » Sire Dareth secoua la tête. « Cela n'a aucun sens. Ils devaient forcément savoir que nous le découvririons. »

Toli se livra à une rapide inspection de la zone environnante et tenta de trier les empreintes confuses afin de découvrir un indice sur ce qui avait bien pu se passer. Mais ses efforts ne portèrent que peu de fruits. Il y avait bien trop de traces – impossible de dire combien d'hommes étaient passés par là, ni combien d'entre eux étaient à cheval et combien à pied. Cependant, il détecta les empreintes d'au moins deux chevaux, et l'un des cavaliers avait apparemment pris part au combat qui avait mis un terme à l'existence du ravisseur.

« Je crois, lança-t-il en regardant vers le sud, que le Roi a pu passer par là.

— Pensez-vous que ce malheureux ait attaqué le Roi ? l'interrogea Lord Galen, incrédule. Bien mauvaise initiative, bien qu'il doive certainement en exister une raison. »

Toli opina, pensif, et jeta un coup d'œil vers le ciel. Le soleil dispensait des ombres immenses sur la route. « Il nous faut l'ensevelir rapidement. La lumière décroît déjà. Je veux suivre la piste le plus longtemps possible. »

Suivant les ordres de Toli, les chevaliers se mirent en devoir de creuser une tombe au bord de la route en s'aidant de leurs épées. Toli et Lord Galen examinèrent les hardes de la victime afin de découvrir qui il avait bien pu être, ou d'où il avait bien pu venir.

Lorsqu'ils se furent débarrassés du cadavre, tous quatre repartirent, bien que le soleil fût pratiquement couché et que les premières étoiles se missent à clignoter au-dessus d'eux. Un courant d'air frais se glissa hors de la forêt tandis que s'épaississait le crépuscule, mais les cavaliers poursuivirent leur chemin, sans se soucier de leur fatigue ou de la faim qui commençait à les tenailler.

Je suis certain que Quentin s'est trouvé là-bas derrière, songea Toli en chevauchant. Je puis le sentir. Mais il y avait autre chose, également. Quelque chose d'infiniment puissant – plus puissant que la mort de ce pauvre hère. Mais quoi ? Quelle pouvait être sa nature ?

XIII

« Eh bien, Tip, lança le petit homme rondouillard, voici un endroit accueillant pour reposer nos os, pas vrai ? Ou est-ce qu'on continue encore un peu ? »

Le chien regarda son maître en agitant la queue.

« Oui, t'as raison, t'as raison. On a assez avancé pour la journée. Ça n'aurait pas de sens de s'écarter plus de la route. T'as raison. » Pym le rémouleur entreprit de se débarrasser de son fardeau dans des bruits de claquements et autres cliquetis et laissa tomber paquets, sacs et pots reliés par une ficelle, gamelles et outils, bref tout ce qu'il charriait sur son dos.

Mais il posa avec moult précautions l'un des paquets et l'adossa à une pierre. Ses yeux vifs brillèrent de joie tandis qu'il le caressait de la main. « Maintenant, Tip, du bois pour le feu ! » Il claqua dans ses mains. « C'juste ce qu'il faut faire, hein ? C'tout à fait ça. Va bientôt faire noir. D'abord rassembler le bois, et pis après ça un bon feu, hein ? C'bien ça qu'y faut faire. »

En un instant, le petit rémouleur et son chien, pelotonnés devant un feu confortable, burent leur soupe en regardant les étoiles s'allumer lentement dans le ciel tandis que la nuit étendait son voile serein sur le pays. À intervalles réguliers, l'homme jetait un regard à la dérobée sur le mince paquet enveloppé de chiffons qu'il avait posé contre la pierre.

« T'vois ça, Tip ? C'notre fortune », disait-il alors avant de glousser pour lui-même.

Lorsqu'ils eurent terminé leur brouet et l'eurent saucé avec des bouts d'un pain noir et dur, le rémouleur tendit la main vers le paquet et le posa en travers de ses genoux. « Viens voir là, Tip, lança-t-il. Le vieux Pym a dégotté notre fortune. Oui, vraiment. J'te l'ai dit. Viens voir, viens ! »

D'une main tremblante, il écarta précautionneusement les chiffons. Et, dans la lumière tremblotante du feu, ceux-ci révélèrent une magnifique épée : longue et fine, à la lame polie et quasiment sans défaut, presque imperceptiblement effilée jusqu'à une pointe mortelle. Sa poignée et sa garde luisaient dans la lueur des flammes comme si elles avaient été taillées dans la pierre précieuse.

« C't'une telle beauté, ce machin, souffla-t-il, d'une voix hachée par le respect. C'pas une lame ordinaire, non mon gars. Pym peut te le dire, ah ça, il peut. J'en connais un bon bout sur les épées, tu vois, et c'machin, c'une lame de roi, si jamais j'en ai vue une. Oui,

c'en est une. » Ses doigts suivirent les fines marques le long de la lame sans presque oser la toucher. Ses yeux s'emplirent d'émerveillement à la vue de l'arme.

Le gros chien noir observait son maître, la gueule sur les pattes, et écoutait le son de sa voix.

« Oh oui, reprit-il. C'une beauté cette lame. Jamais été prévue pour une main ordinaire. Un gars donnerait du bon or en échange de ça – une fortune, tu vois. Autant que j'en demanderai jamais. Eh, Tip, on aura assez, nous aut', pour s'acheter un p'tit chariot. Oh oui, et puis une autre pierre à aiguiser – montée sur un tour avec une pédale, voilà c'qui faudrait. J'pourrais aiguiser des couteaux et puis des cisailles et puis des socs de charrue, et puis... et puis tout c'qui a besoin d'être affûté. Tu sais qu'je peux, Tip. Tu le sais bien. Ouais, nous aut' on vient d'faire fortune ! »

Le rémouleur contempla l'épée avec bonheur, tout en n'arrivant toujours pas à croire à sa bonne étoile. Puis un frisson le parcourut lorsqu'il se remémora comment il avait découvert l'épée.

« Une honte, c'cadavre, Tip. Oh, une honte terrible que ça. Mais j'ai rien à y voir – pas ça. J'l'ai trouvé comme ça, tu vois. J'suis tombé d'sus sur la route. L'était point mort depuis longtemps, j'pense.

» C'toi qui l'as vu le premier, s'pas, Tip ? Ouais. C'quand t'as lâché ce grognement qu'j'ai compris qu'un truc allait pas, hein ? Ouais. Tu grognes pas sans raison, et là t'en avais une bonne. Une très bonne. Un macchabée sur la route. Une chose terrible. La tête presque coupée, et puis ça – cette épée dans la poussière à côté de lui. »

Il prit l'arme en main et en perçut instantanément le vif pouvoir. Son visage s'éclaira d'admiration. « Le vieux Pym sait reconnaître la belle ouvrage quand il la voit. Oui mon gars. Y'en a un qui donnera gros pour la récupérer – autant que j'voudrai. Assez pour une charrette et une pierre à aiguiser. »

Une pensée le frappa soudain. Et si c'était le mort qui en était le propriétaire ? Qui lui donnerait l'or, en ce cas ?

Il se renfroga et fit tourner la lame dans la lumière des flammes tout en secouant la tête. « C'quidam aurait jamais pu posséder une lame comme ça, finit-il par dire. Non mon gars. Personne aurait pu l'avoir – à part p't'être un Roi. »

Une autre pensée lui vint alors, une pensée qui lui fit écarquiller les yeux d'effroi. Et si on pensait que je l'ai volée ? Et si on se disait que le vieux Pym a occis c'malheureux pour lui chiper son épée ?

« Non ! j'tuerais jamais personne, pis j'ai jamais volé d'épée. L'vieux Pym est quelqu'un d'pacifique. Tout l'monde sait ça. C'était sur la route. J'l'ai trouvée là. Comment elle y est arrivée, ça j'en sais rien.

» Mais j'dois faire attention, maint'nant, oh oui. Très attention. Y en a qui hésiteraient pas à la voler à un pauv'vieux rémouleur. Alors l'vieux Pym perdrait sa fortune. » Il contempla tristement sa découverte, puis son visage s'éclaira de nouveau.

« Y faut la cacher, Tip ! C'est c'qu'on va faire, nous aut' – la cacher ! L'emballoter dans des chiffons et puis la cacher quelque part pour que personne la trouve. Nous aut', on va ouvrir l'œil et l'oreille – on va r'garder et écouter, c'vrai, des fois qu'on puisse apprendre des choses sur cette épée. Ouais, on va bien la cacher, nous aut', hein Tip. Et on

va l'faire tout d'suite. »

Au cœur de la forêt, le rideau noir de la nuit empêchait toute vision, excepté celle des rares étoiles que l'on pouvait apercevoir au travers des branches entrecroisées. La lune ne s'était pas encore levée, et les sentiers forestiers se révélaient donc difficiles à suivre. Épuisé par la longue épreuve, le Prince Gerin traînait les pieds, tête basse, et rêvait de s'étendre au pied d'un arbre afin de se reposer et de laisser le sommeil effacer le souvenir de ce jour funeste.

« Nous allons nous arrêter ici afin de prendre du repos, lança Nimrood aux autres. Nous avons dû les semer, à présent. Ils ne nous trouveront pas, mais il nous faut faire attention à ne pas être vus. »

Les hommes étaient trop épuisés pour répondre. Las, ils restèrent sur place et regardèrent autour d'eux en se demandant où le vieillard qui les guidait trouvait la force de continuer. « C'est la haine qui le fait avancer, souffla un des gardes à l'autre. Regarde-le, vieux comme le monde et plus alerte que jamais. Il marcherait toute la nuit.

— Lui peut-être, mais pas moi, lui répondit son voisin.

— Vous, là ! cracha Nimrood. Cessez de marmonner et veillez sur le prisonnier. Nous allons monter la garde autour de lui à tour de rôle. Souvenez-vous que sa fuite serait au prix de vos vies. »

Le Prince Gerin n'entendit qu'une partie de ce qui venait de se dire. La dernière chose dont il se rendit compte, c'est qu'il fut à moitié traîné, à moitié projeté sous un arbre proche, et ligoté là pour la nuit. Il ne se débattit point ; il était trop somnolent.

« Voilà, souffla son garde. Soyez bien sage et ne nous embêtez pas, jeune seigneur. On ne veut pas vous faire de mal, mais il ne faut pas essayer de vous sauver – parce que là, on pourrait devenir vraiment très méchants. »

Gerin se contenta de lever un regard endormi sur l'homme, bâilla et se laissa aller contre le tronc. Un instant plus tard il dormait du sommeil du juste.

« Regardez-le, lança l'un des gardes. Pas inquiet pour un rond.

— C'est le Prince, par Ariel ! Nul n'oserait lever la main sur lui, rétorqua son compère.

— Baisse la voix ! grinça l'autre. Il ne faut pas que le barbu t'entende.

— Ah, le barbu ! En voilà un qui a les nerfs solides. Un vrai malheur en soi. Je te le dis depuis le début. Imagine un peu ce qui s'est passé : un mort, le Prince capturé. Ça pourrait provoquer la chute du temple !

— Chhhtt ! Il nous regarde ! Souviens-toi, nous sommes en train d'essayer de *sauver* le temple.

— Cette affaire ne me dit rien... rien du tout...» grommela le garde. Il bâilla et s'installa pour dormir.

L'autre s'assit sur un rocher, menton dans la main, pour assurer son tour de garde. Il regarda les autres autour de lui, déjà endormis. Leurs ronflements s'élevaient, monotones, dans la nuit. Il se passa une main sur le cou et secoua la tête en sentant la lassitude l'envahir. Oui, songea-t-il, Ervis a raison. C'est une sale affaire. Qui pourrait bien provoquer la destruction du temple. Mais ce n'est pas de ma faute. J'obéis seulement aux ordres. C'est le Grand Prêtre lui-même qui les a donnés. Quel choix avais-je ?

Il rassembla sa pelisse autour de lui et croisa les bras sur sa poitrine ; sa tête dodelina et, bientôt, il ronfla comme tous les autres.

Quentin avait les yeux brûlants et mal au dos ; il avait chevauché tout le jour durant et n'y était pas accoutumé. Il pouvait sentir ses muscles douloureux se raidir tandis que la fraîcheur nocturne s'infiltrait jusque dans ses os. Il ignora les suppliques de son corps harassé, resserra sa courte pelisse autour de lui et continua.

La piste était devenue invisible des heures plus tôt, mais il n'en poursuivait pas moins son voyage, dans l'espoir qu'un miracle le fît tomber sur les ravisseurs. La simple pensée que son fils se trouvait toujours quelque part dans le noir, terrorisé et prisonnier – cette seule pensée le faisait avancer.

La mort dans l'âme, engourdi de misère et de désespoir, Quentin n'avait qu'une envie, se jeter au sol et sangloter sur son infortune. Seulement quelques heures plus tôt il avançait dans la lumière, son royaume était en sécurité et le futur une belle promesse. À présent seule régnait l'obscurité. En l'espace d'une demi-journée, il avait perdu son fils, son fidèle ami et – pire que tout – la faveur du Plus Haut. Il revenait sans cesse sur l'énormité de son problème, le cœur gros de chagrin, le corps palpitant de peine et d'épuisement.

Comment était-ce possible ? Comment cela avait-il pu arriver si vite ? Pourquoi n'avait-il reçu nul avertissement, nulle indication de ce qui allait advenir ? Il ne pouvait que secouer la tête en signe d'interrogation muette.

Un instant, il crut avoir simplement besoin de faire pivoter Blazer en direction de la maison et tout irait à nouveau bien. En arrivant à Askelon, il y trouverait Durwin bien vivant et le Prince bien à l'abri dans son lit. Son glaive serait dans sa chambre, posé sur son support sous la devise royale – la flamme intacte, le dieu toujours avec lui.

Mais ce ne fut qu'un rêve, et la sinistre réalité en demeura inchangée. Contre tout espoir, Quentin décréta qu'il allait parvenir – il ne savait comment – à rétablir les choses. Il pouvait y arriver ; il était le Roi Dragon. Il *rétablirait* les choses. Sur ce, il pressa Blazer en avant. Le cheval baissa la tête et repartit d'un pas tranquille.

XIV

« Ils sont là, ma Dame ; ils sont venus. » La servante s'approcha à pas de loup, de peur de perturber la veille de sa Reine.

« Comment ? Quentin est de retour ? Il est revenu ? » Elle se releva d'un bond tandis que ses yeux verts s'éclairaient fugitivement. Puis elle aperçut le regard que lui lançait la servante, et leur éclat s'éteignit. « Oh.

— Non, le Roi n'est pas rentré. » La femme secoua la tête, avant d'ajouter : « Mais Lord Theido et Lord Ronsard sont là. Vous m'aviez demandé de vous prévenir aussitôt qu'ils arriveraient. Ils attendent dans la galerie. »

La Reine Bria s'en fut immédiatement à la rencontre de ses vieux amis.

« Ma Dame ! » s'exclama Ronsard en la voyant venir depuis l'autre extrémité de l'immense salle. Ils y étaient seuls, excepté les quelques serviteurs occupés à préparer les tables du petit déjeuner, qui serait servi d'ici une heure. « Comme vous êtes belle ! ajouta le chevalier avec un chaud sourire.

— Exactement comme le souvenir que je garde de votre mère, renchérit Theido. Alinea va-t-elle bien ?

— Theido, Ronsard, je suis si heureuse de vous voir enfin. Pardonnez-moi de vous avoir tirés de vos lits de si bonne heure. Ma mère va bien. Je suis certaine qu'elle voudra vous recevoir bientôt, mais je dois tout d'abord vous parler. »

Theido discerna l'ombre que dissimulait son sourire et comprit que la Reine les avait convoqués pour une raison particulièrement urgente. « Peut-être cet endroit n'est-il pas idéal pour discuter de sujets d'importance, reprit-il. Je pense qu'un salon plus privé conviendrait mieux.

— Oui, acquiesça Bria. Suivez-moi. » Elle les précéda dans la galerie puis le long de couloirs jusqu'à une petite pièce, une salle du conseil meublée d'une lourde table flanquée de bancs et de sièges à haut dossier poussés dans un coin. Tous trois y pénétrèrent, en fermèrent la porte sans bruit et s'assirent les uns en face des autres.

« Bien, lança gentiment Theido. Que s'est-il passé ? »

Bria dévisagea tour à tour les deux chevaliers – ces hommes qu'elle avait toujours connus. Amis fidèles de ses parents, ils avaient servi le trône du Roi Dragon en de multiples occasions et étaient toujours prêts à le servir encore. Leur dévotion indéfectible

alliée à ses propres difficultés la submergea, et elle se mit à pleurer.

« Je ne sais par où commencer » bégaya-t-elle tandis que les larmes coulaient de ses yeux.

Les deux hommes s'entre-regardèrent, impuissants, mais sensibles à la profondeur de sa détresse.

« Les mots ont du mal à venir, bons messires. » Elle renifla et s'ordonna de se calmer. Les chevaliers attendirent qu'elle poursuivît. « Durwin est mort, finit-elle par dire.

— Par les dieux, non ! lâcha Ronsard Ne nous dites pas cela ! »

Theido leva une main. Bria reprit : « Et mon fils a été enlevé.

— Quand ceci s'est-il produit ? voulut savoir Theido. Et comment fut-ce accompli ? »

Son intonation posée aida Bria à reprendre son calme. Elle retrouva une élocution plus facile. « Hier, durant la chasse. Il était prévu que le Prince y participe – il était si fier ; c'était la première fois. Toli l'accompagnait. Quentin et Durwin les suivirent, mais devaient rejoindre les festivités après avoir ouvert la chasse. » Elle renifla encore, mais parvint à conserver une voix égale. « Le Roi mit longtemps à revenir ; nous pensâmes qu'il avait été lui aussi pris par la chasse. Et puis... et puis Toli est venu, et... il nous raconta ce qui était advenu... oh... » Elle s'interrompt, rassembla ses forces et poursuivit. « Ils furent attaqués et repoussèrent leurs assaillants. Toli se lança à leur poursuite mais perdit leur trace. Lorsqu'il retrouva Durwin et Gerin, ils... Durwin était mort, et le Prince disparu. Quentin l'envoya chercher de l'aide. Tout cela s'est produit hier. Depuis, je ne les ai revus. »

Theido ne dit mot, mais son regard noir et son visage renfrogné furent des plus expressifs.

Ronsard abattit un poing fermé sur l'accoudoir de son fauteuil. « Qui a osé faire une telle chose ? C'est un véritable outrage !

— Il nous faut lancer les recherches sur l'heure, bien que – je vais être franc – trop de temps se soit écoulé. Si les ravisseurs étaient à cheval, ils peuvent être déjà loin.

— Cependant, intervint Ronsard, si leur but est de toucher une rançon, ils pourraient tout aussi bien n'être pas très éloignés. En fait, ils pourraient se trouver à portée de main. »

Theido opina. « Oui, oui. Ce que tu dis n'est pas faux. Mais il nous faut en tout cas nous hâter. Ma Dame, en l'absence du Roi, nous autoriserez-vous à prendre le commandement d'un corps de chevaliers ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Parfait, lança Ronsard. Je connais bien ceux qui ont déjà servi sous mes ordres. Nous pourrions commencer par là.

— Va, lui suggéra Theido. Tire-les de leurs lits et veille à ce qu'ils soient équipés pour partir. Je te suivrai. »

Ronsard se leva et s'inclina brièvement devant la Reine. Il lui adressa un sourire contraint. « Gardez courage, ma Dame. Nous retrouverons l'enfant. » Puis il sortit de la pièce à grandes enjambées.

« Y a-t-il autre chose que vous puissiez nous confier ? demanda Theido à Bria.

— J'en sais si peu. Non... je vous ai dit tout ce que je sais. Toli pourrait vous en dire

plus, mais il est parti. Peut-être Lord Bossit sait-il quelque chose. » Elle tendit la main et prit celle de Theido. « Trouvez-le, bon ami. Sauvez mon fils, comme vous avez un jour sauvé mon père. »

Theido lui pressa les doigts, et elle sentit sa confiance la gagner. « Je sais que nous le trouverons, d'une manière ou d'une autre. J'ignore, en revanche, combien de temps sera nécessaire, mais nous le délivrerons sain et sauf. Vous pouvez le croire ; vous devez y croire.

— J'y crois, et je prie pour cela.

— Oui, priez. Votre mère m'a enseigné le pouvoir des prières des femmes. Le dieu écoute plus attentivement le cœur féminin, je pense.

— En ce cas, il a écouté le mien toute la nuit. » Elle inclina la tête. « Oh, Theido, si quelque chose lui arrivait, je ne p...

— Nous vous le ramènerons entier, la rassura-t-il. Vous verrez. » Il se redressa lentement. « Je dois maintenant partir à la recherche de Lord Bossit. Plus tôt nous partirons, mieux ce sera.

— Oui, allez. Et, Theido... merci d'être venus. Vous n'avez aucune idée de ce que cela représente pour moi.

— Si seulement cela avait pu se faire en des temps plus heureux, ma Dame. Mais ces jours s'achèveront vite, et tout ira bien de nouveau. » Le grand chevalier dégingandé lui adressa un signe de la tête et s'en fut.

Dans les dernières heures de la nuit, lorsque la terre entière repose, immobile, dans l'attente du nouveau jour, Quentin s'était arrêté le long de la route et s'était écroulé au pied d'un arbre pour dormir, sa pelisse étendue sur lui. Le sommeil ne lui apporta ni soulagement ni réconfort ; intermittent et troublé fut son repos, régulièrement brisé par des rêves de vaines poursuites et d'affrontements acharnés avec un ennemi invisible. Alors s'abattait sur lui une sensation d'épouvante et de perte aussi désespérante qu'inutile, qui lui transperçait le cœur aussi cruellement qu'une dague empoisonnée, et il avait mal tout en dormant.

Il s'éveilla plus vidé qu'en se couchant et se leva à grand-peine, le dos raide d'avoir dormi sur les racines d'un arbre. Dans la lumière crue de l'aube, Quentin frotta ses yeux brûlants et se mit en devoir de seller Blazer.

« Quentin ! » Le Roi pivota sur lui-même à l'audition de ce cri et scruta le chemin forestier obscur. Le soleil n'était pas encore vraiment levé, et les ombres demeuraient intenses, mais il distingua des silhouettes de cavaliers arrivant à quelque distance. Il attendit, puis reconnut Toli, qui émergeait des ténèbres et avançait vers lui.

« Sire, nous t'avons enfin trouvé. » Les traits du Jher portaient la marque d'une nuit sans sommeil, mais ses yeux étaient aussi vifs, aussi rapides qu'à l'ordinaire.

« Avez-vous vu quelque chose ? s'enquit Quentin.

— Non, mon seigneur. Rien, en fait, excepté le cadavre d'un pauvre hère en plein milieu de la route. » Toli examina attentivement son maître.

« Oui », répondit platement Quentin. Il se détourna, posa son pied dans l'étrier et se remit en selle. « Je l'ai vu également. »

Toli ne poussa pas le sujet plus avant et décida de s'en tenir là pour l'instant. Les autres les rejoignirent tout en rêvant d'une occasion de mettre pied à terre et d'étirer leurs muscles endoloris. Aucun ne s'adressa directement au Roi. La morosité de son attitude les obligea à tenir leur langue.

Seul Toli eut la témérité de venir à son côté et de lui parler ouvertement. « Que veux-tu que nous fassions, Kenta ? » Il usa du sobriquet affectueux des années passées.

« Trouvez mon fils ! » jeta Quentin, d'humeur aussi maussade que le jour naissant.

Toli ignore sagement l'interjection. « Nous devrions rentrer au château afin d'y rassembler plus d'hommes ; ainsi, nous pourrions ratisser plus large. Il nous faut des chevaux frais et des fournitures.

— Fais ce que tu veux », répliqua le Roi. Il carra la mâchoire. « Je poursuivrai seul les recherches.

— Où vas-tu aller ?

— Vers le sud.

— Pourquoi le sud ? Ils auraient très facilement pu quitter la piste n'importe où. Dans la nuit, nous n'aurions pu découvrir leurs traces.

— Que puis-je faire d'autre ? » hurla Quentin. Les autres le fixèrent. Il baissa la voix. « Je n'ai d'autre choix.

— Reviens à Askelon avec nous. Nous prendrons un peu de repos et nous équiperons afin de mener des recherches efficaces. Nous pourrions dépêcher des messagers dans toutes les villes et les villages afin de leur demander de repérer les brigands. Nous pourrions...

— Mon fils a été enlevé, Toli ! » Quentin gesticula en direction de la vaste forêt. « Je ne rentrerai pas jusqu'à ce qu'on le retrouve. Je ne puis rentrer tant qu'il n'est pas sauf. »

Toli scruta le visage de celui qu'il connaissait si bien et, cependant, en cet instant, parut ne pas le reconnaître du tout. Quelque chose a changé mon Kenta, songea-t-il. Cela ne lui ressemble aucunement. Le trépas de Durwin et l'enlèvement de son enfant le tourmentaient, le déchiraient. Cependant, il y avait autre chose. Ce fut alors qu'il la vit – la gaine vide au côté de Quentin. Il comprit sur le champ.

« Reviens avec nous, Kenta, souffla-t-il doucement. Hier, nous avons une chance de leur mettre rapidement la main dessus, mais maintenant... maintenant ils ont eu suffisamment de temps pour couvrir leurs traces, pour revenir sur leurs pas – qui sait où ils peuvent être, à présent ? Il nous faudra de l'aide pour les localiser, et également un chef. Tu es le Roi. Qui nous guidera mieux que toi ?

— N'importe qui ! jeta Quentin. N'importe qui le fera mieux que moi. Prends la tête des recherches, Toli ! » Les yeux du Roi le brûlaient sauvagement ; sa bouche se tordit en un rictus de haine. « Le sang de Durwin est sur toi, comme l'est celui de mon fils si jamais il lui arrive quelque chose. Ils seraient sains et saufs si tu ne les avais pas abandonnés. Tu en portes toute la responsabilité – la faute est tienne ! »

Muet, Toli contempla son maître et ami. Jamais encore Quentin n'avait élevé la voix en sa présence, jamais il ne s'était mis en colère contre lui. Mais aussi, réfléchit-il, le Roi a raison. C'est de ma faute ; c'est moi qui suis à blâmer. Je n'aurais jamais dû les laisser ainsi seuls face au danger. Je suis à blâmer.

« Je suis désolé, commença-t-il. Désolé...

— Trouve mon fils ! hurla Quentin d'une voix perçante. Trouve-le, ou ne reparais jamais devant moi ! »

Sur ce, le Roi Dragon fit claquer ses rênes sur le cou de l'étalon et le fit voler. Blazer secoua sa belle tête blanche et Quentin décocha un regard noir à Toli. « Trouve-le, dit-il doucement, d'un ton chargé de menace. Contente-toi de le retrouver. »

Immobile, Toli regarda s'éloigner le Roi. Il le regarda jusqu'à ce qu'un détour de la route le dissimulât à sa vue, puis remonta sur Riv et fit demi-tour vers Askelon. Nul ne parla. Il n'y avait rien à dire.

XV

Assis sur un rocher, Nimrood ruminait, voûté comme une vieille racine, tordu par l'âge et gauchi par les forces noires qui l'habitaient. Il attendait la tombée de la nuit pour entreprendre le dernier tronçon de leur voyage, car ils avaient atteint la lisière orientale de la forêt et devaient faire le reste du chemin vers le temple en terrain découvert. Il ne voulait pas prendre le risque de le parcourir de jour ; ils attendaient donc, nerveux.

Le Prince Gerin, son jeune esprit conscient de tout ce qui se passait autour de lui, était persuadé qu'on ne lui ferait aucun mal ; et comme il ne paraissait pas courir de danger immédiat, il pouvait attendre la bonne occasion pour s'enfuir si, bien entendu, on ne venait pas bientôt à sa rescousse. Il voyait tout aussi clairement que ses ravisseurs n'étaient pas franchement ravis de la tâche dont ils étaient chargés. Mais le vieux, celui avec les cheveux blancs ébouriffés et la figure aussi creusée et ridée que du vieux cuir, il lui fallait se méfier de celui-là.

Qui était-il ? Que voulait-il, et où l'emmenaient-ils ? Ces interrogations occupèrent le jeune captif tandis qu'il était assis sous l'arbre, entouré en permanence de deux gardes.

Il se tortilla malaisément, en tâchant de desserrer les liens qui lui entravaient les bras. L'un des gardes lui jeta un coup d'œil suspicieux, puis un regard noir, mais ne dit mot.

Vous allez être vraiment désolés lorsque mon père viendra me chercher, songea Gerin. J'espère qu'il arrivera bientôt ; sinon, je vais manquer la fin de la chasse.

Le jeune Prince ne doutait nullement que le Roi viendrait à son secours et le sauverait. Tout ce qu'il avait à faire était d'attendre.

Alors résonna un bruit dans le bois : quelqu'un arrivait rapidement à pied, et à grand bruit, puisqu'il piétinait les broussailles et les brindilles. Nimrood se redressa d'un bond et sa voix ne fut qu'un murmure rauque. « Nous sommes découverts ! Sortez vos armes ! »

Les hommes se remirent illico debout et empoignèrent leurs épées, mais avant qu'aucun d'eux n'eût eu le temps de se positionner pour l'attaque, l'intrus pénétra dans le campement. « Quoi ! lança-t-il, ahuri. Non, attendez ! » Il tomba en arrière et atterrit sur les fesses.

« Vous ! » lâcha Nimrood. L'homme était l'un des deux laissés en arrière-garde afin de couvrir leur fuite.

Il sauta sur ses pieds et regarda autour de lui, effrayé. « Je n'ai pas été suivi ! brailla-t-il. Rangez vos épées !

— Il vaudrait mieux pour vous que vous ne l'ayez pas été, sinon je donnerai vos restes en pâture aux oiseaux. Où est votre ami ? voulut savoir Nimrood, qui écarta les autres.

— Mort... » L'homme jeta un regard terrifié derrière lui, comme s'il s'attendait à voir sa propre mort le charger à tout moment depuis la forêt.

« Comment ? » Debout, mains sur les hanches, Nimrood sonda du regard celui qui se tenait devant lui.

« Il nous a rattrapés sur la route. Il avait tout deviné.

— Qui ?

— Le Roi ! Il sait tout de nous !

— Bah ! » L'attitude de Nimrood se fit menaçante. Le garde se mit à trembler de peur. « Vous en avez trop dit !

— Non, par tous les dieux, je le jure ! Il savait – comment, je l'ignore, mais il savait. Nous n'avions pas la moindre chance.

— Combien étaient-ils, avec lui ?

— Sa Majesté – le Roi – était seul. Je me suis caché dans les fourrés, au cas où nous aurions été obligés de l'attaquer.

— Et ? » Nimrood se rapprocha d'un pas. Le garde fit la grimace et se dépêcha de terminer son récit.

« Carlin a prétendu être un pèlerin, mais le Roi n'a pas mordu à l'hameçon. Nous avons tenté de le tromper, mais...

— Vous étiez deux contre lui. Que s'est-il passé ? »

Les yeux de l'homme roulèrent de terreur. « Cette épée qu'il a... l'Étincelant ! Nul homme... nulle armée ne peut la combattre ! Vous auriez dû la voir luire. Les flammes ! Elles nous ont aveuglés, et j'ai mis mes mains devant mes yeux. Quand j'ai regardé, Carlin était mort. Cette épée... »

Nimrood changea brusquement d'attitude ; son ton se fit cajoleur. « Ah, oui, je vois. Vous avez bien fait de venir tout nous raconter. Oui. Mais dites-moi... » Il posa une main pâle sur l'épaule du garde. « Dites-m'en plus au sujet de cette épée. Le glaive du Roi – comment l'avez-vous appelé ?

— L'Étincelant – tout le monde le connaît. Il est enchanté.

— Vraiment ? Comment cela ? » Nimrood sourit, d'un sourire mince et rusé de serpent. « Il ne me semble pas me souvenir de quoi que ce soit à propos d'un glaive enchanté. Mais aussi, je suis resté longtemps loin de Mensandor. Parlez-m'en. »

Les hommes s'empressèrent d'entretenir Nimrood de Zhaligkeer, le glaive merveilleux du Roi – de sa brillance enflammée, des mines magiques où il fut forgé et de ses étranges et terribles pouvoirs. Ils lui contèrent comment Quentin, alors un tout jeune homme, était arrivé à cheval, seul, depuis les montagnes avec le glaive et avait, tout seul, écrasé l'invasion de l'épouvantable Nin et retourné une défaite certaine en victoire éclatante lorsque l'Étincelant avait mouché le feu de l'Étoile du Loup.

Les légendes sur le glaive enchanté, et le Roi qui le brandissait, s'étaient déjà largement répandues dans le pays et s'étoffaient d'année en année. On le disait possédé

d'un pouvoir divin. Il était enchanté par un dieu – celui qu'on appelait le Plus Haut. Sa flamme était le symbole de la présence divine aux côtés du Roi, et de plus encore.

Nimrood écouta patiemment les différentes histoires concernant le glaive et laissa les gardes du temple lui narrer ce qu'ils savaient. Durant tout ce temps, le sorcier réfléchit. Oui, ce glaive enchanté est exactement ce qu'il faut. « Ce que vous me dites est très intéressant, finit-il par dire. Oui, très intéressant. » Il se tourna vers l'homme qui venait de les rejoindre. « Avez-vous autre chose à me dire ? »

Le prêtre se recueillit un instant, avide de plaire au pervers Nimrood. « Oh ! s'exclama-t-il, rayonnant. Oui. Le Roi a dit que Durwin – l'ermite – était mort.

— Oh ? » le cœur de Nimrood fit un bond dans sa poitrine. « Comment cela ?

— Je ne sais. Il a seulement dit “Vous avez tué Durwin !”

— Nul n'avait l'intention de l'occire, messire, expliqua l'un des gardes qui y avaient participé. Ce fut un accident. Il était en travers de notre chemin. Il nous fallait l'arrêter afin de nous saisir du Prince. »

Tout va beaucoup mieux que je ne l'espérais ! songea Nimrood, ravi. Durwin, mort ! Cet empoisonneur d'ermite est enfin écarté. Ma revanche sera vraiment complète. Il approuva de la tête ceux qui étaient rassemblés autour de lui. « Oui, des accidents arrivent parfois. On ne peut les éviter. Mais vous devrez, plus tard, me conter cela par le menu. Je dois tout savoir – il n'est nullement bon de me dissimuler des informations.

— Nous avons peur que cela provoque votre colère, marmonna un quidam proche.

— Ma colère ? Pourquoi devrais-je me mettre en colère ? Suis-je si déraisonnable ? »

Nimrood sourit encore une fois, son visage ridé se fendit d'une mince ligne. « Non, vous découvrirez que je suis relativement accommodant, à partir du moment où on me dit tout, et sans délai. Je puis me montrer très raisonnable. » Il claqua des mains. « Bien ! prenez quelque repos, vous tous. Nous aurons une longue route à faire, cette nuit. Je veux parvenir au Grand Temple aux premières heures du jour. »

Tous s'installèrent afin de regagner des forces pour leur trajet nocturne. Le Prince Gerin se roula lui aussi en boule, quoiqu'il n'éprouvât pas le moins du monde l'envie de dormir ; il ne le fit que pour cacher ses larmes à ceux qui l'entouraient. Il ne voulait pas que ses ravisseurs le vissent pleurer son ami Durwin.

À midi, Toli et sa petite troupe de chevaliers atteignirent Askelon. En pénétrant dans la cour intérieure, ils y découvrirent un rassemblement d'une vingtaine de chevaliers et leurs chevaux, parmi lesquels couraient en tous sens des écuyers chargés de provisions et d'équipement.

« Qu'est-ce ? » s'enquit Toli. Il se laissa glisser à bas de sa monture et fila vers un groupe d'hommes debout au milieu du tohu-bohu. Ils brisèrent le cercle à l'arrivée du Jher. « Theido ! Ronsard ! » s'écria-t-il en les apercevant.

Tous deux arborèrent de grands sourires et lui donnèrent des claques dans le dos. « Nous espérions bien vous voir avant de partir. Ainsi que le Roi... » Theido s'interrompit, yeux plissés. « L'avez-vous vu ?

— Oui, répliqua brusquement Toli. Il ne reviendra pas de sitôt.

— Je vois. » Theido fronça les sourcils. « Il nous faut tenir conseil et opter pour un

plan. Il ne faut plus tarder.

— Nous avons espéré partir sur l'heure, avec la permission de la Reine, intervint Ronsard.

— Oui, il vous faut partir au plus tôt. Je vous rejoindrai aussitôt que je me serai restauré et lavé.

— Je vais faire en sorte que l'on vous serve à manger dans la salle du conseil », suggéra Ronsard, avant de partir s'en acquitter. Ceux qui avaient chevauché la nuit durant en compagnie de Toli s'en furent également.

Theido emmena Toli un peu plus loin vers la muraille massive, afin qu'ils pussent discuter plus librement. Le remue-ménage se poursuivait autour d'eux. Theido s'appuya contre le mur et croisa les bras sur sa poitrine. Sa chevelure noire était largement striée d'argent, ainsi que ses sourcils, mais les années n'avaient nullement atténué la dureté de ses traits – en fait, l'âge avait encore accentué ses allures de commandant.

« Il est une discorde entre vous, n'est-ce pas ? » lança-t-il posément.

Toli fixa le regard sur la cour, sur le tumulte qui y régnait, sans rien voir. Il opina.

« Que s'est-il passé ?

— Il... mon seigneur me tient pour responsable du trépas de Durwin et de la perte de son fils, répondit simplement Toli.

— Je vois. » Theido s'exprima gentiment afin de tenter de reconforter le Jher. « Vous savez certainement que de telles accusations sont issues de la colère d'un homme perturbé et terrifié.

— Non, répondit Toli en secouant la tête. C'est exact. La faute est mienne. Je l'ai laissé seul. Après la première agression, j'ai couru après nos assaillants. Jamais je n'aurais dû agir ainsi. Jamais je n'aurais dû abandonner le Prince un seul instant.

— Vous fîtes ce qui vous parut le mieux. Quel homme pourrait faire plus ? Durwin savait s'occuper de lui-même ; il savait comment affronter les problèmes. Je suis certain que vous avez fait ce qu'il y avait à faire. »

Toli tourna un regard hanté vers le grand chevalier. « Durwin était un vieil homme, Gerin un enfant sans défense. J'ai failli, vous dis-je.

— Non ! Songez à ce que vous dites. Ce qui est arrivé est arrivé. Nul n'y peut rien. Le trépas de Durwin n'est nullement de votre faute. Nul n'eut pu le prévoir. Si vous étiez resté, c'est vous, si cela se trouve, qui eussiez été terrassé et frappé à mort.

— Plutôt moi que lui !

— Ne vous redites jamais cela. » Theido posa une main sur l'épaule de Toli. « Il ne vous appartient nullement de décider de telles choses, mon ami. Nous sommes tous dans la main du dieu. C'est lui qui dirige nos pas. Durwin le savait tout aussi bien – non, mieux – que quiconque. »

Toli se passa une main sur le visage. Il sentait la fatigue fondre sur lui, le recouvrir à l'image d'une lourde pelisse. « Je suis las.

— Allez vous laver et vous changer. Vous dormirez après le conseil. Nous partirons et débuterons les recherches.

— Non. Je viendrai avec vous. Il le faut.

— Vous avez besoin de prendre du repos. Si je ne m'abuse, il y aura assez à faire pour

nous tous. Reposez-vous tant que vous le pouvez. De plus, j'aimerais que vous partiez avec la Reine et Dame Esme. »

Toli releva rapidement les yeux. « La Reine ? Esme ? Où vont-elles ?

— Les funérailles de Durwin auront lieu demain. Dans la forêt. J'y serais allé, mais à présent que vous êtes là, je pense qu'il vaudrait mieux que Ronsard et moi-même dirigions les recherches.

— J'avais tout oublié à ce propos, reconnut Toli, piteux. Oui, il faut que quelqu'un les accompagne. Très bien, je ferai ainsi que vous le suggérez. »

Il se détourna pour partir, hésita, puis fit volte-face. « Il y a autre chose. » Theido attendit. Le Jher baissa la voix. « La gaine du Roi était vide lorsque je l'ai trouvé. L'Étincelant avait disparu. »

XVI

Accompagné de son chien au museau gris, Pym clopinait sur la route menant à Askelon. Tandis qu'il marchait, il pensait à une chose, et une chose seulement : la magnifique épée qu'il avait dissimulée le matin même. Il avait placé Zhaligkeer, emmailloté de chiffons, dans le tronc creux d'un coudrier centenaire depuis fort longtemps évidé par la foudre. Si l'arbre vénérable était creux, il n'en était pas moins toujours et mystérieusement vivant. Puis il avait signalé l'emplacement au moyen d'un petit tas de pierres et l'avait longuement contemplé depuis toutes les directions, afin de s'en souvenir lorsqu'il reviendrait.

Enfin, il avait rassemblé ses outils et ses fournitures, quitté la forêt dans un bruit de ferraille et repris la route d'Askelon.

Mais il avait l'esprit tourmenté. Il chancelait à chaque pas. « P't-être qu'j'aurais jamais dû l'laisser, marmonnait-il à l'adresse de Tip. P't-être que j'devrais aller l'récupérer. N'importe qui pourrait l'trouver, là-bas, et l'chipier au vieux Pym. Alors y'aurait pus d'or, pus d'chariot et pus d'pierre à aiguïser non pus. Oh, qu'est-ce qu'y faut faire ? Qu'est-ce qu'y faut faire ? »

À midi, il fit halte à l'ombre d'un bosquet de tilleuls afin de manger un morceau. À l'aide de son couteau, il partagea une croûte de fromage dur pour Tip et lui. Ils le firent passer avec de l'eau et croquèrent une pomme qu'il avait extraite de l'un de ses sacs.

Ils s'apprêtaient à reprendre leur chemin lorsqu'ils entendirent quelqu'un approcher. « Écoute ça, Tip. Y'a un quidam qui descend la route, hein ? Qui ça peut être ? On f'rait mieux de s'serrer là où on est et pis d'regarder qui c'est. »

Ils patientèrent, et le son se mua en voix – de multiples voix, bourdonnant comme un essaim – une troupe entière de gens partait vers le sud et s'éloignait d'Askelon.

Les premiers passèrent, jetèrent un coup d'œil au rémouleur, mais se hâtèrent de continuer. Ils furent suivis par une vingtaine de voyageurs, peut-être plus, des familles entières – hommes, femmes, enfants en grande conversation et s'apostrophant bruyamment les uns les autres.

Pym fit un pas vers la route. « J'y comprends rien, Tip. Où y vont, tous ces gens ? »

Il héla le plus proche voyageur. « Eh, vous ! Ho ! » L'homme s'arrêta et le regarda. Pym grimpa vers lui. « Où c'que vous allez ? Et c'est quoi, ce tapage ? »

— T'as pas entendu ? Mais où t'étais, mon gars ? Tu ronflais ? Tout l'monde est en émoi ! » D'autres s'immobilisèrent à côté de lui et ajoutèrent leur voix à la sienne. « Épouvantable ! » dit l'un. « Les dieux sont furieux ! » renchérit un autre.

« Nous aut', on est sur cette route d'puis deux jours, précisa Pym. J'ai rencontré personne, et personne m'a rien dit.

— C'est l'Prince ! L'Prince Gerin, expliqua le premier.

— On a enlevé l'jeune seigneur et on l'a emmené de force ! cria quelqu'un derrière.

— Dites pas ça ! s'écria Pym. Quand c'est arrivé ?

— Hier matin, à la chasse. Des brigands l'ont pris, et z'ont occis le conseiller du Roi !

— Oh ! Oh ! » Pym en secoua la tête d'écœurement.

« Cinquante, y z'étaient ! lança un petit homme à verrue.

— Moi j'ai entendu cent ! » glapit un autre. Tous opinèrent.

« T'as vu personne ? » s'enquit le premier voyageur, suspicieux.

Cette seule pensée fit blêmir Pym. « Moi ? j'ai rien vu. Non, mon gars. Et pis j'ai rien entendu non pus. Cent hommes, on les aurait vus, nous aut'. Mais on en a pas vu la queue d'un, jusqu'à maint'nant. Ils ont tué le ministre du Roi ?

— Complètement mort, il est. Oh, les dieux sont en colère contre le Roi pasqu'il s'occupe de son nouveau dieu, ce Plus Haut. Ils sont pas contents, et ils montrent leur ire ! Y vont lui apprendre. »

Pym marmonna, morose. « C't'une sinistre journée. Bien sinistre, en vérité.

— Ouais », acquiescèrent-ils, avant de reprendre encore une fois leur route.

Pym repartit à son tour, tout en arrêtant différents groupes afin de les interroger également, et tous lui contèrent la même histoire. Elle était sur chaque lèvres, et ferait certainement l'objet de toutes les conversations pendant un certain temps, car cela avait vraiment saccagé le festival.

« Un acte franchement immonde, Tip », s'exclama Pym tandis qu'ils poursuivaient en direction d'Askelon, bien que tous ceux qu'ils rencontraient partissent dans l'autre sens et retournassent dans leurs villes et leurs villages dans le sud afin d'y répandre la nouvelle. D'ici une semaine, nul habitant de Mensandor n'ignorerait ce qui venait de se produire. « Ouais, franchement ignoble. »

Quentin poursuivait inlassablement sa route. Tôt dans la journée, il avait abandonné la piste et entrepris de passer au peigne fin les sentiers latéraux – d'abord dans un sens puis dans l'autre – dans l'espoir d'y repérer un signe du passage des assassins. Il ne trouva rien, et à chaque nouvelle lieue parcourue s'approfondissaient en lui un tourment et une angoisse qu'il n'avait jamais encore connus. Il avait parfois l'impression que son esprit se scindait en deux, comme si son moi profond était supplicié.

Pourquoi ? continuait-il à se demander. Pourquoi ceci m'est-il arrivé ? Plus Haut, aidez votre serviteur ! Aidez-moi ! Pourquoi n'ai-je pas de réponse ? Pourquoi me sens-je si seul ? Il m'a abandonné ; le dieu m'a rejeté.

Cette seule pensée eut pu le détruire, mais la peur pour son fils et le chagrin pour Durwin y ajoutaient tant leur propre poids qu'il pensait parfois que son cœur allait exploser.

Il continuait cependant, s'obligeait à continuer, se forçait à avancer encore, ne s'arrêtait ici ou là que pour faire reposer Blazer, et pour boire. Il allait toujours vers le sud et, tandis que s'approchait le crépuscule, il sentit le parfum iodé de la mer et comprit qu'il arrivait près de la côte.

À la tombée du jour, il sortit de la forêt et escalada une dune surplombant la mer. Gerfallon reposait, étale et lie-de-vin, sous le soleil couchant. Plus haut, un banc de nuages vermillon était poussé vers la terre par le vent de mer. Derrière eux se rassemblaient des nuages noirs ; il pleuvrait demain.

Quentin mit pied à terre et laissa Blazer brouter l'herbe qui poussait le long de la dune. À l'ouest était Hinsensby, bien qu'il ne pût la voir ; à l'est, la Sipleth, issue de la fonte des neiges dans les montagnes Fiskills, s'écoulait, sombre, dans la mer.

Devant, par-delà l'étendue d'eau, la masse pataude de l'île – celle que l'on nommait Holy Island^[1] – s'élevait, obscure, sur les flots ; mystérieuse et inhospitalière, elle était la source de nombreuses légendes et d'autant d'interrogations, et ce depuis la nuit des temps. Cette île, verdoyante de végétation et assombrie par d'anciennes forêts, était inhabitée – bien que certains eussent tenté d'y établir leur demeure des siècles auparavant. Mais ces tentatives n'avaient jamais duré longtemps. L'île était, disait-on, le foyer de quelques dieux locaux peu désireux de partager leurs pénates avec des mortels.

Selon la rumeur locale, l'étrange île avait été un lieu de dévotion pour les premiers habitants de Mensandor, les Shoth friands de guerre et de sang, qui auraient pratiqué leur religion brutale émaillée de tortures et de sacrifices humains à l'abri de ses épaisses forêts, y auraient bu le sang de leurs victimes et mangé leur chair. Et beaucoup croyaient encore qu'il en restait certains pour suivre la religion des Shoth, que des rites barbares avaient encore parfois secrètement lieu. On entendait des voix émaner des anses de l'île voilée de nuit et, parfois, on apercevait la lueur rouge sang de feux de minuit.

Holy Island était également réputée être un endroit de pouvoir, vestige des temps anciens où les dieux eux-mêmes parcouraient l'univers au vu des hommes, quand l'inexplicable était monnaie courante : les songes, les disparitions, les apparitions et les miracles.

Par-delà l'obscurité croissante, cette terre semblait appeler Quentin. Sa silhouette trapue surgissait des eaux telles la tête et les épaules d'une seigneuriale créature marine, qui observait le pays avec une infinie patience. Viens, disait-elle. Vois ce qui est ici. Ne perçois-tu pas mon pouvoir ? Le sens-tu ? Viens, si tu l'oses.

Quentin s'étira et descendit le flanc de la dune vers la mer, regard toujours braqué sur l'île, à quelque distance – moins d'une demi-lieue. Il découvrit un chemin qui menait de la butte au rivage. Sans plus penser à rien, il le suivit, la lassitude guidant ses pas. Et à chaque nouvelle enjambée flageolante, ses forces déclinaient ; il n'avait rien mangé de tout le jour, et s'était fort peu reposé. Il se sentait étourdi et faible, comme s'il n'était qu'une enveloppe, creuse, friable, légère, prête à être emportée au gré du vent.

Il descendit cependant le chemin sinueux vers la mer, il laissa ses pieds l'emmener tandis que son corps et son esprit étaient vidés d'épuisement.

Les vagues léchaient gentiment les galets et gargouillaient affectueusement dans la

crique. Des oiseaux en quête d'un perchoir pour la nuit tournoyaient dans les airs et filaient vers des creux et des nids creusés dans le flanc de la falaise rocheuse, et leurs piailllements aigus déchiraient le silence. Le vent de mer fraîchit, et les nuages se teintèrent progressivement de violet. Une brume vespérale s'accrocha aux hauteurs de l'île – linceul destiné à décourager l'œil indiscret. Là-haut sur la dune, derrière lui, il entendit le hennissement de Blazer, mais garda les yeux sur l'île, comme hypnotisé par sa présence.

Quentin fit quelques pas le long du rivage, sans même savoir ce qu'il faisait ni où il allait. Il ne pensait à rien d'autre que marcher, aller là où ses pieds le conduiraient.

Il arriva devant une forme lisse et arrondie sur la plage, objet à peine discernable, sombre sur fond légèrement moins sombre. Il trébucha peu avant, et son esprit évoqua aussitôt l'image du malheureux qu'il avait massacré sur la route. Il s'en approcha lentement, tremblant à l'idée de retrouver encore une fois le même cadavre. Il s'approcha encore, s'arrêta près de la chose et tendit la main. Des cheveux !

Ce contact le fit reculer de dégoût. Était-ce un quelconque animal, mort et apporté par les flots ?

Mais, sous les poils, il avait perçu une dureté qui n'avait rien à voir avec de la chair, même de la chair morte. La chose avait une forme qui ne correspondait à aucune bête connue de lui. Il tendit de nouveau la main et la passa le long de la surface dure et friable, puis poussa l'objet. Il sonna creux en heurtant les rochers. Alors il comprit de quoi il s'agissait.

Quentin se pencha, attrapa le bord inférieur de la chose et la retourna. Le canot en peau de bœuf, construit selon un modèle vieux d'un millier d'années, roula sur sa quille ; sa rame, liée par une cordelette de cuir au siège rudimentaire situé au milieu de l'engin, rebondit dans un bruit semblable à un battement de tambour.

Il empoigna la proue de l'esquif, le poussa sur les rochers puis à l'eau, et enfin sauta dedans tandis que les vagues s'écrasaient sur ses bottes. Il saisit la rame et prit la direction de l'île.

Hors de la crique, la mer était étale, seul le bruit de la rame plongeant dans l'eau rompait le silence. Une intense tristesse l'envahit. Elle était en lui depuis longtemps, mais à présent, exténué comme il l'était, il ne parvenait plus à la contenir et elle prenait inexorablement possession de lui. Il observa l'onde bleu sombre autour de lui, si silencieuse, si paisible. Comme il serait reposant d'enjamber le plat-bord et de se laisser couler – par-delà les pensées, par-delà la douleur, par-delà la mémoire.

Mais le Roi continua à ramer, et la nuit referma sa robe de velours sur lui tandis que s'éloignait la terre derrière lui, toujours soulignée par le bleu acier du ciel. Au bout d'un court instant, il perçut un raclement sous le fond de l'esquif, puis un heurt l'avertit qu'il venait d'accoster à Holy Island.

Quentin se hissa hors de la barque, puis la tira sur le rivage, et enfin pénétra dans la forêt qui commençait carrément au bord de l'eau en suivant un antique sentier tracé sous les arbres et au travers des fourrés.

Combien de temps marcha-t-il, il ne le sut, pas plus qu'il ne s'en soucia. Ses jambes fonctionnaient selon une volonté qui leur était propre, et se mouvaient régulièrement,

lentement. Nul besoin de se hâter ; il n'avait aucune destination particulière. Son esprit, engourdi d'épuisement, tournait au ralenti, de plus en plus lent, sans lui offrir aucune lumière, aucune illumination.

Ses yeux regardaient droit devant lui, mais ne voyaient rien. Il faisait noir, trop noir pour distinguer autre chose que les branches des arbres les plus proches. Il n'entendait que son propre souffle et les battements de son cœur, car l'île était aussi silencieuse qu'une tombe, et tout aussi peuplée de présences invisibles.

Quentin commença à se dire que lui aussi n'était que vapeurs dénuées de substance : un spectre sans existence corporelle, condamné à errer la nuit de par le monde et appelé à disparaître dès l'aube ; une vague présence flottante expédiée dans un monde de ténèbres où seules les ombres marchaient, chacune drapée dans son propre tourment solitaire et malheureuse pour l'éternité.

La lune se leva derrière les arbres, œil froid et luisant qui le fixait méchamment tout en ne dispensant qu'une lumière chiche. La lassitude s'enroula autour des épaules de Quentin telle une chape de plomb, et fit palpiter en lui une douleur funeste à chaque nouveau pas.

Il faut que je dorme, pensa-t-il. Il faut que je m'arrête et que je dorme. Je suis exténué. Tellement harassé. Mais il poursuivit, sans savoir où il allait.

Au bout d'un moment, il parvint en un lieu où la forêt s'arrêtait et où, devant lui, une prairie éclairée par la lueur argentée de la lune descendait doucement vers un lac. Un croissant arrondi marquait le point de rencontre entre l'herbe et l'eau – lune scintillante propre à mirer l'astre céleste.

Quentin descendit jusqu'à la rive du lac et s'immobilisa, le regard braqué sur sa surface miroitante. Ici et là, l'eau clignotait sous le reflet d'une étoile. Quentin baissa les yeux et ne vit sur l'onde qu'un visage hagard et désespéré au regard braqué sur lui.

Un saule pleureur poussait près du lac ; ses longues branches tombantes effleuraient mollement la surface du bassin. Ses feuilles évoquaient des larmes ruisselant en perpétuelles cascades vers l'eau, semblables à une fontaine de douleur.

Quentin s'en fut vers le saule et rampa sous ses branches. Il y faisait sec, et sombre. Il reposa sa tête contre le rude tronc noueux, et resserra sa pelisse autour de lui.

Le sommeil s'empara de lui à cet instant. Il ne sentit pas ses yeux se fermer, ni ne remarqua son passage dans le territoire obscur de l'assoupissement. Tout lui était égal.

XVII

Bien que les bruits du château se fussent mués en voix assourdies des heures auparavant, et que le départ du cortège funéraire pour la Pelgrin Forest fût prévu pour les premières heures de la matinée, Toli était toujours éveillé. Allongé sur son lit, mains croisées derrière la nuque, il regardait évoluer l'ombre de la colonne de lit sur le plafond. Il retournait sans cesse en esprit sa pénible confrontation matinale avec Quentin. Il entendait encore les mots blessants, « Tu en portes toute la responsabilité... la faute est tienne ! » Ces paroles le torturaient tel un fouet mordant la chair et il ne pouvait échapper à leur jugement féroce. Au beau milieu de sa crise d'angoisse, il perçut un coup frappé à la porte de sa chambre, étouffé mais néanmoins distinct.

Il se leva, s'en fut à pas de loup vers l'huis et l'entrouvrit. « Oui, oui. Qui... Esme ! » Il dissimula sa surprise et ouvrit grand afin de la laisser entrer.

« Toli, je... commença-t-elle, l'œil implorant. C'est Bria. »

Elle recula et l'entraîna dans le couloir.

« Que s'est-il passé ? Quelque chose ne va pas ? »

— Elle est sur la barbacane et refuse de rentrer. On dirait une statue, qui regarde au loin. Je ne sais que faire, ni comment parvenir à la faire bouger. »

Ils se hâtèrent en silence le long du passage menant aux appartements royaux, accompagnés de leurs ombres sur le mur. « Depuis combien de temps est-elle là dehors ? s'enquit-il.

— Elle y était déjà lorsque je lui ai apporté son dîner et m'a demandé de le laisser là, mais je suis ensuite revenue afin de vérifier qu'elle dormait, et son lit n'était pas ouvert, la nourriture intacte. »

Toli hocha la tête, mais ne dit mot avant d'avoir atteint les appartements royaux ; Esme en ouvrit la porte et le précéda sans bruit à l'intérieur. Ils traversèrent différentes pièces et parvinrent sur le balcon où se tenait Bria, figée telle une statue, regard braqué sur la nuit inondée de lune.

Toli l'observa longuement, puis se tourna vers Esme. « Va chercher Alinea, lui dit-il doucement. Peut-être pourra-t-elle lui venir en aide. » Esme s'en fut en approuvant de la tête. Toli pivota et pénétra sur la barbacane. La nuit était calme et fraîche ; des criquets stridulaient dans la vigne vierge qui escaladait les murailles.

« Ma Dame, souffla-t-il gentiment. Il est très tard, et il y a beaucoup à faire demain. »

La Reine ne fit pas un geste, ni n'indiqua qu'elle l'avait entendu ou seulement remarqué sa présence. Elle semblait avoir été enchantée par un sorcier et totalement imperméable à ce qui se passait autour d'elle.

Toli tendit la main et lui prit le bras. Il était froid et, si elle ne résista pas, elle ne bougea pas non plus. « Ma Dame, insista Toli, il vous faut dormir. »

Il y eut un bruissement sur la pierre du balcon, et Alinea s'approcha, un châle sur le bras. « Bria, ma chérie, c'est moi, ta mère. » Elle déploya la pointe et la drapa autour des épaules de sa fille tout en usant d'un ton apaisant. « Viens, ma chérie. »

Elle jeta un coup d'œil à Toli et à Esme. Il s'écarta et fit signe à la jeune femme de le suivre. Tous deux se retirèrent dans l'antichambre.

Lorsqu'elles furent seules, Alinea passa son bras autour des épaules de sa fille. « Chère Bria, soupira-t-elle. Je ne puis que supposer ce que tu éprouves. »

Un frisson parcourut le corps de la jeune femme. Alinea continua à l'apaiser de mots doux. Puis vint enfin un signe, et Bria tourna vers sa mère un regard vitreux à force d'avoir longtemps veillé. « Il est là dehors, Mère, dit-elle d'une voix emplie de douleur. Mon tout petit, mon fils, mon beau garçon. Il est parti. Je ne le reverrai jamais. Je le sais. Je... n... le... Oh, Mère ! »

Aussitôt, ses larmes débordèrent et commencèrent à ruisseler sur ses joues pâles. Elle enfouit son visage dans ses mains. Alinea la serra fort contre elle et caressa ses tresses auburn.

Dans l'antichambre, Toli et Esme entendirent les longs sanglots désespérés et se détournèrent, gênés. Ils se glissèrent furtivement dans le couloir pour attendre.

Le silence entre eux devint embarrassant ; ni l'un ni l'autre ne pouvait parler, bien que chacun pensât qu'il le devrait. Esme jetait des coups d'œil hésitants à Toli ; il faisait de même. Elle baissa les yeux. Il se détourna.

Enfin, le silence devint intenable. Toli ouvrit la bouche et se mit à bégayer. « Esme, je... je... »

La porte à côté d'eux s'ouvrit, et Alinea apparut. Ses grands yeux verts reflétaient la profondeur de son désarroi, mais elle avait la voix calme et réconfortante. « Je pense qu'elle va dormir, maintenant », leur confia-t-elle simplement, après avoir accompli ce que seule une mère peut faire. « Vous devez également vous reposer, tous les deux. Les jours à venir seront difficiles pour nous tous.

— Je vous remercie, ma Dame, répondit Esme. Je suis désolée...

— Chht. N'en dites pas plus. Je reviendrai voir plus tard, mais je suis certaine qu'elle va dormir profondément.

— Bonne nuit », lança Toli, qui se détourna aussitôt. Les deux femmes le regardèrent partir.

« Celui-là porte le monde entier sur ses épaules, constata Alinea. Je voudrais que Quentin soit là – il saurait comment réagir face à lui. Nul autre ne peut le conseiller. »

Esme ne dit mot, mais tourna un regard triste vers la Reine.

« Tant de mal en ce monde, poursuivit Alinea. Combien fragile notre bonheur. Lorsqu'il s'est envolé, il paraît n'avoir jamais existé et ne jamais devoir revenir. Mais

toutes choses évoluent sous les cieux selon la volonté du Plus Haut. Rien ne lui échappe.

— Où est le réconfort là-dedans ? voulut savoir Esme, d'une voix dégoûtée. Oh, ce Plus Haut qui est le vôtre – je ne le comprendrai jamais. »

Alinea dévisagea gentiment la femme qui se tenait à côté d'elle. Elle la prit sous son bras ainsi qu'elle l'avait fait peu auparavant avec Bria et la ramena jusqu'à sa chambre. « Ah, Esme, moi aussi, j'ai cru ne jamais le comprendre. Mais ainsi que me l'a dit Durwin, "la compréhension naît de la foi, et non l'inverse". J'ai passé de longues heures à m'interroger quant à cela.

— Quelle en est la signification ?

— Cela veut dire que seule la foi peut voir de nombreuses choses concernant le Plus Haut. J'ai appris que tous les raisonnements, toutes les pensées du monde ne rapprochent personne de la croyance. La foi doit venir du cœur. »

Esme secoua lentement la tête. Elles avaient atteint la porte de sa chambre ; elle pivota afin de faire face à Alinea et lui prit les mains.

« Ce dieu est très différent de ceux que je connais. Les autres ne réclament ni foi ni compréhension, mais se satisfont de présents et d'oblations. C'est tellement plus simple. »

Alinea sourit. « Oui, les anciens dieux sont plus simples. Mais ils ne se soucient nullement des hommes. Ils font ce que bon leur chante. Mais le Plus Haut se préoccupe beaucoup – plus que vous ne le saurez jamais.

— Cela, du moins, conclut Esme en s'apprêtant à rentrer, est une chose qui justifie la croyance. Bonne nuit, ma Dame. Merci de vos paroles. Bonne nuit. »

Les voyageurs avançaient rapidement sous le voile noir de la nuit. Ils longeaient le plus possible la route et se dirigeaient vers l'est tout en passant au large des villages afin d'éviter de se faire repérer.

Le Prince Gerin traînait les pieds, tête basse, mais cependant attentif à toute possibilité de fuite. Il avait entendu l'un de ses gardes annoncer qu'ils atteindraient leur destination dans la matinée. S'il voulait leur échapper, raisonnait-il, il valait mieux essayer dès que possible.

Il n'avait pas pensé à grand-chose d'autre toute la journée durant, fatigué d'attendre que l'on vînt à sa rescousse. Qu'est-ce qui les retient ? Ils doivent me rechercher. Ils doivent certainement savoir où je suis allé. Peut-être ne parviennent-ils pas à me trouver. Oui, c'est cela ! Oh, ce vieux barbu est futé. Il a brouillé nos traces afin que nul ne puisse me trouver. Oui, il faut que je m'échappe. Cette nuit.

C'était décidé. Dès que l'attention de ses gardes – un de chaque côté et un autre conduisant son poney – se relâcherait, ou que leur poigne se desserrerait, il filerait. Ils ne pourraient pas le rattraper ; il les distancerait à cheval. Tel était son plan. À présent, il n'attendait plus que la bonne occasion.

Elle se présenta alors qu'ils parvenaient à un embranchement. L'une des routes obliquait vers le nord, vers un petit village au bord de l'Arvin. L'autre continuait, et montait progressivement vers l'est et les montagnes Fiskills. La ville de Narramoor était droit devant ; un peu plus loin, au nord-est, se dressait le Grand Temple, sur son plateau

qui surplombait la vallée et tous les alentours.

Ils s'arrêtèrent. « Nous allons contourner la ville par le sud, lança Nimrood. Et filer au temple.

— Mais il est un chemin plus court, en prenant au nord », protesta l'un des gardes. Les autres opinèrent.

« Oui, plus court, grinça Nimrood. Et pourvu de plus d'yeux indiscrets pour nous voir passer.

— Nous connaissons un raccourci... commença le garde.

— Silence ! » ordonna Nimrood. Il fit un pas en avant, menaçant. « Nous ferons ainsi que je le dis ! » Il pointa un doigt sur le visage de l'homme. « Je suis votre maître ! »

L'homme recula, trébucha, et s'affala sur une pierre de la route. Les autres gardes le regardèrent, relâchant momentanément leur attention.

C'était tout ce dont avait besoin le Prince Gerin. Rapide comme l'éclair, il bondit en selle, arracha d'un coup les rênes de la main du garde stupéfait, fit volter Tarky et fila.

« Arrêtez-le ! brailla Nimrood. Arrêtez-le, espèces d'abrutis ! »

Aussitôt, les gardes du temple reprirent leurs esprits. Les deux plus proches plongèrent sur lui, mais le cheval leur échappa ; ils atterrirent au sol en grognant. Un autre se précipita vers lui par le côté. Gerin le fouetta de ses rênes. L'homme hurla en portant les mains à son visage.

« Imbéciles ! glapit Nimrood. Il s'enfuit ! »

Le jeune Prince se pencha sur sa selle et talonna le poney afin de le faire accélérer. Les gardes coururent après lui de tous côtés, semblables à des ombres. Le cheval perçut le mouvement du coin de l'œil, broncha et fit une violente ruade. Gerin s'efforça de rester en selle.

Les gardes faisaient à présent tout ce qu'ils pouvaient pour effrayer l'animal, ils agitaient les mains et poussaient des hurlements.

Le poney, terrorisé, ruait et se cabrait tout en secouant sauvagement la tête. Gerin s'accrocha à sa crinière, pressa ses jambes et lutta pour demeurer sur son dos. Sa monture hennit de terreur et recula en battant l'air de ses sabots vers les formes qui dansaient autour de lui.

Puis Gerin entrevit une ouverture. Il tira les rênes de côté aussi fort qu'il le put et dirigea son coursier vers la faille de l'anneau. Le cheval la vit également, et se précipita aussitôt vers elle.

La dernière chose dont se souvint Gerin fut que les étoiles et la lune tourbillonnaient follement devant ses yeux ; il se sentit choir, glisser, basculer par-dessus la croupe de Tarky. Puis le sol arriva durement à sa rencontre et lui coupa le souffle.

Il gisait tel un sac de grain tombé sur la route, incapable de respirer. Des mains rêches s'emparèrent de lui, le hissèrent sur ses pieds, le secouèrent ; l'air parvint enfin à ses poumons.

Il regarda autour de lui et vit Tarky filer le long de la route, poursuivi par deux gardes. Y avait-il eu un éclair de lumière ? Un bruit ? Le tonnerre résonnait toujours dans ses oreilles.

Qu'était cette chose brusquement apparue au milieu de son chemin ? Qu'est-ce qui

avait provoqué le recul du cheval et son éjection ? Il se souvenait avoir vu le vieil homme lever haut sa main au-dessus de sa tête... puis le ciel et la terre avaient changé de place – par quelle force, ou quel pouvoir, l'enfant n'en savait rien. Des bulles aveuglantes de lumière violette dansaient toujours devant ses yeux ; il secoua la tête, mais elles demeurèrent et ne s'estompèrent que lentement.

« Le gamin a de l'esprit, commenta Nimrood. Mais cet esprit doit servir notre but. Jeune seigneur, si vous désirez rester en vie et en un seul morceau, abandonnez toute idée future d'évasion. » Nimrood se pencha sur lui, et le Prince reçut son infect souffle chaud en pleine figure. « Sinon, ils ne trouveront rien qui vaille la rançon lorsqu'ils viendront vous récupérer. »

Un garde arriva, hors d'haleine. « Cette maudite bestiole s'est sauvée ; nous n'avons pu la rattraper.

— Imbéciles ! Autre erreur ! » Nimrood décocha un regard mauvais aux visages chagrinés qui l'entouraient, les yeux plissés allumés d'une lueur cruelle, tandis que sa barbe luisait sous le clair de lune telle une cascade gelée. « Le Grand Prêtre entendra parler de votre incompetence. Je suis certain qu'il imaginera un châtiment propre à me satisfaire. »

Il tourna brusquement les talons et repartit. Les gardes, figés, le regardèrent. « Amenez-le. » La voix était égale et dure. Les hommes s'empressèrent d'obéir. Le Prince Gerin fut empoigné par les bras et traîné, ses pieds touchant à peine le sol tandis qu'ils reprenaient leur route.

XVIII

Une lune pâle déversait ses rayons d'argent dans le vallon du lac. L'onde scintillait, dure et noire tel du verre fumé, et les feuilles en forme de larmes du saule perlaient de rosée. Plus haut, le ciel obscur était constellé d'étoiles, taches de lumière aussi froide et coupante que la glace.

Quentin émergea en sursaut d'un sommeil de plomb et regarda sans comprendre autour de lui. Où suis-je ? s'interrogea-t-il. Comment suis-je arrivé ici ?

Puis il se souvint avoir ramé jusqu'à l'île, marché et encore marché avant de sombrer dans l'inconscience. En s'éveillant ici, l'esprit encombré de pensées à moitié formulées et de fragments de songes inachevés, il fut étrangement certain d'avoir été attiré en ce lieu, d'y avoir été convoqué, puis réveillé au bon moment par cette même force qui l'avait conduit ici.

Ses sens se hérissèrent. L'endroit semblait animé par la présence de dieux ; s'il tendait vraiment l'oreille, il pouvait presque distinguer le murmure de leurs voix fantômes s'interpellant les unes les autres tandis qu'ils voguaient sur les lointains rivages de la nuit.

Quentin perçut leur présence, son cœur s'accéléra. Les dieux s'étaient rassemblés non loin de lui ; ils regardaient depuis chaque ombre, comme dissimulés derrière des rideaux de velours, et Quentin imagina leurs regards impassibles posés sur lui.

Il se leva, déplaça ses muscles raidis par l'effort, croisa les bras sur sa poitrine et contempla le lac. Une brume semblable à de la vapeur montait de l'onde étale, puis s'épaississait et tendait ses vrilles ondulantes vers la prairie à l'image de doigts avides. Quentin avança jusqu'au bord de l'eau et attendit. La brume blanche et fantomatique suinta, coula, tourbillonna sur des courants d'airs invisibles et s'étendit plus près. Il attendit, le ventre serré, transi par le froid nocturne, presque submergé par l'expectative. Son sang coulait plus vite dans ses veines ; il pouvait l'entendre tambouriner à ses oreilles. Tout autour régnait un silence de mort.

Debout au bord du lac argenté, Quentin regardait la vapeur mouvante ériger des murs de dentelle sur la surface miroitante. Tandis qu'il fixait l'onde, la brume roula, se scinda, et d'elle émergea une forme sombre qui dériva lentement sur le lac vers lui. Quentin s'aperçut qu'il s'agissait d'une petite barque qui sortait sans bruit de la vapeur mouvante.

Nul rameur ne propulsait le vaisseau, nul pilote ne le dirigeait. Large de coque et bas sur l'eau, il se rapprocha encore et finit par venir accoster aux pieds du Roi en heurtant doucement la berge herbeuse.

Il leva prudemment un pied et le posa dans l'ouvrage mystérieux – comme s'il le croyait susceptible de disparaître à nouveau dans la brume. Mais la barque se révéla suffisamment solide, et Quentin s'installa sur la banquette centrale. Alors, aussi silencieusement, aussi mystérieusement qu'avant, le vaisseau fantôme s'écarta de la rive et l'emporta au travers du lac en empruntant le même chemin qu'à l'aller.

Assis, raide, sur le banc de bois, Quentin regarda sa chaloupe pénétrer dans le cercle de brume. Le monde solide disparut à sa vue, et il fut englouti dans un univers de nuages et de vapeurs légères. Il eut aussi bien pu flotter ou voler, tant le bateau se mouvait avec douceur. Pas une ride ne soulignait son passage sur l'onde. Il tendit l'œil et l'oreille dans le vide, mais n'entendit ni ne vit rien.

Au bout d'un instant, la brume s'amenuisa et s'écarta, et le petit esquif s'engagea dans un lagon peu profond bordé par des blocs massifs, d'immenses pierres dressées.

Il y avait de la magie en ce lieu ; Quentin la sentait maintenant le picoter et lécher son visage et ses membres d'un feu subtil.

Puis il aperçut la silhouette.

Devant lui, au bord de l'eau, était un homme vêtu d'un long manteau blanc qui scintillait sous les rayons de la lune. Il fit signe à Quentin de le suivre et, lorsque le bateau accosta, Quentin mit pied à terre et se hâta à sa suite.

Ils traversèrent la prairie vers les pierres géantes, passèrent entre elles pour aboutir à un anneau de pierres plus petites, dont nombre d'entre elles étaient tombées ou inclinées. Ces pierres, ainsi que d'autres que Quentin avait vues à Mensandor, s'étaient dressées les unes sur les autres en cercles dans les lieux de culte des anciens. Ces anneaux étaient érigés dans des endroits de pouvoir où les dieux étaient réputés toucher la terre.

En pénétrant dans ce cercle sacré, Quentin distingua la vive lueur d'un feu sur lequel était embrochée de la viande. La silhouette en blanc s'assit sur l'une des pierres tombées, à présent couverte de mousse et de lichen tacheté de blanc. L'homme adressa à Quentin un chaud sourire et lui fit signe de l'imiter. S'ils n'avaient encore échangé un seul mot, Quentin se sentit bienvenu et n'éprouva nulle crainte. Il regarda l'homme incliner les broches.

L'étranger était grand, il avait le corps bien proportionné et sain, ses traits étaient larges, mais ni grossiers ni lourds. Il y avait de la force dans la ligne de sa mâchoire et de son menton. Sa chevelure longue et sombre était retenue en arrière par une lanière à la manière des prophètes ou des voyants. Ses yeux étaient noirs, brandons vifs qui étincelèrent dans la lueur du feu de camp tandis que ses mains puissantes ajustaient la viande en train de rôtir.

Le feu crépita et projeta des ombres grotesques sur les pierres dressées. Si un millier de questions bouillonnait dans l'esprit de Quentin, il n'en garda pas moins le silence. Nul mot ne semblait convenir à ce lieu. Alors il resta assis dans le cercle chaud du feu et attendit.

L'étranger finit par tendre la main vers une jarre et par emplir un gobelet de bois, qu'il

offrit à Quentin. « As-tu faim ?

— Oui, répondit Quentin, stupéfait de l'entendre parler.

— Bien. » Il rit, et son rire fut un son profond et sonore – un son terrestre, le bruit de la forêt et des collines et des ruisseaux dévalant vers la mer.

Quentin rit aussi, pris par le délice de cette voix.

« J'ai pensé que tu pourrais être affamé, aussi t'ai-je préparé quelque nourriture, expliqua son hôte énigmatique. Ce fut un long voyage, et tu chevauchas loin.

— Comment l'avez-vous appris ? »

Son hôte se contenta de sourire. « Je sais moult et moult choses en ce qui te concerne. »

Cet homme avait quelque chose de familier, d'étrangement familier ; Quentin fut certain d'avoir déjà entendu cette voix, d'avoir déjà vu ce maintien. Mais où ? La mémoire le fuyait. « Nombreux sont ceux qui pourraient prétendre une telle chose, répliqua-t-il. Mon nom est suffisamment connu.

— Bien parlé », répondit l'homme. De la joie dansa dans son regard. « Tu es le Roi Dragon de Mensandor, et vraiment nombreux sont ceux qui connaissent ton nom. Mais j'en sais, pour ma part, infiniment plus.

— Poursuivez, je vous prie », le pressa Quentin. Qui donc était cet homme ?

« Je sais que tu es un homme honorable aux multiples amis. Que tu viens de perdre l'un d'eux, très cher à ton cœur. Je sais également que tu cours le danger d'en perdre un autre, plus cher encore.

— Est-ce tout ?

— C'est assez pour l'instant, je pense. Là, le repas est prêt. » Il tendit l'une des broches à Quentin, garda l'autre, empoigna son gobelet et se désaltéra.

Quentin but également, tout en songeant qu'il n'avait jamais encore goûté eau si fraîche et si délicieuse. Il détacha un morceau de viande et le mangea, regard braqué sur l'étranger. « Quel est votre nom ? s'enquit-il.

— Appelle-moi ami, car ami je suis.

— Ami ? Sans plus ?

— Quel plus serait-il nécessaire ? »

Quentin avala sa nourriture, pensif Qui était cet ami ? Et pourquoi lui paraissait-il si familier ? Il but encore avant de poser une autre question. « Où suis-je ? Quel est ce lieu ? »

Si l'homme ne répondit pas, il lui retourna néanmoins une interrogation de son cru. « Vois-tu ces pierres ? »

Quentin opina.

« Elles furent érigées il y a plusieurs centaines d'années. Mais elles gisent aujourd'hui, renversées et abandonnées. Les dieux en l'honneur desquels elles furent dressées ne viennent plus ici. Pour quelle raison, à ton avis ? »

Quentin soupesa la question un bon moment avant de répondre. « Serait-ce parce que les anciens dieux sont en train de mourir, ou parce qu'ils n'ont jamais vraiment existé ? Certains prétendent qu'une nouvelle ère arrive sur nous, et qu'un nouveau dieu se fait connaître.

— Toi, que dis-tu ?

— Je crois, reprit lentement Quentin tout en choisissant soigneusement ses mots. Je crois que les temps changent, oui, et que de nouvelles ères sont nées, mais qu'un seul dieu est le dieu de tout. Que d'autres divinités aient ou non existé, je l'ignore.

— Étranges paroles dans la bouche d'un acolyte », commenta l'étranger. Son sourire sibyllin indiqua qu'il gardait de plus grands secrets par-devers lui.

Mais Quentin fut stupéfait – cela faisait une éternité qu'on ne l'avait plus appelé acolyte. Il avait quasiment oublié avoir jamais servi au temple ; cela paraissait si lointain. « Je n'étais qu'un enfant, répliqua-t-il.

— Les temps changent, ainsi que tu l'as dit. Mais les vieilles coutumes refusent de mourir, n'est-il pas vrai ? »

Quentin ne répondit mot. L'homme suivit du regard le cercle de pierres tombées. « Pourquoi, à ton avis, les hommes honorent-ils leurs dieux au moyen de pierres ?

— La pierre dure.

— Oui mais, ainsi que tu le vois, elles finissent par tomber. Qu'est-ce qui peut durer lorsque la pierre est revenue à l'état de poussière ? »

Quentin reconnut cette question comme l'une de celles qu'avait posées, tant d'années auparavant, Yeseph, l'Aîné de Dekra, à l'élève qu'il était alors. Le vieux Yeseph, mort et enterré depuis longtemps. « L'âme humaine perdure », répondit-il. C'était là la réponse qu'avait cherchée Yeseph.

« Et l'amour de même, enchaîna simplement l'homme. Ne serait-il pas plus sensé d'honorer le dieu avec de l'amour plutôt qu'avec des temples faits de pierres ? »

Un aiguillon de culpabilité tarauda une fois de plus le Roi. Qui était cet homme ?

« Quentin, reprit ce dernier à voix basse, n'aie nulle crainte.

— Je ne... » commença Quentin. L'homme leva la main pour l'interrompre.

« Et ne te laisse point aller au désespoir. Tes ennemis cherchent à t'humilier, à ridiculiser le dieu que tu sers. Accorde foi au Plus Haut, et il te relèvera. »

L'homme se leva et sourit encore. « Le bateau te ramènera. »

Quentin bondit. « Ne partez pas ! Je vous en prie...

— Il le faut. Mon temps ici-bas est achevé. Je désirais simplement te revoir encore une fois, et te dire adieu.

— Non ! s'écria Quentin en tombant à genoux. Demeurez avec moi. J'aimerais vous entendre encore !

— Cela ne sera. Mais n'aie crainte, nous serons de nouveau réunis. De cela je suis certain. » L'homme lui adressa son doux sourire et posa une main sur sa tête.

À ce contact, Quentin sentit une onde de chaleur le parcourir. La panique qui s'était emparée de lui disparut.

« Avant, je n'ai pas eu l'occasion de te dire adieu comme je l'eus souhaité. » L'homme remit Quentin sur ses pieds et l'étreignit. Au bout d'un instant, il attrapa ses épaules à deux mains et le repoussa à bout de bras. « Adieu, mon ami.

— Adieu », répondit Quentin. Immobile, il regarda l'homme se détourner et s'en aller vers le bois en passant entre deux grands blocs de pierre comme dans une entrée.

La brume tourbillonna, le dissimula à la vue de Quentin et il disparut.

XIX

La procession funéraire partit à l'aube et longea les rues silencieuses d'Askelon, précédée par la dépouille de l'ermite bien-aimé, dont la bière drapée de noir était tirée par deux des plus beaux chevaux blancs de Toli. Elle s'en fut vers le nord, là où la Pelgrin Forest rejoint la plaine au point le plus proche du château, à environ une lieue de distance.

C'était une tiède et belle journée, le soleil paraît de rose doré les cimes des arbres tandis qu'il s'élevait dans un ciel azur parsemé de nuages. L'air, doux et immobile, fleurait bon les buissons de fleurs des champs qui poussaient au petit bonheur sur le plateau – lys roses et jaunes, boutons d'or, bleuets, pâquerettes et minuscules violettes.

Toli montait Riv et conduisait la bière ; Esme et Bria avançaient à sa suite, juste devant Alinea, installée dans une carriole avec la Princesse Brianna d'un côté et la Princesse Elena de l'autre. Le cortège funèbre comprenait une bonne centaine de personnes – seigneurs et leurs dames, chevaliers, écuyers, serviteurs et habitants d'Askelon –, toutes amies de Durwin, car il considérait comme tel chaque individu, quelle que fût sa position sociale ou sa naissance.

Si cette procession était triste en soi, la journée était si radieuse, l'impression de vie si intense qu'il fut impossible à aucun des participants de demeurer sincèrement affligé.

« Quelle étrange chose, fit remarquer Bria en y réfléchissant. Aujourd'hui, je me sens comme neuve. Comme si les jours derniers n'avaient été qu'un mauvais rêve envolé avec l'aurore.

— Oui, acquiesça Esme. Il en va de même pour moi. Et, cependant, ce n'est pas *moi* qui ai changé – le monde entier semble rénové. »

Elles poursuivirent la conversation sur ce sujet tandis que, derrière elles, les Princesses harcelaient leur grand-mère de questions. Si la Princesse Elena n'avait jamais encore assisté à des funérailles, la Princesse Brianna l'avait fait une fois – à l'occasion de celles de Yeseph ; mais elle n'avait alors qu'un an, et n'en gardait aucun souvenir.

« Grand-mère, que va-t-il arriver à Durwin ?

— Rien de mal, mon enfant. Sa dépouille reposera dorénavant dans la terre, répondit Alinea.

— Mais ne va-t-il pas avoir froid ? pépia Elena.

— Non, plus jamais.

— Moi, je sais ce qui va se passer, pontifia Brianna. Il va se transformer en os !

— Mais c'est affreux ! s'écria la petite Elena, les yeux brillants de perplexité. Et moi aussi, je deviendrai des os ?

— Pas avant très longtemps, ma chérie. Mais un jour, cela sera. Tous les hommes trépassent, et alors leurs corps deviennent os et poussière.

— Je crois que je n'aimerai pas cela, répondit Elena, pensive.

— Moi, si ! annonça Brianna, déterminée à faire feu de tout bois.

— Je ne pense pas que vous vous en rendrez compte, ni ne vous vous en soucierez. Vous commencerez une merveilleuse nouvelle vie ailleurs.

— Où ? Oh, dites-le nous, Grand-mère.

— Très bien. Il existe, très loin d'ici, un immense royaume – le royaume du Plus Haut. Lorsque vous mourrez, vous irez là-bas et vous vivrez avec lui. C'est un lieu prodigieux, plus beau que vous ne pouvez l'imaginer. Vous abandonnerez votre corps derrière vous – vous n'en aurez plus besoin, car vous en aurez un tout neuf – et vous irez vivre dans le bonheur pour toujours.

— Est-ce là qu'est parti Durwin ?

— Oui, c'est là. Il est parti rejoindre le Plus Haut.

— Reverrons-nous Durwin, lorsque nous arriverons là-bas ? s'enquit Elena.

— Bien évidemment. Il nous y attendra.

— Et aussi Grand-père Eskevar ? voulut savoir Brianna.

— Oui, Eskevar aussi. » Alinea sourit. Les enfants étaient si confiants, si innocents et si dénués de doutes. Elles l'avaient crue sans réclamer des preuves ou des confirmations de ses dires. Leur foi était simple et accommodante, elle laissait la place à de multiples interrogations mais très peu d'incertitudes.

« Oh, reprit Brianna, prosaïque. En ce cas, je veux y aller sur l'heure. J'aimerais bien voir Grand-père.

— Nous aurions beaucoup de chagrin si tu partais maintenant, ma chérie, répliqua Alinea en caressant la tête de la petite fille. Car nous ne te verrons plus jamais. Reste avec nous encore un peu de temps, je te prie.

— Très bien, opina Brianna. Je resterai. Je n'aimerais pas vous quitter, Grand-mère. » Elle se pelotonna contre elle.

De tous ceux qui suivaient le cortège, seul Toli ne prêtait aucune attention à la beauté du jour. Il chevauchait en silence, yeux perdus au loin mais aveugles, concentré sur des sujets qui lui déchiraient le cœur et lui donnaient envie de sangloter d'angoisse. J'ai failli vis-à-vis de mon maître. Je me suis disgracié et ai apporté la ruine sur le Roi. Il avait raison ; la faute était totalement mienne. Oui, le sang de Durwin est sur ma tête. Je suis responsable – jamais je n'aurais dû les laisser seuls. Si j'avais été là, Durwin ne serait pas mort, le Prince serait en sécurité. Rien de ceci ne serait advenu. J'ai failli à ma tâche et ne mérite plus le qualificatif de serviteur. Il me faut remettre les choses en ordre. Oui, il le faut, dussé-je y laisser la vie. Ma vie... à quoi me sert-elle, maintenant ?

Ils atteignirent le site et transportèrent la bière jusqu'à la tombe, préparée la veille. Elle se trouvait juste à quelque distance dans la forêt, sur la rive d'un bassin ombragé –

celui-là même où Durwin avait si souvent pataugé à la recherche de ses plantes médicinales.

C'était Alinea qui avait choisi l'endroit, car elle se souvenait combien il avait aimé venir barboter ici, ou tout bêtement s'asseoir et regarder. Souvent elle l'avait déniché là, étendu dans l'herbe, et s'était assise à côté de lui pour discuter de cela, des plantes ou pour échanger leurs réflexions quant au Plus Haut.

« Il faudrait que Quentin soit là, lança Bria. Ainsi que Gerin. Ils aimaient tant Durwin, tous les deux. J'aimerais qu'ils soient présents. » Elle avait quasiment surmonté son traumatisme de la veille ; à vrai dire, elle ne se souvenait pas vraiment l'avoir vécu. Tout cela ressortait du rêve, ce cauchemar qu'elle avait oublié avec la venue du jour.

« Ils viendront très bientôt, de cela je suis certaine. » Esme observa son amie avec attention tout en guettant un signe du mal qui l'avait frappée.

Bria remarqua son manège. « Je me sens infiniment mieux, à présent. » Elle s'interrompit, puis jeta un coup d'œil à la sépulture. « C'est juste que l'absence de Quentin ne me semble pas normale.

— Tu sais bien qu'il serait là s'il le pouvait. Son premier devoir est de retrouver le Prince et de le ramener sain et sauf ! Le Roi ne peut s'accorder nul repos tant que son fils et héritier n'est pas sauvé.

— Tu as raison. » Bria marqua une nouvelle pause. « Mais regarde Toli. Le voir ainsi me brise le cœur. »

Esme contempla le mince Jher silencieux et acquiesça tristement. Cela la touchait profondément, elle aussi. Elle ne désirait rien d'autre qu'aller à lui et le réconforter ; et elle l'eut fait, n'était sa peur de se voir rejetée.

Pour sa part, Toli n'avait répété le cruel commentaire de Quentin qu'à Theido. Des paroles qui étaient son dû ; il les avait méritées. Il fit un signe à plusieurs des seigneurs et chevaliers présents, et ceux-ci avancèrent vers la bière. Ils empoignèrent la longue planche sur laquelle reposait la dépouille et la hissèrent sur leurs épaules. Bria et Esme, puis Alinea, les rejoignirent, prirent les bouquets de fleurs posés sur le chariot funéraire le matin même et suivirent le corps jusqu'à la tombe.

Les hommes déposèrent l'ermite dans la fosse creusée à même la terre riche et noire. Les rayons du soleil emplissaient la clairière et tombaient sur le visage livide. Il semblait reposer, heureux. Mais à présent, ce n'était plus le Durwin qu'ils avaient connu ; il avait changé. Il paraissait, dans la mort, si peu lui-même qu'il fut impossible aux membres du cortège de le contempler et de dire « Voici l'homme que nous connûmes vivant. »

Durwin – l'essence même de l'homme qu'ils avaient aimé – n'était plus. Il n'avait laissé derrière lui qu'une enveloppe vide.

Alinea s'agenouilla près de la tombe et disposa ses fleurs sur le sol à ses côtés. Bria la rejoignit, puis Esme. Debout, muet, devant la fosse ouverte, Toli les regardait, les yeux aussi durs que la pierre polie.

D'autres vinrent également à la tombe et s'y arrêtaient brièvement afin de rendre un dernier hommage au défunt. Si une larme perla çà et là, il n'y eut nuls sanglots, nuls gémissements, nulles démonstrations de chagrin irrépressible communes à tant d'enterrements. Tous ceux qui étaient venus savaient que celui-ci différait : il s'agissait de

l'ensevelissement de l'un des fidèles serviteurs du Plus Haut. Et aucun de ceux qui contemplèrent la dépouille dans sa dernière demeure n'eut le sentiment que l'homme avait cessé d'être. Son esprit était là, puissant, parmi eux. Il eut été faux de considérer que l'ermite de la Pelgrin Forest était tombé dans une non-existence fantomatique dans le monde souterrain des dieux. Même ceux qui n'avaient jamais entendu parler du Plus Haut et de son immense et merveilleux royaume croyaient que Durwin s'en était allé en un lieu très différent, et bien meilleur.

En leur for intérieur, ceux qui le virent dans sa tombe souhaitèrent que leur propre trépas pût ressembler à celui-ci : digne et serein. Et beaucoup crurent, à partir de ce jour, que Durwin avait eu raison à propos du Plus Haut, car tous voulaient le rejoindre là où il était allé.

Lorsque tous lui eurent rendu hommage – les Princesses Brianna et Elena furent les dernières à disposer leurs fleurs dans la fosse – Toli et cinq chevaliers la comblèrent puis, les uns après les autres, les participants soulevèrent des pierres et les disposèrent sur la sépulture.

« Quentin eut désiré qu'il fût enseveli dans l'Anneau des Rois, fit observer Bria tout en les regardant faire. Mais ce lieu lui convient mieux, il est plus approprié.

— Je pense de même, répondit Alinea. Ici, parmi ses arbres bien-aimés, là où vivent toutes choses sauvages... il est chez lui. »

Alors tous se détournèrent et reprirent le chemin de la citadelle en tournant le dos au chagrin – tous, à l'exception de Toli. À présent seul dans l'endroit déserté, il demeura un bon moment, immobile, devant la tombe. Puis il finit par enfourcher Riv et par s'en aller. Mais il ne regagna pas le château d'Askelon avec les autres.

« Où est Toli ? » s'enquit Esme en pivotant sur sa selle pour le chercher du regard. Il ne faisait nullement partie de la procession.

« Étrange », commenta Bria. Elle se tordit également le cou. « Je ne le vois nulle part. Je pensais qu'il nous avait suivies en même temps que les autres. »

Esme tourna les yeux vers le tombeau, mais n'y vit rien. Toli s'était volatilisé.

XX

« Le Prince... ici ? Par la barbe des dieux ! C'est une méprise. Une terrible méprise. Vous avez impliqué le Grand Temple dans vos machinations. Je ne le tolérerai point ! Entendez-vous ? Point, vous dis-je ! »

Le Grand Prêtre Pluell tempêtait et s'arrachait les cheveux tout en faisant les cent pas dans sa chambre. Assis, les paupières tombantes, Nimrood le regardait déverser sa rage sans mot dire.

Le Grand Prêtre vint se planter devant le vieillard à la barbe chenue, mains sur les hanches. « Le Temple est aujourd'hui en péril par votre faute. Cela ne rentrait nullement dans nos accords. Vous n'évoquâtes jamais la possibilité d'un enlèvement. Je ne le tolérerai point ! »

Pour finir, Nimrood en eut assez. Il se leva, décocha un regard de total mépris au Grand Prêtre, puis marcha vers la porte.

« Attendez ! Qu'allez-vous faire ? Où allez-vous ?

— Je m'en vais. Il est clair que vous avez perdu votre sang-froid à la suite de notre petit divertissement. Vous ne m'êtes plus d'aucune utilité. Adieu.

— Non ! cria Pluell. Vous ne pouvez faire cela. Qu'en est-il du Prince ? Que vais-je faire de lui ?

— Faites-en ce que bon vous semble. Pourquoi devrais-je m'en soucier ? Il pourrait faire un bon acolyte, quoique je pense que son père pourrait avoir son mot à dire sur ce point.

— Halte ! Revenez. Vous ne pouvez me laisser ainsi. Cette affaire n'a jamais été mienne ! »

Nimrood s'immobilisa, une main sur le loquet. « Cette affaire, jamais vôtre ? Ha ! » il pivota brusquement, ses yeux lancèrent des flammes. Pluell recula, bouche bée, devant ce changement d'attitude. Nimrood marcha sur lui, un Nimrood qui lui parut grandir en taille.

« Était-ce mon idée ?

— Qui d'autre ? Vous ne suggérez tout de même pas qu'elle fut mienne !

— Je ne le dis point. Je vous ai simplement indiqué le danger que courait le temple si vous n'agissiez pas au plus vite. L'enfant fut enlevé par vos hommes. Ce fut leur méprise.

Vous êtes Grand Prêtre... vous êtes responsable.

— Nenni ! Vous vous jouâtes de moi ! Je vous ai dit de... de...

— Exactement ! Vous me dîtes de faire ce qu'il fallait faire. Nous ne serions pas là maintenant si vos hommes s'étaient acquittés de leur tâche. Je n'ai certainement pas voulu que cela se passe ainsi.

— Vous devez m'aider ! » gémit Pluell. Le choc et la fureur devant ce que Nimrood lui avait fait laissaient peu à peu place à l'horreur de devoir, peut-être, affronter seul le Roi outragé. Mais quoi, le Roi Dragon le réduirait en charpie pour s'être attaqué à son fils ! « Je suis navré. Veuillez accepter mes excuses. J'ai perdu la tête. Demeurez ici et aidez-moi à trouver une solution. »

Nimrood tira sur sa barbe. Il parut envisager les éventuelles possibilités. Ah ! se dit-il. Si facile ! Si facile d'attraper ce pigeon. C'est un mollusque sans caractère. Oui, il mérite son destin. Mais il peut m'être utile ; je vais donc le sauver. Oh, tout ceci se présente infiniment mieux que je n'eus pu le souhaiter.

« Très bien. Je reste. Mais il vous faudra cesser de geindre et faire ce que je dis. J'ai une idée. Un plan très simple. Et si tout va bien, dans peu de temps vous tiendrez le Roi au creux de votre main potelée, mon pigeon de prêtre. »

En prenant pour point de départ l'endroit où le Prince avait été vu pour la dernière fois, Ronsard, Theido et leurs troupes de chevaliers passèrent la forêt au peigne fin jusque dans le cœur de Pelgrin. Les paladins suivaient les pistes ombragées et les plus obscurs sentiers. Theido et Ronsard les accompagnaient, puis se retrouvaient en des lieux de rendez-vous convenus d'avance afin de conférer et d'échanger leurs nouvelles.

Mais ils n'en avaient que peu à partager. Nul n'avait repéré la moindre trace des ravisseurs.

« Ils semblent bien avoir disparu de la surface de la terre, grommela Ronsard lorsque tous deux se retrouvèrent à leur dernier rendez-vous de la journée.

— Nous aurions déjà dû découvrir un signe. » Theido leva les yeux vers le ciel. Les nuages se teintaient d'orange tandis que le soleil déclinait. « Le crépuscule arrive, et il fera bientôt trop noir pour poursuivre les recherches. »

Ronsard scruta lui aussi le ciel par une trouée du dais de verdure. « Maudits soient-ils ! Par le dieu, j'avais espéré retrouver leur trace aujourd'hui. » Il fixa Theido, qui avait le regard perdu dans le vague. « À quoi penses-tu ?

— Rien... ce n'était rien. »

Ronsard secoua la tête. « Je te connais cette expression. Dis-le, Theido. »

Theido hocha lentement la tête. « Je songeais à ce qu'a dit Toli, à propos du glaive de Quentin.

— Une énigme, en vérité. Je me demande ce qui se cache derrière.

— Rien de bon, je te le garantis. Je me disais que cela pouvait augurer un mal encore plus grand que la disparition du Prince, qui est déjà néfaste en soi. »

Ronsard dévisagea son ami d'un air entendu. « C'est vrai, on ne se sépare pas de l'Étincelant à la légère. J'aurais pensé que Quentin se battrait jusqu'à la mort avant d'y renoncer.

— Tu viens d'exprimer ma pensée. Et cependant, lorsque Toli l'a retrouvé sur la route, il n'en a pas dit un mot. Pourquoi, je me le demande. » Theido jeta un autre coup d'œil au ciel. « Un problème à la fois, hein ? Nous reprendrons au point du jour.

— Oui, demain – ou jamais. Les signes, s'il y en a par ici, sont déjà en train de s'effacer. »

Theido fit volter sa monture et se prépara à partir. « Au revoir, Ronsard. Rendez-vous demain à la même heure. Si nous ne découvrons pas la piste, eh bien... prie pour que nous la repérions. »

Ronsard leva une main en guise de salut et regarda le grand chevalier s'éloigner sur le chemin par lequel il était arrivé. Theido a raison, songea-t-il. Quelque chose se trame, par ici, qui ne présage rien de bon pour personne. Quelle est sa nature, nous le découvrirons bien assez vite, j'en fais serment.

Il soupira, puis s'en fut dans l'ombre grandissante retrouver ses hommes encore une fois avant de s'enrouler dans sa pelisse et de dormir. Partout alentour, la forêt immobile était silencieuse à l'arrivée de la nuit. Ronsard sentit une certaine fraîcheur ramper hors des ombres, accompagnée d'un sinistre pressentiment tel qu'il n'en avait plus éprouvé depuis des années. Il frissonna intérieurement et poursuivit sa route.

« Si vous trouvez cela déraisonnable, Mère, ou si vous envisagez un meilleur plan, dites-le moi, je vous en prie. » Bria observait attentivement sa mère, presque sans respirer. Une idée lui était brusquement venue à l'esprit, et elle avait couru jusqu'aux appartements d'Alinea afin de la lui confier.

« Je ne dis pas que c'est déraisonnable, répondit lentement Alinea, concentrée. Mais j'ai toutefois des réticences. »

Le mot fit se renfrogner Bria. Mais sa mère poursuivit : « Cependant, il me revient en mémoire une autre époque, il y a des années de cela, où Durwin nous conseilla la même chose. À cette époque également, cette entreprise nous parut hasardeuse. Mais c'était la chose à faire, et elle réussit – bien que même Durwin n'eût pu en prévoir l'aboutissement. » Elle sourit à sa fille, et Bria vit s'éclairer ses yeux verts. « Il semble que les destinées d'Askelon et de Dekra soient inextricablement liées. Oui, ma chérie, va à Dekra. J'irai avec toi.

— Mère, le pensez-vous vraiment ? Viendriez-vous ?

— Pourquoi pas ? Je suis en état de voyager. Et maintenant que la route du Roi va jusqu'à Malmarby, le voyage sera facile sur la majeure partie du trajet. Mais il nous faut partir dès que possible. » Elle jeta un rapide coup d'œil à sa fille. « Quelque chose ne va pas ?

— Vous évoquâtes des réticences. Quelles sont-elles ?

— Simplement qu'un message concernant le Prince pourrait arriver à Askelon. Si tu n'étais pas là pour le recevoir... » Sa voix s'érailla.

« Je vois. Que devrais-je faire ?

— Cela, je ne puis te le dire. Il te faut faire ce que fait toute mère ; écoute ton cœur.

— Alors j'irai à Dekra et parlerai aux Aînés. Nous avons souventes fois eu l'occasion de consulter leur sagesse, et leurs prières seront peut-être plus efficaces. » Elle plongea le

regard dans celui de sa mère. « J'aimerais tant que Quentin soit là.

— Quentin reviendra bientôt. Nous laisserons une lettre lui expliquant ce que nous nous proposons de faire. Il voudra de toute façon demeurer ici afin d'aider aux recherches.

— Qu'en est-il de Brianna et Elena ? Je crains de les laisser.

— Elles viendront avec nous. Pourquoi pas ? Elles vont adorer le voyage, depuis le temps qu'elles demandent à voir Dekra. En fait, je trouverais déraisonnable de les laisser ici. Nous prendrons un chariot et une escorte de chevaliers afin de voyager tranquilles. »

Bria sourit, ravie d'avoir parlé avec sa mère. « Oui, vous avez raison, bien sûr.

— Il sera mieux pour nous d'avoir quelque chose à faire. L'attente pourrait se révéler intenable, j'en ai peur. Si jamais les nouvelles tardaient... bien, nous irons. Il ne nous faut penser à rien d'autre que le bien-être de Gerin. Les Anciens de Dekra pourront nous venir en aide. »

Bria décocha un regard admiratif à sa mère, puis jeta ses bras autour de son cou. « Oh, merci. Je savais que vous sauriez trouver le mot juste. »

Alinea tapota le dos de sa fille. « Pauvre Quentin. Je prie pour que cette attente ne le mine pas trop. Je me sentirais mieux si Toli était là. Peut-être reviendra-t-il bientôt.

— Quand devrions-nous partir ?

— Aussitôt que seront prêts les chevaux et l'équipement.

— Demain matin, en ce cas. Nous dormirons mieux cette nuit, et partirons dès l'aube. »

Alinea opina. Bria s'inclina, embrassa sa mère, puis s'en fut rapidement tout en repassant en esprit les douzaines des détails dont elle devrait s'occuper avant de pouvoir prendre la route. Alinea la regarda partir en repensant à l'époque où elle avait planifié le même voyage. Elle sourit, hocha la tête, puis s'en retourna à ses prières.

XXI

Quentin lâcha la bride à Blazer et le laissa les ramener tous deux à la maison. La route était facile à suivre, et le cheval connaissait le chemin d'Askelon. Si Quentin ignorait où ils étaient, pas plus qu'il ne s'en souciait, Blazer n'eut aucune difficulté à retrouver son chemin.

Alors que le vert des feuilles et le bleu des ombres se mêlaient sur la route qui traversait Pelgrin, Quentin, abruti par le manque de sommeil, se laissa aller à revivre l'étrange rencontre insulaire.

Il ne doutait nullement avoir été convoqué sur Holy Island dans un but précis. Il avait, par quelque subtile magie, été attiré jusqu'au lac et poussé à attendre l'arrivée du bateau qui allait l'emmener au cercle de pierres. Un enchantement, sans nul doute. Mais quelle en était la raison ?

Quentin n'eut pu le dire. Et l'homme – ce mystérieux inconnu qui lui avait parlé, qui savait son identité et l'avait appelé par son nom – qui était-il ? Il avait l'impression, inexplicable, de le connaître, de l'avoir connu durant une longue période, même s'il ne l'avait jamais rencontré jusqu'à ce moment.

L'avait-il rencontré ?

C'était comme si un ami était parti très loin, à l'étranger, pour revenir au bout de nombreuses années, grandement changé et cependant toujours le même à l'intérieur, et que ce changement dissimulât son identité.

« Appelle-moi ami, avait-il dit, car ami je suis. » J'ai grand besoin d'un ami, songea Quentin. Tristement besoin.

Il sentit s'abattre sur lui une solitude qu'il n'avait plus connue depuis des années – depuis que, jeune acolyte au grand Temple, il avait éprouvé le poids écrasant d'une immense solitude. Il retourna mentalement à cette époque et, une fois encore, il redevint ce jeune homme terrorisé et accroché à la crinière de Balder, le puissant cheval de guerre, en route pour une mission qui ne pouvait raisonnablement aboutir, mais en route quand même.

Tant d'espoir, tant d'aveuglement.

Oh, redevenir ce garçon confiant, songea Quentin. Il sentit les années peser sur lui, et goûta la nostalgie douce-amère de ces temps plus simples, plus doux. Il se laissa entraîner par des vagues de regrets et de solitude.

Lorsqu'il émergea de ses réflexions, il s'aperçut que le soleil brillait bas sur la route, et également qu'il quittait la forêt. En revenant de l'île, il avait trouvé Blazer qui l'attendait sur la rive. Il avait alors tiré le canot sur la plage et s'en était allé sans faire une seule halte de la journée. Il avait maintenant l'impression que la dureté du chemin refermait sur lui sa poigne de fer. Sa tête palpitait.

Il sortit de la forêt et descendit une légère déclivité menant à une large vallée. Vallée dans laquelle s'élevaient quelques fermes de paysans ainsi que les demeures de petits propriétaires terriens – ceux-là mêmes qui venaient vendre leurs produits sur le marché d'Askelon. Quentin avisa la bâtisse en torchis d'un fermier, regarda l'homme ramener ses bœufs des champs, sa femme tirer de l'eau au puits, et décida de s'arrêter un instant afin de désaltérer sa gorge asséchée par la poussière de la route, et de faire reposer sa monture. Mais juste un instant, car il voulait arriver à Askelon à la fin du jour.

« Hep, là-bas ! » appela-t-il en pénétrant dans la cour envahie de poules. « Bien le bonjour à vous ! » Il se cala sur sa selle et attendit que le fermier montrât le bout de son nez.

Un visage se matérialisa derrière une fenêtre obscure – vague apparition, aussitôt disparue. Un moment plus tard, le fermier tourna le coin de la maison, une fourche à deux dents dans la main.

L'homme au visage tanné jeta à Quentin un regard circonspect, mais non dénué de respect. « Bien l'bonjour à vous, messire. » Il dévisagea ouvertement son visiteur. S'il faisait preuve d'un soupçon de méfiance, ce ne fut jamais que la méfiance naturelle des gens simples vis-à-vis des étrangers visiblement de meilleure condition qu'eux. Quentin lui sourit. « C'est une bien chaude journée pour voyager, mais excellente pour les cultures. »

Le fermier plissa les yeux vers le ciel et parut se perdre parmi les nuages qui filaient rapidement vers l'horizon. Puis il finit par jeter un autre coup d'œil à Quentin et lâcha : « C'donne souvent soif d'voyager.

— Maintenant que vous en parlez, répondit Quentin, j'aimerais bien un peu d'eau à boire.

— Servez-vous », reprit le fermier en désignant le puits du menton.

Quentin mit lentement pied à terre et s'en fut jusqu'au puits, raide d'avoir fait tant de route. Il s'assit sur la margelle et empoigna laalebasse. Il laissa aller la corde, remplit l'outre, puis la remonta et la présenta, pleine à ras bord, à son cheval.

Blazer, dont la robe blanche et soyeuse était à présent grise de poussière, y plongea ses larges naseaux et but avidement. Tout en lui tenant laalebasse, Quentin remarqua un mouvement sur le seuil de la maison. C'était l'épouse du fermier, qui venait de rejoindre son mari et dévisageait à son tour Quentin. Des mots furent murmurés derrière lui. Il se demanda ce que la femme pouvait bien chuchoter à son époux. Lorsqu'il fit volte-face, il comprit en voyant une expression de respect mêlé de frayeur se peindre sur les visages rubiconds – cette même expression qu'il rencontrait partout où il croisait ses sujets. Cela lui remit en mémoire qu'il était le Roi Dragon.

Il les regarda, et tous deux s'inclinèrent jusqu'à terre, gauches et embarrassés. « Relevez-vous, amis, lança-t-il gentiment.

— Je... j'savons point qu'c'était vous, Sire, bafouilla le fermier. J'suis vot'humble serviteur. »

Quentin tapota ses vêtements poudreux. « Comment auriez-vous pu le savoir, mon brave ? » Chacun de ses gestes soulevait un nuage de poussière. « Je m'apparente plus à un bandit de grand chemin qu'à un Roi. »

La fermière efflanquée donna un coup de coude à son homme, qui fit aussitôt un bond en avant et se saisit de la calebasse. « Avec vot'permission, Sire. »

Quentin allait protester, mais se ravisa et le laissa faire, car il devinait que le fermier s'enorgueillirait longtemps auprès de ses amis et ses parents du jour où il avait lui-même abreuvé le destrier du Roi.

Quentin retourna s'asseoir sur la margelle, dirigea le regard vers la bâtisse et nota son aspect rudimentaire. Une structure des plus simples, faite de matériaux bon marché – du torchis appliqué sur un entrelacs de branches, elles-mêmes disposées sur un cadre en bois, le tout recouvert d'un toit de chaume – mais néanmoins propre et sise au milieu d'une cour bien rangée. Elle était en tous points semblable aux autres demeures éparpillées aux quatre coins du royaume – depuis Wilderby jusqu'à Woodsend.

Du coin de l'œil, il vit une ombre filer et disparaître derrière un coin de la maison. Il fixa l'endroit un moment, et fut récompensé de sa peine lorsqu'un visage pâle doté d'une paire d'yeux sombres et écarquillés se risqua une fois encore à le regarder depuis l'angle.

Quentin sourit, leva une main et invita le propriétaire dudit visage à venir le rejoindre. Bientôt, un jeune garçon crasseux apparut, hésitant, et se rapprocha peu à peu de l'étranger, dos prudemment collé à la bâtisse, en faisant preuve de la même timidité que les créatures sauvages de la forêt. Il était vêtu d'une longue tunique de récupération, sans doute l'une de son père, reprise à sa taille. Les bords en étaient effilochés et roussis, et les fils voletaient dans la brise telles des franges. Il examinait l'étranger avec une curiosité manifeste mêlée d'admiration – tant pour le magnifique cheval de guerre en train de boire à la calebasse que lui présentait son père que pour le cavalier lui-même.

« Viens ici, mon garçon. »

La mère du gamin courut à lui, cracha sur son tablier sale et lui nettoya énergiquement la figure. Lorsqu'elle estima son rejeton présentable, elle le poussa en avant. L'enfant résista, intimidé par le Roi.

Quentin hocha la tête et sourit. Le garçon était un peu plus vieux que Gerin et, quoique de stature plus déliée, était doté de la même masse de cheveux bruns et indisciplinés.

« C'est le Roi ! lui souffla rudement sa mère à l'oreille. Fais voir que t'as été bien élevé ! »

Que l'enfant eût ou non compris qui était celui qui l'attendait, cela n'eut pas grande importance à ses yeux. Quiconque possédait un destrier tel que celui qu'il avait sous le nez ne pouvait, selon lui, qu'appartenir à la maison royale.

D'une petite taloche, sa mère le poussa devant Quentin, où il garda les yeux fixés sur ses pieds nus et dessina de l'orteil des lignes dans la poussière. Quentin posa ses mains sur les frêles épaules. « Quel est ton nom, enfant ? »

La réponse prit quelque temps pour venir. « Renny, Sire. » Sa voix fut à peine audible.

« J'ai un fils comme toi, Renny », reprit Quentin. Une lame lui transperça le cœur à ces

mots, car il lui revint que ce fils avait disparu. « Il a pour nom Gerin, poursuivit-il en se forçant à sourire. Et il a à peu près ton âge.

— Est-ce qu'il a un cheval ? s'enquit Renny.

— Non », répliqua Quentin. Ce qui était exact, car si Gerin pouvait choisir n'importe quelle monture dans les écuries du Roi, il n'en possédait pas une en propre. « Mais il aime monter à cheval. Aimes-tu cela ? »

Le visage juvénile s'assombrit. « Je... chuis jamais monté sur un ch'val, Sire. » Le garçon dut se sentir mieux d'avoir proféré l'odieuse vérité, car il s'éclaira aussitôt et proclama : « Mais quand j'serai grand, j'aurai un ch'val et j'serai chevalier ! »

Sa conviction fit glousser Quentin. « J'en suis certain ! acquiesça-t-il. Aimerais-tu monter sur un cheval ? »

Les yeux sombres s'arrondirent et roulèrent vers le parent le plus proche en quête d'approbation. « Ç'tout c'qu'il a toujours voulu, lança le fermier. Il en cause tout l'temps.

— Eh bien, aujourd'hui va se voir se réaliser ton souhait, valeureux damoiseau ! » Quentin prit le jeune par la main et l'emmena là où Blazer attendait patiemment. Le cheval parut grossir à chaque nouveau pas, et la main de Renny serra plus fort celle de Quentin. « Celui-ci est parfaitement dressé. Jamais il ne ferait du mal à son cavalier. »

Sur cette affirmation, Quentin saisit l'enfant et le jucha sur la selle. Incapable d'appréhender sa bonne fortune du moment, ou même de faire le tri entre les innombrables sensations qui l'assaillaient, le garçon prit l'air totalement ahuri.

Le Roi lui tendit les rênes et les plaça correctement entre ses mains. Puis, lorsque Renny fut bien d'aplomb, il empoigna la bride de Blazer et commença à le faire tourner autour de la cour. Dans les bras l'un de l'autre, le fermier et sa femme contemplaient, heureux, leur fils sur le propre étalon du Roi.

Quentin perçut lui aussi leur bonheur et éclata de rire. Ce lui fut bon, de rire, et si facile. Il avait commencé à penser qu'il ne rirait plus jamais.

Pour sa part, Renny célébra l'événement avec toute la pompe, toute la solennité que put rassembler sa jeune silhouette. Il se tint raide sur la selle, le dos aussi droit qu'un I, les yeux à niveau, les épaules carrées : l'image même du chevalier partant en guerre, intrépide, sûr de la victoire et de l'inéluctable défaite de l'adversaire.

Puis Quentin lui montra comment tirer les rênes sur le côté afin de faire volter le cheval, comment le faire s'arrêter et repartir. Renny enregistra les informations, grave et appliqué.

« Penses-tu pouvoir te souvenir de tout cela ?

— Oui, opina l'enfant.

— Alors, à toi de le guider. Chevauche seul, jeune maître. » Quentin s'écarta du destrier tandis que Renny jetait un regard mi-paniqué mi-exalté à ses parents, pressait doucement ses talons dans les flancs de Blazer, levait les rênes et commençait à tourner autour de la cour.

Blazer, champion de guerre fougueux et aussi rapide que le vent sur la plaine, se comporta avec la docilité d'un cheval de labour. Il progressa légèrement sur le tour de l'enclos, encercla les trois spectateurs, agita la tête et renâcla régulièrement pour le plus grand plaisir de tous.

Lorsque le tour fut enfin terminé, Blazer vint se planter devant son maître. Avant que Quentin n'eût le temps de lever une main, Renny jeta sa jambe par-dessus le pommeau et se laissa glisser à terre avec la maestria d'un authentique chevalier. Il arborait une mine triomphale autant qu'ahurie, qui semblait dire : J'ai monté le cheval du Roi ! Je serai chevalier !

« Superbe, mon garçon ! s'écria Quentin en lui donnant un claque dans le dos. Superbe ! »

Les parents de Renny coururent à lui et l'embrassèrent, aussi ravis de sa bonne fortune que s'ils venaient d'assister à la réalisation de leurs propres vœux. Quentin fut ému par le spectacle de l'amour qui unissait les membres de cette famille simple. Il fut de tout cœur avec eux.

« Grand merci, Sire », s'exclama la fermière. Elle lui prit la main et la baisa.

« C't'un jour de gloire, Sire », s'extasia son époux. Des larmes de bonheur étincelaient au coin de ses yeux. « Mon gamin, sur le dos du destrier du Roi... » Nuls mots n'eussent pu exprimer sa fierté.

« Je vous en prie, ce n'est rien, répondit Quentin. Je fus heureux de le faire.

— Faut qu'vous restiez pour souper, m'seigneur », intervint la femme. Puis elle cilla d'effarement en prenant conscience de ce qu'elle venait de dire. Elle venait d'inviter le Roi à souper ! Dans sa cuisine ! Ça, par exemple !

Quentin allait se dérober courtoisement lorsqu'il se ravisa et tourna la tête vers la route. Les ombres vespérales s'allongeaient sur la campagne. Le soleil, éblouissante boule de feu écarlate, touchait l'horizon. Il était épuisé, et la seule idée de remonter en selle et de reprendre le chemin d'Askelon le rebuta totalement.

« Ma Dame, répondit-il, comme s'il s'adressait à l'épouse d'un noble seigneur, ce sera un immense honneur pour moi que de partager votre repas. »

Aussitôt les yeux de la fermière s'écarquillèrent, sa mâchoire retomba ; elle se tourna vers son mari et le fixa, mais celui-ci se contenta de lui retourner la même expression d'absolue stupéfaction. Puis elle rassembla ses jupes et courut à la maison afin d'y préparer le dîner. Quentin sourit en la voyant partir.

« M'seigneur, lança le fermier une fois qu'elle eut disparu, permettez-moi d'm'occuper d'vot'destrier. Y doit avoir faim, après un aussi long voyage.

— Je vous sais gré de votre amabilité. »

L'homme guida Blazer jusqu'à la petite grange édiflée à l'arrière de la bâtisse. Le cheval, qui avait deviné la nourriture prochaine, piaffa et l'accompagna en caracolant gaiement. Le petit Renny le suivit du regard, un regard toujours plein d'étoiles. Il venait déjà de revivre une bonne centaine de fois en esprit sa brève chevauchée.

Quentin se rassit sur la margelle et croisa les bras sur sa poitrine. Peut-être n'aurait-il pas dû accepter l'invitation, peut-être vaudrait-il mieux ne pas prendre de retard. Ah, mais il ne pouvait revenir dessus, à présent. De plus, il pourrait partir avant le point du jour et atteindre Askelon dans la matinée, sans compter qu'un peu de repos serait le bienvenu. Ici, peut-être, pourrait-il écarter ses soucis l'espace d'une heure, se restaurer et dormir, oublier.

« Pourquoi êtes-vous triste ? » pépia une jeune voix près de lui.

Quentin s'étira et s'aperçut que Renny l'observait attentivement. « Je réfléchissais, tout simplement, mon garçon.

— Vous pensiez à votre propre petit garçon ? Il est le Prince ! l'informa Renny.

— Je crois que tu as raison. Oui, il est le Prince...

— Et vous le cherchez, termina Renny pour lui. De méchantes gens l'ont emmené, et on doit tous tendre l'œil et l'oreille, des fois qu'on le verrait ou qu'on entendrait causer de lui. »

Quentin sourit tristement. Les mauvaises nouvelles se répandent plus vite que le vent, songea-t-il. Oui, ils savent tous ce qui s'est produit. Tous les habitants de Mensandor doivent le savoir, à l'heure qu'il est. Sa détresse n'était pas aussi privée qu'il l'eût supposé. Rien de ce qui le concernait n'était plus privé. Pour ses sujets, la vie du Roi Dragon était commérages, légendes et chants.

Que penseraient-ils, tous, lorsqu'ils apprendraient qu'il avait perdu le glaive de flamme, Zhaligkeer, l'Étincelant, symbole même de son autorité et de sa prédestination divine ? Que diraient-ils de lui, alors ?

« Faut pas vous inquiéter, Sire, reprit le gamin. Vous allez l'trouver, le Prince ! Vz'êtes le Roi Dragon ! Vous pouvez tout faire !

— Oui, répondit Quentin en caressant distraitemment la tignasse brune. Nous allons le retrouver. » Je vous en conjure, faites que nous le retrouvions !

Après s'être occupé de Blazer, le fermier revint se planter devant le Roi, mais n'osa interrompre sa méditation. Il attendit, silencieux. Puis une voix les appela depuis la maison et, comme Quentin ne bougeait toujours pas, il annonça : « M'seigneur, l'souper est prêt. »

Le soleil étincelait dans le crépuscule ; les petits nuages blancs se teintaient de rose et d'orange. Les criquets stridulaient dans l'herbe et sur les bas-côtés de la route, des hirondelles voletaient dans l'air bleuté.

L'univers semblait en équilibre sur un fil de soie, à mi-chemin du jour et de la nuit. Quentin poussa un soupir et se leva. Le fil rompit, et le monde bascula vers la nuit.

Ils se dirigèrent tranquillement vers la demeure, plongèrent leurs mains dans la bassine posée sur un tabouret près de la porte, puis s'en furent souper.

XXII

Au cœur même de Pelgrin, Toli fit une pause près d'une source qui jaillissait d'un monticule de roche blanche et alimentait un bassin cristallin. Il glissa à bas de sa selle et fit boire Riv avant de s'agenouiller et de porter l'eau à sa bouche dans ses mains en coupe. Le soleil couchant paraît le ciel des couleurs vespérales, or poudreux et violet pâle, enflammait le vert forestier et polissait les troncs des immenses châtaigniers et les aubépines d'éclats bronze.

La nuit déploierait bientôt ses ailes sombres sur la forêt, et il lui faudrait dénicher une ravine abritée ou un fourré bien sec pour la nuit. Mais quelque chose le poussait gentiment, le pressait de continuer encore, juste un peu.

Ne t'arrête pas, lui soufflait-elle dans les rameaux alentours échevelés par la brise. Repars.

Donc, après s'être désaltéré une dernière fois, Toli se redressa malaisément, remonta en selle et reprit sa progression, tous les sens en alerte afin de percevoir le moindre indice – bruit, tremblement de couleur, odeur portée par le vent – n'importe quoi à même de lui révéler ce qui avait chatouillé son instinct et l'incitait à poursuivre.

Trop de temps s'est écoulé depuis que je vivais dans la nature, songea-t-il. Mes talents se sont émoussés. Comment trouverai-je le Prince, maintenant que j'aurais vraiment besoin de toutes mes facultés ?

Il chevauchait, obliquait ici ou là dans le bois, tendu dans cette fin de crépuscule. Il s'arrêta, retint son souffle... qu'était-ce ?

Rien. Il leva les mains afin de faire repartir Riv, puis hésita.

Cela revint : un doux gazouillis, semblable au bruissement d'ailes d'insecte dans la brise. Toli attendit qu'il revînt encore et, lorsqu'il le perçut de nouveau, il n'eut plus aucun doute quant à sa nature.

Depuis combien de temps n'ai-je entendu ce son ? s'interrogea-t-il. Puis il posa une main sur le côté de sa bouche et répondit à l'appel – par un appel similaire, quoique pas aussi doux ni talentueux. Il le répéta une fois, deux fois, mit pied à terre et attendit, le cœur battant.

Ils arrivèrent par un bosquet de jeunes bouleaux, sans bruit, en écartant les branches basses : trois de ses semblables, trois Jher, vêtus de peaux de daim, munis de bourses en

peau accrochées à la ceinture. Ils marquèrent une hésitation en apercevant Toli, mais il demeura parfaitement immobile et laissa s'approcher les coureurs de bois.

« *Calitha teo healla rinoah* », lança-t-il lorsqu'ils furent à portée de main. Ce qui voulait dire, dans sa langue natale : « Vous avez poussé bien loin au sud, ce printemps. »

« Le cerf, répondit le plus proche dans l'idiome chantant de son peuple. La sécheresse sévit dans les forêts septentrionales. » Il s'interrompit et observa Toli, perspicace. « Je suis Yona.

— Je suis Toli. »

Les trois Jher s'entre-regardèrent, une certaine excitation miroitant dans leurs yeux brun liquide. « Oui, reprit le chef, nous savons. Nous t'avions repéré et t'avons reconnu. Tout le monde connaît Toli.

— Combien sont avec vous ?

— Quarante hommes, leurs femmes et leurs enfants, répondit Yona. Il fait très sec, au nord.

— Ici, dans le sud, intervint l'un des deux autres, les daims sont gras et courent moins vite. Trois tribus nous accompagnent.

— Auriez-vous de la place pour un de plus, devant votre feu ce soir ? »

Les trois se dévisagèrent les uns les autres, s'adressèrent d'immenses sourires radieux et s'esclaffèrent d'étonnement devant leur bonne fortune. Ils se marchèrent presque dessus, tant était grande leur envie d'être le premier à le guider vers le campement Jher.

De la venaison rôtissait sur les flammes des feux de camp, et diffusait un fumet épicé parmi les arbres et les huttes faites de peaux de daim, d'écorces et de brindilles. Toli, qui n'avait plus croisé l'un de ses congénères depuis des années, pénétra dans le bivouac comme s'il retournait dans son propre passé. Rien n'avait changé. Le moindre détail de la vie de ce peuple nomade et forestier demeurerait le même – les vêtements de peau, les repas préparés sur des foyers de plein air, les yeux sombres étincelants et fureteurs, les enfants craintifs accrochés aux jambes de leurs mères, les anciens installés devant les flammes pour instruire les jeunes des traditions sylvestres – tout était identique à son souvenir, identique à ce qui avait toujours été.

Ses guides l'amènèrent au centre du camp. Un bon nombre de Jher s'était déjà rassemblé afin de regarder l'étranger, et le spectacle de ce prince Jher vêtu des beaux atours des hommes à la peau blanche provoqua parmi eux murmures, rires et doigts timidement pointés. Car il était l'un des leurs – ceux qui le connaissaient en informaient les autres – et cependant presque impossible à identifier en tant que Jher. Aucun d'entre eux n'avait jamais vu telle transformation.

Au bout d'un instant, il y eut un mouvement à l'extérieur de l'anneau de curieux, et un passage s'ouvrit devant un vieillard ratatiné. Il avait à la main un long bâton fait d'un rameau de jeune frêne auquel étaient fixés les bois d'un cerf. Lourdement appuyé sur sa canne, l'ancien clopina vers le visiteur et vint se planter devant lui. Tous les Jher firent silence dès son apparition et attendirent de voir la réaction de leur chef.

Pour sa part, Toli attendit, bras ballants et yeux baissés en signe de respect, d'être admis par le vénérable guide.

Le vieil homme se rapprocha de lui, se redressa de toute sa taille et le fixa de ses yeux

vifs et acérés. « Toli, mon fils », finit-il par dire, tout en usant de la formule de politesse d'un ancien s'adressant à un plus jeune homme. « Je savais que tu reviendrais vers nous. »

Toli écarquilla les yeux en reconnaissant celui qui lui faisait face. « Hoet ? » Il se reprit. « C'est bon de te revoir, mon père. »

À ces mots, le vieillard laissa tomber sa canne, passa ses bras autour de Toli et le serra contre sa poitrine. En cet instant, tous les Jher, muets jusque-là, s'avancèrent et se mirent en devoir d'étreindre Toli, d'empoigner ses mains et ses bras, de lui tapoter la tête et le dos en signe de grande affection. Toli, le héros de nombre de leurs plus fameuses légendes, de celles qu'ils ne se lassaient jamais de conter, était revenu chez lui. Cette nuit serait l'occasion d'une grande fête.

Un immense feu fut dressé au centre du village, des tapis d'herbe tressée furent déroulés et étendus sur le périmètre, et de grands saladiers de bois pleins de fruits furent disposés sur chacun d'eux. Toli et Hoet furent conduits aux places d'honneur, installés sur une natte et les plus beaux morceaux de viande rôtie leur furent présentés. Tous les autres Jher trouvèrent une place autour du feu. Les jeunes enfants galopèrent parmi les huttes en ululant et en imitant des chants d'oiseaux afin d'impressionner leur royal visiteur.

Recroquevillé près de son invité, Hoet le contemplait, pensif, tout en lui tapotant régulièrement le bras ou le genou, comme s'il ne parvenait à croire au retour de Toli.

Lorsque la faim fut apaisée, tous les regards se tournèrent vers eux et un chant s'éleva, tout d'abord lent et tranquille, puis montant vers un crescendo de voix Jher. « *Thia secia !* » chantaient-ils. « Nous voulons une histoire ! Conte-nous une histoire ! »

C'était en effet au tour de Toli, invité de marque nourri et gâté avec cérémonie et attentions, de rendre la politesse en offrant un récit à son peuple. Il se leva et, dans la tradition des meilleurs conteurs, leva haut les mains afin de réclamer le silence.

Mais avant qu'il pût commencer, Hoet se leva également et posa une main sur son épaule. « Je réclame la première chronique en hommage à notre frère. »

Les Jher rassemblés autour du feu hochèrent la tête en signe d'assentiment. Toli se rassit, Hoet leva les mains et commença à parler. « Un jour très lointain, à la saison des neiges, lorsque la forêt sommeille sous un manteau blanc, lorsque le froid rend la robe de daim épaisse et chaude, des hommes issus de la race blanche vinrent à cheval dans la forêt. Ils couraient follement parmi les arbres, et à grand bruit, puisque le daim se sauva au fracas de leur passage et que nous les entendîmes de loin, car ils n'avaient nullement le pas léger.

» Ils approchèrent sans le savoir de notre résidence hivernale. Nous les observâmes à distance et, une nuit, les encerclâmes alors qu'ils se tenaient autour de leur feu rudimentaire. » Là, tous les auditeurs huèrent gentiment les imprudents voyageurs blancs. « Lorsque le feu de Winhoek emplit encore une fois les nues de sa lumière, nous approchâmes ces hommes blancs et l'un d'eux tenta de parler notre langage. » Hoet rit, bientôt imité par tous. S'ils avaient tous ouï cette histoire d'innombrables fois, ils en buvaient chaque mot comme s'ils l'entendaient pour la toute première fois.

« Celui-là, Visage-Broussaille, nous informa d'un grand péril dans la forêt. Les vils

Shoth les poursuivaient, armés de lames assoiffées et d'oiseaux de proie aux serres emplies de poison. Il nous demanda notre aide. Ce faisant, Visage-Broussaille fit preuve d'une immense sagesse, car il ne faisait aucun doute que les hommes blancs auraient plongé dans leur dernier sommeil avant qu'une autre nuit se fût écoulée. »

À ces mots, tous les Jher claquèrent la langue ; certains frappèrent la terre de leurs mains à l'énoncé du nom de leurs ennemis ancestraux. « Devons-nous les aider ? me demandai-je. La réponse ne vint pas facilement – elle me tournait autour tel un jeune daim autour du point d'eau. Car ils étaient hommes blancs, semblables à ceux qui abattent les arbres, massacrent les daims en grand nombre et bâtissent des demeures de pierre sur la terre. Mais les Shoth sont nos ennemis, ils sont les ennemis de tout peuple civilisé. Je décidai donc de leur prêter assistance, car Visage-Broussaille était un homme de grand pouvoir, et il avait avec lui une femme, une *kelniki* (ce mot voulait dire épouse du chef) dont les cheveux brillaient comme les flammes dansantes. Je ne voulais nullement qu'une telle chevelure, aussi belle, orne les lances des immondes Shoth. Il y avait également avec eux un jeune homme dans les yeux duquel je lus la marque de l'élu. Il me fallait leur venir en aide. Mais comment ? »

Toli écoutait le récit des événements qui avaient à jamais modifié son existence, et il lui sembla être redevenu le jeune Jher assis devant le feu, ainsi qu'il l'avait si souvent fait, pour écouter ses aînés conter les hauts faits des héros de son peuple. Par-delà les années, il se souvint du jour où les hommes blancs étaient arrivés à leur camp d'hiver ; ils avaient l'air frigorifiés, terrifiés et incroyablement gauches à ses jeunes yeux.

Mais les étrangers possédaient des chevaux. Oh, comme il avait rêvé de monter un cheval ! Il pouvait encore retrouver son émotion, la première fois qu'il avait vu ces animaux d'aussi près – si beaux, si gracieux, si puissants. En son cœur d'enfant, il avait alors fait vœu de donner n'importe quoi pour monter l'un de ces chevaux. Aussi, lorsque les yeux de Hoet s'étaient arrêtés sur lui, il avait bondi aussi vite qu'un jeune faon et s'était porté volontaire afin de guider les hommes blancs à travers la forêt vers le Mur de Pierre.

Hoet l'avait donc choisi, et la suite de l'histoire était devenue légende pour les gens de la forêt : Visage-Broussaille, qu'il avait appris à connaître sous le nom de Durwin, Nez de Faucon ensuite devenu son ami Theido, Cheveux de Feu était la belle Alinea et Kenta, l'adolescent porteur de gloire, n'était autre que celui qu'il avait choisi pour maître, Quentin, à présent Roi Dragon.

Aux yeux de ses semblables, Toli avait accédé au plus grand des honneurs – servir un homme de renom. Car bien qu'il fût issu de la race blanche, Quentin était également le chef de son peuple et cela, pour les Jher, plaçait Toli sur la plus haute marche ; la plus haute position à laquelle pouvait aspirer un Jher était de tenir le rôle de serviteur d'un grand chef.

«... Et il est revenu à nous cette nuit, poursuivait Hoet. Il est revenu une fois encore vers son peuple. Ses actes glorieux font pleuvoir sur nous toutes les faveurs de Winhoek, qui nous en trouve dignes. » Le vieux chef se tourna fièrement vers son invité.

Si seulement ils savaient comment j'ai failli, songea ce dernier. M'accueilleraient-ils avec un tel faste ? Non, ils percevraient ma disgrâce et me fuiraient ; mon nom ne serait

plus chanté parmi eux. Je serais oublié.

Lorsque Toli refit face à ceux qui se trouvaient devant lui, il s'aperçut que tous les yeux le fixaient. Le feu crépita et projeta des étincelles haut dans le ciel nocturne, étincelles qui se reflétèrent dans les prunelles noires braquées sur lui. Tous attendaient, car son tour était venu de prendre la parole. Hoet lui avait laissé l'honneur de parler en dernier ; son récit serait celui que les Jher emporteraient dans leur sommeil, honneur habituellement réservé au plus ancien et au plus sage d'entre eux, Hoet en personne.

Il se leva lentement, incapable de mettre ses impressions du moment en mots. Que puis-je leur narrer ? se demanda-t-il. Que pourrais-je leur conter qu'ils puissent éventuellement comprendre ?

Les regards sombres étaient fixés sur lui ; un murmure s'éleva, qui fit le tour de l'assemblée. Va-t-il parler ? Que va-t-il dire ? Pourquoi tergiverse-t-il ? Parle, grand homme !

Le chuchotement se mua en voix et résonna à ses oreilles : Dis-leur ! criait-elle. Dis-leur comment tu as failli !

Un silence gêné s'était abattu sur l'assemblée. Toli sentit le poids de leurs regards. « Je... » commença-t-il, avant de s'interrompre. « Je... Je ne puis. » Il s'éloigna du cercle de ses amis. Le seul bruit perceptible fut le craquement du feu tandis qu'il se retirait dans les ténèbres.

XXIII

« Tu ne pensais tout de même pas que j’accepterais de rester en arrière ? » Les yeux d’Esme étincelaient dans la lueur des chandelles. Dehors, le ciel se teintait de gris à l’est et de rose perle à l’horizon, où le soleil ne tarderait pas à se lever.

Bria sourit, et l’effet de lumière adoucit ses traits. « En vérité, Esme, je pensais que nous accompagner ne te dirait rien. C’est un bien long voyage que d’aller à Dekra, et une bien improbable quête. C’est pourtant une chose que je dois faire.

— Et dois-tu t’en acquitter seule ?

— Nenni, ma mère vient avec moi.

— Et moi de même. Chloé a déjà empaqueté quelques-unes de mes affaires et, ainsi que tu le vois, poursuivit-elle en indiquant de la main sa tenue de cavalière, je suis prête à partir. »

Bria rit et étreignit son amie. « Alors tu viendras, bien sûr. Pardonne-moi. J’aurais dû te le proposer. Je pensais simplement... Bien, nous irons ensemble, et je serai ravie d’avoir ta compagnie. »

Esme sourit également. « Ainsi, j’aurai l’impression de t’être utile. Et il me faut bien admettre que cette mystérieuse cité a toujours piqué ma curiosité. Tant d’étranges légendes courent à son propos... est-elle vraiment enchantée ?

— Oui, mais pas de la manière dont tu l’entends. Son charme naît de l’amour que lui portent ses habitants. C’est, ainsi que tu le constateras, un endroit des plus remarquables.

— Y es-tu allée souventes fois ? » Esme se mit en devoir d’aider Bria à se préparer pour le voyage.

« Non pas, mais quelques fois. Avant la naissance des enfants, Quentin et moi nous y rendions à l’occasion. La dernière fois, ce fut pour les funérailles de Yeseph, il y a quelques années. Quentin parlait souvent de retourner s’y établir, mais il n’évoqua plus jamais le sujet après le trépas de Yeseph. Il est Roi, et le Roi se doit de rester là où est son trône, à Askelon. » Elle haussa les épaules, et Esme acheva l’ajustage de ses manches. « À présent, allons réveiller les filles. »

Les petites Princesses, bien réveillées, pépiaient tels des écureuils lorsque les deux femmes pénétrèrent dans leur chambre. Chloé et leur nourrice emballaient leurs affaires dans des coffres ouvragés. En apercevant leur mère, les fillettes bondirent hors de leurs

lits et coururent l'embrasser.

« Mère, oh Mère, est-ce vrai ? Pouvons-nous réellement partir avec vous ? l'implorèrent-elles. Nous serons sages, et très calmes. Nous le promettons. Oh, s'il vous plaît ? »

Bria sourit en les embrassant toutes deux, puis s'agenouilla pour leur parler. « Oui, mes chéries. Vous venez avec nous. Mais je tiens à ce que vous sachiez que c'est un très long voyage, et que vous serez très fatiguées. Vous devrez m'obéir, car nous allons avancer rapidement.

— Allons-nous monter à cheval, nous aussi ? s'enquit Brianna.

— Oui, à cheval ? lui fit écho Elena.

— Vous irez en voiture avec Grand-mère. Elle aura grand besoin de compagnie.

— Père vient-il également ?

— Non. » Bria soupira. « Le Roi est parti à la recherche de Gerin et ne nous accompagnera point. Hâtez-vous, maintenant, et finissez de vous vêtir – ce sol de pierre est froid sous vos pieds. Nous vous attendrons dans la cour. Chloé vous y emmènera dès que vous serez prêtes. Faites vite. »

Les deux fillettes coururent se préparer. Les deux femmes regagnèrent les couloirs silencieux de la citadelle et s'en furent dans la galerie, où avait été dressé un petit déjeuner succinct. Alinea les y attendait, svelte et vêtue de vert – une tunique brodée sur des culottes et de hautes bottes cavalières. Une image s'imposa alors à l'esprit de Bria, celle de sa mère au même endroit, en train de lui dire au revoir. Un instant, elle crut que tout cela était déjà arrivé, de la même manière.

« Bonjour, Mère. » La Reine s'interrompt, puis posa une question. « Vous ai-je déjà vue porter ces vêtements ? » Elle les examina avec attention.

« Oui, rit Alinea. Il me semble. Mais que tu en gardes le souvenir m'étonne. »

Alors cela lui revint. « Comment aurais-je jamais pu l'oublier ? Vous partiez au secours de Père – avec les mêmes vêtements. Vous fûtes obligée de quitter votre propre château en cachette.

— Je me suis dit que j'allais juste les essayer, et... eh bien, ils m'allaient toujours, et me voilà. Cela te convient-il ?

— Comment pourrais-je désapprouver ? » Bria étreignit sa mère, et toutes s'assirent afin de se restaurer avant le départ. Elles parlèrent peu, car chacune était perdue dans ses propres réflexions quant à l'expédition à venir. Lorsqu'elles eurent achevé leur repas, elles se rendirent dans la cour de garde, où les attendaient leurs chevaux et la carriole ; le cocher arrimait le dernier colis de provisions au cadre arrière du chariot.

« Wilkins ! s'écria Bria en le reconnaissant.

— Ma Dame. » Il s'inclina. « Lorsque Dame Esme m'informa de votre désir de vous rendre à Dekra, je trouvai préférable de me joindre à vous.

— Si tu préfères avoir un autre... intervint Esme.

— Nenni, c'est une excellente idée. J'approuve, et vous en saïs gré à tous deux.

— Je suis à votre service. » Wilkins s'inclina de nouveau et effleura la garde de son épée. Bria se remémora une fois de plus qu'ils ne partaient nullement en voyage d'agrément.

Le garde, homme aux cheveux gris et courts, aux yeux également gris et aux tendons saillants, traversa alors la cour dans leur direction. « Ma Dame, je m'oppose à cette entreprise. » Il ne perdit nul temps à mâcher ses mots.

Bria sourit. « Je le sais, Hagin, mais il n'est nul souci à avoir.

— Nul souci ? Votre propre fils enlevé, et nul souci, dites-vous ? » L'homme lui décocha un regard franchement désapprobateur. « Le Roi me fera tanner le cuir avant de l'accrocher sur le pont-levis, là-bas, si je vous laisse partir.

— Nous ne courrons aucun danger, insista Bria. Nous partons avec une escorte de chevaliers, et les routes du Roi sont suffisamment sûres.

— En ce cas, j'irai également, annonça-t-il.

— Nenni. Je préfère que vous restiez ici pour attendre le retour du Roi. »

Le garde maugréa dans sa barbe mais tint sa langue.

On aida Bria et Esme à se mettre en selle, Alinea à grimper dans le chariot, puis les chevaux furent menés vers la poterne, où deux chevaliers les attendaient sur leurs destriers. Ils s'y arrêtrèrent tandis que Chloé arrivait en courant, suivie des Princesses, qui bondirent dans la carriole. Quelques-uns des serviteurs du château s'étaient rassemblés afin de leur souhaiter bon et prompt voyage ; les petites filles agitèrent les mains et leur envoyèrent des baisers à tous jusqu'au moment où le tunnel sombre de la poterne les déroba à la vue.

Le garde, Hagin, neveu de Trenn, demeura planté où il était jusqu'à ce qu'elles eussent disparu, puis secoua la tête et s'en fut.

Askelon n'était plus qu'à deux lieues de distance. S'il se hâtait un peu, le rémouleur l'atteindrait à midi, se dénicherait quelque chose à manger, puis commencerait sa tournée. Il avait certains clients réguliers, qu'il visitait à chaque fois qu'il venait en ville. Milcher, à l'auberge de l'Oie Grise, par exemple ; il avait toujours besoin d'une nouvelle marmite, ou de faire rétamé une casserole, et incluait toujours un dîner dans l'affaire. Oui, il était l'un des meilleurs clients, et puis il y en avait d'autres : la femme du boucher, la sœur de l'artisan-chandelier, le boulanger, et aussi le tisserand.

En fait, tous les commerçants avaient, à un moment ou à un autre, recours à ses services. Même le personnel de la cuisine du Roi lui achetait à l'occasion ses fournitures.

« Encore un p'tit peu plus loin, vieux Tip, lança Pym à son chien. Et nous aut', on va s'poser quèque temps à Askelon. Qu'est-ce que tu marmonnes, là ? Hein ? Ouais, y'aura un bel os bien charnu pour toi, Tippounet. Et un beau pâté en croûte bien chaud pour moi – ah, la femme de l'aubergiste, elle fait les meilleurs feuilletés à la viande de tout Mensandor. C'vrai, Tip. Les meilleurs, j'te dis. Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche. »

Tip écouta tout cela avec une expression pensive et remua la queue avec l'enthousiasme requis tandis qu'ils suivaient la route en cliquetant et ferraillant à qui mieux mieux. Alors qu'ils arrivaient en vue d'Askelon, ils perçurent un fracas de sabots sur la route derrière eux. Pym pivota sur lui-même, fit un pas pour s'écarter du milieu et attendit le passage du cavalier. Le destrier blanc et son royal cavalier les dépassèrent en un éclair.

Pym leva une main en guise de salut, et le cavalier hocha la tête en retour tandis qu'il poursuivait son chemin. Le rémouleur le suivit du regard et reprit lui aussi sa route.

« Un jour, Tip, nous aussi on aura un ch'val ! Une charrette, et pis une pierre à aiguiser, avec une pédale – ouais, on l'aura ! » Il hocha la tête, espiègle, en direction de son chien. « Pasque nous aut', on a décroché la fortune ! »

Il fixa le cavalier, qui disparaissait déjà au loin. « Mais tu sais, j'crois bien qu'ce quidam qui vient de passer, c'était le Roi. J'pourrais pas l'dire pour sûr, mais ça s'pourrait bien. L'avait tout l'air d'un Roi, pour moi. Qu'est-ce t'en dis, Tippounet ? Hein ? Bien vrai, bien vrai. Tout l'air d'un Roi. P'têtre ben qu'c'était le Roi. » Pym contempla tristement son compagnon à quatre pattes. « Les dieux soient avec lui, pauvre Roi. Une chose terrible. Terrible. Son fils, enlevé, comme ça. Une chose terrible – un forfait odieux, ça. Est-ce que j'l'avais pas dit, Tip ? Un forfait vraiment épouvantable. » Le rémouleur haussa la voix vers le cavalier, qui n'était plus qu'un point à l'horizon. « Les dieux soient avec vous, Sire ! »

Il loucha vers le soleil afin d'évaluer l'heure. La matinée était radieuse, le ciel haut et dégagé. Dans les champs, les fermiers travaillaient leurs terres. Parfois le rémouleur en saluait un de la main, et celui-ci lui répondait de même.

La ville se rapprochait lentement, et le soleil grimpait plus haut. « On f'rait mieux de s'remuer, Tippounet, sinon on arriv'ra trop tard pour manger. Allez, viens. »

Il baissa la tête, ajusta les harnais de son bagage et accéléra le pas ; ils ferrailèrent en direction d'Askelon.

« Vous ne pouvez être sérieux », s'exclama le Grand Prêtre. Il dévisageait le vieillard comme s'il ne comprenait pas ce qui venait d'être énoncé.

« Je vous garantis que je le suis. » Le regard froid se fit mauvais, la langue pointa tel un dard entre les lèvres minces.

« Mais pourquoi ? Pourquoi prendre maintenant le risque d'être démasqués ? Ce n'est nullement sage.

— Nullement sage ? Vous osez vous présumer plus avisé que Nimrood ? » Il y eut du poison dans la voix, un écho de tonnerre.

Pluell blêmit et leva les mains. « Oh, non ! Ce n'est pas cela. Jamais. » Il s'empessa de s'expliquer. « Je pensais juste que... en fait... nous sommes en sécurité, ici. Nous avons le temps de réfléchir à tout cela, de planifier nos actions. Il nous faut agir avec la plus grande prudence, vous en conviendrez.

— J'ai pris ma décision, rétorqua platement Nimrood. Il n'y a donc pas lieu de discuter. Je vous dirai que faire ; à partir de maintenant, je prendrai toutes les décisions.

« Vous n'avez rien à craindre, à partir du moment où vous vous acquittez de votre tâche et veillez à ce que vos imbéciles de prêtres agissent de même. Remettez-vous en à moi pour le reste. » Le vieux sorcier décocha un regard malveillant au prêtre. « Vous voulez humilier cet usurpateur de Roi, n'est-ce pas ? Ah, oui. Je puis le lire sur votre visage. Vous désirez que lui et son Plus Haut Dieu mordent la poussière devant tout Mensandor. Alors vous serez reconnu, et le pouvoir du Grand Temple accru. »

Le Grand Prêtre ne put s'empêcher de sourire à cette perspective.

« Eh bien, en ce cas, ne faites rien – m’entendez-vous ? Attendez-moi. Je serai bientôt de retour, et nous pourrons commencer. »

Pluell observa le vieil homme – il le craignait, le trouvait répugnant, mais son désir d’afficher son pouvoir sur le trône lui ôtait toute velléité de résistance vis-à-vis de Nimrood. Oui, humilier ce Roi orgueilleux, réaffirmer la suprématie du Temple en ce qui concernait les affaires du royaume... tout cela valait bien de s’impliquer avec l’insupportable vieux Nimrood. Le risque en valait la peine.

« Très bien, lança le Grand Prêtre. Il en ira ainsi que vous le dites. »

Nimrood hocha la tête et lui décocha son infect sourire. « C’est bien, mon trésor. Faites ainsi que je vous le dis, et tout ira bien. Je m’en vais, à présent. »

Le Grand Prêtre s’assit sur son magnifique fauteuil et écouta décroître les pas de Nimrood dans le temple. Lorsque tout sera terminé, je jetterai le vieux vautour à la porte, songea-t-il. Il me faut juste le supporter quelque temps encore.

XXIV

Les sabots de Blazer résonnèrent sur les poutres du pont-levis ; ses fers firent jaillir des étincelles du sol de pierre sur la route de la poterne. Des cris, « Le Roi arrive ! Ouvrez les grilles ! Le Roi est là ! » le précédaient, et des gardes stupéfaits se précipitèrent.

Cheval et cavalier s'immobilisèrent brutalement dans la cour de garde. Des écuyers s'empressèrent autour de la monture royale couverte d'écume. Sans mot dire, Quentin s'en fut vers le château, traversa la salle de banquet où les gens terminaient leur déjeuner et s'en fut jusqu'à sa salle du trône.

Il escalada les marches du Trône Dragon et se débarrassa de sa pelisse souillée avant de s'écrouler sur le siège. Il appela son Premier Ministre d'une voix coléreuse, une voix qui se répercuta dans la pièce déserte. Un bruissement de pas répondit à son appel, mais de Toli point.

Quentin bouillonnait. Il s'était levé tard – plus tard qu'il ne l'avait prévu – et avait pris la route d'Askelon bien après l'aurore. Ce qui l'avait mis de mauvaise humeur. Après cela, la progression lui avait paru bien trop lente et il était arrivé à Askelon tourmenté, furibond et à bout de patience.

Il avait relativement bien dormi, enroulé dans sa pelisse sur le propre lit du fermier – l'épouse du paysan n'avait rien voulu savoir, sinon que le Roi prendrait leur couche – et s'était réveillé en se sentant infiniment mieux que depuis une éternité. Mais son départ tardif, allié aux sombres ruminations qui l'attendaient à Askelon, avait bientôt ruiné cette fragile et nouvelle tranquillité d'esprit.

En conséquence de quoi il fulminait à présent contre le manque de respect manifesté envers sa personne et le peu d'intérêt pour ses préoccupations.

« Où est le Premier Ministre ? » tonna-t-il. Sa voix lui revint depuis les parois les plus éloignées de la galerie vide.

Nulle réponse.

Quentin retomba plus encore dans l'abattement. Il hurla encore une fois et, cette fois-ci, perçut un bruit de pas.

« Eh bien ? » Il baissa les yeux vers le garde, Hagin, qui avançait résolument vers lui.

L'homme s'inclina en parvenant à l'estrade. « Mon seigneur, vous êtes de retour, se contenta-t-il de répondre.

— Oui, je suis de retour, persifla Quentin. Où sont-ils tous ? Hâtez-vous de me répondre si vous tenez à votre langue. »

Menace qui ne parut pas perturber outre mesure Hagin. Ses yeux gris fixèrent Quentin sans sourciller. Il était homme à supporter les humeurs d'un monarque, quel qu'il fût. « Ils sont partis, Sire, relata-t-il avec calme. Tous sont partis.

— Tous ? Qu'entendez-vous par "tous" ?

— Tout le monde. »

Quentin observa le garde, maussade. « Que me contez-vous là ? Mandez-les sur le champ.

— Cela ne se peut, mon seigneur.

— La Reine – où est-elle ?

— Sa Grandeur, la douairière et les enfants ont quitté Askelon en compagnie de Dame Esme. Elles sont en route pour Dekra.

— Plaît-il ? » Il ne s'attendait certes pas à une telle réponse. À Dekra ? Pourquoi ? « Quand sont-elles parties ?

— Juste avant l'aube. »

Quentin heurta du poing l'accoudoir du trône. Tandis qu'il lambinait sur la route, sa femme avait quitté le château. S'il ne s'était pas arrêté, si seulement il avait chevauché jusqu'à Askelon, il eût été ici pour l'en empêcher. Jamais elle ne fût partie s'il avait été là.

« Où est le Premier Ministre ? gronda Quentin.

— Il a disparu, Votre Majesté. »

Encore une réponse inattendue. « Hein ?

— Il fut vu pour la dernière fois aux funérailles de l'ermite, Sire. Il se volatilisa après l'enterrement. Il ne revint pas au château. On dit qu'il a quitté la procession sur le chemin d'Askelon. Nul n'a entendu parler de lui depuis. »

Toli avait disparu ? Eh bien il avait bien fait. Si le Prince n'était pas retrouvé, il vaudrait mieux qu'il ne revînt jamais.

Qui d'autre était parti ? « Theido et Ronsard... sont-ils arrivés ?

— Ils sont arrivés, mon seigneur, et ont aussitôt pris la direction du groupe de recherche. Ils sont partis. »

C'était donc bien cela. Tous s'en étaient allés – tous ceux dont il avait le plus besoin. Il était seul.

La solitude dévorante qu'il avait ressentie sur le chemin s'empara à nouveau de lui. C'était exact : tous les gens qu'il aimait étaient au loin.

Ici était une solitude encore plus profonde que celle du temple. Car, à l'époque, il ne connaissait nulle autre existence, alors que maintenant... Il n'avait pas été aussi abandonné depuis des années. Chaque jour, il était entouré de ses plus proches amis, des gens qu'il chérissait – absolument chaque jour. Il avait pensé que cela ne s'achèverait jamais, que la fidélité, l'amour, dureraient éternellement. Mais il s'était tristement fourvoyé. En l'espace de trois courtes journées – qui lui paraissaient déjà une éternité – son univers avait volé en éclats, et un sort cruel en avait dispersé les débris. Rien ne subsistait, à présent, du bonheur qu'il connaissait hier encore.

« Sire ? »

Quentin s'ébroua. Le garde l'observait bizarrement.

« Je vous demandais si c'était tout, Sire.

— Oui, ce sera tout. Allez, maintenant. Laissez-moi. » Il entendit décroître les pas de l'homme tandis que Hagin quittait la pièce. Une porte se ferma, un choc ébranla le silence à l'image d'une déclaration de perte.

Alors, dans la salle du trône faiblement éclairée, le Roi se laissa aller à l'accablement qui l'assaillait et s'affaissa sous le poids croissant du désespoir.

Assis sur un tapis d'herbe tressée à l'extérieur de la hutte de Hoet, Toli serrait un bol de bois rond entre les genoux. Autour de lui, les Jher s'affairaient à leur labeur quotidien, mais il avait conscience de leurs regards en coin réguliers, signe qu'il était toujours constamment présent à leurs esprits. Nul ne lui demanderait ce qui s'était produit la veille, lorsqu'il n'avait pu parler – c'eût été par trop impoli. Tous devaient cependant s'interroger, et les gentils Jher l'examinaient lorsqu'ils pensaient ne pas être vus de lui. Par conséquent, Toli faisait semblant de ne rien remarquer et plongeait lentement la main dans le bol de mûres qui constituait son petit déjeuner.

Une ombre se dessina sur lui tandis qu'assis au soleil, il écoutait les pépiements et gazouillis de la forêt à l'aube, le doux bruissement des hautes branches agitées par la brise, et s'imprégnait du parfum de la terre, des écorces et de la végétation. Il leva les yeux vers la silhouette plantée devant lui.

« Tu repars encore », fit observer Hoet.

Toli opina. « Il le faut.

— Je savais que tu n'étais pas revenu pour rester. On a besoin de toi, car le pays est en difficulté. »

Toli jeta un coup d'œil au vieux chef. « Tu connais les ennuis des blancs ?

— Ce ne sont pas seulement les ennuis des hommes blancs ; lorsqu'arrivent les ténèbres, elles recouvrent tout. Oui, nous savons que le pays est en difficulté. Le vent est un prompt messenger, et la forêt n'a nul secret pour les Jher.

— En ce cas, tu sais que le Roi que je sers a besoin de votre aide. Son fils lui a été enlevé par la force. »

Hoet hocha la tête et s'appuya longuement sur sa canne avant de répondre. Lorsqu'il reprit enfin la parole, ce fut pour dire : « Et tu portes le blâme pour ce forfait. »

Toli détourna le regard. « Comment l'as-tu appris ?

— Pour quelle autre raison ne serais-tu pas aux côtés de ton maître en ces temps de nécessité ? Il te blâme, ou tu te blâmes, et c'est pour cela que tu chevauches seul.

— Oui, répondit Toli à voix basse. Tes dons sont aussi aiguisés que tes yeux, Grand Sage.

— Lorsque tu n'as pu prendre la parole devant le feu, j'ai su – bien que j'eusse déjà deviné en te voyant arriver seul dans le campement.

— Alors tu as compris pourquoi je ne pouvais parler.

— Viens avec moi », lança Hoet en partant.

Toli se leva, posa le bol et suivit le vieux Jher dans le village sylvestre. Les regards de ses congénères l'accompagnèrent tandis qu'ils traversaient le camp vers l'endroit où

attendait Riv, déjà sellé et occupé à brouter un coin d'herbe.

« Tu n'appartiens pas à ce lieu, Toli. Va, maintenant. »

Toli sentit son visage s'empourprer ; sa honte l'incendia. « Tu as raison de me renvoyer. J'ai déshonoré mon peuple.

— Ce n'est pas pour un quelconque déshonneur que je te renvoie, mon fils », répondit gentiment Hoet. Toli retourna vivement les yeux vers lui. « Pourquoi cela te surprend-il ? Tu ne t'es pas détourné de ton maître – *cela* eut équivalu au déshonneur. Non, je te renvoie pour toi-même. Va, mon fils, et trouve l'enfant du chef blanc. Ta vie ne t'appartiendra plus tant que tu n'auras pas trouvé le garçon. »

Toli sourit et agrippa le bras du vieillard. « Grand merci, mon père. Le couteau planté dans mon cœur n'est plus aussi douloureux, à présent.

— Oui, va. Mais reviens un jour, afin que nous nous asseyions ensemble et partagions notre repas. »

Toli dénoua la longe, saisit les rênes et sauta en selle. Riv renâcla, impatient de partir. « Je chevaucherais plus vite avec ta bénédiction.

— Je n'ai nulle bénédiction à te donner que ne t'ait déjà offerte Winhoek. » Hoet marqua une pause et contempla l'homme svelte qui était devant lui. « On dit que le Roi élève un temple au Plus Haut.

— Oui, répondit Toli. Le Père de la Vie n'est pas très familier à la race blanche. Mon maître veut faire connaître le nom du Plus Haut Dieu à chaque homme vivant sur terre afin que tous puissent vénérer l'unique véritable dieu.

— Désir éminemment louable, répondit Hoet. Mais le vieillard que je suis a l'impression que là où se dresse déjà un temple, un autre ne peut s'élever. N'est-ce pas exact ? »

Toli scruta son aîné un bon moment avant de comprendre les implications de ce que venait de lui confier Hoet. « Oui, tes mots sont justes, Grand Sage, et j'aimerais en entendre plus. »

Hoet haussa les épaules et brandit sa canne à ramure. « Il m'a été rapporté moult traversées nocturnes de la forêt par des hommes venus de l'est, et leur retour également. Je ne les vis point, aussi ne pourrais-je en dire la raison, mais le grand temple d'Ariel des hommes blancs est situé à l'est, n'est-ce pas ?

— Tu le sais parfaitement, répondit Toli en souriant. Grand merci, mon père. Tu viens de donner à ton fils une immense bénédiction. » Il fit volter Riv vers la forêt et s'arrêta juste avant d'emprunter la piste ombragée afin de lever la main en signe d'adieu.

Hoet leva sa canne. « Va en paix », dit-il. Il garda le regard braqué sur les bois longtemps après la disparition de Toli, puis se détourna et regagna le village Jher d'un pas traînant.

XXV

Nimrood caquettait de joie mauvaise à la pensée de sa bonne fortune tandis qu'il enfilait les passages obscurs du Grand Temple, pelisse voletant derrière lui telles les ailes d'une chauve-souris poussée en graine. Un tel coup de chance ! Les dieux avaient envoyé ce fouineur de Jher au pied même du temple.

Ce ridicule Grand Prêtre voulait le renvoyer, songeait Nimrood. Le renvoyer ! Mais j'étais là pour l'arrêter, et avant que le chien n'eût eu le temps de faire demi-tour et fuir, je l'avais fait ligoter, rosser et jeter en cellule avec ce miauleur de Prince ! Ah ah ! Ha, ha !

Au début, le sorcier avait dû combattre sa première impulsion, finir ce qui avait été commencé dans la Pelgrin Forest le jour de la chasse – occire une bonne fois pour toutes le Jher. La vieille haine lui incendiait encore aujourd'hui le sang, mais il était attiré par une proie bien plus alléchante que se laisser aller à sa fureur soigneusement entretenue envers celui qui l'avait dépouillé de son pouvoir, sa précieuse magie, et lui avait pratiquement ôté la vie dans le même temps.

Les images de cette journée brûlaient toujours dans le cerveau noir de Nimrood : Durwin, sorcier bien inférieur à lui, se tenait debout devant lui et ne se protégeait même pas, ne levait même pas le petit doigt pour invoquer son propre pouvoir – non pas que cela eût pu le sauver. Non, songea-t-il, rien n'eut pu le sauver.

Alors, tandis que lui, Nimrood, brandissait sa canne pour décocher le coup léthal et réduire ainsi les os de ce maudit ermite en poussière... cette flèche ! Venue de nulle part, elle s'était profondément fichée dans ses chairs et lui avait arraché la baguette des mains. Puis il y avait eu le Jher, en train d'encoher un deuxième trait dans son arc. Le sorcier avait imploré la vie sauve – ces minables suppliques qui résonnaient encore dans son crâne. « Ne me tuez pas ! » avait-il hurlé, et ces paroles l'avaient constamment nargué depuis lors. Il s'était humilié devant l'arc du Jher, mais le jeune guerrier avait fait fi de sa pitié et décoché une autre flèche dans le cœur de son ennemi.

Les derniers vestiges du pouvoir de Nimrood s'étaient épuisés à le transformer en corbeau et l'emmener en sécurité à tire d'aile. Il lui avait fallu très longtemps avant de pouvoir retrouver son apparence mortelle, car il ne possédait même plus la faculté de mue et avait dû attendre que le sort se dissipât de lui-même.

Et quel amer exil fut-ce, piégé dans ce corps emplumé, soumis aux caprices des

éléments et obligé de se nourrir de charogne. Mais, bien qu'il n'eût récupéré qu'une infime partie de ses pouvoirs – des rudiments d'amusement puéril s'accrochaient toujours à lui, telle la faculté de provoquer bruit et lumière – il était cependant revenu chercher vengeance muni d'un art plus ancien et plus pernicieux : la trahison.

Le nom de Nimrood le Nécromancien avait peut-être déserté la mémoire humaine ; qu'il en soit ainsi. Ses mensonges feraient ce que ne pouvait le pouvoir – de cela il était certain. Oui, enfin il aurait sa revanche.

Oh, les dieux étaient inconstants et pleins de malice ! Il fallait toute l'habileté du monde pour les surpasser en astuce. Nimrood s'y était employé toute sa vie durant. Et à présent, ils avaient enfin mis la victoire dans sa main. Oui, oh, oui. Bientôt ce petit morveux arriviste de roi acolyte souffrirait ce que lui, Nimrood, avait dû souffrir toutes ces années.

Nimrood s'autorisa un ululement de joie démente à la perspective de réalisation imminente de tous ses rêves. Oui, le Roi Dragon serait renversé ; et ce dieu barbare qui était le sien, cet abruti de Plus Haut, s'effondrerait avec lui.

Le vieux sorcier serra les poings et éclata de rire en rejetant la tête en arrière tandis que le son se déversait de sa gorge immonde. Ce fut un bruit propre à pétrifier n'importe qui se fût trouvé à proximité. Mais nul ne l'entendit ; il était seul et savoura pleinement l'instant tandis que son cœur noir exultait.

Pym se tenait sous l'enseigne de l'Oie Grise, véritable montagne itinérante de morceaux de métal, d'outils, de bagages et de ballots suffisants pour au moins deux rémouleurs. La grande oie grise aux longues pattes peinte à la main oscillait au bout de sa chaîne, les fenêtres étaient obscures, la porte grande ouverte, mais le silence régnait à l'intérieur.

« Rémouleur ! cria-t-il. Rémouleur, m'dame ! »

Il attendit en décochant un clin d'œil à Tip. Le chien le lui rendit des deux yeux.

Au bout d'un moment, il entendit des pas ébranler le plancher. Puis apparut un visage rond et rubicond et la silhouette repleète d'Emm, la femme de l'aubergiste. Elle agita son tablier en le voyant. « Pym ! Quel spectacle tu offres, en vérité ! Alors comme ça, tu es revenu dans le coin. Fais-moi donc la bise. »

Elle jeta ses bras autour de lui, et il fit de même. Ils étaient de bons, de vieux amis. « C'est bon de t'revoir, Emm. J'rêvais d'un de tes pâtés en croûte et pis aussi d'une pinte de ta fameuse bière. Nous aut', on r'vient tout juste de not' tournée dans l'sud.

— Elle t'a manqué, la cuisine d'Emm, pas vrai ? Mais entre, entre donc. On va d'ce pas poser une fourchette et un tranchoir sur la table et t'installer d'avant. »

Pym suivit la matrone à l'intérieur en ferraillant à tout va. « Milcher ! appela-t-elle. Otho ! Y'a d'la pratique. L'est temps d'se réveiller ! »

Le crâne chauve de Milcher apparut derrière un tonneau qu'il faisait rouler dans la pièce. « Oh ho ! V'là Pym ! Oh ho, Pym, c'bon d'te voir, vieux frère. T'es v'nu nous rend' une p'tite visite, hein ? Bienvenue. Bienvenue ! » Il hurla par-dessus son épaule : « Otho, dépêche-toi un peu ! On a du monde ! »

Un grand personnage au visage poupin arriva dans la salle, un petit tonnelet sous

chaque bras. Il sourit au rémouleur et posas ses récipients, puis vint au fût sur lequel peinait son père. Le grand gaillard dégingandé hissa sans effort le tonneau à sa place. « Pym et Tip, pas vrai ? » Il eut un sourire juvénile.

Milcher s'essuya le front de la manche. « Ouf ! j'trime depuis potron-minet, c'matin. » Il secoua la main de son ami. « Viens donc par là, t'asseoir avec moi. On va boire un coup et s'remplir la panse.

— Vous mettez pas en frais pour moi », protesta Pym. Tip agita une queue aimable en se souvenant que c'était ici qu'on lui offrait des friandises bien juteuses et de beaux os bien charnus. Il aboya juste une fois à l'idée du plaisir à venir.

« Oui, mon Tip, rit Otho en avançant pour le caresser. On va pas t'oublier. Bon vieux toutou. »

Pym se débarrassa de son chargement et de ses outils et les posa dans un coin. Il s'installa aux côtés de l'aubergiste tandis qu'Emm leur apportait du ragoût et du pain. Otho versa de la bière fraîche dans des cruches en terre et vint les rejoindre.

Ils discutèrent de tout ce qui s'était passé depuis la dernière visite du rémouleur, et de tous les clients qui auraient besoin de ses services. Bientôt, cependant, la conversation se fixa sur le seul sujet qui les préoccupait vraiment, celui qui faisait marcher toutes les langues d'Askelon.

« Choquant ! lança Emm en claquant la langue. C'est tout bonnement choquant. J'arrive point à imaginer qui c'est qui voudrait du mal à c'bel enfant, c'pauvre Prince Gerin !

— Non plus qui s'rait assez fou pour s'dresser contre le Roi Dragon. C't'un mystère, ça, renchérit Milcher. Lui et puis c' glaive qu'il a, enchanté et tout. »

Ils secouèrent tous la tête d'ahurissement devant les troubles qui advenaient à leur Roi. « Toi, t'étais sur la route, poursuivit Milcher. T'as rien vu ? »

Pym se contenta de hausser les épaules. « On dirait bien que j'suis arrivé trop tard. » Il se tâta pour décider s'il allait leur parler du macchabée sur la route, et de l'épée. Mais même s'ils étaient ses meilleurs amis, il préféra ne rien révéler et garder pour lui son secret. « C'était terminé quand nous aut', on est arrivés à Pelgrin, même si on a rencontré plein d'gens sur la route pour nous raconter.

— Oh, pour ça, tout l'monde en cause, bien vrai, acquiesça Milcher. Rien que des fadaises, pour la plupart. Y'en a qui prétendent qu'c'est les Harriers qu'ont enlevé le Prince. D'autres que c'étaient certains des poltrons de ce gros plein de soupe de Nin qui s'raient restés cachés dans les montagnes toutes ces années. Bah ! Tout l'paquet a été balancé à la mer à la pointe de la lance – jusqu'au der des ders.

— Bizarre, de se dire que personne a pas vu l'ombre de ceux qui l'ont pris. Comme si la terre s'était ouverte et les avait avalés tout cru, comme ça, pouf. Personne a rien vu, intervint Otho.

— J'ai vu le Roi, fit observer Pym. C'matin, sur la route. Du moins, j'm'ai pensé qu'c'était lui. L'avait tout d'un Roi, pour moi.

— Sans doute. Sans doute, opina Milcher en claquant de la main sur la table. Ham le boucher m'a dit que le Roi est arrivé c'matin, tout mouillé d'chaud. Ça f'sait trois jours qu'il chevauchait comme un fou.

— Il avait son épée, quand tu l'as vu ? demanda Otho à Pym.

— Quelle question ! s'écria Milcher. Pour sûr qu'il l'avait. Le Roi Dragon, y va jamais nulle part sans cette épée. C'est elle qui le rend invincible. »

Otho s'obstina. « C'est pas c'que j'ai entendu. » Il baissa la voix et se pencha sur la table afin que nul autre ne l'entendît, même si la salle était déserte. « C'est Glenna, la servante de la Reine, qui m'l'a dit...

— C'est sa chérie, Glenna, précisa sa mère en souriant d'un air entendu. Elle travaille aux cuisines royales. »

Otho lui décocha un regard de mise en garde, mais s'empressa de poursuivre. «... que les commérages vont bon train dans l'château, comme quoi le Roi aurait perdu son épée !

— Perdu son épée ? bafouilla Milcher en dévisageant son fils, les yeux ronds. Bah !

— Jamais il aurait fait ça ! proféra Emm à voix basse. Perdre l'Étincelant ? Jamais ! »

Otho se contenta de hocher la tête en plissant les yeux. « Il l'avait quand il est parti, le jour de la chasse. Tout l'monde l'a vue – sa grande poignée dorée qui luisait dans la gaine à son côté. On l'a tous vue. » Il pointa le doigt en l'air pour plus d'emphase. « Mais personne l'a revue quand il est r'venu.

— Qu'est-ce qui lui serait arrivé ? » s'enquit Pym. Son poulx s'accéléra.

Otho se lécha les lèvres. « Nul ne le sait. » Sa voix se fit murmure. « Mais y'en a qui disent que si Zhaligkeer a disparu, c'est la fin du royaume.

— Peuh ! cracha son père, mal à l'aise. Qui croirait à ces fadaises ?

— Ça s'pourrait bien, s'entêta Otho. Très bien, même.

— Le Roi est toujours Roi, pas vrai ? » Emm jeta un coup d'œil craintif à son fils.

— Oui, aussi longtemps qu'il a l'épée. Cette épée, c'est son pouvoir. Sans elle, il est perdu.

— Perdu ? s'interrogea Pym.

— Oui, tout comme tu l'serais. Y'en a qui disent que Quentin est point le vrai Roi, de droit du sang et tout.

— Il a été choisi, par les dieux ! cria Milcher.

— Choisi, il l'a été. Mais à cause de son épée. » Otho prit une mine de conspirateur et inclina la tête. « C'est l'ouvrage des dieux. C'nouveau temple qu'il bâtit les a mis en colère ; y z'aiment pas qu'il coure après c'nouveau dieu – ce Plus Haut. Les anciens dieux vont l'rabaisser pour l'exemple, comme ça tout l'royaume retournera à la vraie dévotion avec des présents et des supplications. »

Otho croisa ses longs bras et se laissa aller contre sa chaise, fort de la justesse de son raisonnement. Les autres se dévisagèrent les uns les autres, impuissants. Qui étaient-ils, pour contester ce qu'ils venaient d'entendre ?

S'il s'agissait d'un problème entre dieux, qui pouvait s'en mêler au nom des simples mortels ? Qui pouvait s'opposer aux dieux ?

Il y avait eu, une fois, un jeune homme résolu armé d'une épée étincelante qui avait la main d'un dieu sur lui. Il était fort, invincible. Mais il s'était, lui aussi, révélé seulement humain, sujet aux blessures et aux erreurs de toute chair.

Comme les dieux étaient malicieux. Ils l'avaient tous autorisé à prospérer pour un temps ; à présent ils réclamaient leur tribut, et même le Roi Dragon devrait s'incliner

devant eux. Glaive étincelant ou pas, ils avaient l'intention d'obtenir leur dû, et le Roi ne pourrait le leur refuser.

Les rêves chatoyants de Roi-Prêtre et de sa magnifique Cité de Lumière n'étaient après tout que de la fumée. Les hommes n'étaient jamais que les jouets des dieux.

Ainsi en avait-il toujours été, ainsi en serait-il à jamais.

XXVI

N'eut été l'urgence de sa démarche, Bria eut apprécié le voyage jusqu'à Dekra. Les journées se paraient du vert doré d'un bel été ; la paix baignait le pays et semblait éclore sur chaque rameau. Les sombres forfaits d'il y avait très peu de temps – quelques jours à peine – semblaient reculer dans le passé, s'effacer à chaque nouvelle lieue parcourue.

Seul son cœur douloureux lui rappelait que tout n'allait pas pour le mieux, que son fils lui avait été ravi, que son univers ne serait jamais plus le même tant qu'il ne serait pas retrouvé.

Le jour, elle chevauchait avec les autres et faisait bonne figure – elle discutait, chantait, s'immergeait dans la beauté du jour. La nuit, elle priait ; elle ne priait pas pour elle-même mais pour son fils et son mari, elle implorait le Plus Haut de les garder saufs où qu'ils fussent. Et parfois, la nuit également, lorsque personne ne pouvait la voir, elle pleurait.

Peu habituées aux rigueurs du trajet, la Reine et ses compagnes étaient dorlotées par Wilkins et les deux autres chevaliers, qui s'efforçaient de leur rendre les choses aussi confortables que possible. Et la Grand'route du Roi, belle et régulière, leur permettait d'avancer rapidement.

« Aujourd'hui, nous passerons le Mur de Celbercor », déclara Alinea. Bien que le soleil ne fût pas levé depuis longtemps, ils s'étaient arrêtés à quelques lieues de leur dernier bivouac pour se restaurer et laisser les Princesses cueillir des fleurs sauvages.

« Sommes-nous déjà arrivés si loin ? s'enquit Esme, quelque peu surprise. Je pensais que le voyage serait bien plus long.

— Il l'était, avant la construction de la Route du Roi. Les travaux d'extension de la voie ordonnés par Quentin ont rendu les trajets vers cette partie du royaume plus faciles et plus rapides.

» Il se pourrait qu'en nous hâtant, nous arrivions à Dekra demain soir », poursuivit Alinea. Elle pointa le doigt vers l'est et le sud, là où les montagnes dressaient leurs cimes dans les nuages. « Le Mur de Celbercor va de la mer à ces murailles rocheuses. Une fois de l'autre côté, Dekra n'est plus qu'à deux journées de cheval.

— Oh, en ce cas, hâtons-nous, s'écria Esme. J'ai toujours rêvé de visiter Dekra. Vous m'en avez tant parlé que je ne puis plus attendre.

— Il s'agit, en vérité, d'un lieu des plus remarquables », intervint Bria. Elle braqua le regard au loin, comme si elle cherchait déjà à y apercevoir les tours élancées de la ville. « Les Ariga furent un peuple beau et noble. Leur cité ne ressemble à aucune autre.

— Oui, et elle a bien changé depuis la première fois que je l'ai vue », renchérit Alinea, avant de leur conter les circonstances de sa première visite – la fuite à Dekra en plein cœur de l'hiver avec Theido, Durwin, Quentin et Trenn ; la folle chevauchée vers le mur au milieu de la nuit, talonnés par les Harriers ; la blessure quasi-mortelle infligée à Quentin par les serres empoisonnées d'un faucon Harrier, leur veille anxieuse tandis qu'il s'écroulait, plus mort que vif, en atteignant l'antique métropole ruinée ; l'amour et la gentillesse extraordinaires des Curatak qui l'avaient soigné.

Lorsqu'elle acheva son récit, la jolie Esme paraissait quasiment hypnotisée. « Je n'avais jamais encore entendu cette histoire – oh, des bribes ici ou là. Mais l'ouïr ainsi, maintenant... » Elle tourna un regard admiratif vers Alinea. « Vous fîtes montre d'un grand courage, ma Dame. Vous et les autres. Votre récit est remarquable. Je meurs d'envie, à présent, de connaître Dekra. »

Ils reprirent la route et traversèrent des collines boisées et d'agréables plaines, vertes et odorantes sous le soleil. Ils croisaient parfois un fermier penché sur son attelage, ou d'autre voyageurs – colporteurs à pied ou en chariot, cavaliers pressés de rejoindre une zone éloignée du royaume. Mais, la plupart du temps, ils étaient seuls sur la route.

Le Mur de Celbercor, ce singulier et durable chef-d'œuvre d'astuce et de puissance, augmentait en taille au fur et à mesure de leur approche : tout d'abord une ligne mince barrant les collines et l'horizon, grise et sans plus de substance qu'un banc de nuages bas. De plus près, il s'élevait, haut et imposant, émergeait avec force de la crête des collines tandis que le soleil illuminait sa paroi lisse et sévère.

La route obliquait le long du mur en direction de l'anse de Malmar. Les voyageurs descendirent la longue déclivité boisée vers le rivage rocheux. Là, ils s'arrêtèrent, abreuvèrent les chevaux et attendirent.

« Comment le passeur saura-t-il quand venir nous chercher ? s'enquit Esme.

— Regarde », répondit Bria. L'un des chevaliers s'était frayé un chemin le long de la berge jusqu'à un grand mât planté au sommet d'un monticule rocheux. Il fixa un fanion rouge à la corde qui y était accrochée, puis le hissa jusqu'au sommet, où il voleta dans la brise. « Tu vois ? Il nous faut juste patienter quelque peu. Dès que le passeur verra le signal, il viendra.

— Astucieux !

— L'idée est de Quentin. Lorsqu'il avait pour habitude de faire souvent le trajet entre Askelon et Dekra, il avait toujours du mal à dénicher un bateau de ce côté-ci de l'anse. Aussi établit-il ce système de bac avec, je pense, l'espoir qu'un jour augmenterait le nombre des voyages vers Dekra. »

Ils s'installèrent sur les rochers tièdes et écoutèrent les appels des mouettes au-dessus d'eux et le doux clapotis des vagues contre les rochers à leurs pieds. Au bout d'un petit moment, ils virent une embarcation large et basse arriver vers eux à la rame.

« Bien le bonjour, mes Dames », les salua le marin lorsqu'il eut manœuvré sa barque dans l'étroit goulet rocheux aménagé dans le rivage. « C'est une bien belle journée pour

voyager. Vous allez à Dekra, n'est-ce pas ? » Il les observa avec une curiosité bonhomme.

« C'est exact, lui répondit Alinea.

— Permettez-moi, je vous prie, de vous faire traverser en premier. Je reviendrai ensuite chercher la voiture et les chevaux.

— Je vous remercie, Rol », lança Bria.

L'homme pivota sur lui-même et la fixa, attentif « Ma Dame ? Ai-je... est-ce possible ! Je suis navré, Votre Majesté ! Je ne vous avais point reconnue ! » Il s'inclina vivement, rouge de confusion. Les Princesses gloussèrent de joie.

« Cela fait un certain temps, rit Bria. Et je ne suis pas vraiment vêtue comme une Reine.

— Non, ma Dame. » Rol pencha la tête. Il n'en dit pas plus, mais se mit rapidement à l'ouvrage. En un éclair, les passagers furent installés sur les vastes bancs à la proue. Wilkins demeura en arrière avec les montures et le chariot.

Les mains puissantes de Rol empoignèrent la longue rame et l'embarcation gagna peu à peu les eaux plus profondes, à la rencontre du courant qui leur ferait traverser l'étendue d'eau.

À Malmarby, ils furent accueillis par une vingtaine de gosses pieds nus, qui s'étaient précipités vers le ponton afin de voir les étrangers. Les voyageurs étaient encore suffisamment rares pour ne pas provoquer les rires des jeunes curieux, ainsi que les regards aimables de leurs aînés.

« Je fus grandement perturbé en apprenant ce qui est arrivé au Prince Gerin, émit Rol tout en les guidant le long d'une rampe inclinée.

— Vous savez, en ce cas. Vous comprenez, maintenant, le pourquoi de notre voyage à Dekra, lui répondit Bria.

— Tout le monde l'a appris, ma Dame. Certains d'entre nous se sont joints aux recherches. J'étais là quand... nous savons ce que vous devez éprouver. Mais je sais aussi que le Roi Dragon trouvera les ignobles serpents coupables de cette forfaiture.

— Nous prions tous, sans cesse, pour le Prince, intervint Alinea.

— Oui, ma Dame. Peut-être pourront-ils vous aider, à Dekra. Il est beaucoup de pouvoir en ce lieu.

— Je vous remercie, Rol, répéta Bria.

— Si vous voulez bien m'excuser, ma Dame. » Il s'inclina et repoussa la barque à la mer. Il fut très vite de retour avec la voiture et les chevaux.

La Reine et ses compagnons se remirent en selle et s'en furent. « Je serai là lorsque vous reviendrez ! » cria Rol, avant de lever les bras et de claquer dans ses mains afin de disperser les enfants comme une volée de moineaux.

Les voyageurs traversèrent Malmarby et pénétrèrent dans les basses terres marécageuses qui l'entouraient. La région d'Obrey était plus sauvage, plus aride et plus ouverte. Ce changement brutal s'opérait dès l'autre rive de l'anse et donnait lieu à un environnement nettement plus inhospitalier, où le voyageur pouvait aussitôt se rendre compte qu'il laissait derrière lui le monde civilisé et accédait à un territoire imprévisible et indompté, dans lequel tout pouvait arriver.

« Le chariot ne pourra aller plus loin », annonça Wilkins. Ils n'avaient guère franchi

plus d'une lieue depuis Malmarby, mais la piste avait déjà disparu. Wilkins revenait juste d'inspecter leur trajet à venir. « Même à cheval, cela n'aura rien de facile.

— J'avais oublié à quel point ce pays est sauvage, fit remarquer Bria. Que nous conseillez-vous ?

— Abandonnez la voiture, répondit le cocher. L'un de vos gardes pourra monter un des chevaux de l'attelage et moi l'autre. Alinea prendra la monture du chevalier, et les Princesses viendront avec moi.

— Laissez-moi en prendre une, au moins, proposa Esme.

— Et moi l'autre », ajouta l'un des chevaliers.

Son camarade mit pied à terre et offrit sa selle à Alinea, qui l'accepta. « Je vous remercie. Cela fait bien trop longtemps que je n'ai monté à cru, et je ne crois pas pouvoir encore réaliser une telle prouesse. »

Wilkins et le premier chevalier se mirent en devoir de dételer les chevaux et de procéder à la répartition des bagages indispensables entre les cavaliers tout en laissant les autres dans la voiture, qu'ils dissimulèrent dans un bosquet de jeunes érables et de lierre sauvage. Lorsqu'ils eurent terminé, tous se remirent en selle et ils poursuivirent allègrement, quoique plus lentement, leur chemin.

« Mon seigneur, lança doucement le chambellan en grattant à la porte. Lord Theido et Lord Ronsard sont revenus. Ils vous demandent une audience immédiate, Sire. »

Vautré sur son énorme fauteuil, Quentin fixait les cendres froides dans la cheminée. Il avait les yeux rouges à force d'insomnie. Ses cheveux étaient emmêlés, ses traits tirés et hagards.

« Renvoyez-les, coassa-t-il. Je ne veux voir personne.

— Ils insistent, Sire !

— Combien de fois devrai-je vous le dire ? » hurla le Roi en saisissant une coupe d'argent sur la table pour la jeter à la tête du chambellan. L'objet heurta la porte et en éclaboussa le bois de vin rouge, avant de s'écraser au sol.

Quentin perçut des voix dans l'antichambre, puis des pas rapides. Sa porte fut ouverte à la volée et Theido entra, Ronsard sur les talons.

« Mon seigneur, il faut que nous vous parlions, asséna rudement Theido.

— Nous ne trouvons pas bon que vous vous enfermiez ainsi et ne receviez personne, ajouta Ronsard.

— Selon toutes apparences, vous ne me laissez aucun choix », rétorqua Quentin. Il ne fit pas l'effort de tourner les yeux vers eux, mais continua à fixer les cendres, comme s'il s'agissait des cendres de sa propre existence, à présent terminée.

« Cela ne vous ressemble nullement, Quentin », lança Theido en usant délibérément de son nom.

Ce qui eut pour seul effet de faire venir un sourire lugubre sur les lèvres du Roi.

« Vous voyez ? La vérité : je ne suis point Roi et ne le fus jamais. Je m'amusai simplement à être Roi, et mes amis me ménagèrent comme ils l'eussent fait vis-à-vis d'un enfant. » Il rit, d'un rire creux et douloureux. Puis il tourna la tête vers eux et leur demanda : « Où est mon fils ? »

Un seul regard à son apparence terrifiante suffit à glacer d'effroi les deux chevaliers – tant était notable le changement survenu depuis la dernière fois qu'ils avaient vu leur ami. Disparu, l'homme juvénile débordant de vigueur et de vivacité, à l'œil vif et alerte, toujours aussi acéré qu'une pointe de lance, qui traversait avidement la vie avec l'insouciance de l'aigle survolant les nuages pour le pur plaisir de planer.

Le personnage qu'ils avaient sous les yeux paraissait avoir vécu des années durant au milieu des ténèbres, démuné de tout espoir et brisé d'angoisse. Un mot de travers, et il pourrait s'effondrer en sanglotant ou entrer dans une rage folle.

« Les hommes passent les collines et les villages par-delà Pelgrin au peigne fin. Nous le trouverons, Sire. » Theido fut le premier à retrouver sa voix. Il tâcha de s'exprimer posément, bien que le spectacle de la détresse de son Roi le perturbât grandement.

« Nous serions revenus plus tôt... » commença Ronsard. Sa voix le trahit, et il se détourna.

« Partez, ordonna alors le Roi.

— Mon seigneur, nous voulons discuter avec vous entre amis. » Theido fit un pas dans sa direction. « Je vous en prie, c'est l'ami qui vous le demande, écoutez-nous.

— Des amis », cracha Quentin. Le mot passa ses lèvres tel un juron. Il porta une main à ses yeux. « Où est mon fils ?

— Il sera retrouvé. Croyez-le ; il *sera* retrouvé. »

Le Roi Dragon décocha un regard furibond aux deux chevaliers. « Croyez-le ! Il me demande de croire que mon fils sera retrouvé ! » Sa voix monta dans les aigus tandis que la fureur prenait possession de lui. « Croire, hein ? Croire en vous ? Croire en le Plus Haut ? Il n'est rien qu'un homme puisse croire. Tout finit par l'abandonner. La jeunesse s'enfuit. L'amour s'affadit. L'ouvrage de ses mains se désintègre – à moins qu'il ne soit détruit par ses ennemis ! »

Le Roi bondit de son siège, attrapa le long tisonnier métallique et se mit à faire les cent pas. « Les dieux, mes amis, les dieux ! Plutôt croire en la température ; elle est moins rouée qu'eux. Les dieux se gaussent de l'homme, ils le font grandir afin de mieux se moquer de lui lorsqu'ils le projettent sous les roues du malheur. Quel bel amusement ! Voyez comme il frémit et se déchire les chairs ! Voyez comme son cœur prend les armes contre lui-même ; voyez comme sa douleur le dévore ! »

Theido et Ronsard ne purent que le contempler lors de cette tirade.

« Le Plus Haut, poursuivit le Roi. Ne me parlez plus du Plus Haut. Il est plus subtil, plus tordu que tous les autres ! Il torture ses victimes au moyen de rêves et de visions de gloire. Il prophétise et promet. Il leur livre leurs ennemis pieds et poings liés et les élève bien plus haut que leur juste place.

» Et puis lors, il reprend tout ! Il arrache le cœur même de l'homme, le dépouille de tout ce qu'il chérit le plus au monde et le laisse choir, sanguinolent, dans l'obscurité ! Voici le Plus Haut, Dieu des dieux ! Et fol est celui qui croit en lui ! »

Sur ce, Quentin jeta le tisonnier. L'objet s'écrasa sur la table et en fit voler un plateau de nourriture froide et intacte. Les ustensiles d'argent s'éparpillèrent à grand bruit sur le sol.

Quentin tituba, se prit la tête à deux mains et s'affala dans son fauteuil, exténué.

Un silence stupéfait s'abattit tel un suaire sur la pièce. Ronsard effleura le bras de Theido, désigna la porte du menton, et tous deux s'en furent sans bruit tout en refermant la porte derrière eux.

XXVII

« Jamais encore je ne l'ai vu ainsi. » Ronsard gesticulait en direction de la pièce qu'ils venaient de quitter. Sa voix n'était qu'un murmure stupéfait. « Il n'est plus lui-même.

— Le fardeau de ses rêves s'est abattu sur lui, et son poids est en train de l'écraser. » Theido secoua tristement la tête.

— Les rêves sont une chose, mais il divague tel un fol !

— S'il éprouve plus que tout autre l'intensité de sa détresse, c'est parce qu'il a cru plus que tous en le Plus Haut.

— S'il tombe plus bas, c'est parce qu'il a volé plus haut, c'est cela ? Si seulement Durwin pouvait être là. Il saurait quoi faire. » Ronsard poussa un énorme soupir. « Ce vieil ermite me manque.

— Oui, et à moi de même. Mais il nous faut faire pour le mieux. Je pense que le sort du royaume dépend de nous.

— Qu'allons-nous faire ? » Ronsard haussa les épaules, impuissant. « Tant que le Prince n'a pas été retrouvé, il n'est pas grand-chose à faire.

— Non, répondit lentement Theido. J'ai l'impression que la disparition du Prince n'est pas seule à le torturer.

— Ou le trépas de Durwin ?

— Ou le trépas de Durwin. Quoique ces deux événements pèsent leur poids sur lui, je crois qu'il pourrait les surmonter, n'était sa perte de foi dans le Plus Haut.

— Qu'y pouvons-nous ?

— Trouver le glaive. » Theido lança un regard ferme à son ami. « Trouver le glaive et le lui rapporter avant que quelqu'un ne s'en empare.

— Entièrement d'accord, messire. Dis-moi seulement comment ce faire, et ce sera fait.

— Je te le dirais si je le savais, tu peux me croire. La seule chose que je sache, c'est que nous devons retrouver ce glaive – et au plus tôt. » Theido se cala le menton dans la main et se perdit un bon moment dans ses réflexions. Ronsard l'observa et attendit.

« Ronsard, finit-il par dire, il te faudra aller seul et entreprendre les recherches.

— Et toi ?

— Je demeurerai ici, près du Roi. Il pourrait avoir besoin d'un solide compagnon à portée de main.

— Il sera fait comme tu le dis, Theido. Mais par où dois-je commencer ?

— Voilà toute l'énigme. Mais je pense avoir un plan qui pourrait nous être utile. Te sens-tu d'humeur à l'essayer ?

— Je ferai n'importe quoi.

— Parfait ; en ce cas, suis-moi. Il n'est nul temps à perdre. »

La première chose dont il se rendit compte en revenant à lui, ce fut un écoulement tiède sur sa nuque. Du sang ? Il leva une main et tâta le côté de sa tête où démarrait le filet.

Le geste lui provoqua des ondes de douleur dans le crâne. Il gémit.

« Toli, êtes-vous vivant ? »

La voix était contenue, mais proche. Il souleva prudemment les paupières, cilla et les referma vivement tandis que la lumière projetait des boules de feu éblouissantes dans son cerveau.

« Ahhh !

— Recouchez-vous. Ne bougez pas », le pressa la voix. Toli tenta de la situer.

Au bout d'un moment, les élancements se calmèrent et il rouvrit les yeux en les protégeant de la main. La pièce de roche nue était plongée dans la pénombre. La lumière, simple rai brillant, provenait d'une étroite ouverture creusée en haut du mur. Il gisait sur un grabat de paille posé sur le sol contre le mur opposé à la fenêtre.

Il tourna la tête de côté ; sa vision se brouilla, mais il distingua la forme agenouillée près de lui.

« Prince Gerin ! Ouille ! Que m'ont-ils fait à la tête ?

— Ils vous ont jeté ici. J'ai craint que vous fussiez mort.

— Quand cela ? » Toli se hissa lentement sur un coude. Le plus infime mouvement lui était douleur.

« N'en gardez-vous aucun souvenir ? » l'interrogea le Prince. Il lui tendit encore le bout de chiffon imprégné d'eau qu'il lui avait appliqué sur le crâne.

Toli le prit et le posa sur son front. « Je ne me souviens de rien. Non – je me souviens être venu au temple et avoir demandé audience au Grand Prêtre. Je l'ai vu, je pense... j'ai parlé avec lui. La seule chose dont je me souviens ensuite, c'est de m'être réveillé ici.

— Le Grand Prêtre ?

— Oui.

— C'est là que nous sommes ? Au temple ?

— Sans nul doute », répondit Toli. Il inspecta la cellule du regard, puis la porte, qui n'avait rien à voir avec la porte d'une geôle de château, bien qu'elle fût de chêne, lourde et suffisamment solide pour empêcher toute évasion. « Ne saviez-vous pas où on vous emmenait ?

— Nenni, il faisait noir. Et ils m'ont mis un bandeau sur les yeux. J'ai eu l'impression de marcher pendant des jours. Puis je fus jeté ici. Il y a des jours de cela. C'est le bandeau, précisa Gerin en désignant le chiffon trempé.

— Je vois. Combien de jours ? » Toli étudia attentivement le Prince, à la recherche du moindre signe indiquant de mauvais traitements.

— Trois, je pense – peut-être quatre. Oui, quatre. Deux avant votre arrivée.

— Je suis là depuis deux jours ? » Cela semblait impossible.

« Oui, c'est le deuxième. Comment vous sentez-vous ?

— Je survivrai. » Toli tendit le bras et tapota l'épaule du jeune Prince. « Vous avez bien fait, jeune damoiseau. Je suis heureux de vous revoir en vie. Comment vous ont-ils traité ?

— Relativement bien. Je mange la même chose qu'eux et reçois de l'eau fraîche. » Gerin scrutait avidement son ami, ravi d'avoir quelqu'un de connaissance avec lui, même s'ils étaient tous deux captifs. « Toli, que s'est-il passé ?

— Je n'en sais trop rien. » Il secoua lentement la tête. Comment puis-je le lui dire ? se demanda-t-il.

« Je sais, pour Durwin. Je me fais du souci pour Père.

— Il va bien. Il vous cherche – il nous cherche. Ronsard et Theido également.

— Pauvre Durwin », s'écria Gerin. Des larmes perlèrent à ses yeux. « Oh, pauvre Durwin.

— Votre père était avec lui quand il trépassa. Il partit serein. »

Gerin renifla et tenta de repousser sa détresse. Mais cela faisait longtemps qu'il était courageux ; à présent qu'un ami était là, il pouvait baisser la garde. Les sanglots montèrent, et les pleurs inondèrent ses joues.

Toli entoura du bras les frêles épaules de l'enfant. « Cela fait du bien de pleurer. Il était votre ami. Il n'est nulle honte à pleurer de chagrin. »

Lorsque le Prince Gerin eut pleuré toutes les larmes de son corps, Toli l'étreignit et lui parla doucement. « Je ne sais pourquoi tout cela est arrivé, mais il est quelque funeste intention derrière, de cela vous pouvez être certain. Les prêtres ne quittent pas le temple pour assassiner et enlever des innocents – en fait, jamais encore ils n'ont agi ainsi. Pour quelle raison ont-ils commencé maintenant, je ne sais. » Il observa attentivement Gerin. « Mais il nous faut découvrir la teneur de leur plan. Réfléchissez, qu'avez-vous vu ? »

Le Prince fit silence un bon moment, puis releva les yeux vers Toli. « Ils étaient six, cinq hommes d'armes et un autre – le chef. Je les ai entendus parler de lui.

— Que disaient-ils ?

— Ils ne l'aiment pas beaucoup. C'est tout. » Il se concentra encore un instant. « Et celui qui nous dit, pour Durwin – il prétendit que le Roi avait occis l'un d'eux sur la route. » Il jeta un regard interrogateur à Toli.

« C'est la vérité. Fou de rage et de douleur, votre père abattit l'un des ravisseurs en chemin. Ce qui lui pèse également sur le cœur. » Toli se tut un instant. « Enfin, c'est fait. Peut-être de meilleures choses sortiront-elles de tout ceci. Il nous faut l'espérer. »

Tous deux discutèrent et se réconfortèrent mutuellement. Le jour, mesuré à l'aune du rai de lumière et de sa progression sur le sol et le mur opposé, s'achevait. Vers le soir, un prêtre arriva avec deux bols d'eau et un grand plateau de nourriture. La porte fut ouverte, le repas glissé à l'intérieur, et l'huis refermé et verrouillé – le tout en un instant.

« Est-ce ainsi qu'ils apportent à manger ? voulut savoir Toli.

— Oui, tous les jours. Je crois qu'ils ont peur que je tente de m'échapper.

— L'avez-vous tenté ? »

Le Prince opina. « Une fois – sur la route. Tarky se cabra et je chus, ou fus attrapé. C'est à ce moment-là qu'il s'enfuit au galop. Ce n'était pas très loin d'ici.

— Un cheval doté de l'instinct de Tarky est capable de rentrer chez lui, à moins que quelqu'un l'attrape et le ramène au Roi. D'une manière ou d'une autre, je pense qu'on aura bientôt l'idée de nous chercher par ici ; le Roi nous trouvera, vous verrez. »

Gerin opina, mais ne dit mot.

Toli lui tapota l'épaule. « N'ayez nulle crainte, jeune damoiseau. Je ne laisserai rien vous arriver. » Les mots se coïncèrent presque dans sa gorge. J'y laisserai peut-être la vie, songea-t-il, mais je ne faillirai pas une seconde fois.

XXVIII

« Que puis-je vous servir, mon cher ? » Milcher essuya ses mains replètes sur son tablier trempé et sourit, bonhomme, à l'étranger. « Vous êtes nouveau venu à Askelon ? »

L'homme blond, vêtu comme un simple travailleur – justaucorps de cuir sur une tunique brune et une immense culotte de même couleur – se pencha sur le bar. « Une pinte de votre bière brune, je vous prie, répondit-il. Êtes-vous l'aubergiste ? »

— Oui, c'est moi l'tenancier. Mais c'est ma femme qu'est la vraie patronne. » Il lui décocha un énorme clin d'œil. « Elle est bien brune, ma bière, et c'est la meilleure de tout Mensandor, selon certains. Pour ma part, c'est celle que je préfère. »

L'aubergiste se détourna un instant afin d'emplir la chope, et le client en profita pour inspecter l'intérieur de la taverne. L'Oie Grise refusait du monde, ce soir. Il y régnait une véritable cacophonie, chose tout à fait normale, mais ce brouhaha était cependant empreint d'une pointe d'excitation. Une atmosphère d'expectative s'épaississait dans la salle, aussi dense que la fumée des multiples pipes qui montait en volutes vers le plafond bas. Les chopes de bière s'entrechoquaient, les hommes buvaient et discutaient d'une voix tendue.

Ronsard l'avait perçue à l'instant même où il avait mis le pied à l'intérieur – cette incertitude anxieuse, énervée. C'était un peu comme si tous s'étaient rassemblés ici dans l'attente d'un événement quelconque, comme si tous savaient qu'il allait se produire, comme si tous l'espéraient.

Bien dissimulé sous son accoutrement de paysan, il n'avait que peu de chances d'être découvert ; il ne fréquentait pas les tavernes et ne vivait plus à Askelon, donc il ne risquait pas de tomber sur quelqu'un de connaissance. Ronsard refit face à Milcher, qui posait sa chope sur le comptoir. « Bizarre, l'ambiance, ce soir, non ? »

— Oui – c'est comme ça depuis deux jours. » Milcher hocha une tête rusée.

« Comment cela ? »

— Viendriez-vous de l'étranger, mon gars ? L'enlèvement ! La disparition de l'épée du Roi ! » Milcher roula des yeux et se pencha plus près. « Ya de la malfaisance là-dessous, mon ami. Les gens font bien de surveiller leurs arrières, si vous voyez ce que je veux dire. »

— J'ai entendu causer de l'enlèvement, lança Ronsard en avalant une gorgée de bière. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire d'épée du Roi ? Je n'ai rien entendu à ce

propos.

— Oh ! » s'écria Milcher. Il s'inclina encore plus, avec la mine de l'homme prêt à divulguer un secret qu'il s'efforce pourtant de celer. « L'épée du Roi a disparu. Nul ne sait où. On dit que le Roi va tomber. Sans l'épée, il ne peut rester.

— Vous n'entendez pas par là l'Étincelant...

— Celle-la même ! Oui messire. De quelle autre épée pourrait-il s'agir ? » Il se tourna vers l'autre personnage qui travaillait au bar. « Otho, viens là. »

Otho se redressa et fixa sur Ronsard un regard mitigé. « Oui ?

— Otho, raconte à ce client l'épée enchantée du Roi. »

Otho ne se lassait pas de dispenser sa science, bien qu'il n'eût pratiquement rien fait d'autre depuis qu'il l'avait appris. Il broda donc avec enthousiasme sur les quelques infimes détails en sa possession, les embellit afin de donner plus de couleur à son récit.

« Oui, je vois ce que vous voulez dire. » Ronsard hocha solennellement la tête lorsqu'il eut terminé. « Cela pourrait se révéler néfaste. Très néfaste, en vérité. Je suis ravi de n'être pas le Roi.

— Il a eu son compte, comme on dit. Je pense pas qu'il restera encore longtemps Roi. Yen a beaucoup qui médisent de lui, à c't'heure.

— Je n'ai rien ouï de semblable.

— Ça commence tout juste. Il y avait un homme ici, hier soir, un gars à la barbe blanche qui venait du nord, d'Obrey. Il a dit que ses pays, ils ont peur du nouveau dieu du Roi Dragon – ce Plus Haut. Ils prennent les armes pour protéger leurs temples.

— Protéger leurs temples ? De quoi ?

— Du Roi ! Le Roi Dragon a dépêché des hommes pour détruire les lieux de culte. » Otho opina d'un air entendu, le visage luisant de plaisir devant la présence d'un auditeur aussi borné et mal informé.

« Ouais, j'ai entendu dire la même chose, intervint Milcher.

— Quel est cet homme – celui qui vous a confié ceci ?

— Il était là hier soir. Nous en a causé. Si vous attendez un peu, il se pourrait bien qu'il revienne. J crois bien qu'il a dit qu'il reviendrait ce soir, s'il était encore à Askelon. » Milcher inspecta du regard la foule alignée sur les bancs et penchée sur les tables de l'établissement. « Je le vois pas, là, mais il viendra peut-être plus tard. »

Ronsard empoigna sa chope. « En ce cas, je vais patienter. J'aimerais bien entendre ce qu'il a à dire. Désignez-le moi quand il arrivera. »

Ils étaient arrivés à la cité en ruine au crépuscule. Les pierres rouges de Dekra scintillaient tel le rubis dans la lumière écarlate, ses flèches délicates et ses tours élancées se détachaient sur le fond bleu sombre des deux. La ville semblait s'être matérialisée comme par enchantement, être tombée directement du ciel, envoûtante.

« Voici Dekra, lança Esme. Jamais encore je n'ai vu pareille chose. C'est si... si différent.

— Elle a une beauté étrange, répondit Bria. Totalement dissemblable des cités que nous érigeons. Les Ariga usaient de méthodes de construction que nous ne savons pas.

— Beaucoup a été accompli depuis la dernière fois que je l'ai vue, commenta Alinea. Il

you a fort longtemps. Mais Quentin m'avait confié que les travaux avançaient à pas de géant. Oui, beaucoup a été réalisé. »

Ils chevauchèrent vers les grilles de Dekra, à présent closes pour la nuit. Mais tandis qu'ils se rapprochaient des immenses vantaux de fer forgé, un garçon fit son apparition et pointa la tête par la porte de la poterne creusée sur le côté du plus vaste panneau. Il disparut de nouveau, vif comme l'éclair, et ils entendirent sa voix. « Des visiteurs ! Ouvrez les portes ! Des visiteurs ! »

Ils patientèrent et, bientôt, les grilles s'ouvrirent en grinçant. L'homme voûté qui les accueillit leur sourit et les fit entrer. « Je suis navré de vous avoir laissés dehors. Nous n'attendions nuls visiteurs cette nuit, sinon j'eus laissé ouvert pour vous. Entrez, entrez. Bienvenue à Dekra ! »

Les voyageurs mirent pied à terre, ravis de quitter enfin leur selle. L'homme referma les grilles et se précipita vers eux. « Venez-vous de loin, braves gens ?

— Nous venons d'Askelon, répondit Alinea.

— J'espère que tout va bien, là-bas. C'est un long voyage ; vous devez être harassés. » Il les observa aimablement, heureux de recevoir ces gens qui lui donneraient des nouvelles du reste du royaume. « J'ai dépêché l'enfant afin qu'il ramène l'un des Aînés. Je suis certain qu'il voudra vous accueillir convenablement. »

En cet instant ils perçurent des voix : ils relevèrent les yeux et virent revenir le jeune garçon, suivi par un vieil homme drapé dans un long manteau. Derrière lui arrivaient d'autres personnages, qui avaient laissé tomber leurs occupations pour venir recevoir les nouveaux venus.

« Ah, Alinea ! Bria ! Comme c'est bon de vous revoir ! Quelle magnifique surprise ! Voyez ! lança-t-il à ses compagnons, La Reine est venue ! Ainsi qu'Alinea ! »

Alinea scruta l'homme et tenta de le reconnaître. Bria intervint. « Mère, vous vous souvenez certainement de l'Ancien Jollen.

— Oh, oui, je m'en souviens très bien. Cela fait si longtemps. Je suis étonnée que vous me reconnaissiez !

— Pas si longtemps que cela – à vous voir, vous n'avez pas changé d'un iota. Vous êtes plus belle que jamais. » L'Aîné s'inclina gracieusement devant les dames. « Et vous, Bria, si votre mère ne se tenait pas à vos côtés, je vous aurais prise pour elle. Vous vous ressemblez tant. Des fleurs issues du même bourgeon. En parlant de fleurs... » Il cligna de l'œil en direction des Princesses, qui gloussèrent.

« Vous nous flattez, messire.

— Nenni, nulle flagornerie, ma Reine. C'est la vérité. » Il tourna les yeux vers Esme, non loin de là. « Et vous devez être la ravissante Esme, sur qui nous avons ouï moult bonnes choses.

— J'en suis fort honorée, messire, et fort impressionnée, car nous ne nous sommes jamais encore rencontrés.

— C'est exact, mais il n'est pas ardu de deviner votre identité. Je garde en mémoire une ou deux occasions où Bria m'entretint de son amie. J'ai compris, à vous voir, que vous deviez être celle-ci. Bienvenue. » Il se tourna ensuite vers Wilkins et les deux chevaliers.

« Bienvenue à tous, amis. » Jollen marqua une pause, observa attentivement ses

hôtes, puis ajouta : « Puissiez-vous trouver à Dekra ce que vous cherchez. »

Le silence régna un instant, puis il claqua des mains. « Bien, maintenant, le Palais du Gouverneur est prêt à vous recevoir. Mon épouse me dit que vous allez partager notre repas vespéral. Mais prenez votre temps ; rafraîchissez-vous de votre voyage. Certains des jeunes gens vont venir vous aider à installer vos possessions.

— Grand merci, Jollen, répondit Bria. Mais je me sens déjà renaître en mettant le pied ici. Nous nous joindrons très bientôt à vous.

— Excellent ! Allez, à présent. Je vais convier les autres Anciens à venir nous retrouver après le repas et nous parlerons – avec votre permission ?

— Oui, je vous en prie. Je n’aurais pu proposer meilleure suggestion. Je pense que cela sera mieux.

— Il est bon d’être de retour ici, fit remarquer Alinea. J’avais oublié à quel point cela ravit le cœur, et combien cela m’a manqué, sans que je susse ce dont je gardais nostalgie.

— En ce cas, je me réjouis de votre venue. Peut-être pourrez-vous demeurer quelque temps avec nous, ma Dame. » Jollen adressa un visage rayonnant à ses invités. « Oui, reprit-il, je suis heureux de votre venue. »

Les visiteurs furent aussitôt conduits par les joyeux habitants de Dekra jusqu’au Palais du Gouverneur, au cœur de l’antique cité restaurée, et la procession s’étira tout au long des ruelles de l’ancienne ruine. Sur leur passage, les Curatak s’arrêtaient pour les voir, leur souhaiter la bienvenue ou se joindre à la cohue.

Esme s’émerveillait de tout ce qu’elle voyait ; tout lui paraissait si étrange, si différent. Les murs embrasés par le soleil couchant aux fresques scintillant de mille couleurs – leurs mosaïques peignaient la vie des défunts Ariga. Les immenses arches, les longues rangées de colonnes gracieusement incurvées – toutes taillées dans la même roche luisante – lui parlaient d’une race majestueuse et exaltée. Les simples lignes sinueuses de leur architecture lui évoquaient un but élevé, une noblesse de cœur et d’âme.

L’effet était pour le moins singulier. Si dépouillé et dans le même temps si juste. Il y avait de la droiture là-dedans, décréta-t-elle. De la plénitude. Mais quelle plénitude ? Elle n’en savait encore rien. Ce n’était qu’en voyant, en expérimentant Dekra que l’on pouvait noter le vide douloureux du reste dumonde.

Partout autour d’elle, les Curatak papotaient comme des enfants heureux, ravis de les voir, d’avoir de la visite. Elle sentit leur enthousiasme rejaillir sur elle telle une pluie d’été, la vivifier, la réchauffer. Elle sentit le début de la fonte du gros bloc de glace qu’elle avait depuis si longtemps enfoui dans le cœur.

Oh, songea-t-elle, quel endroit merveilleux et fantastique. Je suis heureuse d’être venue. Lorsqu’ils parvinrent au Palais du Gouverneur, elle songea « En vérité, voici la cité des dieux. Jamais je ne voudrai en partir. »

XXIX

Aux yeux de Pym, l'intérieur de la citadelle d'Askelon paraissait hautement et inexprimablement éloigné – un peu comme une citadelle divine perchée dans les lointaines montagnes. Il avait souventes fois vu les hautes murailles sévères surgir de la colline rocheuse qui leur servait de fondation, et s'était tout aussi souvent demandé à quoi pouvait ressembler l'intérieur.

Bien sûr, il avait passé les grilles à l'occasion – pour se rendre aux cuisines, où il commerçait avec le personnel du Roi. Mais jamais encore il n'avait été convié à pénétrer dans le château lui-même, et sa proximité ne faisait que piquer plus encore sa curiosité.

Mais aujourd'hui, il allait très certainement être autorisé à pénétrer dans les galeries et les antichambres – peut-être même jusqu'à la Galerie d'honneur du Roi Dragon. Il dit, à contrecœur, au revoir à Tip, car on l'obligeait à le laisser dans la cour de garde, et se détournait afin d'attendre le chambellan qui le conduirait à l'intérieur. Il était venu au crépuscule, une fois sa journée de labeur terminée, en pensant que le Roi travaillait de l'aube à la fin du jour comme les autres, et qu'il aurait plus de chances d'obtenir une audience lorsque le souverain aurait achevé son ouvrage.

En temps normal, Oswald – fils d'Oswald le Vieux, qui s'était éteint quelques années auparavant, tout de suite après Eskevar – n'eut jamais songé à laisser entrer le petit rémouleur, mais l'eut envoyé en droite ligne vers les cuisines. Mais il se mourait d'anxiété pour le Roi. Quentin avait plongé plus avant dans la dépression et ne bougeait plus de sa chambre mal ventilée, qu'il gardait close et aussi sombre qu'un tombeau.

Oswald craignait pour le Roi. Même Theido avait été impuissant à provoquer le moindre changement dans l'attitude du souverain.

Toute chose méritait donc d'être essayée – même un rémouleur qui insistait pour voir le Roi en prétendant qu'il détenait une information d'importance, information qu'il ne délivrerait qu'au Roi Dragon en personne.

« Je suis Oswald, le chambellan du Roi, avait-il expliqué. Que voulez-vous ? »

Pym, qui attendait assis sur un banc sous le porche d'entrée principal, s'était tout de suite levé pour venir à lui. « Noble messire, si c'était un effet d'vot'bonté de m'conduire jusqu'au Roi. Nous aut', on a une chose urgente à confier à Sa Majesté.

— Le Roi, l'informa froidement Oswald dans l'espoir de tirer quelque information de

l'homme, ne reçoit personne qui ne m'ait tout d'abord dévoilé ce qu'il a à lui dire. »

Pym se gratta la mâchoire. « De c'la, j'peux rien dire, messire. Juste au Roi. » Il se pencha plus près, et confia : « Mais j'peux au moins vous dire quèque chose.

— Oui ? » Oswald décocha un regard noir à l'homme, mais celui-ci ne sembla pas le remarquer.

« C'est très, mais alors trèsès important. Voilà c'que c'est.

— Et sur quel sujet cette très importante information porte-t-elle ?

— Ça, j'le dirai au Roi, messire. À personne d'aut'. »

Oswald voyait bien que le personnage désirait obtenir à tout prix une audience royale. Il paraissait inoffensif et, qui sait, le rémouleur avait peut-être vraiment une nouvelle propre à aider son maître, quoique cela semblât hautement improbable. Mais la possibilité existait tout de même et, en ces temps sombres, il fallait saisir la plus infime opportunité.

« Quel est votre nom, messire ? l'interrogea Oswald.

— Pym, messire. Pym je suis, et Pym je resterai.

— Très bien, Pym. Bien qu'il ne me soit pas habituel d'admettre ainsi des gens comme vous, je vais néanmoins le faire. Mais si vous faites perdre son temps au Roi, et à moi le mien par la même occasion, en rapportant quelque sornette ou commérage tels qu'il en court dans chaque village et chaque taverne, je vous jetterai promptement à la porte. Comprenez-vous ? Et vous ne reparaîtrez plus jamais à Askelon ! » Il jeta un regard noir au colporteur. « À présent, désirez-vous toujours obtenir audience près du Roi ?

— Vouï, messire. » Pym déglutit bruyamment.

« Maintenez-vous toujours que votre information est vitale et pour ses oreilles seules ?

— Vouï, messire.

— Suivez-moi. »

Sur ce, Oswald le Jeune tourna les talons et s'en fut. Pym hésita. « Eh bien ? l'interpella Oswald. Venez-vous ? »

Pym hocha la tête et lui emboîta le pas. Ils parcoururent un long corridor ciré au milieu de serviteurs pressés d'accomplir leur besogne. Les murs de pierre lisse et les plafonds de chêne parurent d'origine magique au rémouleur. Il s'émerveilla devant les meubles les plus communs, car ils étaient ameublement de Roi. Ici était la demeure du Roi Dragon, et sous ses yeux étaient les possessions du Roi Dragon.

Ils passèrent moult seuils, moult salles – toutes dotées d'énormes portes sculptées – et galeries tendues de splendides tapisseries. Ils descendirent et gravirent des volées d'escalier, de plus en plus loin vers le cœur du château, et l'excitation de Pym ne fit que croître. Il allait voir le Roi !

Ils finirent par s'arrêter dans un court passage lambrissé de chêne – les appartements royaux. Oswald le guida vers une porte sur laquelle était sculptée et peinte la représentation d'un terrible dragon rouge tordu. Le chambellan posa la main sur le loquet. « Attendez ici ; je vais vous annoncer. »

Pym essuya ses paumes moites sur son fond de culotte, dansa sur un pied, puis sur l'autre. Peut-être était-ce une erreur – peut-être *vaudrait-il* mieux tout conter au

chambellan et le laisser décider si le Roi devait ouïr son histoire. Oui, sans nul doute. Laisse donc le chambellan décider.

Mais Oswald réapparut avant que Pym pût modifier son opinion, et le rémouleur fut poussé à l'intérieur. Oswald le guida à travers une première pièce – où il y avait des chaises, une grande table surmontée de tas de plans de construction et une armure scintillante sur son support – vers une porte située à l'autre extrémité, celle de la chambre du Roi.

Oswald frappa discrètement, ouvrit l'huis et propulsa Pym à l'intérieur. « Sire, voici Pym le rémouleur, qui désire vous voir. » La porte fut prestement refermée derrière lui et lui coupa toute retraite.

Pym avança, les jambes tremblantes, à moitié aveugle par l'obscurité ambiante et le cerveau embrouillé par le fait qu'il était en présence du puissant Roi Dragon. Ce fut presque trop pour lui.

À la tombée de la nuit, la cohue augmenta dans la taverne, et les discussions s'intensifièrent. Au milieu du cliquetis des chopes et de l'atmosphère enfumée de l'établissement, Ronsard, toujours déguisé, écoutait et observait tout son entourage.

Quelque chose se tramait ; il le sentait, le flairait. Qui plus est, tous les consommateurs rassemblés à l'Oie Grise pouvaient également le percevoir. Une impatience exacerbée, une nervosité extrême bouillonnaient juste sous la surface. L'expectative, tout d'abord normale, avait crû encore et encore jusqu'à ce que tous fussent tendus comme des arbalètes. L'anticipation sourdait de chaque voix, dansait dans chaque regard.

Cette nuit, des ennuis s'annonçaient.

Ronsard ait déjà vu une telle humeur agiter les foules. Sur le champ de bataille, elle pouvait dépêcher des troupes furibondes à l'assaut de l'ennemi. Elle pouvait tout aussi bien se retourner contre elle-même et allumer des brasiers de terreur qui faisaient jeter leurs armes aux vétérans les plus endurcis. La façon dont elle tournait dépendait du chef.

Mais qui était le chef, ici ? Il se posa la question. Ce voyageur à barbe blanche dont avait parlé l'aubergiste ?

Ronsard passa incognito de table en table, écouta ce qu'on y disait et tenta de déterminer non seulement ce qui provoquait cette ambiance anormale, mais aussi quel cours elle prendrait lorsqu'elle exploserait.

« Moi j'veus l'dis, lança un homme, les dieux sont furieux.

— C'est la faute du Roi. Même un aveugle pourrait le voir, renchérit un autre.

— C'est point bon de s'opposer à eux. Point bon du tout.

— C'même périlleux ! Périlleux !

— Faut faire quèque chose !

— L'épée est perdue, vous le saviez ? Zhaligkeer est perdu.

— Ouais, les ennuis arrivent. Ça nous a rien apporté que des tracas, tout ça. Qu'est-ce qui allait pas dans les anciennes coutumes, hein ?

— Par les dieux ! C'est les meilleures, les anciennes coutumes !

— L'Étincelant, perdu ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Le royaume n'a plus de Roi ! Voilà c'que ça veut dire ! »

Ainsi disaient les voix. Et de tous les cancans que Ronsard entendit, un le préoccupa plus que les autres : ils savaient, pour le glaive égaré. Les ennemis du Roi l'apprendraient sous peu, s'ils ne le savaient déjà, et alors débuteraient les querelles intestines.

Quentin serait-il de taille à les combattre ? En temps ordinaire, oui. Mais pas maintenant, pas dans son état présent.

Ronsard se rassit sur un banc reculé et observa la salle, comme s'il surveillait un chaudron sur le point de bouillir. Cet étranger, ce Longuebarbe, se montrerait-il ? Et s'il ne venait pas – qu'adviendrait-il ? Ah, qu'adviendrait-il s'il venait ? Ce qui était le plus à craindre.

Ronsard se leva et était sur le point de rapporter sa chope depuis longtemps vide au bar lorsque Longuebarbe entra. Ronsard ne le vit ni ne l'entendit. Il sut qu'il était arrivé à la soudaine tension de la salle, à l'émoi qui crût dans l'atmosphère enfumée.

Le silence s'abattit sur l'auberge.

« Il est là ! lança une voix près de lui.

— Le voilà. C'est l'quidam dont j'te causais.

— Ah, oui. Je le vois.

— À présent, nous allons savoir que faire.

— Longuebarbe va nous dire ce qu'il faut faire ! »

Les murmures tourbillonnaient autour du vieillard nouveau telles des feuilles autour d'un tronc. Longuebarbe s'y mouvait avec aisance. S'il fut conscient de l'émoi provoqué par sa soudaine apparition, il n'en laissa rien paraître.

Ronsard le regarda aller au centre de la taverne et se frayer un chemin jusqu'au bar. On eut pu entendre une mouche voler. Tous les regards étaient braqués sur le vieil homme aux cheveux longs et à la barbe également blancs. Tous regardaient. Tous attendaient.

Puis retentit un cri. « Longuebarbe, l'avez-vous vu ? »

Vu qui ? s'interrogea Ronsard.

Longuebarbe se tourna vers le propriétaire de la voix et répondit sur un ton normal, mais de façon à ce que tous l'entendissent. « Oui, j'arrive de ses appartements. »

Un homme debout non loin le questionna. « Va-t-il changer d'avis ?

— Non. » Longuebarbe secoua lentement la tête, infiniment triste. « Il ne changera pas d'avis.

— Alors il nous faut prendre les choses en main, hurla quelqu'un de l'autre côté de la salle.

— Dites-nous ce qu'il faut faire », intervint un autre.

Longuebarbe leva les mains. « Ce n'est pas à moi de vous dire que faire. Je ne suis qu'un simple citoyen, comme vous. J'ignore les méthodes et les manières de penser des dieux ou des rois. »

La compréhension frappa Ronsard mieux qu'un coup appliqué du plat de l'épée. Le Roi ! Il parlait du Roi ! Quentin était ce fameux « il » mentionné par Longuebarbe.

Mais comment était-ce possible ? Il était des plus improbables que ce vieil étranger eût été autorisé à voir le Roi. Le Roi Dragon s'était lui-même confiné dans ses appartements

et refusait toute visite – même celle de ses plus proches amis, ainsi que le savait parfaitement Ronsard. Cependant l'implication était limpide : Je suis allé voir le Roi, et il ne changera nullement d'avis. Changer d'avis, mais à quel propos ? À quel jeu ce vieux barbon tordu jouait-il ? Quel but poursuivait-il ?

Je dois m'entretenir seul avec lui, songea Ronsard. Il me faut le faire sortir de là et l'emmener en un lieu où nous pourrions discuter à l'abri des oreilles indiscrètes. Il y a bien trop de monde ici. La situation pourrait bien échapper à tout contrôle.

Mais avant que Ronsard pût échafauder un plan, quelqu'un cria : « Détruisons le temple du Roi !

— Par tous les dieux, oui ! Détruisons-le ! » clama un autre.

D'autres voix reprirent l'argument et l'approuvèrent. Les bancs furent renversés tandis que les hommes bondissaient sur leurs pieds. En un éclair, toute la salle fut debout, poings brandis, exigeant la démolition du temple du Roi.

Voici, donc, l'étincelle qui met le feu au brasier, songea Ronsard. *Mais il doit bien y avoir un moyen de l'arrêter.* Il jeta un coup d'œil autour de lui pour repérer un endroit où se tenir, aperçut une table non loin, et bondit dessus.

« Amis ! s'écria-t-il de son ton le plus ferme, le plus autoritaire. Amis, écoutez-moi ! » La clameur qui ébranlait l'auberge s'apaisa quelque peu. « Écoutez-moi ! » Il leva les mains pour demander le silence et dévisagea les visages levés vers lui. Il avait enfin capté leur attention.

« Amis, ce que vous vous proposez de faire est mal. C'est également extrêmement dangereux. Certains d'entre vous pourraient être blessés – gravement blessés. Peut-être même tués. Ce n'est pas une mince affaire que de se révolter contre le Roi. Pensez-vous qu'il ne défendra point son temple ? Combien d'entre vous laisseront vos femmes veuves, ce soir ? »

Ronsard remarqua que certains des regards se détournaient, mal à l'aise. Bien, songea-t-il, cela marche. Mais je dois leur donner un os à ronger, à présent.

« Mandons plutôt une pétition au Roi, suggéra le chevalier. Nous exigerons qu'il nous demande notre avis quant à la construction de son temple. Cette pétition nous servira de voix. »

Des murmures d'approbation parcoururent l'assemblée. Les têtes brûlées furent rafraîchies par la logique sobre de Ronsard. Il se passa une manche sur le visage afin d'en essuyer la sueur.

« Je vous prie, reprit-il sur un ton plus raisonnable, pour votre propre bien et pour celui de vos familles, de vous asseoir ensemble et de rédiger la pétition.

— Quand ça ? voulut savoir quelqu'un.

— Sur l'heure – ici et maintenant !

— Et puis ? s'enquit la même voix.

— Et puis je la porterai personnellement au Roi. » Oui, songea Ronsard, cela marche. Un désastre vient d'être évité ce soir.

Mais alors qu'il se disait cela, un cri retentit depuis l'autre extrémité de la salle. Il releva les yeux et vit Longuebarbe, debout sur une table, pointer un doigt vers lui.

« Menteries ! brailla Longuebarbe. Menteries ! » Avant que Ronsard pût répondre, le

vieux hurla : « Nul ne connaît-il cet homme ? »

La foule grogna en réponse : nul ne le connaissait.

« Ah, vous voyez bien ! hurla Longuebarbe. C'est un des hommes du Roi. Je l'ai vu quand je suis allé voir le Roi ce soir. Il était là-bas. Le Roi l'a dépêché ici pour nous espionner !

— Faux ! Je désire simplement vous aider.

— Laquais du Roi ! vociféra un robuste paysan derrière lui.

— Il est exact que je suis un ami du Roi. Mais je n'en suis pas moins le vôtre. Je vous mets en garde : ne vous dressez pas contre lui sur ce point. Ne prenez nullement l...»

Avant que Ronsard pût terminer sa phrase, il sentit basculer la table sur laquelle il se tenait.

« Menteries ! braillaient-ils. menteur ! On va t'avoir ! »

La table chut, et Ronsard avec elle. Il atterrit sur le flanc, et le choc lui coupa le souffle. Il roula sur les genoux en suffoquant.

Une botte l'atteignit dans les côtes. Un poing le frappa derrière l'oreille. Il tenta de se redresser.

La pièce se mit à tourner. L'air devint irrespirable, et Ronsard eut du mal à reprendre son souffle. Des voix fortes bourdonnèrent à ses oreilles, sans qu'il pût comprendre ce qu'elles disaient. Il était roué de coups de pieds et de coups de poings.

Il se roula en boule afin de se protéger et jeta ses bras par-dessus sa tête. Une table s'écrasa au sol non loin, suivie par des chopes de bière. Une seconde plus tard, la lumière explosa derrière ses paupières closes. Ses membres s'agitèrent convulsivement, puis se figèrent.

XXX

Le repas avait été très simple : pain noir et fromage, viande braisée, légumes frais et fruits. Envoûtée par Dekra, Esme considéra chaque plat comme un festin et en savoura la moindre bouchée.

Elle parla peu durant le dîner mais écouta tout ce qui se disait autour d'elle. Elle fut sensible à la qualité des voix – un chant qui s'élevait, faible mais discernable ; une musique propre à charmer son âme. En arrivant dans leurs chambres de la partie du Palais du Gouverneur réservée aux hôtes, elles s'étaient baignées dans de l'eau limpide et tiédie par le soleil avant d'enfiler les vêtements qu'on leur offrait, des robes blanches surmontées de légères mantes estivales et ceinturées à la taille par de longues écharpes bleues. Puis elles s'étaient reposées sur des lits de plume et s'étaient réveillées fraîches et disposées lorsque leurs jeunes guides étaient venus les chercher.

Lorsqu'elles atteignirent la demeure de Jollen, les étoiles se levaient déjà et des rires ponctués de musique leur parvenaient depuis la cour de la maison. Nombre d'habitants de Dekra avaient été conviés à accueillir les visiteurs de marque. Partout brillaient les lanternes – sur le faîte des murs et pendues aux branches. Une grande table avait été transportée à l'extérieur afin qu'elles pussent s'y asseoir ; les autres s'installèrent confortablement sur des coussins ou des bancs le long des courtines. Une fois le repas terminé, on avait chanté et les Aînés avaient relaté des histoires pour la plus grande joie de tous.

La soirée s'écoula comme un rêve, un rêve de bonheur et de lumière, de plénitude et de sérénité. Une sérénité, songea Esme, semblable à une rivière. Non pas simplement l'absence de souci, mais une confiance absolue en la justesse absolue des choses. Comme une rivière suit son cours, qu'il soit agréable ou accidenté, en acceptant les deux avec une égale aisance, sans jamais autoriser les rochers à contenir son flux, emplissant également endroits creux ou peu profonds, recouvrant tout et poursuivant sa route.

Tout cela, Esme le perçut en regardant et en écoutant : en regardant ceux qui l'entouraient et en écoutant son cœur.

Lorsqu'enfin elles se retrouvèrent seules avec les Anciens – les Princesses avaient été portées déjà endormies dans leurs lits – Bria entreprit de leur narrer la raison de leur venue. Esme attendit de voir comment les Aînés accueilleraient les nouvelles, et leur

réaction.

Ils étaient hommes étranges, ces Anciens, songea-t-elle en les regardant hocher la tête avec gravité ; leur seule présence évoquait une aura de sagesse et de confiance. À peine quelques instants plus tôt ils relataient des histoires amusantes et riaient plus fort que n'importe qui. Ils siégeaient ou se déplaçaient parmi leur peuple sans aucune considération pour leur position élevée – en fait, ils semblaient plus serviteurs que chefs. Mais à présent ils étaient réunis en conseil solennel et absorbaient, attentifs et compatissants, les événements troublés que leur contait Bria. Non pas juges, mais amis solidaires, ils écoutaient attentivement, hochaient parfois la tête, ou la secouaient tristement, mais ils écoutèrent jusqu'à ce que la Reine eût terminé.

«... Et c'est la raison pour laquelle nous sommes venues à vous, conclut Bria. Nous ne savions que faire d'autre. »

Orfrey, qui avait remplacé Yeseph parmi les Aînés, prit gentiment la parole. « Vous fîtes bien de venir. Nous vous aiderons autant qu'il nous sera possible.

— Ah les multiples formes du mal, commenta Patur. Les ténèbres sont des plus inventives dans leur combat contre la lumière.

— Mais finalement impuissantes, ajouta Clemore.

— Oui, aussi longtemps que les hommes refusent de se rendre, renchérit Jollen.

— La bataille fait rage de toutes parts, reprit Patur. Et les hommes sont entraînés dans la mêlée, qu'ils le veuillent ou non. Je vois que les combats sont une fois encore arrivés jusqu'à Askelon et le Roi. Mais il en est toujours ainsi – les ténèbres redoutent les lieux où la lumière brille le plus intensément ; et ces lieux les ténèbres veulent détruire.

— Que pouvons-nous faire ? » s'enquit Bria. Question que se posait également Esme.

« Ceci relève de la responsabilité du Plus Haut, répondit Clemore. Nous allons lui demander de nous guider.

— Au travers de la prière ?

— Oui, en priant, poursuivit Patur. Nous allons veiller et prier pour Quentin, le jeune Gerin, Toli et les autres. En ce qui concerne Durwin, et bien que son trépas nous chagrine, nous allons nous réjouir de son entrée dans le royaume du Plus Haut, et prier pour qu'il soit grandement récompensé. Nous allons commencer immédiatement. »

Sur ce, tous les hommes et les femmes se donnèrent la main et se mirent à prier. Esme, qui n'avait jamais encore prié ainsi, se sentit tout d'abord gênée, puis se détendit et se joignit mentalement aux supplications des Aînés. Tandis qu'elle écoutait, elle perçut une émotion intérieure ; son cœur s'accéléra en réaction aux paroles entendues, mais il y eut autre chose : une présence, invisible certes, mais perceptible. Un peu comme si le Plus Haut était venu s'asseoir parmi eux et pénétrait dans leurs oraisons.

Cette pensée lui fit se dresser les cheveux sur la tête – un dieu qui marcherait au milieu de son peuple ! Étrange. Les dieux étaient distants, peu concernés et vivaient dans leurs montagnes ou leurs temples, servis par des hommes sans jamais servir eux-mêmes, et ne nuisaient ou n'aidaient que lorsque bon leur semblait.

En cet instant, elle se consacra au Plus Haut Dieu en se disant : « Contrairement aux autres personnes présentes, j'ignore tout de vos voies, Plus Haut, mais si vous acceptez de me recevoir, alors je vous suivrai. Car je désire, moi aussi, tout apprendre de vous et vous

servir. »

Esme perçut en réponse une infime sensation d'élévation, comme si son âme était soulevée. Elle sut alors que sa prière avait été entendue et acceptée. Elle agrippa plus fermement les mains qu'elle tenait et sentit son cœur sortir de sa si longue sécheresse et se remettre à palpiter de vie.

Pym se tenait dans la chambre obscure du Roi. Il pouvait l'entendre respirer lentement, régulièrement, tel un animal au fond de sa tanière. Devait-il parler ? Devait-il attendre d'y avoir été convié ?

L'instant parut s'éterniser, embarrassé, et le Roi se taisait toujours. Pym s'éclaircit la gorge en hésitant. Il attendit.

« Eh bien ? » l'interrogea une voix dans le noir. C'était une voix râpeuse, à l'image de celle d'un vieillard. « Que voulez-vous ?

— Je suis venu... » commença Pym.

Mais avant qu'il pût poursuivre, le Roi se mit à hurler. « Je me fiche de savoir pourquoi vous êtes venu ! Partez et laissez-moi ! »

Le rémouleur vit alors la silhouette devant lui se remettre malaisément debout et tituber dans sa direction. Il recula d'un pas, terrorisé. « Sire, je ne vous veux aucun mal. Je voulais dire...

— Sortez d'ici ! Ne voyez-vous pas que je désire être seul ? »

Pym amorça un geste en direction de la porte.

« Non ! Attendez ! Apportez-vous des nouvelles de mon fils ? » l'interrogea le Roi Dragon. Il se rapprocha, agrippa le rémouleur par l'épaule et lui souffla au visage.

Pym se ratatina sous la poigne du Roi et son haleine fétide. « Nan ! J'ai point d'nouvelles, réussit-il à bafouiller.

— Ah ! » cria le Roi avant de le relâcher d'une bourrade qui le projeta au loin.

Pym alla s'écraser contre la porte et y demeura, pétrifié. Le Roi Dragon n'allait tout de même pas l'occire ?

« Qu'est-ce ? cracha furieusement le Roi. Eh bien ? Parlez ! Avez-vous perdu votre langue ? »

Avant que Pym pût réagir, un coup résonna derrière lui, la porte fut ouverte à la volée et le rémouleur chuta de tout son long.

« Sire ! venez vite. Il se passe quelque chose. Des ennuis, Sire. Venez vite. »

Dans la lumière projetée par la porte ouverte, Pym vit alors le Roi – un visage d'un gris de cendre, d'immenses cernes bruns sous les yeux, des joues creusées et émaciées. Il ressemblait plus à un spectre tout droit sorti de sa tombe qu'à un homme de chair et de sang. Était-ce *cela* le puissant Roi Dragon ?

Sans même lui jeter un regard, le Roi se précipita sur le seuil. Pym se remit péniblement debout et jeta un coup d'œil par l'entrée. D'autres voix retentissaient maintenant dans les couloirs. Pym ne leur prêta aucune attention ; il ne pensait plus qu'à sortir d'ici au plus vite et s'éloigner le plus possible avant que le Roi ne revînt et le trouvât encore là.

Il se faufila hors de la chambre, parcourut les corridors désertés du château et finit par

retrouver l'entrée. La nuit, constellée d'étoiles, était fraîche quand il sortit. Tip l'attendait, couché, museau sur les pattes.

« L'est temps d'rentre pour nous aut', Tippounet » lança le rémouleur, toujours secoué par ce qui venait de se produire. Tip remua la queue. « On file direct à l'Oie Grise. »

Il jeta un long coup d'œil en arrière, puis traversa la cour de garde et la poterne vers les grilles de la citadelle. Elles étaient closes, mais un garde veillait près d'une porte plus petite et toujours ouverte.

Sans mot dire, Pym se hâta, passa le tunnel de la poterne éclairé par des torches, puis le pont-levis. Il ralentit le pas en accédant à la rampe, pris par le sentiment d'être un malfaiteur échappé des geôles du donjon et volant vers la liberté. Il suivit les rues et, comme il obliquait vers l'auberge, il entendit un grondement semblable à un roulement de tonnerre lointain apporté par le vent. Il se figea et tendit l'oreille.

Un groupe d'hommes passa l'angle – ils étaient une douzaine ou plus, hurlaient et brandissaient des torches de poix fumante. Ils le bousculèrent dans l'artère étroite tant était grande leur hâte. Un seul regard à leurs faciès tordus, et Pym comprit qu'ils ne voulaient de bien à personne.

Il frissonna en les voyant disparaître dans une rue latérale. Leurs cris résonnèrent longtemps dans les venelles désertes. Pym secoua la tête, dégoûté. « Ouais, les ennuis arrivent, Tip. Maître Oswald disait vrai. Viens, mon vieux. C'pas une nuit à traîner, pour nous aut'. »

Ils regagnèrent vivement l'Oie Grise. Le grondement au loin était toujours perceptible par intermittence ; ce n'était plus un roulement de tonnerre, mais les pulsations d'une bataille juste avant l'inévitable heurt.

XXXI

Au moment où Theido atteignit le site avec sa petite troupe de chevaliers, la destruction était presque totale. Trois murs avaient été abattus et le quatrième vacillait sous la tension des cordes et des pieux que maniaient des vingtaines de citoyens frénétiques.

« Nous arrivons trop tard, mon seigneur », lança le chevalier qui se tenait à la droite de Theido. Son visage tremblotait dans la lueur des torches environnantes. « Désirez-vous que nous les dispersions ? »

Theido observa les hommes qui vociféraient et s'activaient, visiblement pris par la rage de détruire. À cet instant, la rangée supérieure de pierres du dernier mur encore debout céda et s'écroula – avec une telle force que le sol trembla et résonna tel un tambour.

« Non, pas encore, répondit Theido. Quelqu'un pourrait être blessé. Je ne veux la mort de personne ; le mal est déjà fait.

— Il faudrait pourtant faire quelque chose, insista le chevalier. Le Temple du Roi... » Sa voix s'érailla tandis qu'il gesticulait, impuissant, vers les ruines.

« Que voulez-vous que nous fassions ? cracha Theido, furieux. Le forfait est accompli. Briser des têtes ne sauverait rien. Regardez-les – la ville entière est prise de folie ! » Theido fixa la populace. Des cordes sifflaient dans les airs, des pieux ébranlaient la pierre, les cris se muèrent en chant tandis qu'une section entière du mur cédait. Une acclamation retentit. C'était un cri de bête.

Theido reprit la parole avec lassitude. « Envoyez les hommes sur le périmètre afin de les encercler. Lorsque ce sera fait, dispersez-les. Nous ne laisserons pas s'étendre cette insanité. N'hésitez point à user du plat de l'épée. Mais j'exige qu'on ne fasse à personne un mal non nécessaire – compris ? » Le chevalier opina. « Veillez donc à cela. Je retourne au château. »

Depuis les hauts remparts, Quentin assistait, muet de désespoir, à l'assaut contre son nouveau temple. La colline sur laquelle il était en cours d'édification brillait de torches, et il pouvait entendre clairement les cris des citoyens, même si le site se situait à quelque distance de la citadelle. Il vit la masse grouillante se précipiter entre les murs, et il vit choir les moellons de son grand temple.

Ceux qui entouraient le Roi se taisaient, par peur de parler, par peur de ses possibles réactions. La lueur froide et surnaturelle qui illuminait ses traits hagards lui conférait un aspect féroce, quasiment sauvage. Muscles tendus, membres rigides, les veines de son cou et son front saillantes, les yeux exorbités d'horreur – il paraissait prêt à bondir à tout instant par-dessus les murailles, ou à arracher les yeux de quiconque l'approcherait.

Pétrifié, Quentin voyait la ruine de ses rêves prendre forme sous ses yeux. À chaque nouvelle pierre écroulée au sol, un morceau de lui se détachait, et il ne pouvait que regarder et sentir la blessure s'approfondir à chaque nouvelle section de mur détruite.

Lorsque la dernière paroi s'abattit sur la pile de gravats, il se détourna sans mot dire et regagna sa chambre. Ce fut là que le trouva Theido, assis dans le noir.

Le vigoureux chevalier attrapa une torche dans l'antichambre et s'approcha du Roi. Il alluma les chandelles posées sur la table, ainsi que diverses autres autour de la pièce, le tout en silence, comme s'il craignait de perturber les méditations de son monarque.

Lorsqu'il eut terminé, il fixa sa torche dans un support et vint se planter devant le Roi. Quentin ne le regarda nullement ; son regard était braqué sur une scène bien plus lointaine.

« Il n'y avait rien à faire, dit gentiment Theido. Ils seront dispersés et renvoyés dans leurs foyers. »

Le Roi Dragon garda bouche cousue un bon moment. Theido attendit, sans même savoir si le Roi l'avait entendu ou non. Le silence s'étira telle une toile d'araignée.

« Pourquoi ? » finit par demander Quentin. Sa voix fut âpre. Ce simple mot exprima une détresse infinie.

Theido contempla son ami, qu'il savait dévoré intérieurement. Lorsque la douleur se fit trop intense, il détourna le regard. Il ne savait que dire pour apaiser sa peine.

« Avant, il y avait toujours un signe annonciateur, lâcha Quentin, plus pour lui-même que pour Theido. Avant, la voie était toujours désignée clairement – elle apparaissait lorsque j'en avais le plus grand besoin. Toujours. » Dans la lueur des chandelles, les années semblèrent s'enfuir du visage royal. Il reprit l'apparence du jeune acolyte qu'avait rencontré Theido dans la hutte de l'ermite, tant d'années auparavant. Même sa voix retrouva l'intonation plaintive du jeune garçon qui avait perdu son chemin. « Où est-il maintenant ? Où est le signe ? Pourquoi m'a-t-il abandonné ? » Les mots perdurèrent dans le silence, sans réponse.

« Je l'ai vu, vous savez, Theido. » Quentin jeta, pour la première fois, un coup d'œil à son ami. Le reste de sa phrase fut proféré en toute hâte. « J'ai tout vu. En cet instant où Zhaligkeer a frappé l'étoile, lorsque la lumière de la nouvelle ère a brillé sur terre en repoussant les ténèbres devant elle – je l'ai vu.

— Qu'avez-vous vu, Sire ? » Theido le questionna comme il l'eût fait d'un enfant.

« Le temple. La Cité de Lumière que je devais édifier. Le Plus Haut me montra sa Cité Divine. Je sentis sa main sur moi... » Il s'interrompit et fixa tristement Theido. « Mais plus maintenant. Il s'est détaché de moi. Je suis condamné.

— Condamné ? Qui pourrait vous condamner, Sire ? Il est certain que vous avez toujours fait ce que demandait le dieu. Vous, plus que tout autre, avez vécu selon ses règles. Durwin disait que vous étiez élu.

— Marqué, voulez-vous dire ! Marqué pour l'échec. Durwin est mort. Le dieu s'est détaché de moi. Je suis condamné par ma propre main. Je l'ai occis, Theido. Je l'ai fait — moi, le Roi Dragon, je l'ai abattu sans même y penser, comme on le ferait d'un chien enragé. Je l'ai occis, et le Plus Haut me punit de ma faute. »

Theido ne put qu'imaginer que Quentin faisait référence à Durwin. « Sire, vous ne l'occîtes point. Comment pouvez-vous penser une telle chose ?

— Non, c'est la vérité ! Je vous dis la vérité ! hurla Quentin en se jetant à bas de son siège. Je l'ai tué, et la flamme a disparu ! La flamme mourut dans ma main ! La lumière est partie, Theido. Partie. »

Theido dévisagea le Roi, stupéfait par cet éclat. Il n'y comprit rien ; ce n'était que divagation de fol.

Quentin se plaqua les mains sur le visage. Ses épaules commencèrent à tressauter, mais il n'y eut d'abord aucun son. Puis Theido entendit les sanglots monter.

« Noir, cria-t-il, tout est noir ! »

« Ooh ! » gémit Ronsard. Il tenta d'ouvrir les yeux. Un seul lui obéit ; l'autre avait été poché par un coup de pied. Il avait mal partout, et ses côtes l'élançaient à chaque inspiration.

« Là... doucement. Ne vous relevez pas trop vite, messire », souffla une voix à son oreille.

Ronsard tourna son œil valide vers elle et vit Milcher penché sur lui, qui le maintenait par les épaules. « La femme est partie chercher un linge froid pour votre tête. Ne vous faites nul souci. Restez simplement assis. »

Ronsard fit le tour de la pièce du regard. Les bancs étaient renversés, de même que les tables, mais rien ne restait de la cohue. « Où sont-ils ? Où sont-ils allés ?

— Je ne sais, et ne veux le savoir. » Milcher tendit la main vers une cruche et la présenta aux lèvres de Ronsard. « Buvez un peu de ceci ; ça vous éclaircira les idées. »

Ronsard empoigna le récipient, but quelques gorgées de bière fraîche et sentit son picotement sur la langue. La boisson le ranima quelque peu ; il reprit ses esprits. « Qui était-il ?

— Pardon ? » Milcher le dévisagea en cillant.

« Vous savez de qui je parle — ce Longuebarbe. Qui est-il ? D'où vient-il ? » Ronsard fit mine de se redresser, mais l'effort lui provoqua des élancements dans la tête. « Ohh !

— Tout doux, messire. » Milcher le prit sous les bras et l'aïda à se remettre debout.

L'épouse replete de l'aubergiste revint, assit le chevalier sur une chaise et pressa un linge humide sur son front. Ronsard avala encore quelques gorgées de bière. « Regardez-moi ce travail ! » Elle claqua la langue de dégoût.

« Qu'est-ce qui s'est passé, là-d'dans ? » s'enquit une nouvelle voix. Ronsard leva les yeux et vit le rémouleur venir vers lui.

« Y'a eu une émeute, l'informa Milcher. Y se sont monté la tête jusqu'à la crise — et quelle crise ! Jamais j'avais vu un truc pareil. »

Emm fronça les sourcils. « Et pile au moment où j'avais le dos tourné, moi aussi. » On eut cru qu'elle rendait son mari responsable de tout ce qui venait d'arriver. « Ce

gentilhomme, poursuivit-elle en désignant Ronsard, a tenté de leur faire entendre raison, et voyez ce qui s'est passé. Il s'est fait casser la tête pour la peine. »

Pym se contenta d'opiner tristement. Tip pencha la tête de côté et jappa, compatissant.

« Eh bien, intervint Ronsard, ce ne sera pas la première fois que je me fais casser la tête pour le service du Roi. Et certainement pas la dernière non plus, pour dire la vérité.

— Comment cela, messire ? » s'enquit Milcher, suspicieux.

Ronsard se souvint alors de son déguisement et haussa les épaules. « Je suis chevalier du Roi. J'ai pour nom Ronsard.

— Le Grand Maréchal ! s'étrangla Milcher. J'ai souvenance de vous.

— Plus maintenant – mais je suis en mission pour le Roi. Je ne désirais nullement nuire en me travestissant. J'étais venu écouter ce qu'on dit en ville et pensais que les langues se délieraient plus volontiers si un noble n'était pas présent. » Il jeta un regard autoritaire à Milcher. « Bien, maintenant, qui est ce Longuebarbe ? Je veux ouïr tout ce que vous savez.

— Il n'est rien que vous ayez déjà entendu, messire. Il est arrivé ici comme tout étranger. Il a bu un peu, parlé à certains, puis est parti en disant qu'il reviendrait le lendemain. Il avait, selon ses dires, une affaire qui l'obligerait à demeurer quelque temps à Askelon – ainsi que je vous l'ai déjà dit.

— En ce cas, de quoi voulaient-ils parler ? » Il désigna d'un mouvement de menton la foule à présent disparue. « Tous ces "L'avez-vous vu ? A-t-il changé d'avis" ? Cela faisait référence au Roi, j'en suis certain.

— Je ne sais, messire. Je ne sais que ce que je vous ai rapporté. Un aubergiste ne peut être tenu pour responsable de toutes les discussions qui naissent entre ses murs. Je tiens une maison honorable.

— J'en suis persuadé », répliqua Ronsard. Milcher commençait à s'énerver, et il ne voyait aucune raison de s'en prendre à lui ; le cours des événements de la nuit les affectait tous. « Je vais enquêter ailleurs sur ce Longuebarbe. Mais il vous faudra m'informer si vous apprenez autre chose.

— Il le fera, lança sombrement Emm avant d'aider Ronsard à se lever. N'ayez nulle crainte, il le fera. J'y veillerai.

— Je suis navré... commença Ronsard.

— Aucun mal n'a été fait, du moins aucun qui ne puisse être facilement réparé. Rentrez chez vous, mettez-vous au lit et accordez un peu de repos à votre tête », l'interrompt Milcher en le raccompagnant jusqu'à la porte.

Le chevalier sortit dans la fraîcheur nocturne. Les rues étaient vides et silencieuses – un silence bien peu naturel, lui sembla-t-il.

Il sut qu'une quelconque violence avait été lâchée sur le monde ; il pouvait le sentir au plus profond de lui, aussi sûrement qu'il sentait ses ecchymoses. Il entreprit de descendre la ruelle, puis se souvint qu'il avait laissé son cheval dans la grange de Milcher, derrière l'auberge.

XXXII

Bria s'éveilla bien avant que le soleil ne se levât sur les montagnes verdoyantes qui encerclaient Dekra. Elle se vêtit rapidement et s'en fut sur le balcon pour assister à l'aube, qui paraît maintenant l'est d'or pâle.

Un nouveau jour, songea-t-elle. Quelle merveille. Mon enfant s'éveille quelque part en ce jour. Plus Haut, soyez près de lui. Réconfortez-le, et donnez-lui la force de résister. Et donnez également de la force à mon époux. Merci. Oui, grand merci.

Bria sut, avec une indicible certitude, que sa prière avait été entendue et exaucée alors même qu'elle l'exprimait encore. Ici, à Dekra, il était facile de croire que les prières étaient toujours exaucées. Nul mal ne touchait jamais Dekra ; elle seule demeurerait toujours à l'abri des troubles du monde.

Elles avaient prié longtemps avec les Aînés. Il y aurait d'autres oraisons durant la journée, et chaque jour suivant – aussi longtemps qu'il serait nécessaire. De cela elle était reconnaissante, ainsi que de l'amour qu'elle percevait chez les Curatak.

Mais il lui semblait étrange d'être en cette cité, la cité de Quentin, sans Quentin. Auparavant, ils étaient toujours venus ensemble. Elle sourit en se remémorant la manière dont il se précipitait ici ou là afin de lui montrer les choses qu'il faisait, dont il lui désignait partout alentour ce qu'il voyait et planifiait, la toute première fois qu'il l'avait amenée à Dekra. Ils étaient jeunes, amoureux et bientôt mariés. Quentin venait d'être couronné et ses visions pour le royaume brûlaient en lui avec une telle force qu'il ne pouvait rester tranquille un instant.

Ils étaient souvent venus dans les premières années, et puis ils avaient cessé à la naissance de leur premier enfant. Un enfant, puis un autre, et enfin un de plus... il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient songé à faire le voyage vers l'antique cité ruinée, même si maintenant c'était devenu réalisable de par l'âge des enfants.

Mais Quentin avait son temple, à présent. Il était tant pris par son édification – il s'y consacrait corps et âme – qu'il avait oublié Dekra, et l'eut totalement bannie de son esprit n'eût été le trépas de Yeseph. Quelle époque lugubre que ce temps-là. Sans Durwin, Bria ne savait ce que Quentin aurait fait. Les funérailles de l'Aîné Curatak avaient été un événement fort simple, et nullement triste, du moins pas de la manière dont on imagine en général un enterrement. Comme pour Durwin, ce dernier hommage avait été baigné

d'un sentiment de soulagement, voire de joie. Yeseph était un serviteur du Plus Haut, enfin délivré afin de siéger près de l'Unique, de marcher avec son Créateur et se réjouir de sa présence. Quelle tristesse pouvait-il y avoir à cela ?

Pour Quentin, cependant, cela avait été une époque de confusion – principalement due au fait qu'il ne s'attendait absolument pas à la disparition de Yeseph. Ils l'avaient trouvé à sa table, dans cette grande bibliothèque qu'il chérissait tant, tête baissée sur un manuscrit comme s'il se reposait quelques instants avant de reprendre son labeur. La veille, il s'était entretenu avec chacun de ses plus proches amis, comme s'il avait conscience de son trépas imminent et tenait à dire adieu à chacun.

Mais Quentin n'était pas là. Yeseph mourut sans l'avoir revu et ce fut, peut-être, ce qui causa le plus grand chagrin au Roi. « J'aurais dû être à ses côtés », répétait-il encore et encore. Et, à chaque fois, Bria lui avait fait remarquer ses obligations royales, les affaires d'État qu'il devait traiter à Askelon, qu'il n'aurait également jamais pu le prévoir, ce à quoi un Quentin maussade répondait invariablement qu'il n'avait jamais désiré Askelon.

Bria avait poussé un immense soupir de soulagement lorsque Quentin avait commencé l'édification du temple car, presque du jour au lendemain, il avait retrouvé sa fougue. Mais aussi, il n'avait jamais plus fait mention de Dekra, du moins pas de la même manière que naguère.

« Est-ce réellement un endroit différent ? » Bria était à ce point perdue dans ses pensées que la question la fit sursauter. Esme vint s'asseoir à côté d'elle sur le parapet.

« Je ne t'avais point entendue ! Je rêvassais », lui répondit Bria, absente. Elle soupira et sourit à son amie.

« Rien de triste, je l'espère.

— Triste ? Pourquoi triste ? »

Esme haussa les épaules. « Je te trouvais la mine sombre, quoique je sois certaine que nul ne peut ressentir de l'affliction en ce lieu. » Elle tourna ses yeux brun foncé vers la Reine. Bria vit une étincelle s'allumer dans leurs profondeurs voilées.

« Oui, c'est un endroit différent, reprit-elle. On prétend que c'est l'un des derniers lieux de pouvoir sur terre, mais cela, du moins je le pense, a moins à voir avec cela que les gens ne le croient.

— Oh ? » Esme cala son menton dans sa main et fixa un regard rêveur vers les montagnes scintillantes, où la rosée commençait à étinceler sous les premiers rais de soleil. « Quelle est, en ce cas, la valeur de ce que je perçois ici ? Car il est en ce lieu une certaine fascination qui tisse sa magie dans l'âme.

— Cela est facile, répondit Bria. La réponse tient en un seul mot.

— Alors prononce-le, car je désire l'entendre.

— L'amour.

— L'amour ?

— Oui, il est ici un amour que l'on trouve rarement sur terre. Peut-être dans certaines familles, certainement entre un époux et sa femme à l'occasion, mais presque jamais dans l'univers en général. Ici, l'amour gouverne tout. Tout. L'amour, et la présence constante du Plus Haut. »

Esme décocha un regard interrogateur à son amie.

« Yeseph me l'a expliqué, une fois. Il m'exposa que le Plus Haut est réellement présent dans sa création, avec nous. Mais nous le perdons souvent de vue – nous nous détournons de lui si nous ne percevons pas sa présence. Par cela, il voulait dire que nous devons le garder en nous, en nos pensées et nos actes, de peur de l'oublier.

» Car ce n'est nullement l'Unique qui nous néglige, mais nous qui l'oublions. Nous sommes ainsi faits, c'est peut-être un défaut, mais un travers qui rend la foi nécessaire. Et la croyance en le Plus Haut est le plus beau des présents. Par là même, il nous a sauvés.

— Sauvés de nous-mêmes, je vois. » Esme regarda la lumière diurne gagner les deux et les ombres nocturnes désertar les collines boisées tel un voile arachnéen que l'on écarterait. « Serait-ce l'amour qui transforme jusqu'aux choses les plus insignifiantes – le lever de soleil, là-bas, pour commencer – en de tels somptueux ouvrages ? Serait-ce l'amour qui me fait réagir comme si toute mon existence précédente avait été vécue dans l'ombre ?

— Oh, oui ! L'amour, et la connaissance du Plus Haut.

— Mais je ne sais rien du Plus Haut. D'où cette émotion me vient-elle ?

— Au plus profond de ton cœur, tu le connais. Durwin avait coutume de dire que tous les hommes naissent avec la connaissance innée du Plus Haut. Le tout est de passer plus de temps à se souvenir, et moins à oublier ce que nous savons déjà.

— Désormais, proféra Esme, résolue, je vais consacrer mon temps à me souvenir. »

Quentin chevaucha jusqu'aux ruines de son temple dès qu'il fit suffisamment clair. Le ciel était sombre ; des nuages bas recouvraient la terre d'un manteau gris et barraient la lumière du soleil. Un vague crachin humidifiait tout.

Si Quentin savait déjà à quoi s'attendre en parvenant sur le site, il n'en fut pas moins stupéfait en découvrant l'ampleur des dégâts.

Pas un moellon n'était plus empilé sur un autre. Les murs avaient été abattus les uns sur les autres vers l'intérieur – des sections entières de blocs ouvragés entassés, émiettés et brisés par l'impact de la pierre contre la pierre. Les échafaudages de bois et les étais muraux étaient réduits à l'état d'allumettes. Ici et là, une poutre brisée émergeait des décombres, éclatée comme une brindille sous le pied. Les gravats gris-blanc formaient un monticule bombé semblable à un vaste tombeau, le tombeau du Plus Haut. Ou le tombeau d'un Roi.

Quentin déambula dans les ruines, enjamba des blocs écroulés et grimpa sur le tumulus. Il vit des outils éparpillés parmi les débris – une hache de tailleur de pierre, une gâche de maçon, un niveau ; les outils étaient intacts. Il était certainement une leçon en cela, mais elle lui échappait, quelle que fût sa nature.

Lorsqu'il parvint au centre du monticule, il se redressa et observa le désastre. Il était total, à l'exception d'une seule colonne, de la taille d'un homme, qui avait marqué un angle externe du temple. Quentin se fraya un chemin vers ce seul vestige de ses rêves, le contempla tristement, posa sa main dessus et en perçut la surface fraîche et lisse.

Comment tenait-il encore debout ? Comment avait-il été préservé ? Il avait très probablement été omis dans la fièvre de destruction.

Quentin s'appuya contre la colonne, la poussa de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle

grinçât, oscillât et s'écroulât sur le tas. Les pierres se brisèrent et churent sur le reste dans un bruit sourd.

C'est fait, songea alors Quentin. La ruine est totale. Sur ce, il se détourna, marcha vers l'endroit où il avait laissé sa monture, sauta en selle sans regarder en arrière. Alors qu'il descendait la colline au galop, il commença à pleuvoir – une ondée lente et chiche, comme si les dieux se gaussaient de lui en déversant une fausse compassion sur les débris de sa vision naguère glorieuse.

Lorsque la mince bande de lumière commença sa course sur le sol de leur cellule, Toli se leva et entreprit de faire les cent pas. Le Prince Gerin dormait toujours paisiblement, comme s'il reposait dans son propre lit dans le château de son père. Toli le contempla et sourit en songeant qu'il était merveilleux d'être un enfant et de n'avoir qu'une tolérance enfantine limitée pour les ennuis. Mais leur tolérance était-elle si limitée, ou leur endurance était-elle bien plus vaste ? Quoi qu'il en fût, les enfants n'autorisaient tout bonnement pas les ennuis à les dominer très longtemps. Ils les rejetaient comme ils l'eussent fait d'une pelisse non désirée en une chaude journée d'été. À quel moment apprenaient-ils à garder cette pelisse suffocante ?

Au réveil, un plan avait germé en Toli. Il y réfléchissait depuis lors, le tourna en tous sens dans sa tête, l'examina sous tous les angles possibles jusqu'à ce qu'il en fût certain. Lorsqu'il eut pris sa décision, il alla à la lourde porte de chêne et la cogna du plat de la main. Il attendit, puis tambourina encore.

Au bout d'un moment, il entendit quelqu'un se hâter vers la geôle. « Qu'est-ce que c'est ? Silence, lança une voix.

— J'exige de voir le Grand Prêtre !

— Non ! Faites silence — j'ai des ordres.

— J'exige de voir le Grand Prêtre ! C'est mon droit, en tant que prisonnier de ses murs ! » Toli recommença à tambouriner sur la porte.

« Faites silence, compris ? Vous allez nous faire avoir des ennuis à tous deux. La ferme ! » L'homme avait une intonation craintive.

« J'exige de voir... » commença Toli, avant de s'interrompre en entendant glisser le verrou.

La porte grinça sur ses gonds, s'ouvrit en craquant et un garde du temple passa la tête dans l'ouverture. Il avait le faciès gonflé de sommeil et jeta un regard noir au captif « La ferme ! Tenez-vous à réveiller tout le temple et me faire avoir des tracas ? »

Vif comme un chat, Toli bondit et referma la porte en coinçant la tête de l'homme entre le battant et le chambranle. « Aie, brailla le garde lorsque l'huis lui bloqua la nuque.

— Maintenant, vous la fermez et vous m'écoutez, lui asséna froidement Toli. Si vous tenez à votre tête insignifiante, vous ferez ainsi que je vous le dis. Je veux voir le Grand Prêtre sur l'heure. Arrangez cela. M'entendez-vous ?

— Arg... et si je refuse ? » éructa l'homme.

Toli pesa plus fort contre la porte, et sur son cou ; il entendit les mains du garde chercher une prise de l'autre côté. « Alors, répondit-il, je vous attendrai la prochaine fois que vous nous apporterez à manger. Et cette fois, je vous écraserai la gorge avec cette

porte.

— Aarg ! coassa le personnage. Laissez-moi aller... je vais le faire !

— Bien. Vous avez intérêt, sinon la prochaine fois...» Il laissa planer la menace.

L'homme fit la grimace et Toli desserra la pression en reculant quelque peu. Le garde ne perdit nul temps, se libéra la tête, claqua la porte et s'empessa de tirer le verrou.

Toli entendit ses pieds nus claquer sur les dalles tandis qu'il s'enfuyait et eut l'impression d'avoir gagné la partie. Oui, le garde était un couard et allait faire ce qu'on lui demandait. De cela il était certain. Mais le Grand Prêtre ? Il ne serait pas aussi facile à persuader. L'homme était aussi huileux que la pierre sacrée que les prêtres oignaient avec tant de diligence. Il allait falloir le manœuvrer d'une manière totalement autre : non pas avec des menaces, mais des assurances. Et Toli sut ce qu'il allait promettre.

XXXIII

« C'est exactement ce que nous craignons, lança Theido. Ils sont venus en force.

— Combien ? » s'enquit Ronsard. Il avait la joue violacée sous l'œil gauche. Il se tenait rigide tant ses muscles étaient douloureux.

« Six. Et à les voir, ils ont chevauché toute la nuit durant. » Le chevalier élané parlait à voix basse, bien que les portes de la salle du conseil fussent closes et que les gens qui s'y trouvaient ne pussent l'entendre.

« Ils n'ont perdu nul temps, ricana Ronsard. Ce sont des charognards, Theido – des vautours venus se repaître de chair souffrante. » Il décocha, à travers le mur de pierre, un regard furibond à ceux qui venaient d'arriver et patientaient à l'intérieur. « Qu'allons-nous faire ? Le Roi ne peut les recevoir ; c'est hors de question dans son état actuel.

— Peut-être, répondit Theido, pensif.

— Tu ne peux être sérieux ! Songes-tu à permettre au Roi de les affronter ?

— Cela pourrait lui être bénéfique. Un heurt avec ces chacals pourrait l'extraire brutalement de son désespoir.

— Cela pourrait tout aussi bien détruire le peu qu'il lui reste d'esprit. »

Theido opina gravement. « Tu as peut-être raison. Mais je ne sais que faire d'autre. Nous ne pouvons les faire attendre une éternité. Tôt ou tard, ils verront le Roi ; nous ne pourrons l'empêcher. J'ai bien peur que Quentin n'ait d'autre choix que leur faire front.

— Il pourrait succomber...

— Pas devant eux. » Theido secoua la tête en direction de la salle du conseil. « Pas comme cela. Mais ils ont le pouvoir de convoquer un Conseil des Régents. S'ils parviennent à gagner ne serait-ce que cinq personnes de plus à leur cause, ils seront à même de le faire. »

Ronsard opina, tout aussi grave. « Une telle chose s'est-elle jamais produite ?

— Pas de mémoire récente – mais oui. Une ou deux fois. Ils déclareraient le Roi incompetent...

— Ce qui, pour l'instant, ne serait pas difficile.

— Et il leur suffirait de regrouper leurs forces derrière l'un d'entre eux. Ils pourraient causer de plus grandes difficultés – en décidant ensemble qui doit être le nouveau Roi. Nombre de seigneurs orgueilleux se penseront le meilleur choix.

— Nous avons donc un allié répondant au nom de vanité — grâces en soient rendues au Plus Haut ! »

Theido hocha la tête et se passa la main dans les cheveux avec la mine de l'homme qui n'est pas ravi de devoir faire le pas nécessaire, et peut-être fatal, pour traverser un pont branlant.

« Va, le poussa Ronsard avec un petit coup de coude. Cela doit être fait. J'attendrai ici et garderai un œil sur eux jusqu'à ce que tu sois revenu.

— Prie, également, Ronsard. Prie pour que le Roi ait suffisamment d'estomac pour parer cette attaque. »

Pym avançait plus rapidement du fait de l'absence de son chargement habituel, mais les bruits de ferraille de ses pots et outils lui manquaient — c'était son propre accompagnement musical partout où il se rendait. Il essuya son visage trempé de sueur. Au moins il ne pleuvait plus, et le ciel donnait des signes d'éclaircie imminente ; il était déjà bleu à l'est.

« Ah, Tip, t'vois ? lança le rémouleur. On va bientôt avoir le soleil, nous aut'. Ouais mon gars. On aura pus à marcher sous la pluie, hein ? »

Le chien noir redressa la tête vers son maître et aboya une fois afin de lui montrer son plaisir d'avoir repris la route.

« Oui, épouvantable, c'était, Tip. Effrayant, c'est moi qui te l'dis. T'aurais dû voir le Roi — t'aurais vraiment dû le voir. Tout sombre et tout cassé, il était, plus monstre qu'homme, à le voir. Jamais vu personne ressembler à ça ! Non mon gars. Jamais, Tip. L'était enfermé prisonnier dans sa chambre. C'est c'qu'il était — un prisonnier. »

Les yeux de Pym s'arrondirent au souvenir de son audience avec le Roi Dragon. « Qu'est-ce qui peut rendre un homme comme ça, Tip ? J'te l'demande, qu'est-ce qui a pu le transformer comme ça ? Eh ben j'vais te l'dire — cette épée ! Ouais. C'est d'avoir perdue qui l'rend fou. Je l'sais, je l'sais très bien. Pas vrai, Tip ? Oui mon gars.

» Il a perdu son fils, et puis maint'nant son épée et ça l'rend aussi fou qu'un chien mordu par une belette. Oui, c'est ça. Faut qu'nous aut', on rapporte son épée au Roi, Tip. C't'épée qu'on a trouvée, c'est sûrement la sienne — ou sinon, p't'être qu'elle f'ra quand même l'affaire. Faut qu'on lui rapporte, Tip. »

Le rémouleur et son chien avaient quitté l'Oie Grise après un des savoureux petits déjeuners d'Emm, puis avaient emprunté la route qui menait vers Pelgrin, au sud, et donc l'endroit où Pym avait dissimulé sa trouvaille.

« Le Roi a b'soin de son épée, Tip. Et on va lui en donner une, nous aut', pas vrai ? Oui mon gars. » Il avait écouté les discussions dans la taverne et dans la ville — sur le Roi et la perte de son épée — et s'était peu à peu convaincu que l'arme qu'il avait trouvée appartenait au Roi Dragon. Pym avait su la valeur de l'épée dès l'instant où il l'avait vue étinceler dans la poussière. À présent, il voulait la retrouver dans sa cachette et la rapporter au Roi ; tel était le message qu'il avait voulu délivrer à Sa Majesté.

« Mais le Roi était dans un état, Tip. Un état. On pouvait même pas lui causer — divaguait comme un fol. Alors Maître Oswald arrive, y nous dit qu'y a un problème, et nous on file. J'suis sorti tout droit de là-d'dans, Tip. C't'était point la place d'un

rémouleur. Non mon gars. Content de partir, j'étais.

» Et des problèmes, pour sûr qu'y en avait – ouh ! Z'ont détruit le temple du Roi, la nuit dernière, Tip. Écroulé les murs par terre, qu'ils ont. C'pour ça qu'y faut qu'on ramène l'épée. Le Roi en a b'soin, maint'nant, pour sûr. Il en a b'soin tout d'suite. »

À sa manière simple, Pym déplorait les sinistres événements qui survenaient dans le royaume à la suite de la perte du glaive. Selon son raisonnement, s'il le rendait, tout s'arrangerait comme par magie. En cela, il ne différait guère du citoyen commun de Mensandor, persuadé que le pouvoir du Roi reposait dans l'Étincelant, que la possession du glaive enflammé lui conférait le droit de gouverner.

Le fait qu'Eskevar eût lui-même choisi Quentin pour héritier et successeur avait depuis longtemps cessé de revêtir une quelconque signification dans l'imagination populaire. C'était Zhaligkeer, le glaive enchanté, qui avait donné la couronne à Quentin. Sans lui... eh bien, qui pouvait prédire le futur ?

Toli attendait adossé à la porte tout en observant la progression du rai oblong de soleil sur le sol. Il avait commencé à grimper sur le mur lorsqu'il entendit venir les pas du garde. Le Prince Gerin était assis, morose, dans le coin où ils dormaient, le menton dans les mains, les épaules se soulevant et s'abaissant à chaque respiration. « Je reviendrai bientôt, le rassura Toli. Peut-être ramènerai-je la liberté. »

Le verrou couina, les gonds grincèrent et le garde passa son pied dans l'ouverture. « Reculez », prévint-il. Toli recula d'un pas. « Voilà qui est mieux. Il va vous recevoir maintenant. Suivez-moi – et si vous tentez quoi que ce soit, j'ai ordre de vous arrêter par tous les moyens. Compris ? » L'homme frota son cou douloureux ; il portait une ecchymose là où la porte l'avait coincé.

« J'ai compris, répondit Toli. Conduisez-moi au Grand Prêtre. »

Le garde lui fit signe de le précéder, attendit que le Jher fût sorti de la cellule pour tirer le verrou et le guida vers les appartements de Pluell. Un autre garde lui avait été adjoint, dans le cas où Toli eût caressé l'idée de s'échapper.

Ils poussèrent leur captif le long de couloirs aussi sombres, aussi humides que ceux d'un donjon – car la lumière du soleil n'avait pénétré dans le temple depuis un bon millier d'années – jusqu'à arriver devant une grande porte voûtée. Le garde en actionna le heurtoir métallique. « Entrez », lança une voix à l'intérieur.

L'homme ouvrit la porte et poussa Toli dans la pièce. Pluell les attendait, assis dans un fauteuil à haut dossier, vêtu d'une robe de prêtre en fin velours et les mains croisées sur les genoux. « Vous désiriez me voir ? » Il eut aussi bien pu s'adresser à l'un de ses prêtres venu lui demander conseil sur un cas de conscience.

« Ne vous imaginez pas pouvoir vous tenir à l'écart de cette trahison, prêtre », lança Toli. Il avait adopté une voix ferme et autoritaire, et perçut l'effet de ses paroles dans le plissement des yeux du Grand Prêtre.

« Laissez-nous, jeta Pluell aux gardes. Attendez dehors, mais ne vous éloignez pas. » Lorsqu'ils furent partis, il évalua Toli du regard. « Vous ne pouvez penser que ceci fut de mon fait.

— Serpent ! cracha Toli. Vous feriez tout aussi bien de laisser tomber votre

déguisement ; je vois au travers. Vous n'êtes nullement l'instrument innocent de votre dieu. Vos mains sont aussi rouges du sang de l'ermite que celles de celui qui l'a occis ! »

Pluell le contempla, maussade et silencieux, puis se hissa hors de son siège, comme s'il était devenu par trop brûlant pour y demeurer plus longtemps. « Vous ne savez pas, hurla-t-il. Vous ne savez pas... s'il avait vent de notre entretien, eh bien, il... » Le Grand Prêtre s'interrompit brusquement et regarda autour de lui, comme s'il craignait les oreilles indiscretes.

« Qui est associé à vous en cela ? » exigea de savoir Toli en avançant d'un pas.

Pluell leva précipitamment les mains, comme pour parer les coups. « Nenni – je... personne.

— En ce cas, le forfait est vôtre.

— Non ! » Il jeta un regard fourbe sur le prisonnier, puis parut se remémorer sa position. « Vous omettez votre situation présente, reprit-il d'un ton plus maîtrisé. Je suis le Grand Prêtre, et vous êtes sous ma protection.

— Votre protection ! explosa Toli. Vous osez enlever le Prince, retenir le Premier Ministre contre son gré et vous appelez cela votre protection ?

— Rien de tout cela ne fut de mon fait, rétorqua le Grand Prêtre. Avez-vous été blessé ? Le garçon l'a-t-il été ? Non ! Vous voyez bien... je vous ai protégés.

— Laissez-nous partir ! » Les yeux de Toli flamboyèrent, féroces.

Pluell se détourna et s'en fut à pas lents vers l'une de ses tapisseries, comme pour l'examiner.

« Il vous faut savoir, poursuivit le Jher, qu'à chaque nouvelle heure écoulée, la fureur du Roi contre celui qui l'a trompé croît et embellit. C'est un incendie qui consumera tout sur son passage. »

Pluell fixait toujours le motif sans mot dire.

« Réfléchissez ! Il est en votre pouvoir de détourner une partie de la colère du Roi et d'atténuer la sévérité de son jugement.

— Comment ? s'enquit Pluell d'une voix faible.

— Laissez-nous partir, répondit simplement Toli. Laissez-nous partir sur le champ.

— Pour que vous alliez dire au Roi en quel lieu vous avez été retenus captifs, et par qui ? Non ! Ce serait fol de ma part. Tout cela est allé bien trop loin.

— Non pas trop loin – pas encore. Laissez-nous partir maintenant. Ne croyez pas que le Roi n'apprendra pas bientôt où est séquestré son fils. Ses hommes fouillent les collines et les villages par-delà Pelgrin, à l'heure qu'il est. Ils viendront au temple ainsi que je le fis. » Il attendit que ses paroles fissent leur effet. « Laissez-nous partir. »

Le Grand Prêtre parut sur le point de prendre une décision, puis se ravisa. « Non, répéta-t-il. Je n'ose.

— En ce cas, laissez au moins le Prince s'en aller. Je resterai à sa place. De cela, le Roi vous tiendra crédit ; cela l'apaisera grandement. »

Pluell envisagea cette possibilité, hésitant.

Toli poussa son avantage. « Libérez l'enfant. Laissez-le partir avant que le Roi apprenne où il est et vienne à la tête d'une troupe de chevaliers. Libérez le Prince. Je resterai ; peu m'importe ce qu'il adviendra de moi aussi longtemps que le Prince sera libre

et sauf. »

Pluell se tourna une fois encore vers Toli ; il avait pris sa décision. Il ouvrait la bouche pour acquiescer au plan de Toli mais avant qu'il n'eût pu commencer, une voix raila : « Joli discours, pour un chien Jher ! »

Toli et le prêtre firent brusquement volte-face ; aucun d'eux n'avait entendu s'ouvrir la porte. Derrière eux se tenait un vieillard tordu au visage creusé et ridé comme un vieux tronc. Des cheveux blancs flottaient autour de sa tête et une longue barbe de même couleur retombait sur son torse étrié.

« Espèce de misérable asticot ! hurla l'homme en direction du prêtre avant de s'approcher de lui, menaçant. Vous étiez sur le point de délivrer le principicule, n'est-ce pas ?

— Nenni ! En fait, je...»

Toli regarda le mystérieux vieillard marcher sur le prêtre, puis Pluell reculer d'un pas. Qui était donc cet ancêtre qui détenait un tel pouvoir sur le Grand Prêtre ?

Comme s'il lisait dans ses pensées, l'étranger s'arrêta et lui décocha une grimace hideuse. « Alors ? Tu ne reconnais pas ton vieil ennemi ? Mais aussi, tu pensais ne jamais me revoir, n'est-ce pas ? Regarde-moi ! »

Alors cela frappa Toli mieux qu'une botte de cheval, il vacilla sur ses talons. Son esprit s'emballa.

« Nimrood !

— Oui, Nimrood ! Ha, ha ! Nimrood est revenu régler ses comptes. Et tu paieras pour les tourments que j'ai reçus de tes mains, Jher. Oh oui. Tu aurais dû me tuer lorsque tu en as eu l'occasion, il y a longtemps, car j'ai bien l'intention de t'occire – mais pas avant que tout Mensandor ait appris à trembler devant le nom de Nimrood !

— Le Roi vous arrêtera. Vous échouerez.

— Oh, j'ai mon idée, pour le Roi. De grands projets. Ses sujets le verront ramper à genoux devant moi ; le monde entier assistera à son humiliation. Oui, ton valeureux Roi léchera la poussière de mes bottes ; il me reconnaîtra pour maître devant son royaume. » Nimrood rejeta la tête en arrière et éclata de rire, avant de hurler : « Gardes ! »

Les deux gardes jaillirent dans la pièce en se bousculant afin d'obéir au commandement. « Emmenez le prisonnier, ordonna Nimrood. J'en ai terminé avec lui pour l'instant. Emmenez-le ! »

Ils s'emparèrent de Toli et le traînèrent sans ménagement dans la pièce et les couloirs du temple. Tout au long des corridors déserts, Toli put entendre résonner l'immonde rire du vieux sorcier pervers.

Nimrood, songea-t-il, toujours abasourdi de stupéfaction. Nimrood est de retour !

XXXIV

En dépit de son cœur tenaillé de douleur et son total désintérêt pour ses tâches officielles, Quentin eut tout de même la présence d'esprit d'exiger que les nobles se présentassent à lui dans la salle du trône plutôt que dans la salle du conseil. Ce détail subtil leur rappellerait qu'il était toujours le Roi ; ils viendraient à lui, qui les dominerait, du haut de son royal siège de pouvoir. Ils présenteraient leurs revendications depuis une position inférieure.

« Ainsi, ils sont venus, fit-il remarquer lorsque Theido l'eut informé de leur présence. Oui, je les recevrai, mais pas tout de suite. Laissez-les attendre.

— Sire, ils attendent déjà, objecta Theido.

— Eh bien, qu'ils attendent plus longtemps ! rugit-il, avant d'adoucir le ton. Savez-vous la raison de leur venue, Theido ? » Quentin étudia le chevalier. « Oui, bien évidemment, vous la savez – mais même vous avez peur de la dire à voix haute. Ils sont venus me dépouiller de ma couronne. Qu'il en soit ainsi !

— Sire, vous ne pouvez songer à la leur donner !

— Je ne leur donnerai rien, marmonna sombrement Quentin. S'ils ont l'intention d'obtenir ma couronne, ils devront me la prendre par la force. »

Voilà qui ressemble plus au Quentin que je connais, songea Theido. « Quel est votre bon plaisir, Sire ?

— Mon bon plaisir ? » Quentin cracha ces mots et jeta un regard noir à son ami. « Je les recevrai, mais pas en conseil. Conduisez-les plutôt à la salle du trône. S'ils ont suffisamment de cran pour cette querelle, alors ils se tiendront debout. Il est hors de question que je m'asseye avec eux tandis qu'ils me dénoncent face à face. »

Il est bon de le lui retrouver quelque fougue. Peut-être ne se comportera-t-il pas si mal, se dit Theido en quittant les appartements royaux.

Lorsque les nobles furent introduits dans la salle du trône quelques instants plus tard, ils y trouvèrent le Roi Dragon. Et bien qu'il parût émacié, faible et hagard, il avait le visage violemment renfrogné et l'œil coléreux. Il les interpella nommément au fur et à mesure de leur arrivée. « Lord Kelkin... Lord Denellon... Lord Edfrith... commença-t-il, en prononçant froidement chaque nom. Lord Lupollen, ah oui !... Lord Gorloic... Lord

Ameronis, j'aurais pu deviner que vous étiez derrière tout cela. »

Les nobles se dévisagèrent les uns les autres, mal à l'aise. Leurs informations concernant l'état du Roi ne pouvaient certainement être erronées. Mais l'attitude du Roi Dragon les choquait et les rendait nerveux. Que mijotait-il ? Savait-il vraiment le pourquoi de leur venue ?

Les seigneurs allèrent s'agenouiller devant le trône. Quentin les laissa faire, puis lança : « Oh, ne faites point semblant de rendre hommage à votre Roi... Ah, mais ce n'est point le Roi que vous honorez – c'est sa couronne. » Sur ces mots, il souleva ladite couronne et brandit le fin cercle d'or devant lui. « Qui sera le premier à me l'arracher ? Eh bien ? Qui d'entre vous la désire-t-il le plus ? je me le demande. »

Les seigneurs se dévisagèrent de nouveau, coupables. Lord Ameronis fut le premier à retrouver sa voix. « Mon seigneur, vous vous méprenez visiblement sur les raisons de notre demande d'audience. Nous avons appris les nouvelles, et sommes venus...

— Venus pour décider de vous-mêmes la meilleure façon d'enterrer votre Roi, n'est-ce pas ?

— Nenni, mon seigneur, répondit Ameronis, aimable. Nous sommes venus vous proposer toute l'aide possible en ces temps de besoin.

— Menteries ! » rugit Quentin en agrippant les accoudoirs de son trône, prêt à leur bondir dessus. « Je vous connais ! À l'époque d'Eskevar, vous avez joué votre jeu et perdu. Vous pensez maintenant pouvoir tenter votre chance avec moi. »

Cet éclat provoqua des murmures chez les nobles, qui décochèrent des regards blessés à leur souverain non reconnu. Cependant, Ameronis ne se départit point de son calme. Il prit le ton du médecin qui entreprend de calmer un patient rétif « Vous méjugez grandement nos motivations, mon seigneur. Nous sommes préoccupés par votre santé. » Il chercha des yeux un support parmi ses compères, qui opinèrent, la mine sombre. « Des rumeurs nous sont parvenues, Sire...

— Des rumeurs. Les rumeurs sont perpétuelles.

— Le peuple prétend que vous êtes malade, que vous avez été envoûté. Ceci nous inquiète, bien évidemment.

— Bien évidemment, singea Quentin, sarcastique.

— Aussi avons-nous simplement pensé à venir à Askelon aussitôt que possible afin de constater par nous-mêmes la véracité de ces allégations.

— Suffit ! » Quentin bondit de son trône pour en descendre les marches. Il se reprit à mi-chemin et s'immobilisa, puis pointa un doigt accusateur sur Ameronis. « Suffit, vous dis-je. Je sais pourquoi vous êtes venus ! Pensez-vous que votre Roi soit aveugle et faible d'esprit ? Je sais la raison de votre présence : pour voir un fol divaguer et vous disputer sa couronne ! » Il pointa le doigt sur chacun d'entre eux ; l'index se replia et sa main se referma en poing qu'il secoua, défiant, devant leur nez. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix n'était plus que murmure. « Vous ne porterez pas cette couronne, mes nobles amis. Aucun d'entre vous. » Il leur tourna le dos et remonta sur son trône.

Les seigneurs reculèrent d'un pas, comme s'ils voulaient se retirer – tous, à l'exception d'Ameronis, qui était de loin le plus ambitieux et le plus déterminé des six. « Restez ! ordonna-t-il aux autres. Nous ne sommes pas encore arrivés au cœur du sujet. » À

Quentin, il lança : « La nouvelle selon laquelle vous avez perdu votre glaive court dans le pays. Je vois que vous ne l'avez point.

— Oui, cracha le Roi Dragon, amer. Nous y arrivons, à présent.

— Répondez-moi. Où est-il ?

— Je ne vous dois nulle réponse, Lord Ameronis, et ne vous en donnerai aucune.

— Niez-vous qu'il ait disparu ?

— Je ne nie rien. » Le Roi baissa un regard perçant sur l'ambitieux noble.

« Il est donc exact que vous ne possédez plus l'Étincelant. » Ces mots équivalurent à une mise en accusation. « À moins que vous ne me prouviez le contraire en nous montrant le glaive. »

Le Roi Dragon, lèvres serrées, ne répondit mot.

« Très bien, lança Ameronis à l'adresse de ses amis. Vous avez tous vu. Il refuse de répondre quant au glaive et de le montrer. Je dis, moi, que les rumeurs sont exactes, qu'il ne l'a plus ! Je dis que celui qui le trouvera et le brandira sera le légitime Roi Dragon de Mensandor ! »

Sans même attendre une réponse, Ameronis hocha sèchement la tête et tourna les talons. Les autres, muets durant tout l'échange, s'inclinèrent. Lord Edfrith retrouva sa langue. « Avec votre permission, Sire. » Les autres se mirent en devoir de partir, de partir en toute hâte, et s'en furent. Le Roi se retrouva une fois encore seul.

« Oui, laissez-moi, canailles ! Allez ! Suivez le maître de votre choix et trouvez le glaive, si vous le pouvez ! » les interpella Quentin. L'immense porte se referma derrière eux, et le bruit qu'elle fit emplit la pièce vide comme un coup de tonnerre, ou la hache s'abattant sur la tête d'un Roi déchu.

Une jeune fille Curatak débarrassa la table sur laquelle les femmes avaient déjeuné pendant qu'Esme, Bria et Alinea discutaient avec Morwenna, la femme de Jollen. Au cours du repas, leur conversation avait porté sur le labeur continu des Curatak à Dekra, et les progrès effectués dans la restauration de la cité dans sa gloire antérieure.

Si Esme y avait peu pris part, elle trouva l'entretien captivant. Elle en but chaque parole en tournant régulièrement les yeux vers la cité, visible depuis le balcon où elles se trouvaient. Oui, elle parvenait presque à imaginer ce à quoi elle avait ressemblé car là, sous les mains d'habiles maçons et charpentiers, qui travaillaient selon d'antiques plans découverts dans la grande bibliothèque Ariga, de magnifiques bâtiments surgissaient de l'enchevêtrement de pierres et de piliers.

« Il vous faut voir la bibliothèque, disait Morwenna. Je suis certaine que vous la trouverez passionnante.

— Cela me plairait énormément, s'enthousiasma aussitôt Esme. Tout ce que j'ai aperçu de cette superbe cité m'ensorcelle.

— Si vous désirez vous y rendre sur le champ, je serai ravie de vous la faire visiter. »

Esme répondit avant que Bria eût eu le temps de le faire. « Oh, le feriez-vous ? Je ne puis songer à autre chose !

— Oui, renchérit Bria. Je pense que j'aimerais la revoir. » Elle entreprit de se lever, mais Esme était déjà debout. « Il va falloir que vous et moi nous hâtions, Morwenna, rit-

elle, ou c'est Esme qui va nous montrer le chemin ! »

Elles partirent ensemble et suivirent les larges artères sinueuses et pavées de Dekra. Une herbe touffue croissait entre les dalles et des roses moussues roses et jaunes déployaient leurs corolles dans les interstices des pavés. Des oiseaux au plumage bleu voletaient le long des toits et s'égayaient au passage des femmes.

« La bibliothèque est-elle aussi vaste qu'on le prétend ? » s'enquit Esme. Elles venaient d'obliquer et de passer sous une arche qui ouvrait sur une cour étroite bordée d'ouvertures donnant elles-mêmes sur une aire commune plantée d'arbres soigneusement élagués et de petits bancs de pierre.

« Cela, vous en déciderez par vous-même, répondit Morwenna. Je ne sais ce que les gens disent de notre bibliothèque, mais les Ariga étaient de grands érudits, férus de livres. » D'un geste de la main, elle engloba la totalité de la cour. « Il y a là des milliers d'ouvrages. »

Esme cilla et regarda autour d'elle. « Ici ? Où ? Je ne vois nul bâtiment capable d'héberger seulement cent livres, sans parler de milliers. »

Morwenna sourit tandis que Bria expliquait. « Tu es debout sur la bibliothèque, Esme. Elle est souterraine.

— L'entrée se trouve là. » Morwenna pointa le doigt vers une large ouverture voûtée à l'autre bout de la cour, gardée par deux minces peupliers. Elles pénétrèrent dans une vaste pièce circulaire de marbre blanc. Sur les fresques murales, d'imposants personnages vêtus de robes contemplaient les visiteuses de leurs grands yeux sombres et graves. « Ceux-là, nous pensons qu'il s'agit de quelques-uns des chefs Ariga les plus réputés, à moins qu'ils n'eussent été les conservateurs de la bibliothèque.

— Où l'entrée se trouve-t-elle ?

— Sous cette voûte, indiqua Morwenna. Venez. » Elle les guida vers les degrés de pierre qui descendaient dans la salle souterraine et désigna l'obscurité. « C'est ici. Esme, aimeriez-vous descendre la première ? »

Esme observa la volée d'escalier, indécise, puis posa résolument le pied sur la première marche. Aussitôt, les degrés furent illuminés de toutes parts. « Oh ! s'écria-t-elle, surprise.

— J'ai eu la même réaction lorsque je suis venue avec Quentin, rit Bria. Cela semble des plus magiques.

— Vraiment ! » s'extasia Esme, déjà presque en bas de l'escalier.

Lorsque Bria et Morwenna la rejoignirent, elle était debout en bas des marches, bouche bée, regard braqué sur les interminables et vertigineuses rangées de rayonnages, chacune chargée de douzaines de rouleaux de parchemin. Des jeunes hommes les parcouraient, les bras pleins d'ouvrages, sélectionnaient des parchemins ou en rangeaient d'autres.

« Ce sont nos érudits, expliqua Morwenna. Nous traduisons les livres. Tout ce que nous avons appris sur le Plus Haut, nous le devons à nos chercheurs. Les grimoires renferment tous les enseignements des Ariga.

— Sont-ils prêtres, donc, vos érudits ?

— Oui, mais pas dans le sens où vous l'entendez, Dame Esme. Les Ariga croyaient, et

nous aussi, que le Plus Haut Dieu réside parmi son peuple et pénètre toute vie de sa présence. Par conséquent, nous n'avons nul besoin d'un clergé distinct – chacun peut être son propre prêtre. »

Esme inclina la tête, perplexe. « Cela doit prêter à confusion.

— Point ! J'admettrai cependant que cela exige des hommes la responsabilité d'apprendre les voies du dieu et de vivre selon elles. C'est la raison pour laquelle nous avons des Aînés, afin de nous aider, nous instruire et guider notre culte du Plus Haut, Whist Orren. »

Toutes trois commencèrent à longer les étagères de l'immense pièce. Esme, qui s'était attendue à trouver un endroit sombre, moisi et semblable aux tréfonds d'un donjon, fut stupéfaite de constater à quel point la bibliothèque était sèche et plaisante. Tandis que les deux autres discutaient, elle déambula seule parmi les livres, s'arrêtant ici ou là pour suivre du doigt un titre intéressant ou tenter de déchiffrer les mots inscrits sur les rubans d'identification de chaque rouleau. Si elle ne pouvait les comprendre, ces mots l'enchantèrent et la fascinèrent de par la grâce de leur écriture.

Elle parvint à un recoin bordé d'étagères alvéolées emplies de très grands parchemins roulés dans du beau cuir rouge. Un banc de bois était planté au milieu ; Esme se sentit invitée à s'y asseoir, avança vers lui, attrapa l'un des rouleaux, s'installa sur le banc et le déplia.

Elle pouvait toujours entendre Bria et Morwenna discuter à voix basse non loin de là, et se dit donc qu'elle allait céder à sa curiosité et jeter un rapide coup d'œil au parchemin. Celui-ci était lié par une cordelette de cuir, qu'elle dénoua ; puis elle retira la couverture avec soin et découvrit un fin parchemin blanc, aux bords jaunis par l'âge mais parfaitement préservé des outrages du temps. Les doigts tremblants, elle en souleva le crochet de bois sculpté et le déroula. Elle retint son souffle alors que se déployaient devant ses yeux les plus magnifiques dessins qu'elle eût jamais vus.

C'étaient, lui sembla-t-il, les illustrations du texte d'accompagnement, car sous chacun d'eux était une double colonne de la somptueuse calligraphie Ariga. Chaque illustration avait été réalisée en délicates couleurs pastel, des couleurs à peine passées depuis que l'artiste avait trempé son pinceau dedans, il y avait fort longtemps. Y étaient représentés de minuscules oiseaux bariolés et des créatures sylvestres, la vie quotidienne dans les rues de Dekra, une grande scène de rivière débordant de poissons de toutes sortes et d'étranges petits bateaux sur lesquels des pêcheurs lançaient leurs filets, ainsi qu'une multitude d'autres images.

Esme contempla le rouleau, émerveillée, avec l'impression d'être redevenue une enfant qui aurait reçu le présent inestimable d'un livre venu d'une contrée lointaine. Petite fille, dans la demeure de son père, elle avait eu nombre de livres d'images qu'elle chérissait et se faisait régulièrement lire par ses nourrices. En cet instant, elle revécut cette époque précise. Tout ce qui l'entourait devint flou, et elle fut à nouveau la petite fille transportée vers un temps et un lieu lointains.

XXXV

Lorsque Quentin regagna ses appartements, il y trouva Oswald le Jeune, qui l'attendait devant la porte. Un seul regard à la mine décomposée de son serviteur lui suffit pour comprendre qu'un sinistre événement était survenu, événement qu'il allait lui falloir entendre maintenant.

« Eh bien, que se passe-t-il ? » exigea de savoir le Roi. Theido arriva derrière lui en cet instant précis et Oswald, soulagé de ne pas avoir à affronter seul le sale caractère actuel de son monarque, respira plus librement. Il décocha un regard inquiet au chevalier lugubre, qui hocha la tête en retour, comme pour l'encourager à poursuivre.

« J'attends, lança Quentin. Répondez ! » Alors il aperçut le paquet plat que portait le chambellan et le lui arracha des mains.

« C'est arrivé il y a à peine quelques minutes, expliqua Oswald d'une voix rendue caverneuse par la crainte. Un message, Sire.

— De la part de qui ? » Quentin souleva l'objet et en étudia le sceau. « Le Grand Prêtre ?

— Il ne le précisa point, Sire. Je pensai tout d'abord qu'il émanait de l'un des nobles, mais... il était déjà parti lorsque je vis le sceau. »

Incrusté dans la cire verte qui fermait le pli était le cachet que Quentin connaissait si bien : un bol surmonté de deux langues de feu, caractéristique du Grand Temple et utilisé par le Grand Prêtre.

Le Roi brisa le sceau, déchira le paquet et y découvrit une mèche de cheveux, un morceau de tissu bleu et une note. Theido se rapprocha et Quentin, fasciné par les objets qu'il avait en main lui tendit le message. « Lisez ! »

Theido saisit la feuille et la déplia. Il dut faire un effort pour conserver une voix égale tandis qu'il en amorçait la lecture.

Votre fils est, à ce jour, en bonne santé. Ce qu'il adviendra de lui dépend désormais de vous. Nous le retenons captif dans le Grand Temple, et sommes disposés à le libérer ainsi que le Premier Ministre dès réception de votre épée, Zhaligkeer, également appelée l'Étincelant. Il vous faudra venir en personne remettre le glaive au Grand Temple le dernier jour de ce mois à midi, faute de quoi le Prince et le Premier Ministre seront

exécutés à cette heure précise.

« Est-ce tout ? s'enquit Quentin d'une voix à la fois dure et égale.

— N'y est apposée nulle signature, reprit Theido.

— Le messenger est parti, dites-vous ?

— Oui, Sire, parti avant que j'aie eu le temps de le retenir. » Désespéré, Oswald fixa Theido tandis que celui-ci observait attentivement le Roi, inquiet de sa réaction. « J'ai dépêché l'un des gardes à sa poursuite, mais...

— Il faut le retrouver – lancez des hommes à ses trousses. » Quentin se tourna, une expression lointaine dans le regard. « Laissez-moi, maintenant. Tous les deux.

— Je désire rester, Sire, intervint Theido. Autorisez-moi à vous aider...

— Non ! Si vous voulez m'aider, allez, et trouvez ce serpent de messenger. Laissez-moi ! »

Sans plus dire un mot, Theido et Oswald quittèrent l'antichambre et en refermèrent silencieusement la porte derrière eux. « Qu'allons-nous faire ? souffla Oswald, apeuré.

— Ce qu'il a demandé », répondit Theido, absent. Il était déjà perdu dans ses réflexions quant à la matérialisation inattendue de la demande de rançon. « Trouvez le messenger. Il n'a pu aller bien loin. Je vais de ce pas vous détacher quelques hommes.

— Qu'allez-vous faire, mon seigneur ? »

Theido releva brièvement les yeux. « Ne vous préoccupez point de moi ! Remuez-vous ! Vite ! »

Oswald ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa et la referma d'un coup. Theido le rappela alors qu'il se précipitait. « Oswald ! Ne dévoilez à personne le contenu du message. Entendez-vous ? Ne répétez à personne ce que vous avez entendu en présence du Roi. »

Oswald hocha la tête et fila aussi vite qu'il le put.

« Au travail, à présent », lança Theido pour lui-même en brandissant la note qu'il avait dissimulée au creux de sa main. « Il faut absolument que Ronsard voie ceci. »

« L'engeance de vipère ! s'exclama Ronsard en parcourant la missive. L'arrogance insensible ! Il nous faudrait faire s'écrouler ce nid de serpents sur leurs têtes immondes !

— Et, dans le même temps, sur celles du Prince et de Toli ? répliqua Theido. Nenni, ils ont sans aucun doute pris cette éventualité en compte, mon ami. Ils savent que le Roi n'entreprendra rien contre eux tant que son fils demeurera entre leurs murs.

— En ce cas, que faire ? s'enquit Ronsard en relevant les yeux du message chiffonné.

— Trouver le glaive, lança Theido.

— Oui, trouver le glaive. Le royaume entier sera lancé à la recherche de l'Étincelant d'ici peu – si ce n'est pas déjà fait !

— Il nous faut prier, valeureux messire, afin d'être les premiers à mettre la main dessus – et très bientôt. Tu as vu la date ? Il ne nous reste que cinq jours.

— C'est peu, pour ratisser le royaume – nous aurions plus de chances de trouver une perle dans une porcherie !

— Alors nous perdons du temps à en parler. Rassemble immédiatement les hommes –

il faut fouiller chaque demeure d'Askelon et des villages proches.

— Si nous faisons cela, le monde entier saura que le Roi a perdu son glaive.

— Il perdra son fils et son serviteur si nous ne le faisons pas. Le monde le saura de toute façon, et bien assez tôt, ami. Lord Ameronis y veillera ! »

Ronsard hocha tristement la tête. « Il nous faut prier pour qu'il reste suffisamment de gens fidèles au Roi Dragon. Nous pouvons, je pense, compter sur le peuple pour nous assister. »

Theido se détourna pour partir. « Je te rappelle que le peuple a détruit le temple du Roi il n'y a pas deux nuits. Nous pourrions bien passer un mauvais quart d'heure en tâchant de les convaincre de l'aider. Mais nous ferons ce que nous pourrons ! »

Toujours assise, le parchemin sur les genoux, Esme buvait des yeux les dessins colorés du document Ariga. Tandis qu'elle étudiait les minuscules enluminures de chaque tableau, le sommeil la prit. Et si Bria et Morwenna continuaient à discuter non loin, mais hors de vue, leurs voix commencèrent à bourdonner telles des abeilles chargées de pollen en un bel après-midi d'été.

Elle bâilla, soudain envahie d'une irrépressible envie de dormir, comme si on venait de la recouvrir d'une épaisse couverture de laine. Elle bâilla encore, posa le parchemin à terre, puis s'allongea sur le banc et reposa son visage sur ses bras. Ses yeux se fermèrent, et elle plongea aussitôt dans le sommeil.

Il lui sembla avoir pénétré un autre monde aussitôt que ses paupières se furent fermées sur celui-ci, car elle se retrouva debout sur un haut plateau situé dans une contrée anonyme et sombre. Elle se tourna et vit des hommes, le dos chargé de pesants fardeaux, la dépasser et monter vers le sommet du plateau. Elle les suivit à distance et arriva bientôt devant un immense bûcher funéraire ; les charges des hommes étaient des fagots, qu'ils entassaient sur le monticule avant d'aller prendre place dans le cercle qui l'entourait.

Près du bûcher se tenait un vieillard, une torche à la main. Lorsque tous eurent jeté leur bois sur le tas, l'ancêtre projeta son flambeau dessus ; mais si les flammes léchaient les bûches et rampaient entre elles, le feu ne prit point. L'homme récupéra sa torche, frustré, et ordonna : « Plus de bois ! » Les travailleurs s'en furent à la recherche de bois supplémentaire et laissèrent Esme seule en compagnie du vieillard à la torche.

« Que faites-vous, messire ? l'interrogea-t-elle.

— Je construis un phare, répondit l'homme, afin que les gens de la vallée puissent le voir, car ils voyagent dans l'obscurité sans signal pour les guider.

— En ce cas, pourquoi n'avez-vous point allumé le signal ?

— J'ai essayé, mais le bois, vieux et humide, refuse de prendre, lui répondit-il tristement. J'ai demandé à ce que l'on m'apporte plus de combustible, mais il est certain qu'il sera lui aussi trop humide. »

Frappée par la totale futilité de l'entreprise, Esme se détourna. Le paysage se modifia aussitôt. La sombre étendue de terre disparut, et elle se retrouva sur une falaise proche de la mer, où les vagues roulaient sans fin, s'écrasaient sur les rochers et mouraient sur le rivage dans un soupir. Elle regarda et vit s'élever une tour, puis des hommes debout sur

un échafaudage poser des pierres afin de surélever la tour.

Elle se rapprocha et regarda les maçons disposer rangée de blocs sur rangée de blocs, tandis que les carriers entassaient de nouveaux matériaux sur le sol en dessous d'eux. Puis, sans prévenir, un pan du mur de la tour s'inclina selon un angle précaire avant de s'écrouler. Les hommes de l'échafaudage hurlèrent de terreur sous la pluie de moellons.

La tour entière vacilla, et d'autres pans commencèrent à s'effriter ; les travailleurs désertèrent l'échafaudage et coururent se mettre à l'abri de l'avalanche de pavés alors que les murs s'effondraient dans un bruit de tonnerre et plongeaient dans la mer.

Lorsque la catastrophe fut complète, Esme s'approcha de la ruine et s'adressa à l'un des travailleurs. « Pourquoi la tour a-t-elle chu ? »

Il secoua la tête et pointa le doigt. « Voyez, les fondations en sont anciennes et meubles ; elles s'affaissent lorsque nous bâtissons dessus.

— Si les vieilles fondations ne tiennent pas, pourquoi n'en construisez-vous pas de nouvelles ? » Si Esme ne connaissait pas grand-chose dans ce domaine, cela lui paraissait cependant évident.

Mais l'ouvrier leva une main et se mit à gémir. « Nous n'avons nul maître afin de nous montrer comment établir de nouvelles fondations !

— Où votre maître maçon se trouve-t-il ? » Esme jeta un coup d'œil alentour et ne vit personne susceptible d'assumer la direction des travailleurs. L'homme ne répondit mot et se contenta de hausser les épaules en secouant la tête. Alors Esme lui dit : « Je trouverai un maître maçon qui saura vous montrer comment bâtir, et vous l'amènerai... » Elle s'interrompit, car l'homme et la tour avaient disparu telle la fumée dans le vent, et elle ne se trouvait plus sur une falaise près de la mer, mais dans un marché animé, où les fermiers vendaient leurs produits et les marchands leurs ustensiles.

L'endroit bruissait de vendeurs et d'acheteurs, elle entendait autour d'elle un brouhaha de voix discutant de prix et de qualité de marchandises vendues ou achetées. Elle passa devant l'étal du boucher et le vit trancher une carcasse, émincer la viande autour d'un gros os. Avec un clin d'œil dans sa direction, le boucher, vêtu d'une longue robe sombre, prit l'os et le jeta loin de l'étal, où des chiens affamés venus des quatre coins du marché se le disputèrent.

Les chiens fondirent sur l'os et commencèrent à se battre, le premier le saisissant avant de se le faire voler par un autre. À chaque fois qu'un chien parvenait à l'attraper entre ses mâchoires, un autre congénère plus costaud le lui arrachait.

Une foule se rassembla afin d'assister au combat tandis que des grognements sauvages emplissaient les airs. « Arrêtez-les ! hurla Esme. S'il vous plaît, que quelqu'un les arrête ! »

Mais les spectateurs ne lui prêtèrent aucune attention, et les chiens se battirent encore plus féroce. Elle enfouit son visage dans ses mains et se détourna, mais les bruits terribles s'intensifièrent et, lorsqu'elle regarda de nouveau, elle ne vit nul os sur le sol, mais un carré de tissu dans la mâchoire des chiens. Chacun en avait un coin dans la gueule et tirait, crocs refermés dessus en un furieux effort pour l'arracher aux autres chiens. Et, sur le tissu, Esme aperçut un blason représentant un dragon rouge tordu.

« Arrêtez cela ! hurla-t-elle. Arrêtez ! »

XXXVI

« Fichtre, Tip, l'trajet est bien plus long qu'on l'croyait, pas vrai ? Ouais, bien vrai. C'paraît toujours plus long quand t'es pressé. Bien vrai. » Pym leva les yeux vers le ciel et évalua l'heure à la position du soleil. « On est pas loin d'midi, Tip. Ç'logique, j'ai faim. Nous aut', on aurait bien dû s'emporter un morceau à manger. Un p'tit bout du pain frais d'Emm et une pinte de bière, v'là c'qu'y faudrait, pas vrai ? Et pis un beau nonosse pour toi, mon Tippounet. Ouais. »

Le chien noir agita la queue au son de la voix de son maître et continua à trotter près de lui, tout en dressant régulièrement les oreilles lorsqu'un lapin ou un écureuil agitait les fourrés le long de la route. Mais Tip ne leur donnait point la chasse et se contentait du plaisir d'avancer près de son maître, de presser de temps à autre sa tête contre sa main et de recevoir en échange une petite tape affectueuse entre les oreilles.

Alors ils arrivèrent en un lieu qui parut en quelque sorte familier au rémouleur. « Eh, là, Tip. C't'ici, j'en suis sûr. Qu'est-ce que t'en dis, hein ? Ça y ressemble bien, non ? Oui, c'est bien ça. » Pym inspecta rapidement la route du regard, afin de s'assurer qu'il n'avait pas été suivi ainsi que de l'absence d'autres voyageurs.

Il constata qu'ils étaient bien seuls et s'engouffra vivement dans la forêt, au travers d'un bosquet d'ifs derrière lequel s'éclaircissait le bois et serpentait un sentier.

« T'es sûr qu'c'est là, Tip ? J'en sais fichtre rien, si tu veux savoir. Au début j'croyais. Maint'nant j'en sais plus rien. » Après avoir rôdé quelque temps entre les arbres, Pym décréta qu'ils ne s'étaient pas souvenus du bon endroit, retourna sur ses pas, regagna la route et repartit.

« Ah ! s'écria-t-il un peu plus loin. On doit y être ! Oui, comment j'ai pu oublier ? » Ils obliquèrent une fois encore dans la forêt, pour se retrouver complètement désorientés peu après. « Non, mon gars. » Mains sur les hanches, Pym se tordit le cou vers les arbres qui l'entouraient. « C'point là. Jamais de la vie, Tippounet. On r'tourne en arrière. »

Le soleil de midi dansait au travers du dais de branchages, et ils regagnèrent la route dans un patchwork d'ombres fraîches. Plus ils avançaient, plus les certitudes du rémouleur s'amenuisaient. « J'sais point comment j'vais jamais l'retrouver, Tip. On dirait que j'arrive point à reconnaître l'endroit. Ça r'semble à rien que j'me souviennne, tout ça. » Il s'immobilisa et scruta les alentours. « J'sais plus quoi faire, Tip. C'qu'y nous faudrait, à

nous aut', c't'un signe. Oui mon gars, c'est bien ça. Un signe ! »

Il était à tel point absorbé par cette idée qu'il joignit illico les mains et les leva vers les deux. « Écoutez-moi donc, vous, les dieux ! » Sur une soudaine intuition, il ajouta : « Et pis surtout vous, le dieu, quel qu'il soit, que sert le Roi Dragon. J'sais bien qu'vous serez l'plus concerné par le Roi, alors écoutez-moi, vous, même si j'sais point vot'nom. »

Pym s'interrompit, réfléchit à la meilleure manière de faire et hocha la tête. « Vous voyez, le Roi a perdu son fils – enlevé, qu'il a été, oui. Et il a besoin d'son épée pour récupérer l'enfant. Bien sûr, j'suis pas certain que l'épée qu'on a trouvée, nous aut', c'est celle du Roi, mais ça s'pourrait bien – c'vraiment une belle arme.

» Maint'nant, j'ai mis cette épée dans un endroit bien caché, voyez. L'ennui, c'est que je l'retrouve point. J'reconnais plus le lieu, vrai – moi qui parcours cette route depuis plus de vingt ans. C'pour ça qu'j'ai b'soin de votre aide. Juste un p'tit signe pour me montrer le chemin de l'épée – où j'l'ai laissée, en fait. »

Le rémouleur baissa les mains, réfléchit un moment, puis les releva. « Ç'pas pour moi, ç'pour le Roi, vous voyez. Des ennuis graves, il a, et il a b'soin de son épée – ou plutôt ça lui f'rait point d'mal de la retrouver. Et comme vous êtes son dieu, p't'être que vous pourriez m'envoyer un signe. Je veux dire, si vous vous souciez des ennuis des mortels, bien sûr. »

Pym se tut et rabaissa les mains. « Eh bien, Tippounet... commença-t-il, mais le gros chien noir se mit à japper et l'empêcha de poursuivre. Chutt ! Qu'est-ce qu'y a, mon gros ? Hein, Tip ? C'est quoi ? »

Un cerf noir surgit d'une immense haie d'ajoncs. Les aboiements de Tip redoublèrent, mais le cervidé, au pas lent et au port régulier, tête haute et bois scintillant tel l'argent sous le soleil, ne parut nullement s'en offusquer. Le gracieux animal traversa la route à quelque distance devant eux, une douzaine de pas, puis s'immobilisa et fixa l'homme et son chien.

Tip jappa de nouveau, langue pendante, pattes raides et poil hérissé. Pym lui posa une main sur le garrot. Le cerf pénétra de nouveau dans la forêt, majestueux, presque pompeux, puis s'arrêta pour les regarder une dernière fois – comme pour leur dire « Suivez-moi, si vous l'osez. » Enfin il leva ses antérieurs, bondit par-dessus un fourré d'aubépine et s'en fut.

Tip ne put résister plus longtemps. Il se mit à aboyer furieusement, secoua la tête et se libéra de la prise de son maître ; la chasse était ouverte. « Tip ! Reviens ici ! » hurla le rémouleur. Tip parvint devant le fourré, y fit halte pour lancer un bref aboiement à son maître, puis s'y faufila à la suite du cervidé.

« Par la barbe des dieux ! marmonna Pym, j'sais point c'qui lui prend, à c't'animal. » Il pouvait l'entendre japper, excité, et malmener les broussailles tandis qu'il pourchassait sa proie. Dans un soupir, Pym s'infiltra dans les buissons afin de récupérer son chien qui, s'il n'avait aucune chance d'attraper le cerf, ne renoncerait pas facilement pour autant.

Il s'empêtra dans les broussailles, déboucha en trébuchant sur le chemin et se hâta vers les bruits de la chasse improvisée. Le sentier qu'il suivait s'élargit en arrivant à un endroit où s'élançaient de vieux arbres géants à la ramure tellement étendue que rien ne poussait dessous : d'énormes et antiques châtaigniers, des chênes et des noyers. Il ne

s'arrêta point pour bée devant, mais poursuivit sa route tête baissée en appelant Tip. Alors, sans prévenir, les jappements cessèrent. Pym plongea dans une ravine peu profonde, puis dans un carré de lierre grimpant, releva les yeux et se retrouva dans une cuvette abritée.

Devant lui, assis sur son derrière, un Tip essoufflé remuait la queue. Un peu plus loin le cerf, tête haute, arborait sa couronne de bois avec autant de majesté qu'un Roi et les contemplait, impavide, de ses immenses yeux sombres et liquides. Sous le regard du rémouleur, le cervidé leva un sabot et en donna un petit coup à une pierre – une pierre blanche posée sur une pile bien nette d'autres pierres blanches.

« Tippounet, souffla Pym, presque suffoqué. Regarde ça ! Le cerf nous y a amenés tout droit ! »

Le cerf pivota, les fixa encore une fois l'air de rien, puis baissa la tête et s'éloigna en trottant allègrement tandis que sa silhouette gracieuse se fondait dans la forêt environnante avant de disparaître.

Pym s'approcha à pas lents de l'endroit où s'était tenu l'animal. « Oui, mon gars. C'est bien là, Tip. Regarde là, v'là les pierres qu'on avait empilées, nous aut', pour le marquer, et pis v'là l'coudrier. » Il inclina la tête afin d'observer l'arbre imposant, puis le contourna afin de trouver le trou dans son tronc. Alors Pym prit une profonde inspiration, fourra sa main dans la cavité et tâtonna.

Ses doigts se refermèrent sur le vide. Son cœur lui remonta dans la gorge. Partie, songea-t-il. Y'a un quidam qui l'a prise ! Il enfouit sa main plus avant dans le tronc, étendit les doigts et palpa l'intérieur doux et humide de l'arbre, mais d'épée point. Frénétique, il enfonça tout le bras dans le creux et fourragea dans les tréfonds de la cachette, sans rien trouver que du bois pourri et spongieux. « Elle est partie, Tip ! cria-t-il, désespéré. L'épée n'est plus là ! »

À l'instant même où il allait renoncer, le bout de ses doigts effleura une surface plane. « Qu'est-ce que c'est ? » marmonna-t-il, avant d'enfoncer le bras aussi loin que possible, debout sur la pointe des pieds, tellement crispé que la sueur dégoulinait sur son visage et son cou.

Sa main se referma sur un objet dur et froid. Il soupira. Était-ce possible ? Oui ! C'était l'épée ! Le rémouleur retira lentement sa main, et le coudrier restitua son trophée – un long et étroit ballot emmaillotté de chiffons.

« La v'là, Tip ! On a r'trouvé l'épée, nous aut' ! Oui, oui ! R'garde-là, Tip, la v'là enfin ! » Il berça le paquet contre lui puis, juste histoire d'être certain, jeta un coup d'œil dans les plis du tissu. Il aperçut un scintillement et le début d'une inscription sur la lame. « C'bien la bonne épée, Tip. La bonne, celle qu'on avait laissée derrière, nous aut'. Oui mon gars. » Il inspecta les environs du regard, avec la mine coupable d'un grippe-sou qui craindrait d'être découvert en train d'admirer son magot. « Mais nous aut', faut pas qu'on reste ici, mon gars. Faut qu'on r'tourne vite fait à Askelon et qu'on r'mette cette épée dans la main même du Roi, pas vrai ? Bien vrai, hein ? Droit dans la main du Roi. »

Tout en disant cela, le rémouleur sortit un bout de ficelle de sa poche, l'enroula autour de la poignée du glaive, en fit une boucle et passa son bras dedans. Il bascula l'arme imposante sur son épaule, se remit aussitôt en mouvement et reprit le chemin du château

d'Askelon afin d'offrir son présent au Roi.

À quelque distance de là, sur la route d'Askelon, là où Pelgrin s'éclaircit et laisse la place aux collines arables, un poney brun sans cavalier errait dans un champ de jeune maïs tout en s'arrêtant ici ou là afin de brouter la tête tendre des plantes. Son intrusion n'était pas passée inaperçue, puisqu'une paire d'yeux vifs avait repéré l'animal à distance et que le garçon à qui appartenaient ces yeux se frayait lentement un chemin à travers les pousses pour intercepter le cheval.

Renny se força à avancer pas à pas, à passer une rangée après l'autre, alors que son cœur lui hurlait de courir et de capturer illico la merveilleuse créature qu'il avait devant lui. Un cheval ! Qui aurait pu le croire ! Un cheval, se promenant librement dans le champ de son père. S'il pouvait l'attraper... non, il *l'attraperait*, et il posséderait un cheval bien à lui !

Il en était près, à présent, très près. Le poney grignotait les feuilles nouvelles, inconscient de la présence du garçon. Renny rampa plus près et attendit. Le cheval brun se rapprocha de quelques pas et s'arrêta pour mâchonner quelques épis de maïs à peine formés. « Chttt... souffla le garçon, presque dans un soupir. Là, tout doux. Chhtt... »

Il tendit la main afin de s'emparer de la bride. Tarky perçut le mouvement, secoua vivement la tête et recula quelque peu en hennissant. « Tout doux, maintenant, l'apaisa Renny. Calme... j'veis pas te faire mal. Faut pas avoir peur. On t'fera aucun mal. » Il s'approcha lentement, tandis que le poney reculait pas après pas en secouant la tête, rétif Renny se rapprocha peu à peu en murmurant des paroles de réconfort à l'animal. Mais Tarky, que des jours à galoper en tous sens dans la forêt avaient rendu ombrageux, se maintint juste hors de portée, puis, fatigué par le jeu, finit par se détourner en vue de s'enfuir au galop. L'enfant se rendit compte que c'était maintenant ou jamais et plongea tête la première sur la bête. Tarky hennit de surprise et tenta de l'esquiver. Mais les doigts vifs et désespérés saisirent la bride pendante. Le cheval bondit de frayeur et se cabra en secouant la tête ; mais il était maintenu par un jeune maître plus déterminé encore, et Renny refusait de renoncer à sa trouvaille. Il se remit sur pied vaille que vaille et resserra sa prise sur la bride tandis que son cœur cognait d'excitation.

Puis, comme s'il l'avait fait sa vie durant, le fils du fermier conduisit sa capture le long du flanc incliné de la colline menant à la maison. Tarky s'apaisa sous son toucher et se laissa entraîner paisiblement.

Lorsqu'ils atteignirent la bâtisse rudimentaire, l'enfant lâcha un hurlement sauvage, qui attira aussitôt ses parents dans la cour. « Regardez c'que j'ai trouvé, leur lança Renny, très fier.

— Où t'as eu ça ? » l'interrogea son père, une fois qu'il se fût remis du spectacle de son propre fils amenant un beau cheval, déjà sellé et bridé, dans sa cour.

« Dans quel coin de cette terre ? fit écho la mère.

— Je l'ai trouvé, répondit Renny. J'l'ai trouvé en train de manger du maïs dans not'champ. »

Le fermier contempla sa femme, interdit, et elle lui retourna une expression d'ahurissement similaire. Ils n'eussent pas été plus surpris si le poney s'était

brusquement matérialisé devant eux. Et là se tenait, en chair et en os, leur fils accompagné de cette créature – chose pour le moins incroyable.

Afin que nulle incompréhension ne subsistât quant à sa revendication ou ses intentions, Renny annonça, ferme : « L'est à moi. Je l'ai trouvé – il est à moi, et je l'garde. »

Son père se rapprocha et leva une main pour caresser le flanc du poney. « C't'un bien beau cheval – y'a pas de doute. Mais il est point d'chez nous.

— C'est l'mien, maintenant. » Renny resserra sa prise sur les rênes et carra la mâchoire, déterminé. « J'le garde, répéta-t-il tout aussi fermement.

— C't'une monture de noble, observa le fermier tout en examinant la finesse du cuir de la selle. L'est point d'chez nous. »

L'enfant jeta un bref coup d'œil implorant à sa mère, sa lèvre inférieure se mit à trembler. La brave femme se rapprocha et lui posa une main sur l'épaule. « Ce que veut dire ton père, Renny, c'est que celui-là doit être rendu à son vrai maître.

— Et le plus tôt sera le mieux, renchérit son père.

— Chuis son maître, maint'nant, insista Renny, les yeux pleins de larmes. L'est à *moi*.

— Nenni, fils », intervint gentiment sa mère. Elle tapota doucement son épaule et repoussa la mèche de cheveux qui lui retombait sur les yeux. « Quelqu'un va venir le chercher. Si tu l'gardes, ils l'emmèneront.

— Par la force, ils le prendront. Y peut pas rester.

— Mais... j'l'ai *trouvé* ! », pleurnicha Renny. L'injustice de la chose le frappait amèrement. Se faire ainsi dérober son cheval, à l'instant même de son triomphe... voilà qui était par trop insupportable.

Le fermier fronça les sourcils et se détourna vivement. Renny sanglota et sa mère le consola en tâchant d'apaiser la blessure. « J'sais c'que tu peux faire ! lança-t-elle, rayonnante. Ramène le ch'val à Askelon – là-bas, les gens sauront à qui il appartient. J'ai dans l'idée que si tu l'ramènes vite, y'aura une récompense pour toi. »

Au mot de récompense, Renny cessa de renifler et s'essuya les yeux de la main. « Une récompense ?

— P'tête ben. »

Son père fit volte-face. « Eh ben, la v'là, la solution ! Emmène-le à Askelon et demande ta récompense. Tu pourrais bien rapporter une pièce ou deux, un bel animal comme çui-ci. Un homme devrait être grandement content de l'retrouver, et y s'pourrait bien qu'y donne une belle gratification en échange.

— J'pourrais l'monter ? s'enquit Renny, non sans hésitation. L'monter jusqu'à Askelon ? »

Le fermier jeta un coup d'œil à sa femme et se gratta la mâchoire. « Eh bien, Renny, je suis pas...

— J'sais comment monter ! intervint rapidement Renny. C'est l'Roi Dragon en personne qui m'l'a appris, tu t'souviens ?

— Par tous les dieux, c'est vrai, acquiesça son père. Mais c't'un long voyage, et y faudra que tu r'viennes tout seul à pied.

— J'm'en fiche, s'exclama Renny. J'pourrais le prendre ? S'il vous plaît ?

— Si ta mère dit oui, je le dis aussi », finassa son père.

La femme vit la flamme qui dansait dans les yeux de son fils et n'eut pas le cœur de l'éteindre. Elle hocha lentement la tête. « J'veis te préparer un baluchon, pour que t'aies point faim en route. » Elle se détourna et regagna la ferme.

« J'veis l'monter tout l'chemin jusqu'à Askelon ! pavoisa Renny. Et pis j'veis réclamer ma récompense ! »

XXXVII

« Esme, Esme, réveille-toi ! s'exclama Bria en secouant le bras de la dormeuse.

— Hein ? Oh ! Bredouilla Esme, réveillée en sursaut. Oh, sapristi ! C'était un rêve ! » Elle se tourna et vit Bria et Morwenna, penchées sur elle, avant de lever une main tremblante vers sa tempe. « J'ai dû m'endormir... mais c'était si *réel*... jamais je n'avais fait un tel rêve.

— Tu as crié. » Bria jeta un coup d'œil à Morwenna, qui opina et prit une des mains d'Esme entre les siennes.

« Nous ne savions où vous étiez partie, ma chère, expliqua Morwenna. Lorsque nous nous sommes retournées, vous n'étiez plus avec nous. Nous vous cherchions lorsque nous vous avons entendue crier. Comment vous sentez-vous, à présent ? »

Esme secoua lentement la tête, mais les images de son rêve perdurèrent, aussi nettes que précédemment. « Je crois que je vais bien. Je regardais les illustrations lorsque le sommeil me prit ; je reposai ma tête un instant sur le banc et rêvai, je fis un songe très étrange et inconfortable.

— Conte-le-nous, si tel est ton désir, lui proposa Bria. T'en souviens-tu ? »

Esme hocha vigoureusement la tête. « Je ne suis pas près de l'oublier. Je puis encore le voir, comme s'il s'était produit ici, il y a à peine quelques minutes. » Elle marqua une pause ; ses yeux semblèrent les traverser et pénétrer une fois encore dans l'univers de son rêve. « Je me trouvais sur un haut plateau... » commença-t-elle. Mais Morwenna leva une main.

« Un instant, ma Dame. Il en est un, parmi nous, qui est hautement qualifié pour interpréter les songes et décrypter leur signification. Venez, allons le retrouver de ce pas, il doit entendre votre récit. »

Esme se remit sur pieds. « Est-ce important ? Ce n'était qu'un simple rêve. »

Morwenna s'immobilisa et la prit par les bras. « Whist Orren choisit bien des façons pour s'adresser à ses enfants. Les songes sont l'une de ses principales manières de s'exprimer, et ils ne sont jamais pris pour quantité négligeable à Dekra. » Elle sourit fugacement, avant d'ajouter : « Mais venez, allons entendre ce que notre spécialiste en rêves a à nous dire. »

Toutes trois quittèrent la bibliothèque en louvoyant entre les étagères alvéolées

vertigineuses et les tables recouvertes de parchemins, remontèrent l'escalier et traversèrent la petite cour en direction de la rue. Morwenna les précéda vers une arcade carrelée de bleu et percée dans un mur de brique blanche. Elle poussa la grille et les invita à pénétrer dans un vaste jardin couvert de fleurs de toutes sortes.

« Quel endroit merveilleux, s'extasia Bria. Qui habite ici ? » Elle indiqua de la main la minuscule maison accolée au mur, à l'autre extrémité du jardin.

« Cela, vous le saurez bien assez tôt », rétorqua Morwenna. Elle leva la main vers un énorme sycomore à la ramure étendue planté au centre du parc et, sous lui, vers une silhouette calée dans un immense lit surélevé. Près du lit, et penchée sur son occupant, une autre silhouette, celle d'une femme. Bria reconnut celle-ci pour être celle de sa mère.

« Mère, que faites-vous là ? » s'enquit-elle, quelque peu étonnée, lorsqu'elles parvinrent à proximité. Puis elle tourna les yeux vers la forme allongée sous des draps blancs et frais. « Biorkis ! Oh, pardonnez-moi, bafouilla-t-elle en s'empourprant. J'avais dans l'intention de venir vous voir bien plus tôt. Je vous en prie, pardonnez-moi d'avoir ignoré un vieil ami. »

Biorkis, chauve comme un œuf à présent, mais dont la barbe était plus longue et plus blanche que jamais, plissa joyeusement les yeux. « Nul besoin, nul besoin ! Vous avez eu, je le sais, fort à faire depuis votre arrivée. Alinea m'a transmis vos salutations, et j'ai rencontré vos filles – d'adorables petites créatures, dois-je dire. À l'image de leur mère.

— Je viens de les envoyer jouer avec les autres enfants, précisa Alinea. Biorkis et moi-même discussions de... » Elle hésita. « Des nouvelles du royaume. »

Biorkis reprit la parole. « Je suis accoutumé aux troubles ; point n'est besoin de m'épargner de la peine. J'ai vécu suffisamment longtemps pour savoir que les lamentations ne servent à rien. » Il se tut un instant et les gratifia chacune d'un long regard appréciateur. « Oui, ici vous êtes venues. Et bien que ce soient les ennuis qui vous ont amenées, je suis heureux de vous voir, mes amies. Cela fait si longtemps.

— Trop longtemps, renchérit Bria. Et de cela aussi je suis navrée. Parfois, on oublie à quel point les amis comptent, jusqu'à ce qu'on les revoie.

— Ne soyez nullement navrée pour un vieux putois ! protesta le vieux prêtre. Je ne le suis pas pour moi-même, et personne ne devrait l'être quand il est aimé et choyé comme je le suis ici. Voyez ! Je suis âgé, ne puis plus marcher, et que font-ils ? Ils transportent ma couche dehors pour moi ! En retour, je leur raconte des histoires et leur fais la lecture de vieux grimoires. Cela, prétendent-ils, leur convient ; aussi suis-je autorisé à rester. »

Morwenna sourit et s'assit au bord du lit. « Celui-ci est l'un des plus estimés serviteurs du Plus Haut. Nous mettrions plus volontiers à la porte un des anciens plutôt que Biorkis. Nous en aurions fait l'un de nos Aînés il y a longtemps s'il ne refusait d'en entendre parler. »

Ce à quoi Biorkis rétorqua, joyeux : « Grotesque ! L'ex-Grand Prêtre du temple d'Ariel, un Aîné ? Cela ne marcherait jamais ! Non, mon sort me convient. Mais je vous en prie, mes Dames, prenez un siège. Je vais faire apporter d'autres chaises.

— Point n'est besoin », répondit Bria en se perchante sur l'accoudoir de sa mère. Esme s'installa sur le lit à côté de Morwenna. « Le Roi – Quentin – aimerait vous voir. Je suis certaine qu'il serait venu avec nous, mais... »

Biorkis leva une main. « Votre mère m’a déjà conté ce qui est survenu, et mes prières sont avec vous tous. Moi aussi, je ressens cruellement la perte de Durwin. Combien supérieure doit être la peine de Quentin – sans parler de l’enlèvement de votre fils, ma Dame. Mais comme je vais très bientôt rejoindre Durwin, je ne ressens pas le chagrin qu’un homme plus jeune éprouverait. Je ne puis m’empêcher de penser que ce vieux fripon d’ermite travaille déjà à élaborer des plans pour le moment où j’arriverai. Aussi vais-je m’attarder un peu plus longtemps ici et prendre des forces pour la suite. »

Le vieux prêtre s’exprimait de façon si catégorique, si calme et si convaincue qu’Esme s’en émerveilla. « Vous en parlez comme s’il était juste allé faire un petit tour dans sa demeure de la Pelgrin Forest.

— Oui, et c’est ce qu’il a fait ! s’écria Biorkis. Mais son voyage n’eut jamais pour but un lieu aussi humble que Pelgrin. Nenni, ma Dame. Il a rejoint la cour du Plus Haut, Seigneur de Tout. Si une quelconque tristesse m’étreint, c’est uniquement pour la manière cruelle dont on lui ôta la vie. Pour toute la bonté qui était en lui, Durwin eut mérité de finir ses jours ainsi que je le fais, ici, entouré d’amis et aimé de tous. »

Morwenna sourit et tapota la main pâle posée sur le drap. « Je suis ravie d’apprendre que vous avez décidé de rester un peu plus longtemps parmi nous. »

Biorkis hocha joyeusement la tête, tandis que ses yeux clairs dansaient au spectacle des femmes rassemblées autour de lui. « Je resterai éternellement si je pouvais être constamment entouré de la beauté que j’ai devant moi. » Il s’interrompit, regarda autour de lui, et ajouta, sur un ton plus solennel : « Mais cette visite, aussi plaisante soit-elle, avait un but plus urgent que de saluer un vieil écervelé babillard. Quelle en fut la raison ? »

Morwenna fut la première à prendre la parole. « Un songe. Nous aimerions que vous l’entendiez et nous disiez son sens.

— Ah, un songe. » Il hocha la tête d’un air entendu, puis se tourna directement vers Esme. « Pourquoi, en ce cas, ne me conteriez-vous pas votre rêve ma Dame, afin que nous voyions quels enseignements en tirer. »

La mâchoire d’Esme en retomba. « Comment avez-vous su qu’il s’agissait de moi ? »

Biorkis plissa les yeux. « Je l’ai su à l’instant même où j’ai posé le regard sur vous. Je me suis alors dit : “Celle-ci est encore habillée d’une pelisse de vision.”

— Pouvez-vous le voir ?

— Ces yeux sont vieux, mais n’ont rien perdu de leur acuité ; en fait, ils en ont gagné dans l’affaire. Le voile qui sépare ce monde de l’autre, l’au-delà, devient de plus en plus transparent. En vérité, j’éprouve des difficultés, ces derniers temps, à me contenter de la simple perspective de ce monde-ci.

» Mais, oui, j’ai vu l’aura de votre songe toujours accrochée à vous lorsque vous pénétrâtes dans le jardin. Ce fut certainement un rêve des plus puissants. Une vision !

— Le pensez-vous ? » Esme y réfléchit quelques instants. « Il est vrai que j’ai rarement fait un rêve aussi inhabituel, aussi fort. Peut-être était-ce une vision. » Elle parut prise par cette notion.

« Pourquoi ne pas me le narrer, et nous en déciderons ? » la poussa gentiment Biorkis. Les autres regardèrent, silencieuses, Esme rassembler ses pensées, clore les paupières

et pénétrer une fois encore dans le rêve qui l'avait tant effrayée.

Tout en débutant son récit, elle revit encore les faits marquants de sa vision, ils lui réapparurent avec précision, à ceci près que seules leurs images dansaient devant elle, et qu'elle ne dormait nullement. Le jardin dans lequel elle se trouvait, les gens qui l'entouraient, tout s'effaça tandis qu'elle retraçait son rêve d'un haut plateau isolé où les hommes s'évertuaient sans succès à allumer un phare détrempe ; de la tour édifiée sur des fondations friables incapables de la supporter ; de l'os jeté à terre sur la place du marché pour se muer en emblème du Roi...

« Je vois », énonça d'une voix douce Biorkis lorsqu'Esme rouvrit les yeux. Le silence absolu du jardin n'était rompu que par un faible bourdonnement d'insectes butinant les fleurs. Combien de temps était-elle restée sous l'emprise du songe ? s'interrogea-t-elle.

Elle déchiffra l'anxiété sur les visages de ses amis et comprit que son rêve les avait perturbés autant qu'elle. « Pensez-vous pouvoir y trouver une signification – une signification d'importance ?

— Oh, oui. Sans nul doute ! Il s'agit d'un rêve de pouvoir, ainsi que je l'ai déjà dit. Il porte en lui des germes de vérité... » Il hésita, avant de reprendre, paisible : « Mais quelle est cette vérité, je ne puis le préciser encore. » Il fronça les sourcils. « Nenni, il me faut prendre le temps d'y réfléchir et d'en décrypter le sens.

— Mais il est certainement des plus apparents, rétorqua Esme, avant d'être choquée par son effronterie. Je vous demande pardon, messire. Je n'avais nullement pour intention l'irrévérence. »

Biorkis lui décocha un regard en coin. « Parlez, ma Dame. Il est possible que le dieu vous ait déjà révélé son sens. »

Esme se lécha les lèvres. « La terre obscure doit sans nul doute être la nôtre, où les hommes errent sans but faute d'une lumière pour les guider.

— Oui, ainsi l'interpréteraient-je.

— Le phare doit être allumé grâce à un combustible approprié – les flammes ne prendront nullement...

— Les flammes de la véritable foi ne peuvent prendre sur le combustible de l'ancienne religion – je devrais le savoir, l'interrompt Biorkis. Mais poursuivez, je vous prie. Vous raisonnez parfaitement. »

Esme plissa un sourcil. « L'épisode suivant est nettement plus ardu. Je ne sais ce que peut signifier cette tour incapable de rester debout.

— Oh, mais c'est, au contraire, la partie la plus facile, intervint l'ancien prêtre. Le dieu offre souvent le même message, par des biais différents. » Esme prit un air perplexe, aussi précisa-t-il sa pensée.

« La tour du nouveau dieu ne sera point érigée sur les fondations des anciennes coutumes, autrement dit la vieille religion. On ne peut bâtir quelque chose de neuf sans effacer l'ancien.

— Je vois, répondit Esme. Mais je ne saisis toujours pas le sens de la dernière partie.

— Elle est pourtant claire.

— Comment cela ? s'enquit Bria, qui avait gardé le silence depuis la relation d'Esme.

— Ah, je pense que vous le savez déjà, ma Dame. Oui, certes, répondit Biorkis. Ne

voyez-vous pas ? Ce fragment du rêve signifie exactement ce qu'il dit ! Esme m'a évité de l'examiner de trop près ; j'aurais passé toute la nuit à revenir dessus et me serais fourvoyé dans son interprétation ! Tel qu'il est, je crois que nous n'avons nul besoin de chercher plus loin que ce qu'il a révélé.

— Entendez-vous par là que cette partie du rêve délivre son propre message ? s'étonna Esme.

— Oui, je le crois. Son message est dans les événements qu'elle décrit : l'os de la contestation jeté à terre par un personnage revêtu d'une robe de prêtre...

— Le boucher ?

— Vous évoquâtes un homme habillé d'une robe sombre – un religieux, donc, ou quelqu'un qui se cache derrière un costume de prêtre pour accomplir son œuvre.

— L'os devint un emblème royal, intervint Alinea. Les chiens le déchiquetèrent en lambeaux !

— Le royaume ! s'étrangla Bria. On le morcelait ! N'y a-t-il rien à faire ? » Ses prunelles vertes implorèrent une réponse.

« Oh si. Si. Il faut espérer contre tout espoir que les événements prédits par la vision de Dame Esme peuvent être détournés. » Il agita un doigt en l'air. « Nul doute que c'est la raison pour laquelle cette vision fut offerte.

— En ce cas, nous devons rentrer sans délai afin de prévenir le Roi, conclut Bria.

— Oui, renchérit Alinea. Mais dites-moi, rien, dans votre songe, n'eut trait au Prince. Je me demande pourquoi.

— Je ne puis le dire, répondit Esme, interloquée. À moins que...» Elle jeta un coup d'œil à Biorkis, qui l'encouragea du menton. « À moins que la sauvegarde de Gerin ne fasse nul doute.

— Très bien ! s'exclama le vieux prêtre. Je n'eus pu dire mieux. Vous faites preuve, ma Dame, d'un talent certain pour l'interprétation des rêves. Il nous faudra en reparler avant votre départ.

— Nous allons partir, à présent, suggéra Morwenna. Si la vision d'Esme est véridique, les Aînés désireront l'entendre au plus tôt.

— Oui, oui, allez, répondit Biorkis. Il vous faut leur parler. Ils découvriront, sans nul doute, un aspect qui nous a échappé. J'étais sur le point de vous le conseiller moi-même. »

Bria se leva. « Avec votre permission, bon Biorkis, nous partons. Mais j'espère que nous vous reverrons avant de reprendre le chemin d'Askelon.

— Revenez, si vous en avez le temps, mais ne vous faites nul souci dans le cas contraire. Je comprends parfaitement. Allez, à présent. Il est l'heure, pour moi, de faire la sieste. Ouste ! » Le vieil homme sourit, croisa ses mains sur son estomac et ferma les yeux.

Bria se pencha sur lui et déposa un baiser sur son crâne chauve, puis toutes s'en furent sans bruit, laissant le jardin à son occupant solitaire, et celui-ci à son somme.

XXXVIII

« Nous aut', on va arriver au château pour la nuit, Tippounet. Ouais – ou alors, point longtemps après. C'fait quand même un bon bout de route. Presque trop longue pour deux gambettes dans la journée. Mais j'm'en fiche, Tip, j'm'en contrefiche. » Le rémouleur caressa son chien et le grattouilla entre les oreilles, tandis qu'ils se reposaient sur une souche de noyer, près de la route du Roi.

Le soleil de l'après-midi descendait à l'est sur des champs en train de mûrir. En abandonnant Pelgrin et son ombrage, ils s'étaient arrêtés quelques instants afin de profiter de la chaleur du jour. L'épée était pour l'instant appuyée contre la souche ; son poids enfonçait la ficelle dans l'épaule de Pym.

« Ah, quelle journée, Tip. Hein ? R'garde un peu là-bas, c'nuage de poussière. Y'en a qui viennent par ici, et vite, d'après c'que j'vois. P'tête pas un seul, mais deux ou trois, ou plus même. Nous aut', on f'ra aussi bien d'rester où on est pour l'instant, hors du ch'min. Y vont nous passer juste sous l'nez, alors on verra qui c'est. » Pym observa le nuage ocre qui s'élevait de la route par-delà la prochaine colline. Un instant plus tard, il perçut le martèlement de sabots sur la terre damée, sourd grondement, puis distingua les cavaliers tandis qu'ils gravissaient la butte et se dirigeaient droit vers lui.

Pym put bientôt apercevoir la position des hommes sur leurs selles, leurs beaux atours, et devina qu'il s'agissait de chevaliers ou de seigneurs. Il entendait maintenant se rapprocher le cliquetis des harnachements.

Les deux cavaliers de tête – deux hommes de front – avancèrent vers la souche sur laquelle il était assis. Yeux fixés sur l'horizon, sans jeter un coup d'œil à droite ou à gauche, ils le dépassèrent en un éclair. Trois autres les imitèrent bientôt, et l'un d'eux leva une main gantée en guise de salut, tandis que l'un de ses compagnons jetait un bref regard au rémouleur et hochait la tête en passant devant lui au galop. Pym se remit sur pied et reprit l'épée. Il regagna la route et allait arrimer son colis sur son épaule, regard braqué sur les dos des cavaliers, lorsqu'un sixième approcha.

Avant que Pym pût, ne fût-ce que faire un mouvement ou seulement bouger, il fut sur lui. Le rémouleur bondit en arrière et laissa choir l'épée tandis que l'homme tirait brutalement sur ses rênes et obligeait son coursier à s'immobiliser.

« Du vent, espèce d'imbécile ! gronda le cavalier furieux. Reste sur le bas-côté, si tu

n'es pas capable de regarder où tu vas ! La prochaine fois, je te piétine ! »

Pym leva haut les mains. « 'Mande pardon, votre seigneurie ! J'implore votre clémence, maître ! Oh ! » Il s'écarta du chemin en trébuchant tandis que le cavalier et sa monture impatiente se rapprochaient. Puis, se remémorant l'épée, le rémouleur se tourna brusquement, se pencha et la ramassa.

« Ho ! Arrête-toi ! lança l'homme. Qu'as-tu là ? »

Pym leva vers lui des yeux effrayés. Sa bouche se mit en mouvement, mais sa voix mit du temps à venir. « R... rien, messire, parvint-il à bredouiller, les traits tordus d'angoisse.

— Du calme, paysan ! Si tu savais à qui tu t'adresses, tu ferais mieux de garder une langue honnête dans la bouche. »

Le rémouleur baissa la tête et ne dit mot ; il fit passer le ballot dans son dos, à l'abri de la curiosité du seigneur.

En cet instant, Pym prit conscience d'un bruissement derrière lui. Les autres cavaliers s'étaient rendu compte que l'un des leurs avait fait halte sur la route et revenaient voir quelle en était la raison. Tous les cinq arrivèrent derrière Pym. « Que se passe-t-il, Ameronis ? » s'enquit l'un des nouveaux arrivants tout en scrutant du regard les haillons des Pym.

« Ce coquin a surgi devant moi et m'a pratiquement jeté à bas de ma selle, répliqua ce mauvais coucheur d'Ameronis.

— Je donne pour certain qu'il n'a nullement désiré nuire, intervint Lord Edfrith – celui-là même qui avait salué Pym de la tête peu auparavant. Je l'avais remarqué, assis sur sa souche, en passant. Laissez-le tranquille, et reprenons notre route. » Le noble fit mine de talonner sa monture, mais ne fut nullement imité par ses compagnons.

« Que transportes-tu là ? interrogea de nouveau Ameronis d'une voix froide et menaçante. J'exige de le voir avant de repartir. »

Pym jeta un coup d'œil aux visages qui l'entouraient tandis que son cœur lui remontait dans le gosier. « J... je... rien, messire. » Il serra le glaive contre lui. « Je suis un pauvre hère. Un rémouleur. Je vous en prie, laissez-moi partir.

— Allons, Ameronis, lança celui qui avait déjà intercédé. Il ne possède rien qui puisse nous intéresser.

— Quand bien même ! rugit Ameronis, je veux voir ! Si ce n'est rien, qu'il me le montre ! » Il fixa sur Pym un regard aussi perçant que déterminé. « Mais, reprit-il, perfide, s'il s'agit d'une épée, qu'il tient emballée dans ces hardes, j'entends découvrir où ce rémouleur l'a trouvée. »

Ces derniers mots provoquèrent des murmures parmi les seigneurs. « Eh bien ? s'impatienta Lord Gorloic. Montrez-la nous, en ce cas, car je désire moi aussi la voir.

— Je discerne la forme d'une arme sous ces oripeaux, ajouta un autre – Lord Lupollen, plus proche ami d'Ameronis. Montre-nous, rémouleur ; cela relève de notre droit.

— Non ! gémit Pym, désespéré. J'ai peur ! » Son chien noir coucha les oreilles et gronda. L'un des chevaux piétina le sol et renâcla.

« Donne-moi ça ! » exigea Ameronis en tendant brusquement la main.

Pym étreignit sa trouvaille contre sa poitrine et refusa d'y renoncer.

« Venez, intervint Edfrith, consacrons-nous à nos propres affaires.

— Allez-y ! hurla Lupollen. Nous n'avons nullement besoin de vous. Mais comme tout ceci m'intéresse, je reste. »

Edfrith rassembla ses rênes, fit reculer sa monture, volta et s'en fut au galop. « Je me désintéresse totalement de ce projet inepte, cria-t-il par-dessus son épaule.

— Je vous en prie, messire. Je n'ai rien fait, implora Pym tandis que la sueur dégoulinait le long de son cou et tachait sa chemise. Laissez-nous reprendre not'route en paix, nous aut'. Je vous en pr...

— Silence, maraud ! Ferme-la ! » Sur ce, Ameronis se pencha sur sa selle et empoigna le ballot.

Terrifié, Pym s'y accrocha et fut soulevé de terre. Lord Ameronis le souffleta de sa main gantée, déchaussa un pied de l'étrier et botta le rémouleur au ventre. Pym lâcha le glaive et s'écroula au sol, tenaillé de douleur. Tip aboya et fit claquer ses mâchoires en direction de l'assaillant de son maître.

Ameronis tira sur les chiffons, et les morceaux de tissu lui tombèrent des mains. « Non ! hurla Pym en se remettant sur pied.

S'il vous plaît ! » Il implora les autres seigneurs du regard, mais ne rencontra que des faciès impassibles. Ils étaient du côté d'Ameronis. « Je vous en conjure, messire ! Rendez-le moi ! » Il fit un écart pour attraper la lame, mais ne fut pas assez rapide. L'arrogant Ameronis lança son pied botté, heurta le rémouleur en pleine mâchoire et l'envoya rouler dans la poussière.

« Je suis ton débiteur, rémouleur, s'extasia Ameronis en jetant le dernier morceau de chiffon. Tu viens de me remettre le trésor en mains propres ! » Il leva haut le glaive. « Ainsi que la couronne !

— Par tous les dieux ! s'étrangla l'un des nobles, fasciné. C'est Zhaligkeer, l'Étincelant !

— Je tiens à te récompenser pour ce service, rémouleur, lança Ameronis, le regard brillant de cupidité. Que penses-tu de cela ? »

Pym contempla, horrifié et muet, l'épée que brandissait la main de l'usurpateur.

« Je te ferai cadeau de ton insignifiante existence », se gaussa Ameronis en riant. Ses affidés rirent aussi, nerveux et encore stupéfaits que le glaive fût venu à eux. « Car tu as sans nul doute dérobé cette épée, rémouleur », poursuivit le seigneur tout en lançant le glaive dans les airs, en le faisant tournoyer, en jouissant de sa fermeté souple et froide dans la main, de la lame si finement ouvree qu'elle semblait animée.

« Debout, maintenant, canaille », ordonna-t-il.

Pym, dont la bouche saignait, dont la mâchoire rouge violacée enflait, se remit péniblement debout.

Ameronis lui planta la pointe de l'Étincelant dans la gorge. « Tu ne diras mot de ceci à personne, rémouleur, m'entends-tu ? J'ai des oreilles partout, et si tu parles je le saurai et ta tête ornera les portes de mon château au bout d'une pique. Compris ? »

Pym sentit le baiser froid de la lame effilée sur sa chair. Il sut que l'ambitieux Ameronis n'hésiterait pas à l'occire, et s'enflamma intérieurement de rage et de honte : il les avait laissés s'emparer de l'épée du Roi. Que pouvait-il faire ? Comment aurait-il pu les en empêcher ?

« V'pourriez aussi bien m'abattre tout d'suite, répliqua-t-il, maussade. Pasque

j'garderai point l'silence là-d'ssus. » À présent que les mots étaient sortis, il s'accrocha à sa position. « Ouais, nous aut', on va filer direct chez le Roi et lui raconter c'qui s'est passé.

— As-tu donc si peu de souci de ta vie, rémouleur ?

— J'me soucie bien plus du Roi, rétorqua Pym. C'est son épée que vous avez là, et vous l'savez parfaitement. Nous aut', on lui ramenait – elle avait été égarée, voyez.

— C'est mon ultime avertissement », menaça Ameronis. Il leva le glaive pour frapper. Tip gronda sauvagement et aboya de même.

Pym se campa là où il était et ferma les yeux. Si sa dernière heure était venue... très bien, que ce soit au service du Roi. Il attendit d'entendre siffler la lame dans les airs.

Au lieu de cela, il perçut un cri – lointain et perçant.

« Attendez ! lança l'un des autres. On vient ! »

Lorsqu'un martèlement de sabots leur parvint, Ameronis jura. « Je vais en finir avec celui-ci dans le même temps !

— Ne soyez pas stupide ! intervint Lupollen, tendu. Nous avons ce que nous voulions ; quittons les lieux la tête haute. »

Pym souleva furtivement les paupières et vit le visage noir de fureur du violent seigneur le dominer encore, le glaive toujours brandi. Le piétinement de sabots se rapprocha, un autre cri leur parvint.

Ameronis releva rapidement les yeux, puis hésita un moment, indécis.

« Venez ! » le pressa Lupollen en faisant volter sa monture. Les autres l'imitèrent et s'éloignèrent.

« Le dieu me soit témoin, marmonna Ameronis, une chance aveugle t'aura sauvé la vie, rémouleur. Mais si d'aventure nous nous rencontrons encore une fois, tu le paieras de ta vie. » Sur ces mots, il lança son coursier en avant, droit sur Pym, qui fit un bond de côté. Il ne fut cependant pas assez leste, et Ameronis balança la garde de l'épée sur son crâne.

Les cieux s'assombrirent, les étoiles dévièrent de leur cours, et Pym s'évanouit sur la route.

XXXIX

Juché sur le poney brun du Prince, Renny trotait le long de la route damée qui menait à Askelon. Il se tenait rigide sur la selle, à l'image d'un chevalier regagnant le royaume après avoir accompli des missions émaillées de mille péripéties dans les contrées lointaines. Il s'imaginait de retour au service du Roi après une longue absence, son nom sur les lèvres de ses compatriotes et pairs, ses hauts faits chantés dans tous les châteaux, petits et grands, disséminés dans le royaume.

Oui, être un tel chevalier, songeait-il, était le plus fabuleux rêve de l'homme, quel qu'il fût. Il donnerait sa vie pour cela – pour une heure dans l'armure d'un chevalier, monté sur un authentique cheval de guerre. Tarky trotait allègrement, la citadelle d'Askelon se dessinait vaguement au loin, par-delà les champs. Le monde semblait paisible et assoupi sous la chaleur du jour, et Renny désespérait de vivre une quelconque aventure en chemin, car la cité et le château se rapprochaient inexorablement.

Alors, tandis que cheval et cavalier atteignaient la base d'une colline et amorçaient l'ascension de la suivante, ils croisèrent un autre voyageur, visiblement pressé. L'étranger passa près d'eux dans une rafale de sabots, sa courte pelisse flottant derrière lui à l'image de la queue de son destrier. Il ne prit même pas la peine de jeter un coup d'œil en direction du jeune garçon, mais passa dans un bruit de tonnerre, le regard dur et fixe.

« Il avait tout l'air d'un noble personnage, confia Renny à sa monture. Et d'un qui fuyait quelque chose, à le voir. Peut-être des bandits de grand chemin ! »

Sa jeune tête s'emplit aussitôt des images d'un combat féroce contre une bande d'impitoyables coquins que lui, Sire Renny, terrassait sans merci et renvoyait, éclopés, vers leurs Wilderlands d'origine.

Exalté par un tel impossible héroïsme, Renny talonna sa monture alors qu'ils gravissaient le coteau. Puis, alors qu'ils en atteignaient la crête et voyaient une fois encore la route s'étendre devant eux, Renny découvrit la scène qu'il venait juste d'imaginer : un groupe de brigands menaçant un voyageur impuissant. La seule différence notable fut que les hors-la-loi étaient à dos de cheval et la pauvre victime à pied. Il émit un hurlement perçant, planta ses talons dans les flancs de Tarky et partit à sa rescousse au galop, sans même songer qu'il ne disposait d'aucune arme, ni même qu'il n'eût su s'en servir s'il en avait possédé une. Il plongea cependant au cœur de la bataille, les yeux pleins de visions

de gloire.

Ce fut à peu près à cet instant que Lord Ameronis et ses amis l'entendirent approcher. Renny vit une épée brandie, prête à frapper, lança un deuxième cri de guerre, pressa encore Tarky et descendit la colline au grand galop, coudes et jambes volant dans tous les sens.

Ce fut là que les seigneurs firent entendre raison à leur chef et l'obligèrent à épargner le rémouleur, à opérer une retraite propre avec le glaive du Roi. Tous voltèrent en chœur et fondirent au galop sur Renny, qui déglutit, baissa la tête et les chargea.

Au moment de la collision, il ferma les yeux. Il sentit l'air le souffleter alors que les cavaliers le dépassaient, puis il perçut le son de leur retraite dans son dos. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était seul sur la route tandis que les brigands s'enfuyaient et disparaissaient derrière la colline. Devant lui, le voyageur gisait en tas sur le bord de la route. Renny s'arrêta bruyamment, sauta à bas de sa selle, se précipita au secours de l'homme et le retourna. Du sang coulait d'une coupure à sa bouche et une sévère meurtrissure enflait sur sa mâchoire. Tip lécha le visage de son maître et en nettoya quelque peu la poussière et le sang.

Les paupières de Pym papillonnèrent faiblement. « Oohh... gémit-il.

— Êtes-vous toujours vivant, brave messire ? l'interrogea Renny, les yeux aussi larges que des soucoupes.

— Ooohh... ma tête. Aouh ! M'ont bien déglingué, lança le rémouleur en essayant vaille que vaille de se relever.

— Tout doux, l'apaisa Renny en l'aidant à s'asseoir. Je suis v'nu vous aider. »

Pym, dont les yeux larmoyaient de douleur, loucha vers son jeune sauveteur. « Qui vous êtes ?

— Renny, messire », expliqua l'enfant, comme si son nom l'avait précédé et se suffisait à lui-même. « J'suis arrivé juste quand vous étiez assailli par des bandits.

— Hein ? » Pym tourna la tête et constata que ses assaillants avaient effectivement disparu. « Vous m'avez sauvé la vie ! Ils avaient pour intention d'me couper en rondelles. Oui messire. Vous m'avez sauvé, jeune maître ! Merci, oh grand merci à vous ! »

Renny se mit à rayonner. Oui, il *avait* sauvé la vie de l'homme, exactement comme un chevalier l'eut fait. Il avait affronté une bande de coupe-jarret et, désarmé, les avait mis en déroute et renvoyés au galop vers les Wilderlands, où ils espéraient échapper à la justice. « Qui étaient-ils ? s'enquit-il, sérieux.

— Oh, de la pire espèce, jeune maître. De la pire espèce, ils étaient – tous ignobles. Planter ma tête au bout d'une pique, qu'ils voulaient. Ouais. J'étais déjà un homme mort quand v'z'êtes arrivé. Oh, grand merci.

— Vous ont-ils dérobé quelque chose ? »

À ces mots, le rémouleur fut pris de tremblements. « Ohh ! ils ont pris l'épée !

— Vot'épée ?

— Que nenni. Jamais d'la vie la mienne ! Oh, non. L'épée *du Roi* ! Ils l'ont prise – un dénommé Ameronis ; c'est c'lui-là même qui l'a fait. Y voulait m'découper en rondelles et planter ma pov'caboché sur une pique.

— Ameronis ? Lord Ameronis ? J'ai ouï parler de lui.

— Un monstre. Oh oui. Monstrueux. »

Renny réfléchit un instant. « Comment ça s'est fait, qu'aviez-vous l'épée du Roi ? s'enquit-il tout en se grattant la tête. Vous parliez bien de l'Étincelant lui-même ?

— D'aucune autre. » Pym hocha la tête, solennel. « Nous aut', on l'avait trouvée sur la route y'a quèq'ue jours. À c'moment-là, on savait point *qu'c'était* l'Étincelant, et on l'avait cachée. Ouais, dans un arbre. Et pis nous aut', on est r'venus tôt c'matin pour la chercher et la rapporter au Roi. Il en a bougrement b'soin, pour sûr. »

Renny étudia attentivement la situation et soupesa ce que l'homme venait de lui révéler. « Bien, finit-il par conclure, on ne peut rien faire d'autre que filer directement voir le Roi et lui narrer c'qui est arrivé.

— J'suis d'accord. » Pym se remit malaisément sur pied en s'aidant d'une main posée sur l'épaule du garçon.

« V'pourrez monter ? Le poney est robuste, et on est point très loin du château.

— J'pense, opina Pym, avant de plisser les yeux de douleur. Ouahh ! Y m'a pas loupé, bien vrai. Ça, ça m'ferait plaisir de lui r'valoir un jour. »

Aidé de Renny, Pym se hissa sur la selle, puis tendit une main pour aider le garçon à le rejoindre en croupe. Ils tanguèrent un peu, puis partirent tandis que Tarky baissait la tête sous l'effet du poids supplémentaire, mais reprenait la route d'Askelon d'un sabot sûr.

L'ombre des hauts remparts s'étirait dans la cour intérieure lorsque Theido et Ronsard eurent fini de rassembler leurs hommes afin de se lancer à la recherche du glaive. Toute l'après-midi durant, la cour de garde avait résonné du tumulte de chevaliers et d'hommes d'armes que l'on préparait en vue d'une battue telle que Mensandor n'en avait encore jamais vue. Ronsard n'épargna aucun de ceux qui n'eussent pu être plus utiles ailleurs, les chevaux furent sellés et les provisions prévues pour de nombreux jours de chevauchée.

« C'est la guerre, rétorqua Ronsard à Hagin lorsque celui-ci se plaignit du pillage de ses celliers. Si nous échouons, le Roi Dragon échouera. Je ne vois aucune raison de garder une réserve – cela équivaldrait à nous convier à notre propre défaite.

— N'évoque point la défaite, intervint Theido, qui l'avait entendu. Cela sera assez ardu comme cela. La guerre, dis-tu ? C'est pire que la guerre – notre adversaire a pour nom temps, et le temps finit par avoir raison de tout.

— Pas dans cette bataille, répliqua Ronsard, renfrogné. J'entends bien gagner celle-ci. »

Alors, un des gardes arriva en courant, salua Hagin et débita son message d'un trait. « Messire, quelqu'un à la grille exige de voir le Roi. Je lui ai répondu que le Roi ne reçoit personne, mais ils insistent. Je ne voulais point vous déranger, mais ils refusent de partir.

— Que veulent-ils ?

— Ils se refusent à le dire, messire.

— En ce cas, renvoyez-les du plat de votre épée, mon gars », répondit Hagin.

Theido et Ronsard, sur le point de partir, entendirent alors le garde expliquer : « Ils sont deux, montés sur un poney brun, et... »

Ronsard pivota sur lui-même. « Un poney brun ? » Son instinct le démangea.

« Qu'y a-t-il, mon seigneur ? s'enquit Hagin.

— Amenez-les, ordonna Ronsard. Ainsi que le poney. Dans l'instant. »

Le garde inclina la tête et courut chercher les visiteurs. « Je fais le pari que tu n'agis pas ainsi sans raison », lança Theido. Hagin prit l'air interloqué.

« Il se peut que ce ne soit rien, répondit Ronsard. Mais il me semble me souvenir que le Prince montait un poney brun le jour de la chasse.

— Oui, en effet. C'était son préféré, intervint Hagin. Mais après ? Il doit y avoir des douzaines de poneys bruns dans les environs.

— Exactement, mais deux ne le monteraient pas, à moins qu'ils ne ressentent une certaine urgence, et ils n'arriveraient pas au château en exigeant de voir le Roi.

— Je vois ce que tu veux dire, lança Theido. Mais penses-tu que cela puisse revêtir une quelconque importance pour nous ?

— Cela, nous le saurons bientôt, je crois. » Il regarda de l'autre côté de la cour, là où le garde arrivait en guidant un poney ; deux silhouettes hésitantes le suivaient.

Un instant plus tard, le garde avait amené les visiteurs – un jeune garçon mince et dégingandé accompagné d'un homme râblé – et leur monture devant les chevaliers et son chef « Les voici, messires. Ainsi que vous l'avez demandé.

— Nous nous rencontrons encore une fois, rémouleur, constata Ronsard. Hagin, voudriez-vous examiner le cheval ? Je pense que l'un d'entre nous pourrait le connaître.

— Nous aut', on l'a point volé, vot' seigneurie, se défendit Pym. Mais comment donc vous m'connaissez ?

— Je fus le pauvre malheureux qui se fit démolir la tête à l'Oie Grise la nuit où fut détruit le temple du Roi. »

Les yeux de Pym s'arrondirent en le reconnaissant ; il hocha la tête d'un air entendu.

« La même chose m'est arrivée y'a pas trois heures de ça.

— Cette monture est, indubitablement, celle du Prince, constata Hagin en caressant l'encolure du poney. Elle porte la selle et le harnachement du Prince. Cet animal vient des écuries du Roi – c'est une certitude absolue. Je vais mander le palefrenier en chef, si tel est votre désir. Il vous le dira mieux que quiconque.

— Ce ne sera pas nécessaire », répondit Ronsard. Il fixa les deux personnages qui se tenaient devant lui. « Eh bien ? Vous feriez mieux de tout nous dire.

— Je l'ai trouvé, messire », précisa Renny d'une toute petite voix intimidée. Voilà qu'il se retrouvait dans la cour intérieure du château d'Askelon, où des chevaliers et des chevaux, des écuyers et des hommes d'armes se préparaient en hâte comme pour une bataille ; il parvenait à peine à l'assimiler. « Il est venu dans notre champ, sous la forêt. Je l'ai attrapé.

— Le poney ? » Ronsard sourit ; une lumière dansa dans ses yeux. « Je vois. Et ensuite, qu'as-tu fait ? »

Avant que le garçon pût répondre, Pym prit la parole. « J'veis vous dire c'qu'il a fait. Il a sauvé ma vie, voilà c'qu'il a fait. Nous aut'...

— Le garçon et vous ?

— Moi et Tip, messire, répondit Pym en désignant son chien.

— Je vois. Poursuivez...

— Nous aut', on était en route vers Askelon quand on a été assaillis par des bandits de

grand chemin et des brigands – du moins c’est c’que j’ai cru, pour de vrai.

— Des bandits de grand chemin ? intervint Theido. Dans cette région de Mensandor ? »

Pym hocha vigoureusement la tête. « Ils m’ont attrapé et pris l’épée.

— Ils prirent votre épée ? s’étonna Ronsard. Quand un rémouleur a-t-il besoin de transporter une épée ?

— Pas mon épée, vot’signeurie, expliqua Pym. L’épée *du Roi !* »

XL

Theido fut le premier à réagir. « Vous avez trouvé l'épée du Roi ? »

Pym opina, solennel, Renny opina de même et Tip agita la queue. « Nous aut', on l'a trouvé sur la route y'a quèques jours de ça... » Il s'interrompit brutalement au souvenir de leur deuxième découverte.

« Près du cadavre d'un homme – n'est-ce pas ? » le pressa Ronsard.

Pym hocha lentement la tête et jeta ses mains devant lui. « Mais nous aut', on a rien à voir avec ça ! Non, messire. J'ons jamais l'vé la main sur un homme de toute ma vie. Non, jamais.

— Nous te croyons, rémouleur, le rassura Theido. Ce que tu nous relates corrobore ce que nous savions déjà. Qu'as-tu fait de l'épée lorsque tu l'as trouvée ?

— J'l'ai cachée, messire. Nous aut', on, on l'a cachée dans un tronc creux, c'est c'qu'on a fait. Mais on savait pas encore qu'c'était l'épée du Roi – pas au début.

— Mais quand tu l'as compris, tu es retourné la chercher. Est-ce exact ? » Ronsard avait déjà retracé en esprit ce qui avait dû se produire – le rémouleur tombant par hasard sur le glaive abandonné sur la route, terrorisé, le dissimulant, puis arrivant en ville pour apprendre les nouvelles et décider de restituer l'arme. « Tu avais l'intention de la rendre au Roi ?

— Oui, messire, absolument. C'est c'qu'on avait prévu, nous aut' – euh... p'tête pas au début. J'savais point qu'c'était l'épée du Roi. Non, j'le savais vraiment pas.

— Qui te l'a dérobée ? l'interrogea Theido. Tu as parlé de bandits de grand chemin.

— Six, ils étaient. Deux sont passés quand nous aut', on s'reposait sur le bord de la route. Et puis trois de plus – n'ont même pas fait attention à moi – mais le dernier m'a presque écrasé sur la route, en vrai – l'est arrivé à fond d'train. On l'avait même pas vu avant qu'il s'arrête. C't'à ce moment-là qu'il a vu l'épée et m'l'a chipée. J'm'y suis accroché autant que j'ai pu, mais il m'a cogné deux fois dans la mâchoire. » Pym passa une main précautionneuse sur l'ecchymose gonflée. « Celui-là, reprit-il en désignant Renny, a sauvé la couenne du vieux Pym, en vrai. Il a couru à mon s'cours, et pourtant c't'un gamin – mais qu'a d'la trempe, oui messire ! Du courage, il en a plein. Ouais, et il a foncé dans l'tas et les a dispersés comme des chiens galeux ! »

Ronsard examina attentivement l'adolescent. « Est-ce exact, jeune maître ? Vous

défendîtes le rémouleur ci-présent contre des bandits ? »

Renny opina, trop ému pour parler.

« Preux damoiseau, fit remarquer Theido. Joli geste. Peu nombreux sont ceux qui affronteraient seuls et sans armes six hommes armés. Pour quelle raison le fîtes-vous ? »

Renny ouvrit la bouche, et les mots sortirent tout seuls. « Je veux être chevalier, messire. Les chevaliers sont courageux et aident ceux qui sont dans le besoin.

— Exactement ! acquiesça Ronsard. Mais n’as-tu point eu peur ?

— Non, messire. Pas avant que Pym me disent qui ils étaient.

— Oh ? Tu sais qui ils étaient, Pym ? » Theido se pencha en avant.

« Nous aut’, on a entendu un nom – celui du quidam qui a pris l’épée. C’était...

— Laisse-moi deviner, l’interrompit Ronsard. Ameronis ?

— Celui-là même ! s’écria Pym. C’est juste celui-là. Et un fourbe, il est, messire. Aussi fourbe que la nuit est longue. Oui, il l’est.

— J’en étais certain ! s’exclama Ronsard. Eh bien, la voilà, notre bataille, déjà prévue pour nous. Le doute n’existe pas sur l’endroit où le vautour a emporté sa prise. »

Theido se tripota le menton et fixa le regard sur la cour. « Dans ce trou à rat qu’il possède sur la Sipleth. » Il se tourna vers Ronsard. « C’est réglé, en ce cas ; nous ne nous préparons pas pour une battue, mais pour un siège ! »

Après la réception de la demande de rançon, Quentin s’était réfugié dans son lit, désespéré ; il n’en avait pas bougé de toute la journée. Paralysé par son impuissance, il gisait là tel celui qui a été frappé de la maladie qui mue les os en pierre. La lettre avait signifié la mort prochaine de son fils, puisqu’il ne possédait plus l’Étincelant à remettre aux ravisseurs, pas plus qu’il ne disposait du temps suffisant pour le retrouver.

Maintenant, à cause de sa transgression, parce qu’il avait abattu le pauvre hère sur la route, il allait perdre son fils et héritier, et son trône dans le même temps. Mais quelle importance cela avait-il ? Il avait déjà perdu ses plus fidèles amis : Durwin mort, Toli disgracié et capturé ; jusqu’à sa Reine, qui l’avait laissé seul en ces heures d’immense désarroi. Mais par-delà tout cela, ce qui le ravageait le plus était de savoir que le Plus Haut avait retiré sa main de lui et déversait un lourd jugement sur ses épaules.

Cette sentence était plus qu’il n’en pouvait supporter.

Alors on gratta à la porte, et bien que Quentin ne fît pas un geste ni ne prêtât aucune attention particulière à ce bruit, la porte fut ouverte à la volée. Une grande silhouette dégingandée fit irruption dans la pièce obscure et vint se planter devant le lit.

« Sire, lança Theido, tout est prêt. »

Le Roi ne répondit mot.

Theido contempla tristement son ami un moment, puis reprit la parole. « Nous vous attendons pour nous conduire. » Il avait été sur le point de déclarer qu’ils partaient sur l’heure, mais l’état de Quentin l’avait tant choqué qu’il ne pensait plus qu’à le secouer. Il crut un instant que sa ruse pourrait fonctionner.

Quentin tourna la tête sur l’oreiller ; ses yeux se fixèrent sur le visage de Theido. « Ils vont tuer mon enfant, lança-t-il doucement, et le blâme sera mien.

— Nenni, Sire. J’apporte des nouvelles : le glaive a été retrouvé. Nous partons le

réclamer de ce pas.

— Zhaligkeer, trouvé ?

— Lord Ameronis l'a dérobé à un rémouleur qui l'avait ramassé sur la route, le jour de l'enlèvement du Prince Gerin.

— Lors, il a gagné. Il n'y renoncera jamais.

— Pas sans combattre, non. Mais nous entendons bien lui offrir un combat tel qu'il n'en a jamais encore vu. Il finira par rendre l'Étincelant, et avec joie, qui plus est. C'est la raison pour laquelle vous devez venir avec nous.

— Nous n'avons plus le temps, Theido. Plus de temps. Il est déjà trop tard.

— Nenni, mon seigneur, il n'est point trop tard. Mais ce le sera si vous atermoyez.

— Allez, en ce cas, et voyez ce que vous pouvez faire. »

Theido était sur le point d'acquiescer lorsqu'il répondit : « Je n'en donnerai point l'ordre, Sire. Il vous faudra le faire. Et il vous faut chevaucher à la tête de votre troupe, si nous voulons montrer à Ameronis et ses affidés que nous ne souffrirons nulle trahison en ce royaume. »

Quentin refit silence. Theido n'eut pu dire si ses paroles avaient un quelconque effet ou si son auditeur était à ce point submergé de désespoir que rien ne pouvait plus l'atteindre. Le chevalier adressa une prière muette au Plus Haut afin que le Roi se jetât à nouveau dans l'action. « Défendez votre trône, mon seigneur, ordonna-t-il. Venez. Chevauchez avec nous. Conduisez-nous. »

Quentin soupira et se passa une main devant les yeux. « Non, je ne suis pas Roi. Laissez-moi.

— Qui conduira la troupe, si ce n'est vous ?

— Vous.

— Nenni.

— Ronsard, en ce cas. N'importe qui. Peu me chaut. »

Theido, qui savait reconnaître ses défaites, tourna les talons et s'en fut vers la porte. Il s'immobilisa, une main sur la poignée. « Il en est qui donneraient leur vie pour vous et votre trône. Et plus encore qui braveraient tous les dangers pour votre service. Durwin l'a fait, ainsi que Toli – et d'autres dont vous ignorez jusqu'à l'existence. Ne lèverez-vous pas le petit doigt pour vous sauver vous-même ? » Sur ces mots, il referma la porte.

Le Roi entendit ses pas décroître dans le couloir, et garda le regard braqué sur les ténèbres de sa chambre calfeutrée. Il ne fit pas un geste.

« Eh bien ? » s'enquit Ronsard tout en devinant la réponse, car elle était inscrite dans les traits gris et las de son ami.

« Il ne viendra pas. Je crains que nous ayons perdu notre Roi avant même qu'un seul coup ait été porté.

— Si notre Roi se laisse aller à la défaite, alors notre royaume est en grand péril. Les chacals vont le déchirer. »

Theido exhala un profond soupir. « Cela, du moins, nous pouvons le retarder quelque peu. Nous allons chevaucher jusqu'à Ameron-sur-Sipleth et faire ce que nous pourrons. » Il jeta un coup d'œil vers le ciel. « Si nous chevauchons la nuit durant, nous pourrons y

être au matin. »

Alors que le crépuscule donnait à la voûte céleste la teinte du vin, l'armée du Roi Dragon quitta Askelon. De tous les départs, de toutes les guerres pour lesquelles les hommes de Mensandor avaient répondu à l'appel aux armes et s'étaient précipités au combat, de toutes les périodes sombres où menaçait l'ennemi et où la paix ne pouvait être préservée qu'à la pointe de la lance et de l'épée, jamais un départ n'avait été aussi silencieux.

Les troupes défilèrent dans la cour extérieure, la cour de garde, sur l'immense pont-levis enjambant la douve asséchée et le long de la rampe pour cheminer le long des artères de la cité. Les chevaliers montés ouvraient le cortège, leurs armures soigneusement emballées dans des filets et arrimées à l'arrière des selles de leurs écuyers. Ensuite arrivaient les longues colonnes de fantassins, qui ne disaient mot – car le message selon lequel le Roi Dragon n'avait point le cœur de mener ses hommes avait déjà parcouru leurs rangs. Derrière eux cahotaient les lourds chariots chargés d'armes et de provisions pour toute l'armée ; les carrioles des maréchaux-ferrants et des chirurgiens, débordant des outils et fournitures indispensables pour réparer hommes et armement fermaient le convoi.

La troupe muette parcourut les rues de la ville telle une phalange spectrale s'en allant sans bruit vers une bataille oubliée dans les brumes du temps. Nul ne sortit pour saluer son passage ; nul citoyen ne vint encourager leur marche. Les rues demeurèrent vides, à l'exception de quelques chiens bâtards, aussi galeux qu'affamés, qui coururent après les chevaux en jappant.

En tête de la compagnie chevauchaient côte à côte Theido et Ronsard, rigides, regards fixes. Ils ne conversaient point, mais se drapaient dans leurs pensées comme ils se fussent enroulés dans des pelisses la nuit venue. Et bien que la soirée fût tiède, elle était rafraîchie par une atmosphère de mélancolie mêlée d'inanité. Tous la percevaient, qui suivaient la bannière du Roi Dragon en ces heures.

Car, avant même que l'ennemi eût seulement levé une lame contre le trône, Mensandor avait perdu son Roi.

XLI

L'Aîné Jollen, assis dans la lumière du feu, caressait sa barbe et fixait les braises rougeoyantes ; près de lui étaient installées sa femme, Morwenna, et Alinea. Bria et Esme, en face de l'estimé guide, l'observaient avec attention et attendaient qu'il prît la parole. Les ombres dansaient sur les murs et, dans un coin, un criquet modulait son chant nocturne. Finalement, il enfla la poitrine en emplissant ses poumons et releva les yeux. « Oui, je pense de même. Vous devez repartir sans tarder. Ce songe, ainsi que l'a suggéré Biorkis, vous a été donné en signal de retour – à moins qu'il n'indique la nécessité de votre présence en tant que témoins des événements prédits et imminents. Dans un cas comme dans l'autre, il vous faut partir.

— Merci, Jollen. Vos paroles me rendent ma décision plus légère, répondit Bria.

— Je puis en discuter avec les autres Aînés, si tel est votre désir, mais je sais déjà qu'ils vous diront la même chose que moi. Oui, allez. Je suis conscient du fait que vous avez à peine eu le temps de vous remettre de votre voyage, mais nous prierons pour que le dieu vous donne la force nécessaire à vos trajets.

— Je hais l'idée de partir, intervint Esme. J'en suis venue, en si peu de temps, à me sentir bien ici – un peu comme si j'y étais chez moi. »

Jollen la dévisagea tout en hochant la tête, comme s'il voyait en cette jeune femme quelque chose que les autres ne pouvaient distinguer. « Peut-être le dieu vous parle-t-il, Esme. Il est possible qu'il ait prévu une place pour vous ici, parmi nous. Quoi qu'il en soit, vous serez toujours la bienvenue à Dekra. Revenez quand vous le pourrez, et séjournez aussi longtemps que bon vous semblera ; laissez votre cœur enfin se retrouver. »

Les paroles de l'Ancien surprirent Esme. « Bria vous entretint-elle de mes... mes ennuis ? »

Le sourire qu'arbora Jollen fut très doux. « Nenni, ma Dame. Point n'est besoin de mots pour me conter que vous vécûtes dernièrement trop de douleur et de tristesse. Dès l'instant où vous passâtes la grille, je lus en vous tout de la petite enfant égarée. »

Esme baissa les yeux et les fixa sur ses mains, posées sur ses genoux. « Est-ce donc si apparent ?

— Nenni ! répondit Bria.

— Non, non – peut-être pas pour tout le monde, admit Jollen. Mais c'est l'un de mes

dons de discerner clairement la forme de l'âme. Je n'entends nullement vous mortifier en disant cela, Esme. Je veux juste vous préciser que nous savons vos blessures et que nous prions pour vous depuis votre arrivée.

— Je vous sais gré de vos prières. Et je me sens plus en paix ici qu'à n'importe quelle période depuis... » Sa voix la trahit, et elle s'interrompit tout en laissant mourir sa phrase.

Morwenna se leva et vint lui passer un bras autour des épaules. « Revenez lorsque votre tâche sera achevée, et demeurez avec nous. Ce sera pour nous un honneur de vous avoir ici.

— Ma tâche ? » Esme dévisagea les membres du groupe. « Qu'entendez-vous par “ma tâche” ?

— De nous tous, Esme, répliqua Alinea, vous êtes celle qui reçut la vision ; vous êtes celle à qui le Plus Haut s'est adressé.

— Aurais-je un rôle à jouer dans tout ceci ? »

Jollen gloussa. « Nous en avons tous un, c'est indéniable. Mais le vôtre est spécial. Whist Orren vous a révélé, à vous seule, une partie de son plan. Le Plus Haut a placé sa main sur vous, Esme. »

Ils discutèrent encore un moment de choses et d'autres, des préparatifs réalisés en vue de leur départ, tôt le lendemain matin. Mais rien ne fut dit de plus sur le songe d'Esme, ni sur sa possible signification, bien que tous sussent que des paroles de pouvoir avaient été énoncées parmi eux, des paroles qui auraient pour résultat quelque haut fait encore inconnu, et que telle était la raison qui poussait à nouveau les femmes sur la route. Lorsque tous se levèrent, à contrecœur, pour aller au lit, Morwenna les accompagna jusqu'à la porte en annonçant : « Je viendrai vous apporter votre petit déjeuner et vous dire au revoir dans la matinée.

— Ne prenez pas cette peine, je vous prie, répondit la Reine. Vous avez tous déjà tant fait pour nous.

— Il ne s'agit nullement de peine. » Morwenna balaya le commentaire de Bria d'un geste de la main. « Je regrette seulement de n'avoir pas le plaisir de passer plus de temps avec vos petites filles. Elles sont adorables ! Il vous faudra les ramener bientôt, ainsi que Quentin. Cela fait trop longtemps qu'il n'est venu.

— Il serait de tout cœur avec vous, je le sais. » Bria prit les mains de Morwenna, tandis que Jollen se levait et venait se placer près de son épouse. « Priez pour lui. Je vous en conjure... priez pour lui, et pour mon fils.

— Vous pouvez nous faire confiance sur ce point, répondit Jollen. Nos prières n'ont cessé depuis votre venue parmi nous. Oui, nous demeurerons en prière jusqu'au jour où nous apprendrons que tout va bien pour vous. » Il se tut et jeta sur les femmes rassemblées un long regard appréciateur. « Mais gardez courage, reprit-il brusquement. Votre tâche ici, la raison de votre venue, a été accomplie, et le Plus Haut est heureux de vous donner sa bénédiction. Vous avez été fidèles à vos cœurs, et déjà maintenant les choses qu'il vous a promises vont survenir. Allez, afin de pouvoir y assister, et savoir qu'il est toujours sincère envers ceux qui le suivent. »

Les visiteuses embrassèrent leurs hôtes en silence, puis quittèrent la chaleur de la pièce pour retrouver la fraîche nuit d'été, illuminée de myriades d'étoiles. Elles se

hâtèrent vers leurs lits, trop perdues dans leurs pensées pour discuter mais se sentant chacune plus proche de l'autre, réunies par la force de l'amour et un objectif rassurant. Et même si elles étaient obligées de traverser les ténèbres des jours sombres à venir, nulle ne doutait de la lumière promise une fois parvenues à destination.

« Toli, dormez-vous ? » s'enquit le Prince Gerin. Le garçon se glissa plus près de l'homme recroquevillé à côté de lui.

« Nenni, répondit Toli en roulant sur lui-même. Que se passe-t-il ?

— J'ai entendu un bruit ; quelqu'un vient.

— Je l'ai ouï de même. C'est encore le garde, il vient s'assurer de notre présence et vérifier que nous n'avons pas disparu dans une fissure du mur.

— Ils nous ont surveillés de près, aujourd'hui comme hier – de plus près qu'avant. Pourquoi ?

— Ils ont déclenché le piège, je pense. Ils ne tiennent pas à ce que quelque chose nous arrive avant de savoir s'il s'est ou non refermé.

— Mais que veulent-ils ?

— Une revanche. Nimrood tenta déjà une fois de s'emparer du trône, et...»

Avant que Toli pût terminer sa phrase, il y eut un grattement à la porte, puis la lumière pénétra dans la pièce. Toli roula sur ses pieds. « Qu'est-ce, encore ? demanda-t-il au visiteur qui entrait.

— On se repose confortablement, mes petits chats ?

— Nimrood ! constata sombrement Toli. Ainsi, vous avez serpenté jusqu'ici pour narguer vos prisonniers ?

— Oh, nooon ! Je suis juste venu vous informer de l'énormité du prix que j'ai fixé pour vos têtes insignifiantes. La demande de rançon a été mandée et reçue. Le Roi n'a d'autre choix que de s'y plier.

— Qu'avez-vous fait, reptile ?

— J'ai juste suggéré que je serais disposé à libérer mes captifs en échange d'un certain objet de valeur pour le Roi. » Nimrood s'interrompit pour rire, méchant. « Ha ! Un objet qui, bientôt, n'aura plus aucune valeur pour le Roi !

— De quoi parlez-vous donc ? » Toli se rapprocha de lui.

« Restez où vous êtes ! » brailla Nimrood. Puis il se calma. « Voilà qui est mieux. Quel objet ? » Il haussa les épaules, et sa torche projeta son ombre déformée sur le mur. « Je ne vois nulle raison de vous le taire. Son épée – voici l'objet que j'obtiendrai.

— L'Étincelant ! s'étrangla le Prince Gerin, qui était venu se placer aux côtés de Toli.

— Oui, je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle. Une belle arme, me suis-je laissé dire, bien que je ne l'aie personnellement jamais vue.

— Non ! cria Gerin. Le Roi ne peut renoncer à l'Étincelant !

— C'est ce que nous verrons, gloussa Nimrood. Nous verrons.

— Le Prince dit vrai. Le Roi Dragon ne renoncera jamais à Zhaligkeer. Cela signifierait humilier le trône, et jamais il ne fera cela.

— Dommage, renifla Nimrood. Mais peut-être verra-t-il les choses différemment. Qu'est-ce qui pourrait bien équivaloir un trône ? La vie de son fils unique et héritier, en

même temps que celle de son meilleur ami ?

— Je vois, répliqua froidement Toli. Vous entendez lui forcer la main. Mais vous oubliez qu'un Roi est tout d'abord Roi, avant d'être homme. Il se doit de faire ce qui est le mieux pour son royaume.

— De toute façon, le choix devrait se révéler intéressant. Et nous aurons bientôt l'opportunité de savoir de quoi il retourne.

— Bientôt ?

— D'ici cinq jours. À midi, dans cinq jours d'ici, vous serez amenés dans la cour du temple et ligotés. Si le Roi n'apporte pas cette épée enchantée qui est la sienne, vous serez immolés sur l'autel d'Ariel. Oh, je sais que de nos jours, les dieux n'exigent plus de sacrifices humains. Mais, cette fois-ci, je pense que le Grand Prêtre insistera. Que fera le courageux Roi Quentin de votre sang sur ses mains ? Comment vivra-t-il avec cela ? Je me le demande. » Nimrood recula d'un pas et brandit haut son flambeau. « Et maintenant, c'est vous qui allez vous le demander ! »

Aussi rigide qu'une statue, poings serrés, muscles tendus, Toli regarda disparaître le vieux sorcier. La porte de la geôle se referma, le verrou grinça, et la pièce retomba dans l'obscurité et le silence. Ils entendirent glousser Nimrood tandis qu'il remontait le couloir en direction de son immonde perchoir.

« Est-ce vrai ? » s'enquit Gerin, lorsque le caquètement du mage se fût éteint. Sa voix tremblait.

« Oui, répondit Toli en passant son bras autour du garçon pour l'attirer à lui. J'en ai bien peur. Il se peut qu'il soit venu jusqu'ici pour nous torturer avec cela, mais je ne le crois pas. Le vieux vautour veut instiller le poison de la peur entre nous ; il espère que le fait de savoir va nous ronger telle une blessure aux entrailles. Mais nous devons lutter. Nous ne devons pas un seul instant renoncer à l'espoir.

— J'ai peur, Toli. Que va-t-il advenir de nous ?

— Je ne puis le dire, jeune maître. Cela ne dépend plus de nous, à présent. »

XLII

Une aube maussade et gris-blanc se leva sur Pelgrin, chargée de la brume émanant des eaux turgides et fangeuses de la rivière Sipleth. Sur la rive, en un lieu où le sol s'élevait en une falaise rocheuse et à pic surplombant les eaux vertes, se dressait le Château Ameronis. En contrebas, la Sipleth s'élargissait tandis que son lit rocheux contournait le promontoire, et offrait ainsi à Lord Ameronis une protection sur deux flancs ; la forêt, particulièrement sauvage et dense dans cette partie de Mensandor, le protégeait sur un troisième côté. Ce qui autorisait uniquement l'approche par la façade, une approche rendue plus ardue encore pour les assaillants de par le terrain accidenté et la rampe escarpée.

Theido et Ronsard, lourdement appuyés sur leurs pommeaux de selle, surveillaient la forteresse dans la lumière chiche du jour naissant. « C'est plus rocailleux que dans mon souvenir, constata Ronsard, et mieux fortifié.

— Nous prendrons position là et là, indiqua Theido en désignant les emplacements de la main. Juste hors de portée de flèche. Un homme tel qu'Ameronis est perpétuellement prêt au combat, aussi ne nous leurrons point en pensant le surprendre en pleine sieste.

— Il est une chose qu'il nous faut faire avant qu'ils ne s'aperçoivent de notre présence – dépêcher les mineurs afin de découvrir l'endroit où creuser une galerie sous les murailles.

— Donnes-en l'ordre sur le champ, et envoie des archers, dans le cas où le château s'éveillerait et nous offrait une bataille. »

Ronsard se laissa péniblement glisser à terre et retourna à pied vers l'orée de la forêt, où attendait l'armée. Il s'entretint avec divers chevaliers, promus commandants de terrain, et leur transmit ses ordres. Theido mit lui aussi pied à terre et arpenta le périmètre du bois en étudiant l'étendue de terrain et la position du château pardessus. Tandis qu'il regardait, une vingtaine d'hommes vêtus de grossiers vêtements de peau surgirent de la forêt au pas de course et se dirigèrent vers la citadelle, de longs bâtons pointus en mains. Derrière eux arrivèrent des archers, arcs et carquois pleins sur le dos.

Lorsqu'ils atteignirent le pied même des murailles vertigineuses, les hommes se séparèrent en groupes de deux ou trois et commencèrent à sonder le sol, à examiner la roche tout autour des parois extérieures, à planter leurs cannes un peu partout ou se

glisser dans des crevasses au pied de la muraille.

Au bout d'un instant, Ronsard vint se placer à côté de Theido, qui observait l'activité des mineurs. « Cela va probablement demander un certain temps. Je suggère que nous prenions tous deux un peu de repos, si nous le pouvons, avant qu'Ameronis se réveille et découvre qu'il est assiégé. J'en ai d'ores et déjà donné l'ordre à la troupe. »

Theido se frotta les yeux des poings refermés et se tourna vers son ami. « Je n'ai pas le cœur à ce combat, à lever l'épée contre l'un de nos pairs, même s'il s'agit d'Ameronis. Il est toujours un pair du royaume. »

Ronsard haussa les épaules. « Il a cessé de l'être le jour où il a volontairement défié son Roi. Il n'est plus qu'un renégat contre lequel il faut agir. La trahison n'est pas une mince affaire.

— Je n'en disconviens pas. J'aimerais simplement qu'il y ait une autre solution.

— Tant qu'il résistera, tant qu'il brandira le glaive du Roi, il tiendra la vie de l'héritier du Trône dans ses mains.

— Je me demande s'il le sait.

— Penses-tu que cela ferait une quelconque différence, pour lui ?

— Peut-être pas. Mais je veillerai à ce qu'il en soit informé aussitôt que possible. Cela du moins, le fera réfléchir à deux fois avant de pousser le sujet plus avant. »

Ronsard fronça les sourcils. « Il ne pliera point. Ameronis est trop arrogant, et il a attendu trop longtemps. Le siège débutera, prions pour qu'il soit de courte durée. Le temps nous est compté. »

Sur ce, tous deux se détournèrent et s'en furent veiller à l'établissement du camp, et se trouver un endroit où s'étendre afin de faire un somme nécessaire.

À l'intérieur du Château Ameronis, Lord Ameronis et ses amis dormaient dans leurs lits moelleux garnis de draps fins, dans d'immenses chambres tendues de tapisseries de soie. Ameronis était accoutumé aux choses les plus raffinées et se prenait lui-même pour un Roi, tant était dévorante son ambition.

À présent profondément endormi, il rêvait du jour prochain où il monterait sur le Trône Dragon, dans le Château du Roi Dragon. Cette vision, longtemps chérie et bichonnée au fond de son cœur, il la verrait bientôt se réaliser – maintenant qu'il possédait le légendaire Zhaligkeer. Le glaive en question reposait dans un coffre verrouillé au pied de son lit ; il ne faisait même pas confiance à son propre armurier pour le lui garder, mais le voulait près de lui à toute heure.

Sur le chemin de ronde, devant la fenêtre de la tour du maître, des hommes couraient en s'égosillant, leurs pieds claquaient sur le dallage de pierre. Leurs cris tirèrent Ameronis de ses rêves de gloire royale et il s'éveilla. « Chambellan ! » appela-t-il et, aussitôt, apparut un mince personnage aux yeux de fouine et aux dents gâtées.

« Mon seigneur ? s'enquit le serviteur en passant la tête par la porte.

— Par Zoar, que se passe-t-il ? Comment peut-on dormir dans un tel vacarme ? J'ai des invités en ma demeure et ne tolérerai point qu'ils soient réveillés.

— Quelque désagrément à l'extérieur du château, mon seigneur. Sa nature n'a point encore été déterminée.

— Sacrebleu ! Je vais m'en rendre compte par moi-même ! » Sur ce, Ameronis rejeta

ses couvertures, sortit sur la barbacane et escalada une volée de marches menant aux remparts. La chambre du seigneur se trouvait dans la tour la plus orientale et surplombait la grille ainsi que l'esplanade devant la forêt.

Il ne lui fallut qu'un instant, une fois que ses yeux se furent débarrassés du sommeil, pour se rendre compte de la nature du désagrément qui l'avait tiré du lit. « Par tous les dieux de la terre et du ciel ! hurla-t-il. Nous sommes assiégés ! »

En cet instant, un jeune chevalier, qui était le commandant d'Ameronis, s'approcha. « Mon seigneur, nous sommes assiégés.

— Je le vois bien ! Combien sont-ils ?

— Nous n'avons point eu le temps de les dénombrer. Je reviens juste de renforcer les grilles. L'une des vigies a sonné l'alarme il y a à peine quelques minutes sur le rempart sud. Des mineurs, mon seigneur, cherchent une faiblesse à exploiter.

— Des hommes du Roi ?

— Ils n'arborent nulle cocarde, mon seigneur. Du moins je n'en vis aucune.

— Très bien. Faites pleuvoir les flèches sur leurs têtes imbéciles. Cela leur apprendra à venir renifler comme des chiens autour de ces murailles !

— Les archers ont été mandés, mon seigneur. Mais les mineurs s'enfuirent aussitôt qu'ils parvinrent sur les remparts. »

Ameronis se détourna et fixa le regard vers la forêt, où attendait l'armée du Roi Dragon. « Ainsi, marmonna-t-il pour lui-même, cela commence déjà. » Puis il aboya un ordre au jeune chevalier par-dessus son épaule. « Postez des archers, et informez-moi dans l'instant s'ils se montrent à nouveau.

— Oui, mon seigneur. » Le commandant inclina la tête, et Ameronis s'éloigna de la muraille, toujours pieds nus, descendit les marches et traversa la barbacane en direction de sa chambre. Là, il se vêtit en toute hâte, et enfila sa tunique matelassée, dans le cas où il devrait endosser son armure avant la fin du jour. Puis il se précipita à l'armurerie afin de veiller à la répartition des armes ; de là, il alla interroger le garde sur l'état des provisions du château : nourriture, eau, grain et fourrage pour les chevaux ; il se rendit ensuite aux grilles afin de surveiller en personne le renforcement de leurs immenses battants par des coins et des poutres entrecroisées.

Tout cela, Lord Ameronis s'en acquitta sans fièvre ni anxiété, mais en homme parfaitement préparé aux guerres et leurs préparatifs. En vérité, il avait attendu ce jour toute sa vie durant. S'il accomplissait sa tâche avec l'impassibilité d'un vétéran aguerri, c'était parce qu'il était, tout comme son père avant lui, un homme dont l'ambition pour le trône lui avait enseigné toutes les subtilités du pouvoir et de ses gains.

Il serait Roi, se fit-il serment, ou perdrait la vie en essayant.

Ronsard s'éveilla à midi d'un trop court somme et procéda à l'inspection du camp, il le visita en compagnie de ses commandants et de ses hommes, qui s'étaient tous activés à transformer les bois alentour en un petit village – un village de combattants.

« Sire Garth, lança-t-il au chevalier musculeux qui dirigeait la construction de barres d'attache pour les chevaux. Quel fut le rapport des mineurs dépêchés ce matin ? »

Le gros homme emplut d'air la barrique qui lui tenait lieu de poitrine et gonfla les

joues ; l'air relâché siffla entre ses dents. « Rien de bon, mon seigneur. Le Château Ameronis est aussi solide que la roche sur laquelle il est édifié. Les sapeurs n'ont découvert nulle faille, nul sol meuble sur tout le périmètre – du moins sur trois côtés, voulais-je dire. Le quatrième donne sur la rivière. »

Ronsard se renfrogna. « Rien ? »

Sire Garth secoua la tête. « Ses racines sont de roche, aussi dure que le cœur de son maître. Nous ne trouverons nul endroit où creuser un tunnel sous ces murailles. »

Ronsard hocha la tête et s'en fut. Qu'il en soit ainsi, pensa-t-il. Si nous ne pouvons passer sous les murailles, nous passerons par-dessus. Nous ne disposons pas du temps nécessaire pour un long siège ; le sujet doit être réglé d'ici quatre jours, si nous voulons atteindre le Grand Temple avant... Bien, d'une manière ou d'une autre, nous y parviendrons à temps. Avec l'aide du véritable dieu, nous y arriverons.

Juste alors, il entendit des bruits de pas derrière lui, pivota sur lui-même et se retrouva face à Theido. « Tu as meilleure mine après un petit somme, ami. Nous nous faisons trop vieux pour chasser toute la nuit durant dans la forêt, hein ? »

Bien que Ronsard eût pris un ton allègre, Theido demeura maussade ; lorsqu'il prit la parole, ce fut d'une voix bourrue. « Aucun signe en provenance du château ?

— Non. Je m'entretins il y a quelques instants avec la sentinelle en chef – il m'a dit n'avoir vu aucun signal sur les remparts ou les tours, bien qu'il semble que des archers y aient été postés. Ils attendent.

— Humpf ! rétorqua Theido. En ce cas, je vais leur offrir un sujet de réflexion durant leur attente. » Sur ces mots, il tourna les talons et demanda à un écuyer de lui amener son cheval.

« Quel est ton plan ? » Ronsard se hâta à sa suite.

L'écuyer arriva au pas de course avec le destrier de Theido, le grand chevalier s'empara des rênes et passa son pied dans l'étrier. Ronsard posa une main sur son épaule. « N'y va pas seul.

— Viens avec moi, alors. Cela ne fait aucune différence à mes yeux. » Theido se hissa en selle et fit volter sa monture.

« Attends ! » cria Ronsard, avant d'envoyer l'écuyer quérir son propre coursier.

Lorsque Ronsard rejoignit son impétueux ami, celui-ci était déjà à mi-chemin du château dans l'escarpement rocheux. Des saillies de granit surgissaient de la tourbe moussue et ne rendaient le chemin que plus ardu. Le soleil, au zénith, projetait une lumière dure sur leurs arêtes. Le Château Ameronis se dressait devant et au-dessus d'eux en haut de la rampe, et Ronsard en étudia attentivement les murailles alors qu'ils s'en approchaient.

Ils chevauchèrent jusqu'à être à portée de flèche et s'immobilisèrent. Theido porta une main à sa bouche et héla les sentinelles. « Je suis Lord Theido, compagnon du Roi. Je désire parler avec votre maître. Mandez-le. »

Les deux cavaliers attendirent tandis que les défenseurs discutaient de leur requête, puis finissaient par décider qu'ils ne pouvaient la refuser. L'un d'entre eux dit quelque chose, une tête disparut des créneaux et le premier garde répondit. « Nous avons envoyé chercher notre seigneur, messire. »

Ils patientèrent ; leurs chevaux piaffèrent et renâclèrent, ils secouèrent leurs têtes et leurs crinières, impatients de se remettre en mouvement. Mais leur attente fut récompensée par l'apparition de Lord Ameronis sur les remparts.

« Ainsi c'est vous, Theido ! cria Ameronis depuis son mur. Et est-ce Ronsard que je vois ?

— Je veux vous parler, Ameronis. Face à face.

— Je suis navré, mais il semble que les grilles aient été closes et renforcées. Je ne puis les ouvrir pour vous. » Ameronis s'exprimait avec bonne humeur, comme s'il oubliait volontiers que les hommes devant lui ne représentaient rien d'autre qu'amitié et bonne volonté.

« En ce cas, autorisez-nous à approcher, car j'ai une chose à vous dire que vous devez absolument savoir avant que le sang ne coule de part et d'autre.

— Tu perds ton temps, marmonna Ronsard. La seule chose que ce loup comprenne, c'est le plat de l'épée.

— Je sais, répliqua Theido. Mais ceux qui sont avec lui ne sont pas de la même trempe. Nous pourrions peut-être les circonvenir. Tu vois ? Ils sont là. »

Ronsard vit plusieurs autres têtes se joindre à celle d'Ameronis par-dessus le mur. « Je ne vois point Lord Edfrith parmi eux.

— Peut-être a-t-il eu le bon sens de se retirer avant de se retrouver par trop englué dans ce complot aussi cupide qu'égoïste. Ce qui démontre, du moins, que l'accord n'est pas unanime.

— Vous pouvez approcher, leur cria Ameronis. J'écouterai ce que vous avez à dire. »

XLIII

« Je n'aime point cela, Ameronis, déclara Lord Kelkin. S'il est exact que nous détenons la rançon exigée pour le fils du Roi, nous devons la rendre. Je ne tiens nullement à avoir le sang du Prince sur les mains. »

Les amis d'Ameronis et lui-même s'étaient réunis dans la salle du conseil, une pièce située tout en haut de la tour de garde. Les fenêtres en avaient été grandes ouvertes, afin que la brise renouvelât son atmosphère confinée. Assis sur l'un des dormants, Ameronis contemplait l'escarpement duquel s'étaient retirés Theido et Ronsard quelques minutes auparavant.

« Vous fîtes preuve de l'aplomb nécessaire lorsque nous allâmes voir le Roi en personne, rétorqua Lupollen. Il ne me semble pas vous avoir entendu vous plaindre, alors. S'il est vrai que celui qui possède l'épée est Roi, alors voici notre souverain ! » Il gesticula en direction d'Ameronis, qui plaça ses mains sur le rebord de la fenêtre, se leva et leur fit face en se découpant sur l'étroite ouverture.

Lord Denellon marmonna dans sa barbe. « S'il est Roi, pourquoi nous terrons-nous derrière des portes barricadées et attendons-nous l'affrontement ? »

Ameronis ignora la remarque. « Ne voyez-vous pas que c'est exactement ce qu'ils souhaitaient ? »

Les autres le dévisagèrent, soupçonneux. « Qu'entendez-vous par là ? l'interrogea Gorloic. Parlez clair.

— Oh, mais c'est on ne peut plus limpide, messire. Il s'agit d'une ruse de leur part afin de nous faire renoncer au glaive sans même qu'une seule flèche ait été décochée. Theido est un vieux renard astucieux ; il savait que cela provoquerait des dissensions entre nous, et c'est pourquoi il nous conta cette menterie.

— Vous doutez de lui – après tout ce qui survint à Askelon ? s'enquit Denellon.

— Oh, je ne doute nullement de l'enlèvement du Prince – ce fait, du moins, est authentique. Il fut très certainement ravi par de simples bandits de grand chemin, qui ne réclament que quelques ducats d'or pour relâcher l'enfant. Pour autant que nous sachions, le garçon est peut-être déjà libre, la rançon déjà versée.

» Non, cette histoire à propos du glaive exigé pour rançon du Prince, de sa mise à mort si l'Étincelant n'est point remis d'ici quatre jours... eh bien, ce n'est qu'une ruse, et

minable, avec ça. »

Les seigneurs écoutèrent Ameronis leur débiter ce discours, calme et assuré, puis froncèrent les sourcils – peu convaincus, mais néanmoins ébranlés par le calcul sournois. Pour finir, Kelkin se leva. « Je pense que nous commettons une grave erreur, messires. Une de celles que nous regretterons longtemps. Mais nous sommes d'ores et déjà coalisés, et devons aller jusqu'au bout. En convenez-vous ?

— Oui, répondirent les autres en chœur. Il ne nous reste aucune autre solution.

— Oui, renchérit Ameronis, comme si, lui aussi, avait été convaincu par la remarque de Kelkin. *C'est* notre seule issue. Ils, poursuivit-il en pointant la fenêtre du doigt, nous y ont forcés, et nous devons poursuivre.

— Quelle réponse allez-vous leur donner, Ameronis ? s'enquit Lupollen. Ils ne tarderont plus à revenir la chercher.

— Quelle réponse puis-je faire ? » Ameronis étendit les mains. « Je vais leur dire que nous ne pouvons rendre le glaive. Je vais proposer d'oublier l'affront fait à mon honneur qu'est leur présence s'ils s'en vont. S'ils refusent ? Eh bien, cela ne sera plus de mon ressort. »

Sur ces mots, les seigneurs se levèrent et s'en furent l'un derrière l'autre sur les remparts. En contrebas, Theido attendait seul la réponse à sa demande de restitution de Zhaligkeer.

« Lord Theido, le héla Ameronis, avant de vous donner ma réponse, je désire vous poser une question. » Les seigneurs rassemblés autour d'Ameronis se dévisagèrent. Qu'avait donc en tête le sournois personnage ?

« Posez-la, en ce cas, rétorqua Theido, un bras appuyé sur le pommeau de sa selle.

— Si je vous rends l'épée, quelle garantie ai-je que vous ne la garderez pas pour vous et ne réclamerez pas le trône ?

— Seul un homme tel que vous pourrait imaginer pareille chose, explosa Theido, furieux. Vous, qui n'êtes sincère avec personne, croyez tous les hommes aussi déloyaux que vous. »

Ameronis se contenta de hausser les épaules. « Quelle garantie ? »

Theido dut faire un effort pour se maîtriser. « Je ne puis vous offrir nulle autre garantie que ma parole d'honneur. Mais, si tel est votre souhait, vous pouvez rentrer à Askelon avec nous et remettre vous-même le glaive dans les mains du Roi.

— Avec vous et vos chevaliers pour escorte ? s'esclaffa Ameronis. Je serais abattu avant d'avoir parcouru une demi-lieue.

— La parole de Theido est suffisante à mes yeux, intervint Lord Kelkin. Elle a autant de valeur qu'un cachet ou une promesse royale.

— Il nous offre une chance de sauver notre honneur sans verser le sang, renchérit Lord Denellon. Je dis que nous devrions prendre cela en considération.

— Il nous offre de nous faire écorcher comme des lapins, mes amis. Croyez-vous qu'il ne cherchera point à nous punir dès qu'il aura récupéré l'épée ?

— Il proposa que nous la remettions nous-mêmes au Roi, protesta Gorloic. Je dis que nous devrions reconsidérer sa proposition.

— Et nous retrouver dans les geôles d'Askelon aussitôt après la remise du glaive ?

insinua Lupollen.

— Le Roi Dragon ne ferait nullement une telle chose », rétorqua Kelkin. Gorloic et Denellon l'approuvèrent. « Nous pourrions exiger un sauf-conduit.

— Un sauf-conduit ! Ha ! Le seul que nous obtiendrions serait pour le billot du bourreau ! » Ameronis fronça les sourcils. « Non, nous n'osons nous séparer de l'épée pour l'instant. Tant que nous la détenons, nous avons la vie sauve – la restituer signerait notre arrêt de mort.

— J'attends, intervint Theido. Quelle est votre réponse ?

— Vous l'avez, lança Ameronis. Je ne rendrai point le glaive. Si le Roi Dragon le veut, qu'il vienne me le prendre lui-même !

— Vous avez conscience que cela équivaut à une félonie...

— Ne me parlez point de trahison, messire ; lorsque je serai Roi, votre effronterie sera comptée pour une trahison, et nous verrons alors qui ne saura que faire de ses os ! Partez, maintenant, et emmenez vos hommes avec vous.

— Nous avons pour mission de rapporter l'Étincelant, et nous la mènerons à bien. Si vous n'avez aucune considération pour le Roi, ayez au moins une pensée pour son fils.

— Ruse ! Partez ; je suis las de discuter avec vous.

— Je m'en vais, répliqua froidement Theido. Lorsque nous nous retrouverons, ce sera à la pointe de l'épée. Vous nous obligez à déclarer le siège ouvert. » Theido fit claquer ses rênes, volter sa monture et redescendit la rampe au galop. Ronsard l'attendait sur le périmètre du campement.

« Comment ont-ils réagi ? s'enquit le chevalier.

— Tu avais raison, ami, rétorqua Theido, enflammé. C'est *bien* un repaire de chacal. Bien que ceux qui l'accompagnent – Gorloic, Kelkin et Denellon – semblent incliner vers la raison, ils ne se laissent pas moins égarer par son éloquence douceuse.

— Ainsi, le siège est avéré. » Ronsard contempla le château qui s'élevait devant eux. « Ces murailles ne seront point faciles à abattre. Et nous ne pouvons les affamer. Il nous faut passer par-dessus.

— Peut-être les choses en arriveront-elles là, répondit Theido en suivant le regard de Ronsard. Mais pas encore. Je tiens à examiner le quatrième flanc du château, le mur ouest qui donne sur la rivière.

— Comment envisages-tu de ce faire ?

— Il faudra agir cette nuit, sous le couvert de l'obscurité.

— Très bien. En ce cas, je vais prévoir une manœuvre de diversion ; cela dissimulera notre véritable but. Mais qu'espères-tu trouver ?

— Une porte de poterne. Je n'ai encore jamais connu de citadelle qui ne disposât point d'une quelconque entrée de secours. Un homme tel qu'Ameronis aura certainement prévu une issue dérobée, si ce n'est autre chose – si seulement nous pouvions la découvrir. »

Ronsard opina. « Si seulement nous pouvions la découvrir à temps. »

Durant le reste de l'après-midi et le début de soirée, le camp bourdonna d'activité. Les bois résonnèrent du fracas des haches qui abattaient les arbres et les ébranchaient ; les

hommes ramassèrent des brassées d'aiguilles de pin sèches partout alentour ; des forges et soufflets des maréchaux-ferrants émana une fumée noire qui s'éleva dans les arbres et le ciel.

À la tombée de la nuit, tout était prêt. Une pâle demi-lune monta derrière la cime des arbres, qui projeta une lueur scintillante sur l'escarpement et blanchit les murs de la citadelle et les saillies de granit, les faisant ressembler à des ossements desséchés.

« Tout est prêt », déclara Ronsard. Il vint se placer aux côtés de Theido, qui donnait ses consignes au groupe de chevaliers qu'il avait choisi pour sa sortie nocturne.

« Parfait. Nous le sommes également. » Theido renvoya les hommes. « Reposez-vous, à présent, leur conseilla-t-il. Je sonnerai l'appel lorsque l'heure sera venue. » Les chevaliers s'en furent dans le noir et laissèrent Ronsard et Theido seuls devant le feu mourant. « Il faut attendre, à présent. La lune sera bien basse d'ici quelques heures ; il devrait alors faire suffisamment noir pour bouger sans être vus.

— Une fois que nous aurons commencé, pas une âme dans le Château Ameronis ne songera à te chercher. De cela je vais m'assurer.

— Combien de temps peux-tu détourner leur attention ?

— Aussi longtemps que tu le désireras. Nous avons de quoi tenir. »

Theido soupira. « Ah, eh bien, en ce cas tout est prêt. Nous ferions tout aussi bien de prendre nous aussi un peu de repos. Il nous faudra disposer de tous nos talents si nous voulons aller braver le lion dans sa tanière. »

XLIV

Les deux groupes se rassemblèrent à l'orée de la forêt : d'une part une force de quarante hommes d'armes, de l'autre une douzaine de chevaliers triés sur le volet. La lune avait escaladé le ciel nocturne et plongé derrière les arbres de Pelgrin, et une totale obscurité baignait la lande. Le château se dressait devant eux, massive masse noire sur fond plus noir encore. Mais sans les étoiles, dont la brillance évoquait le bivouac d'une armée céleste, les assiégeurs n'eussent jamais disposé de la lumière nécessaire pour trouver leur chemin.

« Il nous faut vous laisser suffisamment de temps pour vous mettre en position, déclara Ronsard. J'ose prétendre que tu sauras quand nous commencerons la diversion. Avec un peu de chance, tout le château sera bientôt réveillé par l'alarme. »

Theido hocha la tête. « Nous serons prêts. Ne prenez aucun risque, et restez bien hors de portée des flèches. Nul n'a besoin d'être blessé cette nuit. Comme toi-même n'as nul besoin de prendre des risques – du moins pas encore.

— N'aie point de crainte, nous nous tiendrons hors de portée des traits, le rassura Ronsard. Veille à ce qu'il en soit de même pour vous. »

Sur ces mots, les deux hommes se séparèrent, Theido guida sa compagnie dans le bois, en direction de la Sipleth, sombre et silencieuse. Après avoir marché leur sembla-t-il une éternité dans la forêt, les chevaliers parvinrent sur la berge orientale du cours d'eau. Le gargouillis de la rivière les informa qu'ils avaient atteint la première étape de leur trajet.

Tout en prenant garde de marcher sans bruit, outils et armes emmaillotés afin de les empêcher de cliqueter, la petite force obliqua et longea la rive en direction du château. La rivière s'élargissait alors qu'elle contournait la base rocheuse de la citadelle. La berge s'élevait en une falaise au-dessus des eaux noires invisibles, sauf lorsque le reflet d'une étoile brillait ici ou là sur l'onde.

Les chevaliers se frayèrent un chemin vers le sommet de la falaise en se débattant dans les fourrés d'orties et les ronciers. Leur peine fut récompensée lorsque Theido leur fit faire halte et fit passer un message. « Le château est juste devant nous. Il faut attendre. »

Devant, juste sur la crête de la falaise, s'élevait le mur ouest du Château Ameronis. Le groupe s'agenouilla sur la piste afin d'attendre le signal. Signal qui ne fut pas long à venir, car tandis que les chevaliers patientaient en silence sous les murailles, un cri leur parvint

depuis le sommet, loin là-haut. « Au feu ! » L'alarme fut reprise encore et encore tout le long des remparts. Puis les paladins entendirent des pieds claquer le long des chemins de ronde juste au-dessus de leurs têtes tandis que se répétait l'alerte. « Au feu ! »

Cependant, Theido attendait toujours et leva une main pour contenir ses hommes. « Pas un geste, souffla-t-il. Laissons-leur le temps. »

À présent, les cris d'alarme résonnaient jusque dans les cours du château et le long des remparts les plus éloignés. Mais rien ne leur parvenait plus de là-haut, aussi Theido se glissa-t-il, furtif, vers la muraille occidentale, sous la tour et le long du mur, les yeux constamment levés.

Il fut de retour un instant plus tard. « Cela a fonctionné. La garde a été déplacée à l'autre bout du château. Nous n'avons que peu de temps, aussi mettons-nous vite à l'œuvre. Allez. »

Les chevaliers se mirent aussitôt en route. Des rouleaux de corde apparurent tandis que de lourds pieux étaient arrimés dans le sol. Les cordes y furent attachées, et les paladins entreprirent de se laisser descendre le long de la falaise vers la rivière. Theido, ainsi que deux archers, demeurèrent sous le couvert du mur afin de protéger les cordages tant que leurs camarades seraient vulnérables, en bas.

Lorsque le dernier eut disparu par-dessus le bord, Theido déclara : « Maintenant, il nous faut patienter encore une fois. Restez collés au mur, au cas où la garde de la tour reviendrait, et guettez mon signal. »

Les deux chevaliers se fondirent dans l'obscurité que dispensait la paroi. Theido recula lui aussi, s'assit le dos contre l'immense mur de pierre et attendit, tout en priant pour que les sentinelles ne revinssent pas immédiatement.

Il n'avait nul besoin de se préoccuper, puisqu'en cet instant, tous les hommes valides aux ordres de Lord Ameronis étaient soit occupés à hisser des seaux d'eau destinés à éteindre les incendies allumés dans la cour de garde, soit à s'aligner le long du rempart est, arcs et flèches en mains, afin de tenter d'empêcher les assiégeurs de leur envoyer d'autres traits enflammés.

Car lorsque le groupe de Theido était parti, Ronsard et ses hommes avaient attendu qu'ils fussent loin, puis avaient avancé sur le champ en traînant les catapultes rudimentaires construites le jour même. Il y en avait deux, deux machines disgracieuses faites de troncs et de cordes ; de longs palans de frêne, munis de courroies d'un côté et d'un contrepoids de pierre de l'autre, étaient fixés à de robustes traîneaux de pin. Accompagnaient les catapultes deux chariots bourrés de ballots d'aiguilles de pin aussi sèches que l'amadou, et qui n'attendaient qu'une étincelle pour s'enflammer en rugissant.

Des attelages positionnèrent les catapultes – une sous chaque tour de chaque côté de la poterne, juste hors de portée des archers les plus déterminés. Une fois en position, les chevaux furent dételés et ramenés au camp, les machines de guerre soigneusement arrimées au sol à l'aide de pieux et de cordes. Au signal de Ronsard, deux cavaliers arrivèrent au galop du bivouac en apportant des torches, et l'incendie du Château Ameronis put débuter.

Les premiers projectiles furent chargés dans les courroies, les catapultes tendues et le feu mis. Les balles d'aiguilles de pin prirent feu tandis que l'on relâchait les catapultes.

Ficccchhh ! La boule de feu rugit dans les cieux et décrivit une courbe impeccable en direction du mur. À peu près au même instant, une deuxième boule de feu jaillit de l'autre côté.

Le premier missile passa le mur et le rempart et atterrit dans la cour de garde. Le deuxième tomba un peu court, heurta la section supérieure de la muraille et glissa à terre à son pied.

« Prenez la relève, Sire Ban, ordonna Ronsard. Et maintenez un feu nourri. » Il fila aider au repositionnement de la deuxième machine ; il fallut quelques minutes pour changer le contrepoids et allonger le bras, mais avant que l'alarme ne se fût répandue dans tout le château, cette deuxième arme projetait le feu dans les airs avec une précision mortelle.

« Là, fit fièrement remarquer Ronsard tout en regardant une boule de feu tourner dans le ciel et tomber dans la cour de garde. Cela devrait les garder occupés une bonne partie de la nuit. »

Les archers arrivèrent sur le mur et décochèrent flèche après flèche sur les silhouettes vagues des hommes occupés à manœuvrer les catapultes. Mais Ronsard avait bien estimé la distance, et les flèches ne touchèrent que le sol. Ce qui provoqua moult hurlements de rage et de frustration sur les remparts, et des quolibets en retour sur le sol, tandis que missile après missile illuminait le ciel nocturne.

Lord Ameronis fut tiré de sa chambre dès que les premières flammes s'élevèrent dans la cour – une boule de feu avait atterri sur le toit de l'écurie et projeté ses flammes dans la paille et le foin qu'elle contenait. Les chevaux, terrorisés, hurlaient et ruaient tandis qu'écuyers et hommes de main bravaient le danger afin de les sauver, et tout ceci transforma aussitôt la cour de garde en un vaste et tumultueux chaos. Un autre incendie démarra près des cuisines.

Debout, les poings sur les hanches, Ameronis aboyait des ordres à ceux qui l'entouraient, tout en jurant entre ses dents contre cette attaque imprévue. Jusqu'à présent, l'ambitieux noble avait considéré le conflit comme une sorte de jeu, dont les bénéfices reviendraient au vainqueur. Il comprenait maintenant la détermination des forces du Roi, et son attitude changea du tout au tout.

« D'autres seaux ! brailla-t-il. Qu'on apporte d'autres seaux ! » Debout au milieu de la confusion, il hurlait afin de couvrir le tumulte tandis que les hommes couraient en tous sens afin de sauver les écuries.

L'incendie n'était pas important ; il avait été pris à temps et fut bientôt circonscrit. Ameronis quitta la cour de garde et monta sur les remparts, bouillant de rage. « Les archers ont-ils joué de chance ? » demanda-t-il à son commandant, Sire Bolen.

Le jeune chevalier fit volte-face, le visage rubicond dans la lueur des flambeaux et des différents petits incendies dans la cour intérieure. « Nenni, messire. L'ennemi est trop loin.

— Les pertes ?

— Nulles dans la cour intérieure. Les boules de feu semblaient avoir pour but principal de nous harceler. Il n'est nul réel dommage. Les feux sont faciles à éteindre.

— Non pas si faciles ! renifla Ameronis. Si vous aviez été avec moi dans la cour de garde il y a peu, vous auriez pu constater le “harcèlement” dont sont capables ces missiles. » Il lança un regard mauvais vers les torches qui brillaient dans la plaine ; elles indiquaient les positions des catapultes. En cet instant, un projectile s'écrasa sur la tourelle de la poterne, roula sur son toit crénelé et finit sa course sur le rempart. Une douzaine de guerriers lâcha ses armes et recula en toute hâte.

« Je pourrais dépêcher un contingent à l'extérieur pour mettre un terme à tout ceci », suggéra le jeune commandant. Dans la lumière dansante, ses yeux brillaient de l'excitation de l'homme prêt à braver tous les dangers afin de se distinguer et de se gagner la considération de son supérieur.

« Hein ? Et leur ouvrir grand les portes ? C'est exactement ce qu'ils veulent ! hurla Ameronis. Réfléchissez, mon garçon ! Il nous faut parer l'attaque comme nous le pouvons et attendre le matin.

— Je suis navré, messire, marmonna le jeune chevalier. Je pensais seulement...

— Attendez ! jeta Ameronis en suivant du regard les remparts. Qui monte la garde sur les autres murs ?

— Personne... répondit le commandant, hésitant. Lorsque l'alarme a retenti, ils ont dû venir prêter main forte...

— Renvoyez dans l'instant les gardes de la tour à leur poste ! Qu'ils me fassent un rapport sur l'heure s'ils s'aperçoivent que quelque chose ne va pas ! Hâtez-vous ! Qui sait ce que ces chiens d'hommes du Roi peuvent tramer ! »

« Avez-vous découvert quoi que ce soit ? » Étendu sur le ventre au bord de la falaise, Theido héla l'homme qui grimpait à la corde juste en dessous de lui.

« Il y a une étroite corniche le long de la rivière, messire. Elle court tout le long de la rive sous la falaise. Nous avons dépêché des hommes afin de la sonder dans les deux directions, mais n'avons encore rien découvert.

— Poursuivez », lança Theido en se remettant debout. Juste à cet instant leur parvint une voix depuis les remparts.

« Halte ! Qui va là ! »

Le cœur de Theido se serra.

À demi accroupi, à demi debout, il demeura aussi figé que la pierre, en espérant que celui qui se trouvait au-dessus de lui ne le voyait pas distinctement, cible idéale pour le plus malhabile des archers.

« Eh ! appela la voix. Amène ta torche par là ! Je crois qu'il y a quelqu'un là-dessous. »

Theido entendit des pas se rapprocher en courant, et un deuxième garde armé d'un flambeau rejoignit le premier. Il retint son souffle et s'attendit à entendre siffler une flèche dans la seconde. Une seconde... deux... trois. Puis — « Y'a rien, là-dessous, espèce de crâne d'œuf ! lança une deuxième voix. Tu vois des ombres et les prends pour des soldats. Retourne à ton poste, et ne m'appelle pas à moins d'avoir vu autre chose qu'un reflet sur les rochers. »

Le premier soldat grommela et retourna prendre son poste sur la tour. Theido relâcha son souffle et se colla au mur pour attendre. De chaque côté, à une distance d'une

vingtaine de pas, il entendit le bruit léger des archers qui se retiraient, et comprit que deux flèches avaient été encochées, deux arcs bandés dès que le garde l'avait découvert. L'un des deux gardes eut-il voulu pousser le moindre cri qu'il fût mort avant d'avoir eu le temps de prononcer un mot.

Theido s'enroula dans sa pelisse et s'adossa à la paroi. Des appels résonnaient encore parfois de l'autre côté des murailles du château, mais la frénésie qui avait succédé au premier jet de feu avait vécu. À l'est, le ciel obscur se teintait vaguement de bleu-fer. Hâtez-vous, marmonna Theido pour lui-même. Hâtez-vous ! L'aube arrive, et il nous faudra bientôt filer sous peine d'être découverts. Hâtez-vous, il reste si peu de temps.

XLV

Les étoiles pâlissaient à l'est, leur nombre décroissait tandis que le ciel s'éclairait. Si Ronsard et ses hommes actionnaient toujours les catapultes, la cadence de tir s'était grandement ralentie. « Nous allons bientôt être à court de projectiles, lui rapporta un de ses hommes. Ceux-ci sont les derniers. »

Ronsard jeta un coup d'œil vers le ciel. « Les autres auraient dû rentrer, à l'heure qu'il est. Tenez aussi longtemps que vous le pourrez. Avec un peu de chance, ils reviendront avant le lever du jour. »

Hâtez-vous ! songea Ronsard. Hâtez-vous, avant qu'ils ne découvrent... l'espace d'un court instant, il se perdit en conjectures. Et s'ils avaient déjà trouvé quelque chose ? Mais il écarta aussitôt cette possibilité. Nous l'aurions su, d'une manière ou d'une autre.

Le chevalier tourna les yeux vers la ligne déchiquetée de la forêt qui descendait vers la rivière. C'était par là que reviendraient Theido et ses hommes. Mais il ne voyait rien. Nulle silhouette ne le saluait parmi les arbres, nul messenger ne venait l'informer que tout allait bien, que l'équipe d'inspection était revenue indemne.

« Allez, murmura-t-il. Il fera bientôt jour ! »

Les catapultes flamboyaient et projetaient leurs missiles sur le château, parfaitement visible à présent, sombre et imposant dans la lumière naissante. Mais l'intervalle entre les missiles était passé à plusieurs minutes, et si l'ennemi était toujours aligné sur les remparts et combattait chaque nouvel incendie, plus aucun hurlement ne lui parvenait, comme s'ils se contentaient d'assister, quelque peu lassés, à un spectacle bien trop long.

Un cri retentit, puis un homme arriva en courant de la deuxième catapulte. « Nous n'avons plus de projectiles, et rien d'autre à leur envoyer. » Il attendit les ordres de Ronsard.

« Il nous faut poursuivre encore quelque temps. Envoyez des hommes au camp pour préparer d'autres ballots ; que ceux qui y sont les aident. Veillez à ce qu'il y en ait assez pour les deux machines. Durant ce laps de temps, il nous faut garder l'attention des occupants des remparts ; déplacez donc vos hommes vers une nouvelle position en attendant les munitions. » Il tendit le doigt vers l'autre côté du champ. « Là – plus près du centre. »

Le soldat se hâta d'aller transmettre ses directives. Ronsard croisa les bras et leva un

visage renfrogné vers les nues. « Tu aurais dû revenir depuis longtemps, Theido. Dois-je envoyer un groupe de recherche ? » Il décida de patienter encore un peu et entreprit de faire les cent pas entre les deux machines de guerre, tout en jetant de fréquents coups d'œil vers la lisière de la forêt, où il espérait bien voir apparaître son ami d'une minute à l'autre.

Le soleil se rapprochait de l'horizon et enflammait le ciel de rouge vif sous les nuages gris. Les contours du château étaient à présent parfaitement discernables, et des volutes de fumée noire, issues des nombreux incendies allumés dans la nuit, s'en élevaient pour suivre le vent. Au moins, songea Ronsard, maussade, nous les avons bien occupés, et nul d'entre nous n'a été blessé.

Lorsque les hommes revinrent, chargés de nouveaux ballots d'aiguilles de pin mêlées de branches, Ronsard fit permuter les équipes. Des hommes frais et dispos prirent la place de ceux qui avaient œuvré la nuit durant et leur permirent d'aller prendre un repos largement mérité. Le nouveau contingent se mit au travail avec zèle, et le bombardement reprit.

Ronsard, de plus en plus anxieux quant au retard de son ami, délégua le commandement des machines à un subordonné et regagna le camp afin d'y former un groupe de recherche. Il l'avait rassemblé, les hommes s'étaient armés en conséquence et allaient emprunter le chemin pris par Theido et son équipe lorsqu'une voix les héla depuis la forêt. « Ho ! Ronsard ! »

Le chevalier pivota sur lui-même et vit revenir le groupe parmi les arbres, un groupe aux visages creusés de fatigue mais affichant la plus totale désinvolture.

« Nous allions justement partir à votre recherche. Nous vous attendions bien plus tôt.

— J'avais commencé à désespérer de jamais revenir. Les sentinelles ont repris leur poste sur les remparts de la tour, et nous nous retrouvâmes donc piégés sous la falaise. Il nous a fallu attendre le changement de garde pour pouvoir bouger.

— Et alors ? Suis-je censé deviner la suite ?

— Nous l'avons trouvée : une porte de poterne dérobée. Ameronis est futé, et cela nous a demandé toute la nuit, mais nous avons fini par la découvrir. »

À ces mots, Ronsard et son équipe se répandirent en vivats pour leurs camarades, leur donnèrent de grandes claques dans le dos et leur serrèrent les mains. « Où se trouve-t-elle ? Je veux tout savoir de ce que tu as appris. »

Theido envoya ses hommes se reposer, puis se dirigea, en compagnie de Ronsard, vers la tente qui leur servait à la fois de quartier général et d'appartements privés. Une fois à l'intérieur, ils s'installèrent sur les bancs qui encadraient une table grossière. « Au tout début, il nous a semblé ne jamais pouvoir découvrir une issue – dérobée ou autre. La falaise en contrebas de la muraille ouest est lisse et tombe tout droit dans la rivière. Mais, en dessous, est une étroite corniche sur laquelle un homme peut se déplacer. » Il marqua une pause et désigna un pichet. « Un peu d'eau ne serait pas de refus. »

Ronsard empoigna l'objet, en emplit un bol et le tendit à Theido. « Vas-y, continue. Qu'avez-vous trouvé ?

— Voilà qui est mieux, répondit Theido. Bien, maintenant... oui, la rivière contourne la base rocheuse du château et, si tu la suis suffisamment longtemps, tu découvres que le

rivage s'élargit en passant l'angle. Ici. » Il dessina du doigt un plan sur la table. « Et là, la forêt arrive au bord de l'eau. J'envoyai donc les hommes en inspection le long de cette berge inférieure jusqu'à l'endroit où elle replonge dans l'eau.

» Tout d'abord, nous ne trouvâmes rien. À la deuxième expédition le long de la corniche, un des hommes découvrit une grotte tout en haut du flanc de la falaise – exigüe, mais toutefois assez large pour s'y glisser. Elle est dissimulée par un buisson de genévrier, et donc indécélable en approchant par le nord. Mais on peut la discerner depuis la direction opposée. Ils escaladèrent jusqu'à l'entrée de la grotte et découvrirent qu'une fois à l'intérieur, à une demi-douzaine de pas, la grotte se transforme en tunnel.

— Non !

— Si, confirma Theido. Le tunnel, tout long et sinueux qu'il soit, mène à une herse de fer, suivie d'une porte.

— Droit dans l'ancre d'Ameronis. Belle action ; bien joué, en vérité. » Il adressa un visage rayonnant à son ami. « C'est ce que l'on appelle une nuit bien remplie. » Le cerveau du chevalier se mit aussitôt à tirer des plans pour la campagne prochaine. « Est-il possible de cisailler la herse ?

— Oui, répondit Theido en bâillant. Je n'ai point vu la porte, et nous ne disposons pas de torches pour examiner le tunnel – nous dûmes nous acquitter de tout cela dans le noir – mais la galerie est étroite, aussi purent-ils atteindre la herse sans difficulté aucune. Mais oui, elle peut être cisaillée – en y mettant le temps. Le fer en est épais, et paraît bellement ouvragé. Cela demandera du temps.

— Lors, il nous faut commencer dans l'instant. » Il vit l'expression de Theido et s'enquit : « Peut-on parvenir jusqu'au tunnel à la lumière du jour sans être repéré ?

— Nenni. » Theido secoua une tête lasse. « Du moins pas par la terre. Mais peut-être qu'en y allant par la rivière, en restant collés à la berge sous les murailles, nous pourrions y accéder sans être vus.

— À la nage ?

— Trop ardu. Il serait impossible d'emporter les outils nécessaires.

— Nous ne disposons point de bateaux.

— Des radeaux. Il nous faut construire deux radeaux, chacun de taille suffisante pour douze hommes, leurs armes et l'équipement. »

Ronsard le fixa par-dessus la table. « Cela va nous demander au moins une journée, si ce n'est deux.

— Nous n'avons visiblement d'autre choix. Escalader les murailles sans aide de l'intérieur serait notre dernier recours. L'ennemi est bien équipé – certainement mieux que nous – et nous ne pouvons attendre qu'il soit affaibli par le siège. Non, l'issue dérobée est notre seule solution. »

Ronsard fit silence et retourna le problème en tous sens. Il finit par reconnaître que Theido avait raison. « En ce cas, je ne dois nullement perdre mon temps à demeurer ici. Je vais ordonner aux charpentiers de commencer dans l'instant la construction des radeaux. » Il se leva. « Tu parais rompu. Dors, maintenant ; je vais surveiller la construction et t'enverrai mander en cas de besoin. » Il s'en fut vers l'entrée, souleva la toile, hésita et lança : « Nous gagnerons, Theido. »

Son intonation demandait une confirmation. Theido, toujours si certain naguère, toujours si persuadé que le droit finirait par gagner, ne parvint nullement à rassembler cette même force de conviction. Pour une fois, il lui sembla qu'en dépit de leurs efforts, ils n'auraient pas le dessus, que le mal qui avait empoisonné aussi rapidement le royaume avait déjà atteint son but, qu'ils étaient impuissants à en contrecarrer les effets.

La déclaration de Ronsard implorait une confirmation. Theido haussa les épaules et soupira. « J'aimerais le savoir, valeureux ami. » Ronsard s'attarda, regard braqué sur lui. Theido se frotta le visage et bâilla. « Ce fut une longue nuit. Je suis las. » Ronsard détourna enfin les yeux et se concentra sur le camp, sans vraiment regarder les hommes qui s'y activaient, faisaient cuire leur petit déjeuner, transportaient du bois ou de l'eau, s'occupaient de leurs chevaux et de leurs armes. La lumière éclaira son visage, sa mâchoire joua puis s'immobilisa, et il sortit, laissant Theido à son repos.

XLVI

Quentin arpentait le haut chemin de ronde du château. Agité, incapable de dormir, il faisait les cent pas sur les barbicanes et les remparts tandis que sa courte pelisse voletait derrière lui telles des ailes et que sa chevelure négligée flottait, ébouriffée, dans sa nuque. Aux yeux de ceux qui le voyaient, le Roi semblait être devenu fol et errer dans les lieux élevés au cœur de la nuit, à l'image de ces infortunés esprits condamnés à hanter les endroits désolés.

Le Roi lui-même n'avait point conscience de ce qu'il faisait. Il savait seulement qu'il ne pouvait demeurer immobile plus longtemps ; il lui fallait bouger, marcher, aller et toujours aller, de peur de succomber sous le poids des ténèbres qui avaient pris possession de son cœur. Il avait suffisamment lutté contre elles les derniers jours pour savoir qu'il ne pourrait les vaincre. Elles le tenaient dans une poigne de fer, et entendaient l'entraîner dans les poussières de l'oubli.

Aussi arpentait-il les remparts de nuit, sous la pâle lueur d'une lune anémiée, tel un animal à moitié fou de douleur, afin de repousser encore un peu l'inévitable. Quentin sentait la nuit se refermer sur lui, l'envelopper dans son étreinte de velours, l'étouffer. Il braqua le regard vers l'autre côté de la plaine, à l'est, et vit la ligne sombre de Pelgrin délimiter la vaste étendue plane. Par-delà Pelgrin, là-bas au nord-est, Narramoor et le Grand Temple perché sur son plateau dominaient le royaume entier.

Quelque part dans le temple, son fils attendait qu'il vînt le délivrer, il attendait comme lui-même avait attendu, enfant, que quelqu'un vînt et l'emmenât loin de cet endroit. Et il avait été exaucé – par un chevalier agonisant qui avait placé dans ses mains une charge que lui seul pouvait accomplir. En ce temps-là, cela avait été facile – facile à croire, facile à suivre sans demander de signes ou de confirmations, ou du moins sans en avoir besoin à chaque détour du chemin.

C'était infiniment plus dur aujourd'hui. Il n'était plus le simple acolyte confiant, sans foyer ni famille, et sans rien à perdre. Il était le Roi Dragon, guide de son peuple, protecteur du royaume.

Par malheur, il n'avait rien eu du protecteur, ces temps derniers. Il avait été incapable d'éviter le trépas de Durwin, ni l'enlèvement de son fils, ni aucun des multiples problèmes qui l'avaient assailli depuis. Le dieu avait détourné sa main de lui, il avait

repris la bénédiction qu'il lui avait accordée et s'en était allé, le laissant seul et désespéré.

Qu'il en fût ainsi. Le dieu était parti, l'avait abandonné ainsi que les dieux le font. Il ne pouvait rien à cela ; il n'était qu'un homme, après tout. Les affaires des dieux concernaient les dieux ; les mortels ne pouvaient ni les influencer ni les modifier une fois que les dieux avaient parlé. Et si Quentin avait cru de merveilleuses choses, d'incroyables choses au sujet du Plus Haut Dieu, s'il lui avait consacré sa vie et celles de ceux qu'il aimait, le dieu, à l'image de toutes les autres divinités, avait fini par le décevoir.

Il lui restait cependant une alternative. Soit il pouvait renoncer à sa foi en le Plus Haut et exiger de vivre pour lui-même, soit il pouvait continuer à croire, continuer à servir et faire confiance, même en l'absence d'une bonne raison pour ce faire, même si tout lui soufflait de renoncer à cette foi qui l'avait si longtemps entravé dans une croyance aveugle en un dieu qui mentait lorsqu'il prétendait se soucier de ses enfants. Quand et où y avait-il jamais eu un dieu qui allait jusqu'à prétendre se soucier de ses serviteurs ? Aucun, sans conteste, parmi les anciens dieux. Aucun dont il eût entendu parler au temple. Si les voies des dieux passaient l'entendement des hommes, alors au moins y avait-il plus de sens à croire en le seul qui laissait entrevoir l'espoir de quelque chose de plus grand que les vains rituels célébrés par les prêtres tout aussi dérisoires du Grand Temple.

Les anciens dieux ? Ces antiques imposteurs éthérés ? Ces vagues forces capricieuses que les hommes imploraient, vénéraient et révéraient sous l'appellation de dieux ? Comment pourrait-il croire en eux, alors qu'il les connaissait pour ce qu'ils étaient ? En tant qu'acolyte, il avait servi suffisamment longtemps au temple pour apprendre que les prêtres appliquaient leur bouche lippue sur un trou de la pierre en vue de simuler l'oracle divin, et qu'alors ils transformaient leurs lubies cupides en exigences du dieu.

Au moins, le Plus Haut Dieu refusait oracles, objets d'or ou d'argent et sacrifices pour gagner ses faveurs. Lorsqu'il parlait, c'était directement, et avec force. Oui, Quentin avait senti cette puissance. Même s'il ne la percevait plus maintenant et ne la percevrait peut-être plus jamais, il garderait à jamais souvenance de l'époque où il avait su, sans nul doute possible, que le dieu s'était adressé à lui et lui avait donné le pouvoir.

Cela avait représenté infiniment plus que des mots incompréhensibles marmonnés dans un trou parlant dissimulé dans une pierre. Là, il y avait eu de l'espoir, une chose que les anciens dieux de la terre et du ciel, des chemins de traverse et des lieux retirés, des eaux mouvantes et des saisons ne pourraient jamais offrir. Quentin pouvait toujours se rappeler ce à quoi ressemblait l'existence sans cet espoir, il pouvait toujours se remémorer l'angoissant désespoir qui s'abattait sur lui lorsque, enfant, il reposait sur son grabat de paille au temple et priait dans la nuit afin de découvrir la vérité. Alors il attendait, écoutait, et attendait encore, jusqu'à ce que ses paroles lui revinssent, moqueuses dans la vacuité du silence.

Non, après avoir trouvé l'espoir si longtemps cherché, Quentin ne l'abandonnerait point maintenant. Il ne pouvait vivre sans espérance, car sans elle la vie n'était pas. Mieux valait une existence dénuée de perspective, de contact, de goût, ou de n'importe laquelle d'une douzaine d'autres facultés, y compris l'amour, qu'une vie sans espoir. Il connaissait déjà cette route, savait ce qu'elle valait, et ne l'emprunterait plus jamais.

Il avait, à Dekra et pour la toute première fois, vu la différence, le contraste flagrant entre la vaine comédie de la vieille religion et la véritable foi. Ah, Dekra... sa population si bonne et attentionnée, ses coutumes paisibles. Avait-il pour destin de ne jamais y retourner, de ne jamais y vivre en paix, entouré d'amour et de beauté ? Malheureusement oui. Sa voie avait été tracée pour lui, et Dekra n'en faisait nullement partie ; Quentin le savait, à présent.

Mais, singulièrement, il lui suffisait de savoir qu'un tel lieu existait sur terre, qu'il pouvait y retourner à l'occasion afin de s'y revivifier l'âme. Oui, cela suffisait ; il pouvait s'en accommoder. Car, partout où il irait, il emporterait en lui un coin de Dekra.

Que le dieu choisît de revenir en lui ou non, qu'il en fût ainsi. Il ne pouvait gouverner le Plus Haut – de quelle sorte eût été le dieu qui se laisserait ainsi diriger ? Mais Quentin pouvait croire. Cela, il le pouvait, et même le Plus Haut ne pourrait l'en empêcher. Il pouvait croire et espérer, même s'il lui en coûtait sa couronne, même s'il lui en coûtait la vie !

En cet instant, le choix lui apparut en toute clarté. Quentin ne s'inquiétait plus de ce que le dieu pouvait faire pour lui. Il croirait, même si cela équivalait à sa chute ; il continuerait à croire, même si le dieu s'avérait indigne de foi. Yeseph avait cru, et il était mort en croyant. Durwin avait cru et, lui aussi, avait emporté sa foi dans la tombe. Très bien ; Quentin ne ferait pas moins que ces hommes qu'il avait aimés, et qui lui avaient enseigné la foi. Il croirait et servirait de toutes les forces qui lui restaient.

Ceci réglé, Quentin tourna une fois de plus le regard vers le Grand Temple. Bien qu'il ne pût le voir à cette distance, il savait qu'il était là, perché sur son plateau à l'image d'un oiseau charognard attendant le prochain festin de chair morte. Oui, son fils l'attendait entre ces murs, il attendait sa venue. Il irait à lui. Pourrait-il jamais se qualifier de "père" s'il ne le faisait point ? Si cela signifiait renoncer au glaive, il irait. Quelle sorte de Roi serait-il, s'il laissait tuer son unique fils, héritier de son trône, alors qu'il avait la force et la volonté d'empêcher cela ?

Les deux grands radeaux, faits de rondins et de cordes, flottaient sur les eaux noires de la Sipleth tandis qu'une douzaine de soldats y grimpaient successivement en emportant leurs armes et les outils nécessaires pour cisailer la herse et la porte de l'entrée dérobée du Château Ameronis.

Lorsque les radeaux furent chargés et les passagers installés en leur centre, les rameurs poussèrent les vaisseaux disgracieux dans le courant paresseux de la rivière. Le remonter ne serait pas tâche aisée, mais il n'était pas très puissant le long de la berge, et les rameurs parvinrent à faire avancer leurs ouvrages rudimentaires vers l'amont.

Theido était assis au milieu de ses hommes, au centre du premier radeau qui progressait laborieusement vers l'endroit où la corniche leur permettrait de débarquer sous la muraille et de poursuivre à pied vers la grotte.

Les charpentiers s'étaient échinés tout le jour durant à construire les radeaux et, s'ils étaient loin d'être élégants, Theido fut soulagé de constater que les grossières embarcations carrées flottaient tant bien que mal. Elles avaient été terminées à la nuit tombée, et il avait alors ordonné qu'on les mît à l'eau, afin de profiter de la protection de

la nuit pour agir en secret. Il savait parfaitement que si le moindre son suspect parvenait au veilleur de nuit posté sur le rempart, ils seraient aussitôt découverts et leur plan éventé. Et si Ameronis avait le moindre soupçon, s'il subodorait qu'ils avaient trouvé son tunnel dérobé, il n'aurait aucune difficulté à défendre son accès : un trio d'archers suffirait à tenir à distance les chevaliers, quelque nombreux qu'ils fussent.

Maintenant accroupi parmi ses soldats, Theido écoutait la rivière gargouiller et les éclabousser tandis qu'ils longeaient la rive broussailleuse, et espérait contre tout espoir qu'ils ne seraient ni vus ni entendus en passant sous les murailles. Les rameurs manœuvraient les radeaux le plus près possible de la berge. Après ce qui lui sembla des heures, ils parvinrent à l'endroit où s'élevait la base rocheuse du château et où la rivière la contournait en coupant la falaise. Les embarcations s'en rapprochèrent avec moult précautions et une lenteur désespérante – car ils se trouvaient à présent juste en dessous des tours. Theido se redressa dans l'obscurité et inspecta du regard la face rocheuse à la recherche du signe convoité – le bosquet de genévrier indiquant l'entrée de la grotte.

Alors qu'ils passaient la courbe, Sire Garth, qui était avec lui la nuit dernière et avait pénétré dans le tunnel lorsqu'ils l'avaient découvert, leva le bras sans un mot et désigna un point élevé de la falaise. C'était là ; Theido put à peine distinguer l'endroit, marque sombre sur la roche plus claire. Il hocha la tête. Oui, ils y étaient presque.

Le premier radeau toucha la berge rocheuse, la racla doucement et vint reposer contre elle. Les hommes les plus proches débarquèrent et entreprirent de décharger armes et outils, puis les autres les suivirent. Le second radeau poussa un peu le premier, et ses passagers se mirent en devoir de mettre également pied à terre, mais le départ précipité des premiers soldats déséquilibra gravement l'esquif, qui bascula et projeta ses passagers restants à l'eau dans un énorme éclaboussement.

Ceux qui étaient à terre se figèrent, cœur battant, tandis que leurs camarades nageaient jusqu'à la rive et s'extrayaient de l'eau aussi silencieusement que possible. Chacun retint son souffle et pria pour que le bruit fût passé inaperçu.

Ils attendirent.

Quelque part, là-haut sur les remparts, ils entendirent un cri, bientôt répercuté par un autre. Ils ne purent en comprendre le sens, mais Theido devina qu'un des gardes avait hélé un autre pour lui demander la provenance du vacarme. Puis leur parvint un son de voix – quelqu'un se penchait sur un créneau pour voir ce qui avait provoqué le jaillissement.

Theido leva une main pour indiquer aux hommes de rester aussi immobiles que des statues. Le temps d'un éclair, il revécut son aventure de la veille, lorsqu'il avait été à deux doigts d'être découvert. Puis retentit un hurlement ; les chevaliers l'entendirent clairement. « Tout va bien », lança la voix. Les hommes agglutinés en contrebas poussèrent un soupir de soulagement.

Theido leur fit signe de se remettre au travail, et les radeaux, déchargés à présent, furent poussés à quelque distance vers l'amont et dissimulés dans les buissons, là où la rive s'abaissait et où la forêt finissait au bord de l'eau. Le reste des soldats forma une chaîne et commença à passer l'équipement de main en main tout le long de la falaise jusqu'à l'entrée de la grotte.

Sire Garth et Theido grimpèrent jusqu'à la cavité et se glissèrent à l'intérieur. Garth sortit une pierre à briquet et extirpa une torche du fatras de fournitures amoncelé à l'entrée. Un instant plus tard, il l'avait enflammée. « Et maintenant, nous allons pouvoir distinguer ce à quoi nous nous attaquons. »

Il brandit haut le flambeau et guida Theido plus loin dans l'excavation. Ils passèrent un goulet – pas plus large qu'un couloir – et parvinrent à la paroi la plus éloignée de la grotte. Là, une entrée avait été ménagée et un tunnel creusé dans la roche tendre. « Il y a des siècles de cela, la rivière creusa cette grotte. Lorsque le château fut édifié, quelqu'un la découvrit et l'y relia grâce à ce passage », expliqua Garth en désignant la surface de pierre ciselée.

Il baissa la tête et pénétra dans le tunnel. Theido lui emboîta le pas. Il était exigu – plus étréci encore que la caverne, et ne permettait le passage qu'à un seul homme. Cette issue secrète montait en pente douce vers le château. Le sol en était sec et poussiéreux pour la plupart, mais alors qu'il se rapprochait de la herse, Theido remarqua un suintement sur les murs. Garth le lui indiqua de la torche en précisant : « Nous passons indubitablement sous les citernes du château. »

Ils parvinrent alors en un endroit où les parois de la galerie s'élargissaient d'une toise et là, juste devant eux, la herse de fer refléta sombrement la lueur du flambeau.

« La voilà, lança Garth en plantant son luminaire dans un support fixé sur l'encadrement de pierre. Et à présent que je la distingue clairement, force m'est de constater qu'elle paraît plus robuste que je ne l'ai tout d'abord imaginée. » Il fit courir sa main sur la grille, en éprouva l'épaisseur et la solidité.

« En effet, acquiesça Theido. Elle a été bien forgée, ainsi que pourrait le deviner quiconque connaît un tant soit peu Ameronis et consorts. Et elle paraît bien entretenue.

— Nul point de rouille, mon seigneur.

— Les maréchaux-ferrants vont avoir du pain sur la planche. Raison de plus pour les mettre au travail sans tarder.

— Dans l'instant, messire. » Garth fit volte-face et s'en retourna dans le tunnel.

« Et, Garth, lui lança Theido, faites également apporter les armes. Je veux les avoir à portée de main. » Le chevalier s'en fut, et Theido reprit son inspection de la barrière de fer. Pourraient-ils la cisailer en temps ? Et une fois de l'autre côté, que découvriraient-ils ?

XLVII

Levée bien avant l'aube, Bria éveilla les gardes afin qu'ils préparassent la voiture et les chevaux en vue du trajet de la journée. En deux jours, ils avaient couvert une bonne distance au travers de la lande marécageuse qui séparait les collines de Dekra de Malmarby, et étaient parvenus à la nuit tombée à l'endroit où ils avaient abandonné le chariot. Ils y avaient alors dressé leur bivouac.

En quittant Dekra un indicible sentiment d'urgence s'était emparé de la Reine. À chaque nouvelle enjambée en direction d'Askelon, elle croyait entendre une voix plaintive. Hâte-toi ! Hâte-toi, lui murmurait-elle, avant qu'il soit trop tard ! Et Bria, prise par cet avertissement intérieur, poussait le groupe à accélérer la cadence.

Alinea, qui avait perçu ce changement, l'avait questionnée sur ce point lorsqu'ils s'étaient arrêtés, la veille, afin de se restaurer. « Qu'y a-t-il, ma chérie ? Quelle chose te tracasse-t-elle ? »

Bria avait alors avoué, le regard braqué dans la direction d'Askelon. « Quelle chose ? Je ne pourrais le dire. Mais j'ai le sentiment qu'un événement est sur le point de se produire, et qu'il me faut être sur place afin de l'aider ou l'éviter, de quelque manière que ce soit et que, par ailleurs, j'ignore. Mais mon cœur m'ordonne de me hâter, et je crois qu'il nous faut en tenir compte. Il ne nous faut point lambiner, Mère.

— Est-ce Gerin ? »

Bria y réfléchit, à la manière d'une mère qui sait ce qui arrive à son enfant, tout éloigné et invisible soit-il. « Nenni, il ne s'agit point de Gerin. Je suis en paix avec lui. Je pense que cela concerne plutôt Quentin.

— En ce cas, cela a-t-il quelque rapport avec la vision d'Esme ?

— Oui, certainement – du moins en partie. Mais je ne sais pas vraiment ce que je suis supposée en faire. Cependant, j'ai le sentiment que nous devons voyager vite et rentrer à Askelon aussitôt que possible. »

À présent, à l'aube d'une nouvelle journée, l'urgence croissait tant en Bria qu'elle l'avait éveillée et fait réveiller les autres en vue de reprendre au plus vite leur chemin. Les petites Princesses s'aspergèrent le visage tout en bâillant et en se frottant les yeux, et transformèrent leurs rapides préparatifs en jeu. Alinea les prit en main et les tint à l'écart des hommes occupés à atteler la voiture. Bria se mit en devoir de rouler leurs couches de

fortune et d'aider au chargement du chariot.

Pour sa part, Esme apporta elle aussi son aide, quoiqu'elle fût vaguement absente. Depuis le départ de Dekra elle s'était de plus en plus repliée sur elle-même – elle méditait, recueillie, et tombait dans de longues périodes de mutisme, ses jolis traits froncés de concentration. Ce qu'elle sentait, ou ruminait, et qui la faisait paraître si maussade, si distante, nul ne le savait. Car elle s'était contentée de répondre, lorsque Bria avait tenté d'attirer son attention : « Je suis quelque peu préoccupée. J'en suis désolée, pardonne-moi. » Mais à chaque fois qu'elle tâchait de suivre et de participer à la conversation des autres, elle retombait lentement et inéluctablement dans ses réflexions.

Lorsqu'ils furent enfin prêts à repartir, le soleil pointait sur la crête des montagnes. Esme regarda, nostalgique, vers Dekra, puis se détourna brusquement, sauta en selle et suivit le chariot. Ils atteignirent Malmarby vers le milieu de la matinée et, après avoir salué le village entier, s'arrangèrent avec Roi pour qu'il leur fît traverser l'anse vers l'endroit où les attendait la Route du Roi, de l'autre côté du Mur de Celbercor.

La voiture, les chevaux et deux des chevaliers furent embarqués en premier, puis Roi revint chercher les passagers restants. Esme s'assit seule à la proue de la large embarcation et fixa l'autre rive. L'anse de Malmar était profonde et sombre, ses eaux calmes et claires. Tandis qu'Esme les regardait, elle se sentit partir à la dérive, flotter sur l'eau qui déployait sa surface miroitante jusqu'au mur imposant, là-bas au loin.

Le mur, songea-t-elle. Il y a quelque chose à propos du mur, mais quoi ? Alors qu'elle le contemplait, le mur parut changer, s'élever plus haut, toujours plus haut, s'étendre sur tout le royaume, étirer sa longueur jusqu'à encercler Mensandor de sa surface lisse et égale de pierre noire. Et il grandit encore et encore, jusqu'à effacer le soleil.

Oh, non ! suffoqua-t-elle. Nous sommes isolés. Piégés ! Il n'y aura bientôt plus de lumière. Elle regarda encore, vit des prêtres vêtus de robes marcher le long de la cime du mur, et se rendit compte que c'étaient eux qui provoquaient son élévation, eux qui encourageaient l'accroissement continu de sa circonférence. Elle vit le mur se modifier, se scinder en d'autres murs, des piliers et un toit de pierre – un temple, le Grand Temple. Puis une multitude de gens suivit la route en direction de l'édifice, tout en cheminant le long du sentier sinueux qui conduisait au sommet du plateau, là où se dressait le Temple. Alors il y eut un rugissement, semblable à une bourrasque, et de la fumée roula, qui lui boucha la vue ; elle scruta ce brouillard et ne vit plus un temple mais un champ de pierres et de gravats, un lieu désolé envahi de mauvaises herbes et de ronces, où des chouettes psalmodiaient leur appel solitaire et spectral...

« Esme ! »

La Princesse sursauta à l'énoncé de son nom. Elle se tourna et aperçut Bria, assise à côté d'elle ; elle n'avait nullement remarqué l'approche de son amie.

« Esme, que t'arrive-t-il ? »

Esme empoigna les mains de Bria et les serra tout en reportant son attention sur le mur. « Je viens d'avoir une autre vision ; le dieu s'est encore adressé à moi. » Elle fixa le Mur de Celbercor, haut et impérieux devant elles, puis frissonna comme sous l'effet du froid, regarda Bria et lui lança : « Il faut aller au temple, Bria. »

La reine scruta le visage de son amie à la recherche d'un signe, quel qu'il fût, à même

d'expliquer ses propos. « En es-tu certaine ? Le temple ? Pourquoi ? »

Esme pressa plus fort ses mains. « J'en suis convaincue. Je t'en prie, il ne faut point rentrer à Askelon. Le temple – je l'ai vu clairement.

— Qu'as-tu vu d'autre ?

— Juste cela. Le mur s'est modifié et transformé en temple – et en prêtres. J'ai vu deux fois des prêtres. Voici la confirmation de ma vision. Une chose va se produire au temple, et il faut que nous y soyons. »

Bria opina. « Moi aussi, je me suis sentie mal à l'aise depuis notre départ de Dekra, comme si l'on me poussait, me pressait de me hâter. Mais le temple... qu'a-t-il à voir avec Quentin ? »

Esme secoua la tête. « Je ne sais. Je ne le vis point, mais une foule était rassemblée dans la cour du temple, et j'ai su que nous devons nous y joindre. »

Bria se mordit les lèvres, puis soupesa la décision.

« Je t'en prie, insista Esme, la certitude quant à ce que j'ai vu est forte en moi. Je sais que c'est un signe du Plus Haut.

— Très bien, répondit lentement la Reine. Nous allons faire un détour et chevaucher vers Narramoor et le Grand Temple. Prions pour y être à temps pour ce que le dieu a prévu pour nous, quoi que ce soit.

— Oui, renchérit Esme. Je vais prier pour cela. »

Toute la journée durant, Ronsard attendit à son poste, à la lisière du champ. Il regarda le soleil se lever dans les cimes des arbres, traverser la voûte céleste et commencer à descendre vers le soir, sans recevoir nul message de Theido. Le gros du corps de chevaliers et d'hommes de troupe attendait, nerveux, fourbissait lances et épées et s'assurait du bon état des armures. Lorsqu'arriverait le signal de Theido, Ronsard conduirait ses soldats à l'assaut du château.

De leur côté, Theido et ses hommes devaient pénétrer dans la citadelle par l'issue dérobée, s'y faufiler au nez et à la barbe des troupes d'Ameronis et en ouvrir les portes pour leurs camarades. Mais le signal n'était pas arrivé, ce qui signifiait qu'ils n'étaient pas encore venus à bout de l'entrée secrète.

Par conséquent, et tandis que le crépuscule allongeait les ombres dans le bivouac forestier, Ronsard donna l'ordre de fin d'alerte. « Nous ne pourrions attaquer les murs de nuit, décréta-t-il. Mais demain, entrée dérobée ou pas, il nous faudra nous battre. Le temps nous est désormais compté. » Il se tourna vers ses camarades, donna ses instructions aux hommes, puis se détourna du champ. « Si un quelconque message arrivait, je suis sous ma tente. »

Pendant que les hommes se défaisaient de leurs armures et rangeaient leurs armes, Ronsard ôta lui aussi son plastron et son gorgerin en entrant dans la tente, puis il alla vers la bassine posée sur un trépied, y plongea les mains et s'aspergea le visage.

Encore un jour de passé, songea-t-il, et il ne nous en reste plus. Ce sera demain. Demain, ou le fils du Roi mourra. Debout devant la cuvette, mains dégoulinantes, il regarda au travers de la toile de tente et imagina le petit Prince captif des griffes du Grand Prêtre. Il vit l'enfant ligoté et placé sur l'autel, puis la dague plonger dans son cœur

confiant.

« Non ! » hurla-t-il en abattant sa main dans la cuvette. L'eau en déborda et éclaboussa partout autour. « Ils ne toucheront pas à l'enfant tant qu'il me restera un souffle de vie ! » se jura-t-il. Alors il perçut un son derrière lui et jeta un ordre à son écuyer. « Passe-moi un linge. » Puis il tendit la main et attendit.

« J'ai, moi aussi, fait un serment similaire. »

Ronsard releva le regard et se rendit alors compte de l'identité de son visiteur. « Quentin ! Vous... Votre Majesté ! Je pensais... »

Quentin sourit, finaud. « Je sais ce que vous pensiez. Mais qu'importe. Là » Il tendit un linge au chevalier trempé. « Séchez-vous, puis nous parlerons. »

Le Roi se défit de ses gants et de sa pelisse de cavalier, puis s'assit sur l'un des bancs. Ronsard se passa la serviette sur le visage et les mains tout en étudiant l'homme qui lui faisait face, comme un médecin eut étudié un patient subitement et inexplicablement sorti de son lit de souffrance. « Je suis las, Ronsard. C'est une rude chevauchée, depuis Askelon. Je me demande comment Ameronis a eu la volonté de faire aussi souvent l'aller-retour. Mais aussi, il a toujours bien supporté les longs séjours en selle.

— Sire, permettez-moi de vous faire apporter à manger. J'étais sur le point de le faire pour moi-même.

— Oui, faites. J'ai également faim. Je n'ai rien avalé de la journée.

— Vous devez être affamé ! » Ronsard cria presque, car devant lui siégeait le Roi, qui avait tout l'air d'être en parfaite santé mentale. Ronsard ne put déceler en son ami une once de la mélancolie qu'il lui avait si récemment connue. En vérité, il était grave sous la civilité imposée de son apparence ; le Roi, visiblement, luttait pour se montrer posé. Et la fatigue pesait sur ses épaules tel un fardeau, elle le faisait plier et ôtait toute couleur à son visage.

Mais il était venu, et il s'exprimait comme celui qui sait ce qu'il fait, dont les actes répondent à un but et à une raison. Ce qui était sans conteste le meilleur signe possible.

Ronsard passa l'entrée de la tente et demanda à l'écuyer d'apporter nourriture et eau, puis revint un instant plus tard. « Sire, il est bon de vous revoir. Nous pensâmes... à vrai dire, nous avions peur...

— Vous aviez peur que votre Roi vous ait à tout jamais abandonnés. » Devant l'expression de Ronsard, il ajouta : « Eh bien, vous aviez raison. Je vous *avais* abandonnés. Je vous envoyai mener mon combat tandis que je me cloîtrais entre mes propres murs et me laissai dévorer par le chagrin et l'auto-apitoiement. Mais c'est terminé. Même s'il ne me reste qu'une journée à être Roi, alors je serai Roi – et nullement un couard. »

Ronsard fut rassuré d'entendre Quentin parler ainsi – du feu dans la voix, d'un ton résolu. « Asseyez-vous, ami, lui lança Quentin, et contez-moi comment se présentent les choses. »

Ronsard s'installa sur l'autre banc, s'appuya sur les coudes et entreprit de narrer le cours des événements depuis leur arrivée à Ameron-sur-Sipleth. Tandis qu'ils parlaient, l'écuyer vint disposer un repas entre eux sur la table. D'un geste, Ronsard lui indiqua qu'ils se serviraient seuls et qu'il pouvait disposer.

Quentin l'écoula attentivement, hocha la tête ici où là tout en mangeant et maniant son tranchoir. Lorsque Ronsard eut terminé son récit, il leva sa coupe et la vida. « Theido et vous-même avez parfaitement agi. Je suis satisfait.

— Sire, mènerez-vous les troupes, demain ? »

Quentin réfléchit à la question, puis hocha la tête, affirmatif « S'il veut ceindre la couronne, il faudra bien qu'Ameronis affronte son Roi. Oui, je les commanderai. Il faut qu'il me voie à la tête de mon armée, qu'il sache qui il veut détrôner. »

Ronsard sourit. « Excellent ! Oui, c'est bien le Quentin que je connais ! Ces chacals vont s'enfuir en courant !

— Vous savez que je ne lèverais point l'épée contre eux s'il existait une autre solution. Je ne voudrais pas qu'un seul homme soit blessé. Mais la vie de mon fils est en jeu, et je ne dois nullement le décevoir. »

Ronsard ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa et la referma. Mais Quentin remarqua son manège. « Que se passe-t-il ? Parlez – nous nous connaissons trop bien pour nous cacher quoi que ce soit.

— Si tel est votre désir, mon seigneur, commença Ronsard, avant d'hésiter à nouveau. Sire, les mots ont du mal à sortir.

— Ils ne le feront pas plus aisément si vous les retenez. »

Le vigoureux chevalier détourna le visage. « Que se passera-t-il, si nous échouons à récupérer le glaive ?

— Cela, je ne puis le dire. Si je pensais que courir sus au Grand Temple à la tête d'une armée était la réponse, je l'eus fais sans délai. Mais je n'ose mettre en péril la vie de mon fils, Ronsard. Nous devons tout faire pour essayer de reprendre l'Étincelant. » Il marqua une pause, avant de reprendre, d'une voix plus posée : « En cas d'échec, il nous faudra faire confiance au Plus Haut pour asseoir sa volonté. C'est tout ce qui sera humainement possible. »

« Combien de temps, encore ? » s'enquit Theido, le front et le cou ruisselants de sueur. Sire Garth tourna les yeux vers lui et secoua tristement la tête.

« Impossible à dire, mon seigneur. Quelques heures, au moins ; peut-être plus. » Le musculeux chevalier agita son pouce par-dessus son épaule, en direction des hommes occupés à cisailler les barreaux de fer.

« Mettez des hommes frais à la tâche, et faites-les régulièrement permuter à partir de maintenant. Il nous faudra encore combattre lorsque nous aurons passé l'obstacle ; je ne veux point que mes hommes soient épuisés avant d'avoir à lever l'épée.

— C'est la touffeur de ce maudit tunnel, expliqua Garth. Elle épuise les forces. Nous en aurions terminé depuis longtemps sans cela. »

Theido se détourna et s'en fut vers la barrière. En dépit de tous leurs efforts, ils n'avaient réussi qu'à dégager une seule petite section de la grille de fer. Une deuxième était sur le point de lâcher, mais il leur faudrait venir à bout d'une troisième et d'une quatrième avant qu'un homme armé pût la franchir sans encombre. Il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer à s'échiner sur la structure avec une lenteur à rendre fou n'importe qui.

Soudain, Theido quitta l'endroit, reprit l'étroit tunnel, traversa la grotte et sortit dans la fraîcheur de la nuit. Le fracas des outils des travailleurs mordant le fer résonnait dans le passage. Sous la grotte, les soldats dont on ne requérait pas les services se reposaient sur la corniche. La lune, déjà haute, étincelait sur la rivière et projetait une lueur fantomatique sur la falaise et les parois du château.

Les soldats levèrent les yeux tandis que Theido descendait vers eux. Du progrès ? lui demandèrent leurs regards. Aucun, leur répondit celui du chevalier tandis qu'il s'asseyait parmi eux.

L'un des hommes, un chevalier répondant au nom d'Olin, se pencha vers lui. « Que se passera-t-il, si nous ne parvenons point à forcer la herse ? Que ferons-nous ?

— Nous la forcerons, répondit Theido, raide.

— Oui, je sais – éventuellement. Mais si l'aube arrive avant ? »

Theido tourna vers lui un regard morne. « Ronsard attaquera dès le point du jour. Il n'a nul autre choix. Avec ou sans nous, il partira à l'assaut des murs. »

Olin contempla Theido en silence.

« Vous m'avez demandé la vérité ; je vous la donne.

— Dure vérité que celle-ci, mon seigneur. Monter à l'assaut de ces murailles équivaut à aller à la mort. Les catapultes et les béliers...»

Theido l'interrompit net. « Nous n'avons point le temps de démolir les murs à coups de catapulte ni d'enfoncer les portes avec un bélier. Pas le temps.

— Lors, si nous faillissons ici, c'est la mort.

— Oui, voire plus. Si nous échouons, le royaume trépassera avec nous ; il est en ruine. » Theido hocha lentement la tête, regard fixé sur l'onde. « Ignoriez-vous que tant était en jeu ?

— Oui, mon seigneur, répondit le chevalier. Je pensais qu'il s'agissait seulement de sauver le Prince.

— Le Prince, nous-mêmes, notre patrie. »

Sire Olin ne dit rien de plus durant un certain temps. Puis, sans un mot, il se leva, escalada la falaise et retourna prendre sa place parmi les hommes qui s'échinaient sur la herse.

Alors, sous le regard de Theido, ceux qui s'étaient reposés en sortant du tunnel se redressèrent l'un après l'autre, gravirent la pente et reprirent leurs outils.

XLVIII

Lorsque l'aube arriva, claire et calme, le Roi Dragon leva son gantelet et talonna Blazer. Le fougueux cheval de guerre fit un bond de côté, caracola, huma l'odeur de la bataille et sentit son sang courir dans ses veines, avide de galoper avec son maître vers la mêlée. Quentin, escorté sur la gauche par Ronsard, pénétra sur le champ tandis que le soleil levant se reflétait sur son armure.

Il portait la tenue de combat façonnée pour lui par le légendaire armurier Inchkeith, l'armure dans laquelle il avait vaincu Nin le Destructeur le jour où il était devenu Roi. Soigneusement fourbi, aussi étincelant que l'eau, son argent pâle chatoyait sous les premiers rais de soleil, tandis que sa surface unie telles les facettes d'une gemme les renvoyait. Sur la tête, il avait le heaume d'argent dépourvu de crête et surmonté du fin cercle d'or de la couronne qu'il y avait placée le jour de son investiture. De ses épaules retombait l'exquise pelisse de maille, dont les minuscules maillons frétilaient à chaque pas tel du vif-argent.

Ronsard avait, lui aussi, revêtu sa plus belle armure et chevauchait près de son Roi, visière remontée, yeux braqués sur les formidables murailles qui leur faisaient face. Sa main reposait, nonchalante, sur la poignée de son épée ; son écu pendait au pommeau de sa selle, prêt à être empoigné dans l'instant lorsque le besoin s'en ferait sentir. Son destrier de combat secouait sa crinière et martelait la terre tout en caracolant dans le matin.

Derrière eux arrivaient les chevaliers du Roi montés sur leurs chevaux, armures cliquetant dans le silence de l'aube. Nulles timbales ne rythmaient la charge ; nuls clairons ne sonnaient l'appel aux armes. En ce jour, l'armée du Roi Dragon allait au combat sans tambour ni trompette.

Après les chevaliers avançaient les fantassins, armés de piques et d'échelles, de grappins fixés au bout de longues cordes afin d'escalader les murailles. Ils portaient à la ceinture de courtes et lourdes épées, car la mêlée des combats au corps à corps sur les remparts ne leur permettrait pas de manier de longues lames ; et tous ceux qui auraient la chance de parvenir sur les hauteurs du Château Ameronis auraient alors besoin d'une arme robuste.

Lorsque les forces en marche atteignirent les catapultes, des équipes se mirent en

devoir de les préparer et de charger pierres et balles de feu dans les courroies. Ceci achevé, ils attendirent le commandement du Roi. Quentin scruta les hauts remparts, leva son épée – une solide lame choisie par ses soins dans le chariot de l'armurier – et la baissa vivement.

Les projectiles sifflèrent dans les airs, les fantassins se ruèrent vers les murs dans un puissant hurlement, ils coururent le long de la pente jusqu'au pied des énormes parois de pierre. Là, ils plaquèrent leurs échelles contre les murs et envoyèrent leurs grappins serpenter dans les airs, tandis que les archers se positionnaient pour les couvrir.

Presque au même instant, un cri retentit sur les remparts, les hommes d'Ameronis s'agglutinèrent dans les meurtrières et se mirent en devoir de projeter flèches, pierres et poutres sur les assaillants. Ceux qui avaient atteint le haut des échelles churent en hurlant, mais d'autres prirent aussitôt leur place, et d'autres derrière eux, chacun un bouclier au-dessus de la tête afin de parer à la pluie mortelle. Mais les flèches n'en réussirent pas moins à toucher leur objectif, les pierres s'abattirent sur eux avec une force à briser les os, et de valeureux soldats tombèrent.

Lorsque l'attaque débuta, Ameronis et ses nobles amis, attablés autour de leur petit déjeuner dans la salle de banquet, entendirent le cri des hommes sur les remparts. Ameronis se leva aussitôt en ricanant. « Ainsi, l'armée du Roi n'a aucune patience, hein ? À les entendre, on pourrait croire qu'ils entendent abattre ces murs de par la force de leurs couinements. Venez, mes amis, cela va être un spectacle rare. De mémoire d'homme, ces murailles n'ont jamais souffert la moindre brèche. Allons voir comment compte faire l'armée du Roi Dragon. »

Sur ces mots, il se détourna et quitta la salle, Lupollen sur les talons. Toujours assis, silencieux, les autres se dévisagèrent un bon moment, mal à l'aise, avant de les suivre. « Il ne semble pas lui être venu à l'idée que si ces murs ont tenu bon toutes ces années, c'est grâce à la faveur et à la protection du Roi Dragon, marmonna Gorloic.

— Oui, acquiesça Denellon. Je regrette que nous l'ayons seulement écouté. Nous paierons notre erreur avant la fin de ce jour. Retenez mes paroles, messire. Nous la paierons. »

Ils trouvèrent Ameronis sur le chemin de ronde, qui aboyait des ordres à ses hommes et les exhortait à une résistance acharnée. Oublieux de sa propre sécurité, il courait ici ou là pour se mêler aux combats, se penchait par-dessus les créneaux et repoussait les échelles de ses mains nues.

« Voyez sa rage ! s'exclama Lord Kelkin en se prenant la tête de dégoût. Il est tel un loup, ivre de sang et de massacre ! »

Ameronis les aperçut et cria : « Regardez ! Voilà un spectacle pour vous ! Le Roi Dragon s'est joint à la querelle ! » Il tendit une main et la pointa vers le bas.

Les autres nobles se ruèrent vers le créneau et regardèrent, effrayés ; là, au milieu de la cohue mouvante des hommes bataillant pour escalader les murailles, ils aperçurent la robe blanche du destrier royal, et le Roi Dragon en personne, épée brandie et bouclier levé.

« Qu'on m'apporte un arc ! brailla Ameronis par-dessus la clameur. Un arc ! Qu'on m'apporte un arc !

— Arrêtez ! le contra Gorloic. Réfléchissez un peu ! »

Mais Ameronis ne voulut rien entendre ; il arracha un arc à l'un de ses archers, y encocha une flèche et la décocha sur le Roi. Gorloic et Kelkin coururent lui empoigner les bras. « Lâchez-moi ! beugla-t-il. Lâchez-moi ! » Il se libéra de leur étreinte et leur fit face. « Si vous n'avez pas le cran de vous battre, rentrez et cachez-vous avec les femmes dans l'arrière-cuisine ! J'entends porter la couronne, et la prendrai coûte que coûte ! » Horrifiés, les nobles reculèrent et se retirèrent dans la tourelle de la poterne, d'où ils pouvaient regarder les combats en sécurité.

Une fois l'affrontement commencé, Ronsard laissa le gros de l'armée se mettre en position devant les portes du château avant de conduire sa propre petite troupe vers la muraille nord, moins bien défendue. Des échelles furent dressées et arrimées. Un chevalier parvint sur le rempart, puis un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que retentît l'alarme et que les hommes d'Ameronis accourussent, armés d'épées et de hallebardes, afin de repousser l'envahisseur. Mais les chevaliers de Ronsard se battirent bien et tinrent bon tandis que leur nombre s'accroissait des nouveaux arrivants. Ronsard fut le troisième à enjambrer le mur et fut bientôt rejoint par d'autres, et bientôt, douze chevaliers du Roi se battirent sur le chemin de ronde.

Ensemble, ils s'efforcèrent de gagner le mur occidental, que tentaient d'escalader leurs camarades. Ils longèrent peu à peu la muraille nord en direction de la tour ouest. Une fois dans la tour, ils durent cependant faire face à plus âpre résistance. Dix des chevaliers d'Ameronis s'étaient précipités à leur rencontre dès l'audition de l'alerte.

Le plus costaud, une espèce de géant casqué de fer qui, d'une seule main, faisait décrire de mortels moulinets à une pesante hache de combat à double tranchant, se jeta dans la mêlée en passant la porte de la tour. Aidé de deux de ses chevaliers, Ronsard réussit à le repousser de l'autre côté de la porte, qu'ils verrouillèrent aussitôt.

« Pouvez-vous défendre les issues ? s'enquit Ronsard en repoussant sa visière.

— Je le pense », répondit son commandant en second. En cet instant précis, un épouvantable craquement ébranla l'huis tandis que la hache du géant en attaquait le bois. « Pour le moment, ajouta-t-il.

— Résistez aussi longtemps que faire se peut, ordonna alors Ronsard. Puis rejoignez-nous en bas. Je vais tenter de me frayer un chemin jusqu'aux portes. Peut-être pourrons-nous les ouvrir par la force. » Sur ces mots, Ronsard guida les autres chevaliers dans l'escalier en colimaçon vers le poste de garde de la tour, démuné pour l'heure de sentinelles.

Épées tourbillonnantes, ils se forcèrent un passage dans la cour de garde jusqu'à la poterne et n'y rencontrèrent que peu de résistance, puisque la plupart des défenseurs de la citadelle se trouvaient sur les chemins de ronde. Une fois à l'intérieur, ils maîtrisèrent sans peine le garde terrifié.

« Au nom du Roi, ouvrez ces portes ! » exigea Ronsard, l'épée sur la gorge du soldat tremblant.

L'homme gémit et roula des yeux exorbités de peur. « Quand bien même vous me trancheriez la tête, je ne puis ! s'écria-t-il.

— Ouvrez-les, ou je vous abats sur le champ !

— Je ne puis ! hurla le garde. Croyez-moi, preux messire ! Les portes sont renforcées et ne peuvent être ouvertes par personne – du moins, sans en ôter les poutres et les chaînes.

— Mon seigneur, cria l'un des chevaliers de Ronsard, il dit vrai. Les portes sont renforcées par des poutres et bardées de chaînes. Il nous faudrait une demi-journée pour tout dégager ! »

Ronsard allait répliquer lorsque derrière eux, dans l'escalier menant au parapet, ils entendirent un cri, suivi du martèlement de multiples pieds dévalant les degrés de bois. « Nous sommes découverts ! » s'écria un chevalier.

Le temps d'un éclair, les loyaux assiégeurs furent cernés de combattants, et la poterne s'emplit de troupes venues des remparts. Et bien que Ronsard et ses hommes se défendissent pied à pied, ils furent tristement dépassés en nombre et durent opérer une retraite dans la cour de garde, puis vers la tour ouest. Là, ils rejoignirent leurs camarades qui tenaient toujours la porte donnant accès au chemin de ronde.

« Verrouillez les issues du bas ! ordonna Ronsard. Nous allons monter et prendre la tourelle ! »

Ils escaladèrent les marches vers la tourelle, défendue par des archers. Un seul regard aux chevaliers en armure émergeant en force suffit cependant à persuader les archers que les forces du Roi avaient abattu les murailles, leur fit jeter leurs arcs et implorer la clémence. « Emparez-vous de leurs armes », lança Ronsard, puis les archers furent regroupés à l'autre extrémité de la tourelle, où ils s'assirent sous la surveillance d'un chevalier et de son épée.

Ronsard s'en fut vers l'embrasure et se dressa dans un créneau en agitant son épée au-dessus de sa tête. Les hommes qui se tenaient en dessous le reconnurent et l'acclamèrent, avant de se précipiter vers la tour, échelles et grappins prêts.

Cette victoire mineure fut cependant de courte durée, puisque Ameronis remarqua lui aussi le signal de Ronsard et dépêcha aussitôt un groupe de ses meilleurs chevaliers vers la tour. Ils furent dessus en une seconde et commencèrent à en attaquer les portes. Dans le même temps, la hache du géant parvint à faire éclater l'huis du chemin de ronde ; il entra au pas de charge, suivi par d'autres, et tous gravirent l'escalier de la tourelle dans un bruit de tonnerre.

« Nous sommes piégés ! brailla l'un des assiégeurs. Nous sommes isolés !

— Là ! lança Ronsard en désignant les archers qui s'étaient rendus. Asseyez-vous dans le passage d'accès – tous ! »

Les prisonniers rampèrent ensemble, s'assirent sur les planches et appuyèrent de leurs poids combinés sur la porte. « Cela devrait les arrêter au moins un petit moment, décréta Ronsard. À présent, nous ne pouvons qu'attendre. Les combats nous échappent pour l'instant. »

Dans le passage secret, loin sous le château, résonnèrent le fracas et les clameurs de la bataille, quoiqu'étouffés par la lourde porte qui succédait à la herse. « Écoutez ! » lança Theido, et les marteaux se turent. Dans le silence leur parvint le son irréel d'un combat acharné – comme si les échos d'une ancienne bataille perduraient dans la roche de la grotte et s'échappaient maintenant de leur prison de pierre.

« Par l'Unique ! s'écria Theido. Cela a commencé ! Hâtez-vous, mes gaillards, ou nous arriverons trop tard ! »

Aussitôt les marteaux résonnèrent sur le fer et emplirent la grotte comme le tunnel d'un vacarme effroyable tandis que les ciseaux mordaient âprement la dernière section de la grille à dégager, puisqu'ils n'avaient plus maintenant à se soucier du bruit, de toute façon noyé dans le tumulte de la bataille.

Les soldats se jetèrent, avec force cris et jurons, sur le fer rétif jusqu'à ce que, épuisés, ils retombassent en haletant dans le tunnel. Lorsque l'un d'eux s'écroulait, un autre prenait sa place et l'assaut contre la herse se poursuivait.

II

Tout autour de lui, sur le sol, gisaient les corps des blessés, des estropiés et des mourants, certains écrasés sous des poutres et des pierres, plus encore percés de flèches. Cependant, le Roi s'évertuait à rallier ses troupes faiblissantes afin de remonter à l'assaut. Mais, dégoûtée par l'étendue de ses pertes, l'armée du Roi Dragon s'écartait des murailles, et Quentin fut obligé de se replier en vue de la regrouper.

Au premier signe de la retraite du Roi, un vivat monta des hommes d'Ameronis, là-haut sur les remparts. Leur seigneur lui-même se joignit à leur allégresse et railla les troupes qui partaient. « En avez-vous eu assez, si vite ? Revenez ; laissez-nous en finir une bonne fois pour toutes ! » Ce qui provoqua d'autres acclamations parmi ses hommes. Alors Ameronis se pencha par-dessus le mur et cria plus fort, à la plus grande joie de ses troupes. « Le Roi Dragon se sauve comme un chien échaudé – oreilles basses et queue entre les jambes ! Reviens, et bats-toi comme un homme d'honneur ! »

Dans la tourelle de la poterne, Kelkin, Gorloic et Denellon observèrent la retraite des forces du Roi. « Cela se présente mal pour eux, fit remarquer Kelkin. Si seulement j'avais mes chevaliers avec moi en ce moment ; je sais de quel côté je me battrais.

— J'apporterais, moi aussi, mon aide au Roi, renchérit Denellon. J'en sais assez sur Ameronis. Son véritable visage se révèle à la guerre, et il n'est point de ces figures que j'aimerais voir sous la couronne.

— Pas plus que moi, ajouta Lord Gorloic. Mais bien que mes chevaliers soient dans ma propre forteresse, loin d'ici, je possède toujours mon épée, et le bras pour la brandir ! Et tant que je vivrai, les deux appartiendront au Roi Dragon !

— Oui ! l'approuvèrent les deux autres. Il en est ainsi !

— Cependant, reprit Kelkin, nous ne sommes que trois. Ameronis et Lupollen ont l'avantage sur nous. Nous serons coupés en morceaux avant d'avoir eu le temps de poser la main sur la poignée de nos épées.

— En ce cas, il va nous falloir trouver une meilleure manière de les aider. Nous pouvons le faire d'ici. Venez, mes amis, conclut Gorloic. Le temps file et nous avons du pain sur la planche ! »

« T'es bien certain qu'c'est sage, jeune maître ? interrogea Pym alors qu'ils

chevauchaient dans la forêt. Qu'est-ce qu'elle dirait, ta mère, si elle savait que nous aut', on suit l'Roi à la bataille – et qu'nous aut', on a même pas un bâton pour cogner sur l'ennemi ?

— Silence, rétorqua Renny. Je réfléchis.

— T'es *perdu* ! Nous aut', ça fait presque une journée qu'on rôde dans c'bois, et pas un signe du Roi. On f'rait mieux d'retourner.

— Rentre si tu veux, s'entêta Renny. Moi, j'veux combattre pour le Roi. »

Pym soupira – comme il avait soupiré pendant ces douze dernières heures, une bonne centaine de fois – et se gratta la tête. « Bon, si t'es décidé, y'a rien à faire pour te persuader – et puis d'abord j'ai tout essayé. Mais faut bien l'admettre : nous aut', on est paumés !

— Nenni, répondit Renny. On ignore tout simplement la bonne direction. »

Ils avaient quitté Askelon la veille, après le départ du Roi, et le suivaient comme lui-même suivait son armée. Mais Tarky, avec ses deux cavaliers, n'était pas de taille à se mesurer au fougueux Blazer, qui l'avait rapidement distancé. Si Pym avait alors été enclin à faire demi-tour, son jeune compagnon avait poursuivi sa route, obstiné et déterminé à servir le Roi Dragon aux côtés de ces nobles chevaliers qu'il avait rencontrés lorsqu'ils avaient tenté de restituer le cheval.

Tous deux se reposaient au bord d'un sentier peu usité aux confins sud-est de Pelgrin lorsqu'ils entendirent le cliquetis d'une bride de cheval et un murmure de voix sur la piste devant eux.

« Quelqu'un vient ! » Renny sauta sur ses pieds et scruta l'ombre verte. « Un cheval et son cavalier ! Nous allons lui demander comment trouver le Château Ameronis. »

De plus près, ils purent constater qu'il ne s'agissait nullement d'un cavalier, mais de deux, qui avançaient au trot le long de la sente.

Renny se planta hardiment en plein milieu afin de les obliger à s'arrêter, et se retrouva bientôt face à un noble brun et barbu, monté sur un destrier noir à la robe luisante.

« Ho ! Qui va là ? » lança le noble en faisant un clin d'œil à son compagnon, un chevalier vêtu d'une cotte de maille et dont la large épée reposait sur la cuisse.

« Un bandit de grand chemin, selon toutes apparences, lui retourna celui-ci.

— Je vous en prie, mon seigneur, s'écria Renny en rassemblant son courage. Nous avons besoin d'aide.

— Nous sommes hommes de parole, répondit le seigneur. Demandez et vous obtiendrez, si tant est que nous le puissions. Mais faites vite, car nous sommes pris par une mission d'importance. »

En voyant la manière dont le seigneur traitait l'adolescent, Pym tira Tarky par la bride et vint rejoindre Renny. « Voici mon ami, précisa le garçon. Nous allons rejoindre l'armée du Roi au Château Ameronis.

— Nous aut', on a perdu not'chemin, vot' seigneurie », ajouta le rémouleur. Tip aboya une confirmation.

Le noble se pencha sur sa selle et examina de près les voyageurs. « Que savez-vous de l'armée du Roi ? »

Pym marqua une hésitation. « Seulement qu'elle a quitté Askelon y'a deux... non, trois

jours à la tombée d'la nuit. Le Roi l'a suivie hier soir, et nous aut', on l'a suivi. »

Renny opina. « L'est allé réclamer son épée aux quidams qui l'ont prise ! »

Le seigneur jeta un coup d'œil à son compagnon, puis reporta son attention sur les deux compères. Soudain la mémoire lui revint à la vitesse de l'éclair. « Mais oui, je vous reconnais, lança-t-il à Pym en le détaillant de haut en bas. Vous êtes le rémouleur itinérant.

— Et j'vous connais aussi, vot' seigneurie. Vous êtes celui qu'a point voulu d'mal à un pauv' rémouleur.

— Cette ecchymose sur votre menton, mon brave... est-ce Ameronis qui vous la fit ?

— Prétend' le contraire serait menterie, vot' seigneurie. Vouï, c'est lui, et pas qu'un peu. » Pym caressa sa mâchoire toujours enflée. « Quand y m'a chipé l'épée.

— Ah, *c'était* donc bien une épée, que vous aviez sous ces chiffons, n'est-ce pas ? » Il scruta Pym avec attention. « L'épée du Roi ? »

Pym hocha la tête. « J'sais point si c'est l'Étincelant ou non, mais y'en a plein qui l'pensent, messire.

— Elle doit l'être ! jeta le noble au chevalier qui l'accompagnait. Et vous dites qu'Ameronis l'a prise ? »

Pym opina derechef Renny reprit la parole. « Et nous entendons aider le Roi à la récupérer. Il en a bien b'soin pour sauver le Prince !

— Plaît-il ? En quoi cela concerne-t-il le Prince ?

— C'est la rançon, vot'seigneurie. L'épée doit êt'remise au Grand Temple demain à midi, sinon la jeune Majesté sera occise.

— Ameronis le sait-il ? s'enquit le noble.

— Nous aut', on en sait rien. Mais tout Askelon est au courant, à c't'heure. On parle plus que d'ça, voyez. L'mot est passé quand l'Roi est parti hier. Les gens disent comme ça qu'il est parti réclamer son épée pour sauver son fils, voyez.

— Oui, je vois. » Le seigneur se redressa sur sa selle et se tourna vers son ami. « Rentre et rassemble mes hommes – tous, y compris mes métayers. Autant qu'il y a d'armes. En cas de pénurie, laisse-les puiser dans ma propre armurerie.

— Bien, Lord Edfrith, répondit le chevalier en secouant ses rênes pour faire volter sa monture.

— Retrouvez-nous au Château Ameronis. J'y vais de ce pas.

— Seul ?

— J'aurais du mal à l'être, messire. J'ai là deux solides compagnons ; nul homme ne serait mieux servi dans le royaume. Va, et ramène mes troupes. S'il se mesure à Ameronis, le Roi aura besoin de toute l'aide que nous pourrons lui apporter. Hâte-toi ! »

« Ronsard et ses compagnons sont piégés, Sire. Quelques-uns de nos hommes ont réussi à atteindre la tourelle pour les aider avant que la tour ne soit reprise, expliqua l'un des commandants du Roi. Ils combattent à présent juste pour demeurer en vie ; nous ne pouvons attendre aucune aide de leur part. »

Quentin opina, grave, et congédia le chevalier en tournant les yeux vers le champ de bataille. Ses chirurgiens portaient des brancards chargés de blessés et d'agonisants. Les

troupes d'Ameronis les observaient du haut des murailles en attendant le prochain assaut, heureuses, pour l'instant, de simplement regarder, attendre, et ménager leurs forces.

Ainsi, songea Quentin, c'en est arrivé là. Ronsard piégé, Theido inutile et moi, seul ici. Son esprit s'envola vers ceux dont il avait dépendu sa vie durant : Durwin, Bria, Alinea, Yeseph, Eskevar, Theido, Ronsard et, peut-être plus que tous, Toli. Mais à présent, tous étaient partis. Alors qu'il avait le plus besoin d'eux, nul ne demeurerait vers lequel il pût se tourner, nul n'était là pour lui dire : « Oui, vas-y » ou « Non, prends par le côté. » Aucun pour lui donner un conseil, pour discuter ou pour partager l'anxiété de l'instant.

Même le Plus Haut était loin, sa main ôtée de lui et sa présence indécélable.

Quentin carra les épaules. Je suis le Roi Dragon, se dit-il, et il est temps que j'apprenne à accepter ce qu'est être Roi, être un homme dont les choix doivent être siens, qui doit vivre et mourir selon ses décisions. Oh, mais c'est dur. Regarder tous ceux-là, qui m'observent, qui me font confiance pour les guider, pour les sauver, qui remettent leurs vies entre mes mains. Quelle foi ont-ils, pour me confier ainsi leurs existences. Je n'ai jamais demandé à être Roi, mais je fus élu. Et je vais conduire ces derniers hommes loyaux aussi honnêtement que je le pourrai.

Quentin sauta à bas de sa selle et confia ses rênes à un écuyer. Il marcha au milieu de ses troupes, qui se reposaient assises par terre, leur parla et ranima leur courage pour le prochain assaut.

« Hourra ! la herse est ébréchée ! » Le cri de victoire résonna dans le passage secret du Château Ameronis.

« Bien ! lança Theido. Enfin ! Maintenant, à la porte. Courage, mes braves. Nous l'aurons bientôt franchie ! »

Armés de haches et de coins, les soldats s'engouffrèrent dans la brèche et se mirent au travail. Les planches furent bientôt fracassées par les haches et éclatées grâce aux coins.

« Préparez-vous ! jeta Theido aux hommes qui se tenaient derrière lui. Nous serons de l'autre côté en un rien de temps. Soyez armés et prêts au combat. »

Gorloic, Kelkin et Denellon se fauilèrent au long des couloirs et galeries après avoir dépouillé les combattants blessés ou morts de leurs armes. Ils se hâtaient maintenant vers leur objectif : la poterne.

« Je vais m'occuper du garde, décréta Gorloic. Vous deux, chargez-vous de ses hommes.

— Et si Ameronis et Lupollen nous découvrent ? » s'enquit Kelkin. Il jeta, nerveux, un coup d'œil autour de lui, comme s'il s'attendait à ce que les seigneurs félons apparussent à tout instant.

« Ils ne le feront point, le rassura Denellon.

— Exact, renchérit Gorloic. Si nous attendons que l'attaque reprenne, ils auront bien assez de choses en tête. Mais il nous faut œuvrer rapidement. Vous voyez ? La poterne est juste après l'antichambre que voilà. Tout le monde est prêt ?

— Écoutez ! », s'exclama Denellon, alors qu'un terrible craquement s'élevait de la cour

de garde. Puis un deuxième, sur la muraille externe. « Les catapultes ! L'assaut a commencé ! »

Les seigneurs entendirent hurler les troupes alignées sur les chemins de ronde tandis que l'armée du Roi Dragon se précipitait une fois encore sur les murs. « Allons-y ! » ordonna Gorloic en posant la main sur la poignée de son épée, puis il courut dans l'antichambre et la poterne, ses amis sur les talons.

« Garde ! hurla-t-il. Ouvrez les portes ! »

Le gardien de la poterne et ses hommes, certains recroquevillés dans un coin derrière des barriques, tournèrent vers eux des yeux blancs de peur. « Mais, votre seigneurie, se plaignit le chef c'est impossible ! Les portes sont fortifiées ! Lord Ameronis a donné l'ordre qu'elles demeurent verrouillées.

— Silence, imbécile ! tonna Gorloic. Il ordonne que vous les ouvriez, maintenant. La bataille a changé de cours, et il s'attend à ce que l'ennemi rompe les rangs et s'enfuie à tout moment. Il exige que les portes soient ouvertes afin de pouvoir lui donner la chasse ! »

Le garde secoua lentement la tête en observant, dubitatif Gorloic. « Messire, je n'ose sans ordre direct de mon seigneur. »

Denellon se précipita. « Entendez-vous les cris ? Hâtez-vous !

— Songez, ajouta Kelkin, à la fureur de votre maître lorsqu'il apprendra votre désobéissance à ses ordres. »

Cette dernière apostrophe démonta le garde. Il roula des yeux et leva les mains. Mais il persista néanmoins dans son refus. « Je n'ose aller contre les ordres reçus. »

Gorloic se tourna vers lui, furieux, lui agrippa les épaules et le fit pivoter sur lui-même. « Si vous et vos hommes refusez de nous aider, nous le ferons nous-mêmes ! Et je rapporterai personnellement à Ameronis que vous l'avez défié !

— Non ! oh, je...

— Le temps nous est compté », insista Gorloic. Il adressa un signe de tête à Kelkin et Denellon, qui se précipitèrent vers les portes et attaquèrent les cadenas de leurs épées. « Allez-vous nous aider ?

— Vous en prenez la responsabilité ?

— Oui ! Oui, de tout cœur ! »

Le garde fit signe à ses hommes d'avancer et sortit un trousseau de clefs. « Là, cela ira plus vite ainsi. » Et il se mit en devoir de déverrouiller les cadenas tandis que son équipe arrachait les chaînes qui maintenaient les poutres de renfort.

L

De toutes les forces qui leur restaient, les troupes du Roi se jetèrent contre les murailles, plantèrent une fois encore leurs échelles et bataillèrent pour les escalader. Mais où qu'ils tentassent de prendre pied – sur une portion de mur moins bien protégée, ou à l'abri des archers – leurs tentatives furent repoussées. L'ennemi se précipitait pour leur jeter des pierres et des poutres, à moins que les archers ne fissent choir une pluie de flèches sur eux et les obligeassent à reculer.

Le Roi Dragon chevauchait, intrépide, parmi ses troupes, son armure et son bouclier régulièrement heurtés par des traits, en apostrophant ses hommes, en les encourageant, en les pressant. Mais le flot de la bataille tournait à leur désavantage.

« Sire ! » Quentin pivota sur sa selle et vit arriver l'un de ses commandants. Le chevalier releva sa visière. « Nous avons perdu le flanc gauche. Trop d'hommes sont tombés, et nous ne pourrions tenir seuls.

— Rejoignez les troupes de Lord Heldur au centre ! ordonna Quentin. Il nous faut tenir le centre. » Le chevalier repartit, et Quentin fut appelé sur l'autre côté. Le rapport fut le même ; le flanc droit, grandement affaibli, risquait de succomber. Son armée vacillait, au bord de la défaite. D'ici seulement quelques minutes, le reste de ses soldats – submergé par la peur et l'inutilité – se replierait et ne reviendrait point sur le champ de bataille.

Alors même que Quentin pensait cela, les premiers rangs se rompirent, reculèrent et se dérobèrent aux combats. « Tenez bon ! » cria-t-il en chevauchant, épée brandie, même s'il savait, au plus profond de lui, l'inanité de la démarche. De plus en plus de troupes désertaient comme les premiers, regardaient autour d'elles et, voyant leurs camarades se replier, les imitaient. Bientôt, les soldats fuirent le terrain par vingtaines.

À l'instant où le gros de l'armée lâchait et s'enfuyait, un cri retentit. « Les portes ! Les portes sont gagnées ! »

Quentin releva les yeux et vit des silhouettes qu'il reconnut vaguement pousser les portes du château. Alors, tandis que les battants étaient grands ouverts, l'un des personnages en émergea et le salua de l'épée. « Gorloic ? hurla Quentin en galopant vers l'entrée.

— Sire. » Le noble tomba sur un genou. « Pardonnez ma forfaiture. Autorisez-moi à regagner votre confiance à la pointe de l'épée.

— À moi de même, lança un autre.

— Et moi également, lança un troisième en se rapprochant.

— Denellon, Kelkin, Gorloic... oui ! » s'écria Quentin tandis que, déjà, ses chevaliers se précipitaient dans la cour de garde.

Ceux qui fuyaient, voyant les portes ouvertes et leur Roi devant elles, s'arrêtèrent, firent demi-tour et revinrent au pas de course en lâchant une formidable clameur, puis se pressèrent dans le château en poussant leur Roi et leurs camarades devant eux.

« Nous sommes trahis ! » beugla Ameronis. Il martelait du poing la pierre inégale du créneau tout en regardant l'armée du Roi arriver en masse par les portes.

« Rassemblement ! Rassemblement ! cria Lupollen, à ses côtés. Nous pouvons les vaincre pied à pied. Nous sommes plus nombreux, à présent. »

Ce qui était exact. Les assauts répétés avaient affaibli les forces du Roi Dragon et sévèrement éclairci leurs rangs. « Oui ! Nous sommes loin d'être vaincus ! s'exclama Ameronis. Et je serai ravi d'échanger quelques estocades avec le Roi avant de le terrasser avec sa propre épée. »

En l'espace d'un éclair, les troupes d'Ameronis se précipitèrent au bas des remparts afin de se mesurer à l'ennemi dans la cour de garde. Aussitôt résonna le fracas des armes, tandis qu'épées frappaient les boucliers, que haches et masses d'arme lacéraient les cuirasses. « Pour le Roi Dragon ! » vociférèrent les guerriers du Roi avant de se lancer dans la mêlée.

Mais les hommes d'Ameronis étaient coriaces et parfaitement entraînés. Ils tinrent bon et ne lâchèrent pas un pouce de terrain. Une bataille féroce s'engagea de part et d'autre. Quentin courait en tous sens, frappait encore et encore, à tel point qu'il parut doué d'ubiquité. Ceux de ses hommes qui étaient acculés et sur le point de succomber, ceux qui glissaient et étaient sur le point de choir n'avaient qu'à relever les yeux pour voir le Roi Dragon, lame sifflante, voler à leur secours. Et s'il ne s'agissait point de l'Étincelant, que les hommes avaient appris à craindre et à respecter, c'était pour le moins une épée brandie par la main puissante du libérateur.

Les archers des remparts jetèrent leurs arcs, coururent à l'armurerie, se munirent d'arbalètes – armes plus appropriées au combat rapproché –, entreprirent de décocher des carreaux mortels dans la cohue et firent refluer les forces du Roi. Car nul ne pouvait affronter les missiles létaux, qui perçaient les plus robustes armures, et nul ne pouvait se rapprocher suffisamment pour abattre les tireurs.

Tout en haut de la tourelle, Ronsard et ses chevaliers, qui avaient tout d'abord acclamé les troupes royales lorsqu'elles avaient envahi la cour de garde, regardaient à présent, muets, les troupes d'Ameronis tourner la bataille à leur avantage.

« Il nous faut les aider ! s'écria l'un des paladins.

— Là ! hurla Ronsard. Prenez les arcs des prisonniers – chacun d'entre vous ! Visez juste, messires – certains de nos amis se trouvent au milieu de l'ennemi ! »

Sur ce, les chevaliers lâchèrent un feu roulant de flèches sur le chaos de la cour. Les hommes d'Ameronis, si confiants à peine quelques secondes plus tôt, reculèrent devant la pluie mortelle qui s'abattait sur eux en sifflant.

« Ceci nous a été utile, mais à moins de recevoir bientôt une assistance plus substantielle, le combat est perdu. Vous voyez ? Ameronis dispose de deux hommes contre un seul des nôtres. »

Ronsard avait tout juste prononcé ces paroles qu'un cri monta de l'esplanade située sur le devant du château. Il se précipita vers l'angle le plus éloigné et vit une foule de chevaliers et de fantassins arriver au pas de course.

« Qui est-ce ? s'enquit un chevalier. Je ne reconnais point la bannière.

— C'est celle de Lord Edfrith, je crois bien.

— Un ennemi ! Nous sommes perdus ! » Selon toute vraisemblance, les troupes d'Edfrith prenaient le Roi à revers, lui ôtant ainsi tout espoir de victoire et même la possibilité d'une retraite honorable.

« Non, attendez ! s'écria Ronsard. Il chevauche à la tête de troupes du Roi ! » L'espace d'un instant, le seigneur disparut à leur vue tandis qu'il franchissait les portes et la poterne. « Voyez ! Il est venu à notre secours !

— Nous sommes sauvés ! » hurlèrent les chevaliers, et la tourelle explosa de cris d'allégresse alors qu'Edfrith et ses paladins passaient les portes au galop, épées au clair, en entonnant un chant de guerre pour le Roi. Et tous ceux qui l'entendirent reprirent espoir.

« Pour Mensandor ! Pour l'honneur ! Pour le Roi Dragon ! »

Ameronis, qui se frayait alors un chemin vers le Roi grâce à Zhaligkeer, releva les yeux et vit l'armée d'Edfrith arriver en masse au travers des portes. Il ouït le chant et se tourna vers Lupollen, qui le suivait en rendant coup pour coup. « Edfrith a pris le parti du Roi ! Nous sommes doublement trahis ! » Le désespoir s'empara de lui et le fit chanceler.

« Nous ne sommes point encore vaincus ! jeta Lupollen en lui agrippant le bras pour le secouer. Vous avez le glaive – sauvons-nous tant que nous le pouvons. Avec l'épée, nous pourrions lever une armée ailleurs.

— Conseil avisé ! Filons ! » Ameronis fit volte-face et traversa en courant la masse de soldats vers le château, Lupollen sur les talons.

Encerclés et à présent surpassés en nombre, les commandants d'Ameronis jetèrent les armes et demandèrent quartier. Des cris de « Pitié ! pitié ! » et « Quartier ! » emplirent la cour, alors qu'elle résonnait toujours de « Tenez bon ! La victoire est à nous ! », tant la bataille avait rapidement pris fin.

Pym et Renny, juchés sur Tarky, observaient, craintifs, au travers des portes. Démunis d'armes comme d'armures, Lord Edfrith leur avait intimé l'ordre de rester en arrière des combats ; mais, en entendant les cris de victoire, ils s'étaient rapprochés afin de voir la fin de l'engagement et découvrir l'identité du vainqueur. « Le Roi a remporté la victoire s'égosilla Renny. Hourra ! Le Roi Dragon a gagné !

— Voui, il a vraiment gagné, répliqua sagement Pym. Nous aut', on en a jamais douté une seconde, pas vrai ? Non, pas le quart d'une seconde. » Ils se glissèrent sous le porche et chevauchèrent dans la cohue qui entourait le Roi.

Denellon, Kelkin et Gorloic se faufilèrent eux aussi dans la foule et vinrent se placer aux côtés d'Edfrith, qui avait mis pied à terre, et tous quatre firent face au Roi. « C'est

terminé. Nous déclarons la victoire vôtre, Sire », lui déclarèrent-ils et, tout autour d'eux, monta un chant de victoire.

Quentin leva une main pour demander le silence, et attendit que les acclamations se fussent tues. « Ce n'est point terminé tant que je n'ai pas récupéré le glaive. » Il se redressa sur ses étriers et scruta la foule. « Où est Ameronis ? Je le veux devant moi dans l'instant. »

Ronsard, qui n'avait point perdu de temps et avait abandonné la tourelle sitôt la libération de la tour, se fraya un chemin à coups d'épaules dans la masse agglutinée autour du Roi Dragon. « Ameronis s'est échappé ! lança-t-il, essoufflé par sa course. Je les ai vus, lui et son cher ami, s'enfuir du champ de bataille et se réfugier dans le château.

— Or donc, il a emporté le glaive avec lui ! s'écria Gorloic. Nous avons fait tout cela en vain !

— Maudit soit-il ! cracha Kelkin. Comment l'attraper, à présent ?

— Comment cela ? s'enquit Quentin, alors que l'angoisse lui tordait brutalement les entrailles. Où est-il allé ?

— Il existe un passage secret sous la citadelle, expliqua Kelkin. Il conduit à la Sipleth et à un sentier le long de la berge. Il garde en amont un bateau toujours prêt à appareiller. Du moins, c'est ce que faisait son père. Je suppose qu'Ameronis agit de même. »

À ces mots Quentin et Ronsard rejetèrent la tête en arrière et partirent d'un tonitruant éclat de rire tandis que leurs visages s'éclairaient de soulagement – exactement comme lorsque le soleil chasse les ombres une fois les nuages dissipés.

« Trouvez-vous cela drôle, Sire ? s'étonna Kelkin.

— Vous ne pouvez savoir les frayeurs que vos paroles viennent d'occire, mon ami, répliqua Ronsard. Il se peut que vous ayez rendu là votre plus grand service au Roi.

— Expliquez-vous, messire.

— Regardez, reprit Ronsard en levant le bras. Je crois qu'ami Theido escorte là deux prisonniers particulièrement peu enthousiastes. »

Un large passage s'ouvrit devant une compagnie de chevaliers, qui poussaient Ameronis et Lupollen devant eux – toujours arrogants, quoique visiblement contrariés – à la pointe de l'épée.

« Sire, s'exclama Theido, cela fait chaud au cœur de vous voir. Nous ne nous attendions point...

— Vous ne m'attendiez point, je le sais. Mais pensiez-vous réellement que j'allais laisser Ameronis et consorts me défier sans combattre ? » lui demanda Quentin en souriant.

Theido lui rendit son sourire de bon cœur. « La bataille est gagnée, et point trop tôt. »

Le grand chevalier posa une main sur l'épaule d'Ameronis, le poussa en avant et le fit tomber à genoux devant le Roi. « Nous avons surpris celui-ci et son compère en train d'essayer de fuir par le passage secret.

— Donnez-moi le glaive, Ameronis. » Quentin baissa les yeux vers le seigneur humilié. Ameronis porta sa main à son côté et tira l'épée de son fourreau. Il coucha la lame sur ses mains grandes ouvertes et l'offrit au Roi sans le regarder, tête baissée.

Quentin saisit le glaive, l'éleva dans le soleil, puis le glissa dans sa gaine. « Je n'ai

nullement le temps de disposer de vous, traître, lança-t-il. Mais je le ferai, bientôt – comptez là-dessus. Et que vos inquiétudes quant à votre châtiment ajoutent à sa sévérité. » Il se tourna vers les autres. « Mes amis, à midi, demain, mon fils mourra si je n’obtempère point à la demande de rançon. Je pars de ce pas au Grand Temple.

— Je vous accompagne, intervint Theido.

— Moi de même », renchérit Ronsard. Ses paroles furent reprises à l’envi et, lorsque le Roi Dragon quitta le Château Ameronis, il fut suivi par un véritable cortège de nobles, soldats et simples paysans attirés par le spectacle de la bataille. Et tous se mirent en route vers le nord au travers de Pelgrin Forest, vers Narramoor et le Grand Temple.

LI

La pluie martela la cour du temple toute la nuit durant. Étendu mais éveillé, Toli l'écouta tout en priant pour leur délivrance, à lui et au petit Prince, et pour avoir le courage d'affronter ce qui les attendait, quoi que ce fût. Lorsque l'aube arriva, le ciel demeura sombre et menaçant, bien que l'ondée se fût arrêtée et qu'une légère brise d'ouest se fût levée.

Au réveil du Prince Gerin, Toli quitta la place qu'il avait occupée durant sa longue veille. Au moment même où l'enfant ouvrit les yeux, il s'assit sur son matelas. « Aujourd'hui est le jour de notre délivrance, n'est-ce pas, Toli ? Aujourd'hui mon père viendra nous chercher ! »

Toli opina et sourit devant la foi du garçonnet, intacte malgré les longues et sombres journées de captivité. « Oui, aujourd'hui nous serons libres. » Il contempla le Prince un bon moment, puis s'assit à côté de lui sur le grabat. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'un ton bien plus sérieux.

« Gerin, j'ai quelque chose à vous dire. »

L'enfant attendit qu'il poursuivît.

Toli lui fit face. « Vous savez que je vous aime comme j'aimerais mon propre fils. C'est pourquoi je ne veux point vous garder dans l'ignorance de ce qui peut se produire aujourd'hui.

— Je n'ai plus peur, Toli. J'ai eu peur avant, mais seulement quelque temps. Mon père est Roi, et il ne laissera rien nous arriver. Je le sais. »

Toli sourit encore une fois. « Oui, je crois qu'il viendra. Mais... il est des époques où même les Rois sont impuissants à détourner le cours des événements. Votre père est Roi, oui, mais il est aussi un homme qui peut se révéler incapable de modifier tout ce qu'il aimerait modifier. Parfois, certaines choses sont faites qu'on ne peut défaire. »

Gerin fit silence quelques instants, et réfléchit aux paroles de Toli. « Nous tueront-ils ? » finit-il par demander. Sans attendre de réponse, il lâcha : « Je ne crains pas de mourir.

— Il n'y a aucune honte à en avoir peur. Il y a eu des périodes où j'ai tremblé pour ma vie. Mais le courage réside dans le fait de ne point se laisser gouverner par sa peur.

— Peut-être, mais je ne suis plus effrayé, maintenant. J'y ai beaucoup réfléchi. Le Plus

Haut a ses raisons – c'est ce que Durwin a toujours professé – et si ma mort doit sauver le royaume, alors je l'accepte. »

Une foi si simple, si sincère, émerveilla Toli. « Vos paroles sont courageuses, jeune damoiseau, et plus sages que vous ne le pensez. Et, oui, il est possible que nos vies soient réclamées. Je sais que je partirai plus facilement avec un compagnon aussi résolu à mes côtés. » Il attira l'enfant à lui et l'étreignit. « Mais nous ne sommes pas encore morts, et la fin n'est point certaine. Il nous faut continuer à croire que le Roi nous sauvera, Gerin.

— Je sais qu'il le fera, Toli. C'est mon père. »

Ils n'abordèrent plus le sujet de la confrontation imminente mais firent dériver la conversation sur d'autres thèmes, les souvenirs des temps heureux. Lorsque les gardes du temple vinrent les chercher, ils découvrirent une cellule résonnant de rires tandis que Toli contait ses récents souvenirs de l'apprentissage équestre du Prince.

« Que cela fait chaud au cœur d'entendre nos prisonniers jouir aussi allègrement de leurs derniers instants, persifla Nimrood en pénétrant dans la geôle. N'êtes-vous point d'accord, Pluell ? »

Le Grand Prêtre fit son apparition derrière Nimrood. Il avait le visage blême, les yeux et les lèvres plissés de contrariété. « Tout cela est allé suffisamment loin, Nimrood. Bien trop loin ! Laissez-les partir immédiatement, avant que le Roi n'arrive. Il en est encore temps.

— Il est temps, oui – temps de bichonner nos captifs et les rendre présentables. Il ne nous faut laisser personne imaginer que nous avons maltraité nos invités. Non, cela n'irait pas du tout. » Il fit signe aux gardes, qui attendaient à l'extérieur, et ceux-ci avancèrent en portant des bassines d'eau, des linges propres et les vêtements des prisonniers, qui leur avaient été confisqués la veille. « Vous voyez ? Frais lavés et repassés. Dignes du Roi en personne. Oh, j'espère qu'il appréciera le mal que nous nous sommes donné pour votre bien-être, Principicule. Mais alors, je suis certain qu'il comprendra.

— Je vous en prie, insista Pluell, le visage tordu en un rictus. Je vous en prie, laissez-les partir. Il n'est rien à gagner à pousser les choses plus avant !

— Silence, imbécile ! explosa Nimrood. Nous sommes revenus là-dessus encore et encore. Vos gémissements me lassent. Je ne veux plus entendre un mot sur ce point ! Comprenez-vous ? Plus un mot. C'est dit. »

Toli les observa, circonspect, tandis qu'il se lavait et ôtait la robe crasseuse qu'on lui avait attribuée. « Qu'entend-il par là – en disant qu'il n'est rien à gagner en allant jusqu'au bout ? s'enquit-il en enfilant son vêtement.

— Vous voyez ? lança Nimrood en se tournant vers le Grand Prêtre. Vous avez gâché notre surprise. »

Toli marcha sur le vieux sorcier. Les gardes tirèrent leurs épées et les tinrent prêts. « Vous n'avez nullement pour intention de nous libérer, que le Roi remette ou ne remette point la rançon exigée, exact ? lança froidement le Jher. Vous prévoyez de nous occire dans tous les cas. »

Nimrood braqua les yeux sur lui, et Toli put y lire l'intensité de sa haine. Il comprit

qu'il avait face à lui un être incarnant le malabsolu. Cependant, il ne fit point machine arrière.

« Vous, le chien Jher, auriez dû savoir que je ne vous laisserais jamais m'échapper une deuxième fois. Moi, Nimrood, j'aurai ma vengeance – sur vous et cette espèce d'invertébré cupide que vous avez pour maître. Et ce n'est point la magie qui eut raison de vous, non – vous y avez veillé il y a longtemps en me dépouillant de mes pouvoirs. Ce furent ma propre astuce, mes talents supérieurs, qui vous abattirent. »

Nimrood traversa la cellule vers l'endroit où se tenait le Prince Gerin. Toli fit mine de le suivre, mais la pointe d'une épée s'enfonça dans son dos. Le vieux nécromancien plaça ses mains sur les épaules de l'enfant. « Mais tu n'as pas à être sacrifié, enfant. Regarde-moi. » Le Prince leva les yeux. Nimrood baissa les siens sur lui. « Je vais te donner le choix. Viens avec moi. Deviens mon pupille, et je t'enseignerai des secrets tels que nul homme, excepté Nimrood et lui seul, n'a jamais sus. Je pourrais te donner de tels pouvoirs, enfant – le pouvoir sur le feu et l'air, l'eau et la terre, la vie et la mort. Viens avec moi, et laisse-moi devenir ton mentor. » Il leva la main et caressa les cheveux blonds du Prince. « Hein ? Qu'en dis-tu, gamin ?

— Non ! Au nom du Plus Haut Dieu ! cria Toli. Laissez le garçon tranquille ! »

Gerin tressaillit, comme s'il émergeait d'un bref somme, et se dégagea des mains du sorcier. « Non ! » hurla-t-il, avant de courir se planter près de Toli.

Les yeux de Nimrood ne furent plus que fentes emplies de haine. « Je t'ai offert un choix ; souviens-t-en lorsque ton sang ruissellera sur l'autel, impudent jeune vaurien. J'aurais pu te doter de pouvoirs et de richesses inimaginables.

— Le Plus Haut fera ses comptes en ce qui vous concerne, Nimrood, jeta Toli d'une voix ferme. Il veille sur ses serviteurs et tient le compte des injustices commises à leur rencontre. Il vous rendra la monnaie de votre pièce au centuple. »

Nimrood pivota vers Toli, lança la main et le frappa à la tempe. L'impact du coup résonna dans le silence ahuri qui suivit. « La ferme ! » brailla sauvagement le sorcier. Ses yeux lançaient des éclairs, de la bave s'échappait de ses lèvres. « La ferme ! Croyez-vous que je me soucie le moins du monde de votre minable dieu ? Ha ! Il est plus insignifiant que ce ver de terre qui rampe dans la fange vers moi. Petits hommes. » Nimrood décocha un regard noir à tous ceux qui l'entouraient. « Aujourd'hui, vous allez voir comment se comportent vos misérables dieux lorsqu'ils sont confrontés au véritable pouvoir ! »

Le nécromancien se détourna et retourna vers la porte. « J'ai terminé, et il est temps. Amenez-les. »

Le Grand Prêtre Pluell jeta un regard terrifié aux captifs derrière lui tandis qu'il se hâtait à la suite de son maître dément. Les gardes du temple, six en tout, armés de lances ou d'épées, poussèrent les prisonniers devant eux de la pointe de leurs armes et les escortèrent le long du couloir.

« Je ne sais ce qui va arriver, Gerin, souffla Toli alors qu'ils avançaient entre deux rangées de gardes. Mais tenez-vous prêt à toute possibilité d'évasion. J'y veillerai également, et si je crie "courez", filez aussi vite que vous le pourrez, et sans vous retourner. Compris ?

— Compris. » Gerin opina résolument, et Toli sut qu'il ferait tout ce qu'il lui dirait.

Lorsqu'ils atteignirent la vaste entrée du temple, les portes en furent grandes ouvertes, et les captifs conduits sur les marches. Devant eux, sur les dalles de la cour, se dressait le grand autel, qui avait été déménagé de son emplacement habituel, à côté de la pierre sacrée à l'intérieur du temple, et installé au pied des marches, bien en vue des spectateurs qui s'agglutinaient à présent entre les murs d'enceinte.

Des gens venus d'aussi loin que Hinsenby, Persh, Woodsend, ainsi qu'un bon nombre de citoyens d'Askelon, affluaient dans la cour et se bousculaient afin d'obtenir une bonne place, car le message était passé selon lequel le Prince était détenu au Grand Temple et que le Roi viendrait y remettre personnellement la rançon. Et tous ceux qui furent à même de voyager vite, à cheval ou à pied, étaient venus afin d'assister à l'humiliation de leur Roi, à l'exaltation du temple et à la restauration de sa suprématie. Car, bien qu'ils aimassent leur souverain, ils craignaient plus encore leur dieu. Les gens simples croyaient que le Roi Dragon avait mis le dieu Ariel du Grand Temple en fureur en faisant ériger un nouveau lieu de culte à un dieu étrange autant que nouveau ; et que pour cela le Roi, tout Roi qu'il fût, devait être châtié.

Nombre d'entre eux, à les voir, avaient marché la nuit durant ; leurs vêtements étaient toujours trempés de la pluie nocturne qu'ils avaient endurée afin d'être présents au moment où le Roi se déferait de son épée enchantée. Ils attendaient, révérencieux, et discutaient avec leurs voisins à voix basse derrière leurs mains tandis que d'autres s'exprimaient ouvertement, riaient et plaisantaient à propos de ce qui allait bientôt survenir.

Mais à l'instant où les portes furent ouvertes et les prisonniers poussés sur les marches, devant l'autel, le silence s'abattit sur la foule, et le peuple regarda les poignets des captifs, que l'on entravait à l'aide de cordes tressées.

Là-haut, le ciel menaçait, sombre, de déverser la pluie à tout moment. Le soleil était carrément invisible, et son absence faisait peser la mélancolie sur la cour du temple. Le tonnerre grondait dans les lointaines Fiskills, telle une bête affamée à l'affût de sa proie.

Toli et Gerin se tenaient côte à côte sur les marches du temple, entourés de gardes armés revêtus de soutanes écarlates. En dessous d'eux, près de l'autel, étaient le Grand Prêtre et le chenu Nimrood, enveloppé dans sa longue robe noire comme dans une pelisse de ténèbres.

« Faites place pour la Reine ! » cria une voix. La foule ondula, et un passage s'ouvrit dans la masse agglutinée jusqu'au pied des marches. Par cette avenue improvisée arriva la Reine, suivie de Dame Esme et de la Reine Douairière Alinea, toutes deux encadrant les Princesses Brianna et Elena. Avec elles avançaient également les chevaliers qui leur avaient servi d'escorte. Tous vinrent se planter devant le Grand Prêtre.

« Libérez mon fils, ordonna Bria. Pour le bien du royaume et du peuple de Mensandor, libérez-le sur le champ. »

Soulagement et fureur se disputaient en elle et firent chevroter sa voix : soulagement de voir enfin son fils, sain et sauf, et fureur contre les souffrances à lui infligées.

Le Grand Prêtre leva haut les mains et la regarda, effrayé. « Vous ne savez ce que vous demandez, femme. Reculez.

— Si vous refusez de le libérer, laissez-moi prendre sa place. »

Pluell braqua les yeux sur Nimrood. La Reine remarqua son manège et fit face au sorcier. « Je vois qu'il me faut en appeler à vous. Autorisez-moi à prendre la place de mon enfant, si vous ne voulez point le libérer.

— Je n'ai nulle envie d'accepter une quelconque négociation à cette heure. Reculez, et regardez avec les autres.

— Messire ! » lança Bria en avançant. Les gardes réagirent et baissèrent leurs lances vers elle ; d'autres levèrent leurs épées vers Toli et le Prince. Aussitôt, les épées des chevaliers sortirent en sifflant de leurs fourreaux et heurtèrent les lances des gardes. « Non ! hurla Bria. J'attendrai s'il le faut. Le sang ne sera point répandu par ma faute en ce sinistre jour. »

Craignant pour la sécurité de son fils si elle insistait encore, elle se retira avec ses compagnes et se planta sur le côté. Effrayée à l'idée de ce qui risquait de survenir, elle demanda à l'un des chevaliers de ramener les Princesses au chariot et d'y demeurer avec elles. Des gardes du temple furent disposés, lances croisées, devant elles, afin qu'elles ne pussent plus interférer de quelque manière que ce fût. Les femmes joignirent les mains et baissèrent la tête, silencieuses.

« Il est l'heure, lança Nimrood. Le Roi n'arrive point. »

Le Grand Prêtre leva les yeux vers le ciel. « Non, l'heure n'est pas venue. Il n'est pas encore midi. Vous aviez déclaré que vous attendriez jusqu'à midi. »

Nimrood inspira et parut sur le point de protester, mais tint sa langue et préféra acquiescer. « Comme il vous plaira, prêtre. Nous patienterons encore quelque temps. Je ne suis nullement anxieux au point de ne pas savourer l'attente. »

Le silence s'abattit sur la cour. Même le vent n'agita pas les feuilles des arbres qui l'entouraient – des arbres dans les branches desquels s'étaient juchés les curieux afin de mieux voir.

Ils attendirent.

Toli jeta un coup d'œil au Prince Gerin, debout à côté de lui. Il hocha la tête, comme pour dire « Courage ; il va venir ». L'enfant lui répondit du regard : « Je sais, et je n'ai point peur. »

Les nuages roulèrent dans les deux, enflés et coléreux, compacts et noirs comme l'ambre fumé, portés par les ailes de la tempête. Un crépuscule surnaturel descendit sur la cour, comme si le soleil s'était retiré et refusait de dispenser chaleur et lumière sur la cérémonie.

Cependant, tous attendaient.

Puis Nimrood finit par perdre patience. « Le temps est écoulé. Il est midi, et le Roi n'est point là. Il ne viendra pas. Amenez les prisonniers. »

Les gardes se dévisagèrent les uns les autres, hésitants.

« Amenez-les ! » brailla Nimrood d'une voix perçante. Le Grand Prêtre, à présent visiblement agité de tremblements, opina et détourna le visage. De la pointe de leurs armes, les gardes poussèrent les captifs au bas des marches.

Toli partit le premier, leva un pied, trébucha et roula au bas des marches. « Courez ! » cria-t-il au Prince en tombant. Le jeune Gerin bondit au pied de l'escalier et se précipita vers la foule.

« Arrêtez-le ! vociféra Nimrood. Ramenez-le ! »

Avant que les chevaliers de la Reine n'eussent eu le temps de réagir, l'un des gardes pivota sur lui-même, attrapa le Prince au collet et le souleva malgré ses furieux coups de pied.

« Gerin ! cria la Reine. Gerin ! » Elle se lança en avant, mains tendues en une tentative désespérée pour le toucher, mais fut bloquée par la lance du deuxième garde. « Mon fils ! »

Toli fut brutalement remis sur pieds et poussé en avant. « Bien maladroite tentative, pour un agile Jher, railla Nimrood. Pour récompense de votre peine, vous aurez le privilège d'assister au sacrifice de l'enfant. J'avais tout d'abord prévu le contraire. »

Sur ce, Nimrood fondit sur le garçon et le hissa sur l'autel, où il lutta pour se libérer. L'un des gardes lui agrippa les pieds tandis qu'un autre maintenait ses poignets liés au-dessus de sa tête. Toli hurla et plongea sur l'autel, mais les gardes qui l'encerclaient eurent tôt fait de le maîtriser.

« Non ! » gémit la mère de l'enfant, les traits tordus d'horreur. Esme jeta ses bras autour d'elle et l'étreignit.

« Le couteau, lança Nimrood au Grand Prêtre. Sortez votre dague. »

LII

« La dague ? » Le visage du Grand Prêtre blêmit encore plus qu'auparavant. Il tapota machinalement sa robe. « Il semblerait que j'ai égaré ma dague. Je ne l'ai pas sur moi. »

Nimrood sourit, perfide. « J'avais envisagé cet oubli – fort commode, ajouterai-je. Aussi ai-je apporté la mienne. » Il extirpa un long et fin poignard de sa soutane, empoigna la main du prêtre et l'y plaça. « Eh bien, Grand Prêtre. Faites votre devoir ! »

Un Pluell aux yeux vitreux, aux sourcils ruisselants d'une sueur glacée, tourna un visage affligé vers la Reine, qui cachait le sien dans ses mains, puis vers son infâme complice, qui lui adressa un fin sourire en hochant la tête. « Faites-le ! » coassa Nimrood, les yeux étincelant de jubilation.

La dague trembla dans la main du Grand Prêtre, mais il se tourna néanmoins vers l'autel et leva son arme au-dessus de la tête du jeune Prince. Gerin ferma les yeux et crispa la bouche afin de s'empêcher de hurler.

Le couteau oscilla dans les airs, hésita, et...

« Arrêtez ! Le Roi est là ! Attendez ! Le Roi Dragon arrive ! »

L'air siffla dans un soupir entre les dents du Grand Prêtre ; son bras chancela et retomba sur son flanc, et il s'écarta de l'autel.

Depuis l'autre côté de la cour leur parvint le bruit de cavaliers montant au galop le chemin sinueux d'accès au temple, ainsi que les voix de ceux qui se trouvaient à l'extérieur de l'édifice, ceux-là même qui criaient et saluaient l'arrivée du Roi.

La foule se scinda un instant plus tard, et l'étalon du Roi martela le sol de la cour. Quentin fit s'immobiliser Blazer, dont les sabots provoquaient des étincelles sur le dallage, et se jeta à bas de sa selle.

Il avança vers le temple alors que ceux qui l'accompagnaient – Theido, Ronsard, Lord Edfrith, ainsi qu'une armée de chevaliers et d'hommes – arrivaient en trombe sur l'esplanade déjà bondée. Le peuple s'écarta devant le Roi et lui dégagea un large passage pour accéder à l'autel.

« J'ai apporté la rançon, lança tout de go Quentin. Laissez partir mon fils ! » Il adressa cette apostrophe au Grand Prêtre, qui se fondit dans la masse des autres prêtres, au bord des marches.

« Cela ne sera point, mon Roi », répliqua froidement Nimrood.

Quentin pivota afin de lui faire face. « Qui êtes-vous ? » Il se rapprocha, regard braqué sur le vieil homme, en fouillant ses souvenirs. « Ai-je l'heur de vous connaître ? »

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, répondit le vieillard. Mais je pense que vous me connaissez.

— Je réitère ma question. Qui êtes-vous ?

— Un nom ? Très bien, je vais vous le donner. Vous n'avez devant vous nul autre que Nimrood, connu naguère comme le Nécromancien, avant que mes pouvoirs me fussent dérobés.

— Nimrood ! » Il fallut toute son énergie à Quentin pour ne pas chanceler tandis que l'énoncé de ce nom le frappait au vif « Vous revenez des poussières du trépas à l'image de vos spectrales créations ! »

— En effet, et je suis venu réclamer ma vengeance. » Il se glissa derrière l'autel et fit signe aux gardes qui maintenaient l'enfant de l'en enlever. « Votre épée, fier Roi, l'Étincelant – telle était la rançon. Où est-elle ? »

Quentin tira le glaive ; l'arme sortit de sa gaine dans un chuchotement. Il le brandit afin que tous le vissent, et avança vers l'autel.

Nimrood leva une main. « Pas ainsi ! » brailla-t-il. Quentin se figea. « À genoux ! Je veux que tous vos sujets vous voient plier devant moi. Je veux que vous me reconnaissiez devant tous ces témoins. »

Quentin avança encore de deux pas et arriva à l'autel. « À genoux, fier Roi ! »

— Jamais ! rugit Quentin. Vous avez demandé le glaive ; le voici. Vous n'obtiendrez rien d'autre de moi.

— Inclinez-vous devant moi à genoux, ou l'enfant mourra ! » Nimrood pivota sur lui-même et arracha la dague des mains du Grand Prêtre stupéfait. En un éclair, sa lame reposa sur la gorge du garçonnet. « À genoux, grand Roi, ou vous perdrez votre fils et héritier. » La voix râpeuse n'était plus que venin.

Bien que chacune des fibres de son corps se rebellât contre cela, Quentin tomba lentement sur un genou. Il décocha un effroyable regard à Nimrood, qui sourit surnoisement tout en maintenant le couteau sur la gorge du Prince. Le peuple assista à la déchéance de son Roi dans un silence de mort.

« Maintenant, l'épée, lança Nimrood en brisant le silence surnaturel. Posez-la sur l'autel. » Les mots étaient plus coupants que des dagues et portaient jusqu'aux confins de la cour afin que tous les entendissent clairement.

Le Roi Dragon brandit une fois encore le glaive en le tenant par la poignée. Ce glaive, songea-t-il, est l'Étincelant qui me fut promis naguère en rêve, et à moi donné par la main même du Plus Haut. C'est l'épée du Plus Haut lui-même ; je ne puis la donner à Nimrood. Je ne puis la poser sur cet autel ; agir ainsi équivaldrait à faire allégeance à ce monstre dépravé. Je ne renierai nullement le véritable Dieu – pas pour sauver ma vie ou celle de mon fils.

Quentin fit tourner l'arme dans sa main et la contempla, puis il fixa Nimrood. Il se releva une fois encore.

« À genoux ! hurla le sorcier. Prosternez-vous devant *moi* ! »

Des deux mains, Quentin leva la lame au-dessus de sa tête et tourna le visage vers les

cieux. « Plus Haut Dieu, lança-t-il d'une voix claire, qui résonna dans le silence de la cour. Écoutez votre serviteur. Faites dès à présent montre de votre pouvoir ; exaltez-vous vous-même au milieu de vos ennemis. Laissez votre justice brûler comme une flamme dans le pays, afin que tous les hommes puissent vénérer le véritable dieu.

— On dirait bien que votre dieu est sourd, persifla Nimrood. Ha ! Il n'existe point de véritable dieu. Priez-moi, Roi Dragon ! Peut-être exaucerai-je votre prière ! »

Quentin, yeux clos et visage tourné vers le ciel, ne prêta nulle attention aux quolibets de Nimrood, mais pria avec une ferveur dont il n'avait jamais encore fait preuve sa vie durant, et se remit entièrement entre les mains du Plus Haut. Et, en cet instant, il sentit la lame se réchauffer entre ses mains. Il ouvrit les yeux et les braqua vers les nues alors que les lourds nuages noirs se déchiraient et qu'un unique rai de lumière tombait sur lui et frappait la lame dans ses mains. Il se retrouva dans un cercle de lumière dorée et, sous ses yeux, la clarté joua le long de la lame effilée et fit flamboyer les gemmes de sa garde. C'était une lueur vivante, dont une voix sortit, pour lui dire : « Abats l'autel ! Il aurait dû être détruit depuis longtemps. »

Soudain le feu tomba du ciel, telle une pluie brûlante et frappa le glaive. Zhaligkeer étincela, sa flamme ranimée, et projeta son éclat blanc dans la pénombre alentour. Le peuple ne put supporter cette brillance aveuglante ; ils jetèrent leurs mains devant leurs yeux afin de les protéger de la terrible splendeur du feu sacré.

La flamme est revenue dans le glaive ! songea Quentin. Le Plus Haut ne m'a point abandonné ! Il est toujours avec moi ; il n'est jamais parti ! Cette constatation flamboya en Quentin telle la flamme dans le glaive.

« L'épée ! L'épée ! beugla Nimrood. Donnez-moi l'épée !

— Non ! » rugit Quentin. L'arme étincelait d'une prodigieuse brillance, et du feu semblait sourdre de sa lame chatoyante pour projeter sa clarté alentour. « Vous ne posséderez jamais cette lame. » Sur ce, le Roi brandit l'Étincelant par-dessus sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur le massif autel de pierre.

Il y eut un éclair aveuglant, suivi du chuintement du métal en fusion plongé dans l'eau froide tandis qu'une odeur de pierre brûlée se répandait dans les airs. Le sol gronda, et la table de pierre pencha, oscilla puis bascula, fendue par le milieu, déchiquetée et fumant à l'endroit où l'Étincelant avait mordu au plus profond de la roche.

Un cri, lâché par un millier de gorges, s'éleva de la foule qui recula d'un même élan devant le spectacle que lui offrait son Roi, debout devant les décombres de l'autel, glaive enflammé en main.

Le Grand Prêtre leva les bras en signe d'horreur et escalada les marches pour se réfugier dans le temple, aussitôt suivi par une flopée de prêtres. Les gardes jetèrent leurs armes et coururent les rejoindre.

Nimrood leva le bras ; la dague étincela dans sa main. Toli saisit sa chance, baissa la tête, chargea le sorcier et l'obligea à lâcher l'enfant. Gerin s'affala de tout son long, roula sur ses pieds et se précipita dans les bras grands ouverts de sa mère. Bria le cueillit au vol et l'étreignit contre elle. La foule s'agglutina autour d'eux.

« Vous ! grinça Nimrood à l'adresse de Toli. Par deux fois vous m'avez dupé. Jamais plus ! » Toli bondit sur le côté, mais ses mains liées le déséquilibrèrent, et il chut en

arrière sur les marches du temple.

Vif comme un chat, le vieux sorcier plongea sur lui et enfonça sa dague dans sa poitrine, puis gravit en courant l'escalier vers le Grand Temple.

LIII

La terre gronda, trembla sous les pieds, et la foule amassée dans la cour du temple hurla de terreur alors que le sol bougeait, que les dalles éclataient laissant apparaître des fissures béantes. La crevasse qui s'était ouverte sous l'autel brisé s'étendit en direction du temple. Une seule idée en tête, Quentin courut aux marches en hurlant : « Theido ! Ronsard ! Vite ! » Il atteignit le corps de Toli, à présent écroulé sur les degrés, se pencha sur lui, arracha la dague de sa poitrine et la jeta au loin.

Du sommet de l'escalier, lui parvint un rire grinçant. Il releva les yeux et vit Nimrood debout, tête renversée en arrière, tandis que sa gorge émettait un bruit semblable au cri perçant d'un corbeau. Ronsard fut le premier à rejoindre Quentin. « Emmenez Toli en sûreté », ordonna le Roi. Il bondit sur ses pieds et escalada les marches du temple.

« Sire ! Revenez ! Il s'écroule ! » hurla le chevalier.

La fissure du sol avait maintenant atteint les degrés. Un bruit de déchirement de la terre et d'éclatement de la pierre fit trembler l'air. Une pluie de tuiles vint s'écraser sur le sol dallé. Les piliers oscillèrent dangereusement tandis que les linteaux se fendaient, et laissaient échapper d'énormes blocs de pierre taillée. Quentin gravit avec peine les degrés branlants, glaive étincelant en main. En l'apercevant, Nimrood grinça : « Arrière ! » Il tourna les talons, Quentin se lança à sa poursuite et réussit à agripper la soutane du prêtre.

« Ah ! » Nimrood tenta de se dégager mais ne réussit qu'à s'empêtrer davantage dans son habit. Quentin s'y accrocha de toutes ses forces, le secoua brutalement et fit perdre l'équilibre au sorcier. Le vieux mage se tortilla désespérément sur le sol vacillant. « Sauvez-moi ! brailla-t-il. Je ferai n'importe quoi – tout ce que vous voudrez. Je puis vous donner la fortune, vous apporter la gloire ! Je détruirai vos ennemis ! Sauvez-moi ! »

La lame étincela dans la main de Quentin, l'Étincelant siffla dans les airs, décrivit un arc mortel et s'abattit sur la gorge du magicien. Celui-ci retomba dans un ultime couinement, se ratatina, puis se figea. Nimrood le Nécromancien n'était plus.

À présent, les pierres et les briques s'écroulaient, et les piliers regimbaient sous l'effondrement du toit. Un épouvantable rugissement provoqué par l'éclatement des pierres de taille parvint à Quentin tandis que, sous ses pieds, les fondations tremblaient sous l'effet du cataclysme. L'immense cœur de roche sur lequel reposait le Grand Temple

frémit et se convulsa.

Ceux qui se trouvaient à l'intérieur de l'édifice se prosternèrent devant la pierre sacrée et implorèrent la miséricorde des dieux : Ariel ! Azrael ! Zoar ! Heoth ! Mais leurs lèvres ne laissèrent échapper que des noms sans valeur, dénués de tout pouvoir. Le sol ondulait sous leurs pieds, et ils virent avec horreur une fissure s'ouvrir sur la face ointe de la pierre sacrée. La roche explosa et s'effrita sous leurs yeux. Les prêtres hurlèrent et se prosternèrent en rabattant leurs robes sur leurs têtes.

Dans la cour du temple, la populace terrifiée se ruait au travers des grilles et dévalait la sente vers la sécurité de la vallée en contrebas. Quentin bondit par-dessus les dalles brisées et traversa l'enclos au pas de course vers l'endroit où l'on avait transporté le corps de Toli.

Theido et Ronsard le regardèrent tomber à genoux devant son ami. « Toli, pardonne-moi ! gémit-il en empoignant une main inerte et en la serrant contre lui. Je t'ai repoussé. Je t'ai reproché tout ce qui est arrivé, alors que tu n'étais nullement responsable. Je t'ai trahi, mon ami. Je regrette tant ! » Les larmes débordèrent, elles ruisselèrent le long de ses joues, et le Roi pleura.

Les autres vinrent se placer à ses côtés ; il sentit la main de Bria sur son épaule. « Il est parti ! sanglota Quentin. Et le blâme est mien ! »

Esme s'agenouilla près de lui et posa une main sur sa manche. « À Dekra, j'ai eu une vision – une vision de ce qui pourrait advenir aujourd'hui.

— Vous saviez ? » Le Roi leva un regard égaré vers la Dame à côté de lui. « Vous le vîtes et ne tentâtes rien pour l'empêcher ?

— Pas tout. Je vis le temple détruit – mais je ne vis ni le destin de Toli ni celui de Gerin », précisa-t-elle. Quentin se contenta de fixer tristement la dépouille de son ami. « Le Plus Haut me montra ce qui allait se produire, et je ne vis nullement le trépas de votre ami. Ce ne fut jamais dans ses prévisions.

— Peut-être, intervint Theido, mais de nombreuses choses surviennent, en ce monde, qui ne répondent pas à la volonté du Plus Haut. Ainsi va l'univers.

— Oui, acquiesça Ronsard en opinant tristement. Nul homme ne se relève du lit de la mort.

— Pourquoi pas, demanda Esme, si telle est la volonté du dieu ? »

En cet instant une autre secousse ébranla la cour, et tous se tournèrent pour voir ce qui restait du Grand Temple s'effondrer dans un grondement de tonnerre. « Vous voyez cela ? reprit Esme. Le temple est détruit, ainsi que cela m'avait été révélé. Il n'est plus, et sa nocivité a disparu avec lui. »

Interloqués, tous regardèrent Esme, le visage illuminé d'une lumière intérieure éclatante, étendre ses mains sur le corps de Toli. Elle effleura de sa paume la blessure écarlate de sa poitrine, puis repoussa sa tunique. Le tissu qui entourait la plaie était englué de sang et déchiré là où la lame avait plongé dans les chairs. Mais, bien que la peau eût été souillée de rouge sombre par le flux de sang, nulle blessure n'était plus visible.

« Regardez ! lança la Reine Bria, accrochée à la manche de sa mère. Toli s'éveille !

— Il est vivant ! hurla joyeusement Gerin.

— Toli ? » interrogea Quentin en scrutant le visage de son ami. Les paupières de Toli papillonnèrent, puis révélèrent deux yeux sombres et vifs braqués sur le cercle de têtes rassemblées au-dessus de lui. « Toli, tu es vivant ! Vivant ! » Quentin s'écroula sur lui et le hissa sur sa poitrine en une puissante étreinte.

Incrédules, Theido et Ronsard fixèrent la scène, puis bondirent sur Toli pour lui asséner des claques dans le dos. Bria et Alinea pleurèrent des larmes de bonheur. Gerin trépigna en poussant des youyous d'allégresse.

« Qu'ai-je fait pour mériter tout cela ? s'étonna Toli lorsqu'ils finirent par le relâcher.

— Je n'y croirais jamais si je n'avais pas été là pour le voir ! » Ronsard secoua la tête d'ahurissement.

« Je ne suis pas certain d'y croire encore », ajouta Theido.

Esme jeta son bras autour du cou de Toli et l'embrassa. « Comment te sens-tu ?

— Sentir ? Je me sens... » Il s'interrompit et regarda autour de lui, vit les ruines du temple, puis baissa les yeux vers sa tunique maculée de sang. « J'ai l'impression d'avoir raté quelque chose... Nimrood ! Est-il...

— Mort. Ils sont tous morts, répondit Quentin. Mais tu as rejoint le monde des vivants.

— Est-ce Nimrood qui me fit cela ?

— Une blessure létale, messire, intervint Theido. Je l'ai vu vous abattre. En gardez-vous souvenance ? »

Toli secoua la tête, étourdi. « Je me souviens avoir bousculé Gerin pour le libérer et être tombé en arrière. Je me souviens de son visage penché sur moi... puis plus rien... jusqu'à ce que je m'éveille.

— Le Plus Haut vous a ramené à la vie pour nous, Toli, déclara Alinea. Immense est le Plus Haut ! » Tous se joignirent aux louanges pour le dieu et lui rendirent grâces d'avoir ressuscité Toli. Leurs cris joyeux sonnèrent dans la cour vide et se répercutèrent sur les blocs de pierre brisée tandis qu'ils entreprenaient de descendre la sente vers la vallée. Au-dessus d'eux, de la fumée mêlée de poussière s'élevait encore des ruines, avant d'être emportée par le vent tandis que les nuages s'écartaient pour faire place à un ciel d'un bleu éclatant.

Au moment où ils parvinrent dans la vallée et défilèrent devant les regards émerveillés du peuple aligné le long du chemin, le message courait déjà dans Mensandor, qui proclamait le triomphe du Roi Dragon et le pouvoir du nouveau dieu, le Plus Haut, seul véritable dieu capable de provoquer l'écroulement des autels, la chute des temples et la résurrection des morts.

LIV

Installé sur son trône élevé, le Roi siégeait dans l'immense Galerie d'honneur. Il avait revêtu ses plus beaux atours, et portait une pelisse bleu roi sur laquelle le dragon emblématique était brodé d'or ; le vêtement lui-même était fermé par une broche dragon et une chaîne en or. Ses pieds étaient chaussés de hautes bottes de cuir rouge ; il avait au doigt son anneau d'or – ce même anneau précédemment porté par Eskevar. Ses mains reposaient sur la poignée incrustée de bijoux de l'Étincelant, couché dans son fourreau en travers de ses genoux. Les énormes portes sculptées de la Galerie avaient été grandes ouvertes afin que tous pussent venir s'y agglutiner et assister à la justice de leur Roi. Le peuple s'était aligné entre les colonnes d'un noir luisant, entassé sur trois rangs le long des balustrades supérieures, et se pressait jusqu'au pied des marches de l'estrade.

Lorsque tous se furent rassemblés à l'intérieur, le héraut emboucha son instrument. Le vacarme ambiant se mua en murmure tandis que Quentin prenait la parole. « Lorsque j'étais enfant, je me tins dans la cour de justice du Roi Eskevar et le vis dispenser punitions et satisfecit avec une égale sagesse, une égale générosité. Je me fis alors serment, si un jour une telle tâche devait m'incomber, d'essayer de me montrer au moins aussi équitable et droit qu'Eskevar.

» Un Roi n'a pas souvent l'occasion de récompenser comme ils le méritent ceux qui le servent. Mais, aujourd'hui, je vais faire de mon mieux. Cependant, et tout d'abord, je tiens à châtier les offenseurs. » Il hocha la tête en direction du héraut, vêtu d'un tabard frappé de l'emblème royal, qui attendait sur l'estrade. Le jeune homme lança une note puissante et claire à laquelle répondit un bruit de pas.

Arriva alors dans la galerie un contingent de chevaliers dans leurs plus belles armures, plastrons rutilants et longues pelisses écarlates flottant derrière eux. Ils encadraient Lord Ameronis et son ami Lord Lupollen, tous deux enchaînés. Tous deux, visage blême de contrariété et yeux baissés, n'osaient regarder le Roi.

« Lord Ameronis, déclara Quentin lorsque les paladins les eurent poussés au pied du trône, regardez-moi, messire. » Le triste sire releva les yeux, intimidé. « Votre attitude s'est grandement modifiée, maintenant que nous nous rencontrons de nouveau, hein ? Vous avez eu le temps de revenir sur vos crimes, comme je l'ai eu moi-même. »

Lord Ameronis se mit à trembler à l'audition de ces mots, car il s'attendait visiblement

au pire.

Le Roi poursuivit. « Votre crime eut pour cause l'ambition, ce que je puis comprendre et pardonner – car j'ai été, moi aussi, ambitieux à ma manière. Vous vouliez cette couronne et ce trône pour vous, mais tout seigneur fait un tel rêve au moins une fois dans sa vie, et je vous fais donc grâce de cela.

» Vous me causâtes angoisse et douleur alors que je souffrais d'une grande perte. Vous vous emparâtes de l'épée, Zhaligkeer, que vous saviez être mienne, dont vous saviez qu'elle pouvait sauver la vie de mon enfant, et la conservâtes malgré cela. Ces dols furent pratiqués à mon encontre et, en homme face à un autre, je vais les oublier, car vous étiez aveuglé par votre soif de pouvoir.

» Mais vos actes furent cause de blessures et de mort pour des soldats qui n'avaient d'autre choix que de défendre leur Roi au prix de leur vie. Nombre d'hommes valeureux tombèrent au combat, certains pour ne jamais se relever ; et leur sang me réclame justice.

» J'aurais pu vous faire exécuter. » À ces mots, Ameronis, chancela. « Mais qu'apporterait le fait de faire couler votre sang ? Très peu, j'en suis persuadé, bien que certains d'entre nous y eussent trouvé une immense satisfaction.

» Non, j'ai décidé de vous laisser la vie, et décrété que l'assistance due aux femmes éplorées que vous avez laissées veuves et aux enfants que vous avez rendus orphelins reposera désormais sur vous.

— Ahh ! s'écria Ameronis. Il va me falloir vendre la moitié de mes terres ; et tous les gains du restant de mon existence seront perdus !

— Qu'il en soit ainsi, rétorqua le Roi, glacial. Au moins, vous vivrez pour redresser vos torts. Les familles des trépassés vont devenir vôtres, les estropiés vos frères. Et ainsi vous les considérerez, car si jamais s'élevait une seule plainte quant à votre comportement, c'en serait fini de vous.

» Quant à vous, Lord Lupollen, reprit Quentin, vous avez choisi de consacrer votre fortune à aider votre ami Ameronis. Comme vous pensiez partager les profits de sa victoire, vous partagerez de même les pertes de sa défaite. Car la sentence que j'ai prononcée à son encontre est également vôtre. Je ne doute nullement qu'Ameronis acceptera votre soutien dès maintenant et dans les années à venir. »

Puis les seigneurs restants furent amenés devant le trône. Ils présentèrent leurs hommages, mais demeurèrent graves et impassibles. « Mes seigneurs, je suis partagé à votre égard, leur confia le Roi. Il fut en votre pouvoir de renier Ameronis avant qu'il ne mît son projet à exécution, mais vous vous y refusâtes. Cependant, et au contraire de Lupollen, vous vîtes clairement qui servir lorsque les choses s'envenimèrent.

» Par conséquent, messires Edfrith, Gorloic, Kelkin et Denellon, je condamne, par la présente déclaration, votre déloyauté. Mais je suis prêt à vous considérer une fois encore comme mes amis, pour peu que vous renouveliez votre serment de fidélité au trône. »

Les seigneurs tombèrent à genoux et jurèrent, devant toute l'assistance, foi et loyauté à leur monarque. Une fois chose faite, ils prirent place parmi les autres.

« Quant aux autres, poursuivit le Roi. Nimrood, le Grand Prêtre et leur immonde clique – leur châtiment leur fut administré par le Plus Haut, ultime juge de toutes choses ; et que nul ne prétende jamais qu'ils ont reçu plus que leur dû. » Cette assertion

provoqua des murmures dans l'assemblée.

« À présent, lança Quentin, qu'on m'amène mes nouveaux amis, afin que je puisse les récompenser. » Le héraut emboucha une fois encore son instrument, et les spectateurs se tordirent le cou pour voir un jeune garçon, à peine plus âgé que le Prince Gerin, s'approcher timidement du trône, suivi de Pym le rémouleur et de son chien Tip. « Approchez, braves gens. » Le fermier et son épouse avancèrent, craintifs, et s'agenouillèrent près de leur fils et du colporteur.

« Debout, amis, ordonna le Roi. Car amis vous êtes – à l'égal de ceux qui ont toujours servi le trône du Roi Dragon.

» Renny, ton jeune cœur aspire à la chevalerie, et tu t'es d'ores et déjà montré aussi preux que n'importe quel chevalier du royaume, alors que tu ne possédais ni cheval ni armure. Est-ce toujours ton désir, que de devenir chevalier ?

— Oui, Sire, répondit une toute petite voix. Plus que jamais.

— Qu'il en soit ainsi. En ce jour, ton nom sera inscrit dans le rôle des chevaliers du Roi. Lorsque tu atteindras l'âge, tu entreras en chevalerie au service du royaume. » Quentin s'interrompit. « Mais un chevalier doit apprendre à monter, et faire preuve de grands talents dans le maniement des armes. Par conséquent, tu peux conserver Tarky, que tu trouvas et tentas de restituer ; garde-le jusqu'au moment où tu seras capable de manier un destrier des écuries royales. Alors, tu te choisiras ta propre monture. Que dis-tu de cela, Renny ? »

Si les mots manquèrent à l'enfant, l'éclat de son regard les remplaça sans peine.

« Mon fils m'a demandé de t'autoriser à suivre ton entraînement avec lui sous la férule du maître d'armes du Château d'Askelon. Un chevalier du Roi, même un apprenti chevalier, doit être logé et nourri d'une manière digne de son maître. Or donc, Sire Renny, la couronne va t'allouer un traitement annuel que tes parents géreront pour toi à leur convenance. »

L'allégresse qui resplendissait sur les trois visages déborda, ils se répandirent encore et encore en remerciements tout en regagnant leurs places dans la foule.

« Et toi, brave rémouleur », reprit le Roi. Pym croisa les mains sur ses genoux et leva les yeux, attentif « Tu trouvas l'Étincelant et le mis en sécurité, pour retourner le chercher lorsque tu pris conscience du besoin qu'en avait ton Roi. Tu me l'eus indubitablement remis en mains propres si on ne t'en avait point empêché.

— Oui, Sire, c'est bien cela, répondit Pym.

— Et il est arrivé à mes oreilles que tu as depuis longtemps envie d'un cheval et d'un chariot pour transporter ton chargement de ville en ville. » Devant l'expression ahurie du rémouleur, Quentin lui demanda : « N'est-ce point exact ?

— Oh, si, Votre Majesté. Plus que vous le croyez... mais...

— Oui ? Y a-t-il autre chose ?

— La pierre à aiguiser, Vot' Majesté, Sire. Nous aut', on avait dans l'idée une pierre à aiguiser avec une pédale, pour affûter les couteaux, les lances et tout l'bazar.

— Mais bien sûr, la pierre à aiguiser ! Quelle omission ! Oui, tu auras la plus belle meule à aiguiser que l'on puisse trouver dans Mensandor. Et le château d'Askelon sera ton premier arrêt à chaque fois que tu passeras par ici. »

Pym claqua des mains à l'énoncé de sa bonne fortune, et Tip souligna sa joie pour son maître d'un aboiement. Tous deux se retirèrent sous les rires et les acclamations de l'assistance.

« En dernier lieu, reprit le Roi lorsque le silence fut revenu, je désire récompenser mes vieux amis. Avancez, Toli, Theido et Ronsard. » Il se leva et descendit de l'estrade afin de les retrouver au pied du trône. « Non, ne vous agenouillez point devant moi, valeureux messires. Les frères ne s'agenouillent pas les uns devant les autres, car votre amitié s'est révélée à sa juste valeur, plus puissante et plus sincère que n'importe quels liens du sang.

» Comment pourrais-je récompenser autrement votre droiture et votre courage ? Que pourrais-je vous offrir que vous ne possédiez déjà ? Terres, position, titre ? Et cependant, vous fûtes prêts à renoncer à toutes ces choses, voire à la vie elle-même, pour un ami – qui plus est lorsque cet ami faillit. Vous ne m'abandonnâtes point, mais agîtes pour moi avec sagesse et courage, chacun d'entre vous à sa manière, vous déclarant ainsi plus nobles que les Rois.

» Aussi vais-je vous offrir ces gages de mon estime et de ma gratitude. » Quentin fit signe à un page, qui apporta un plateau recouvert de velours bleu, sur lequel reposaient trois broches dragon en or identiques à la sienne. Le Roi saisit la première et l'agrafa à l'épaule de Theido. « Theido, dont les conseils sont toujours sages et avisés... » Il prit la suivante, la fixa sur la pelisse de Ronsard. « Et Ronsard, dont le courage intrépide n'est égalé que par la puissance de son bras... » Quentin souleva la dernière broche et la positionna sur le vêtement de Toli. « Et Toli, dont l'amour et la loyauté ne faillirent même pas dans la mort. À partir de ce jour, je vous fais Princes du royaume. » Quentin marqua une pause. « Toli, je te gratifierai plus encore en te délivrant de ton serment de me seconder. Dorénavant, tu ne seras plus serviteur. »

Quentin pivota vers l'assemblée et les désigna tous trois d'une envolée de bras. « Voici mes royaux amis, lança-t-il. Que tous leur témoignent le respect et la politesse dus aux Rois. »

Aussitôt, l'assemblée s'inclina jusqu'à terre et confirma la déclaration royale en poussant de puissants vivats, qui résonnèrent sous les voûtes de la galerie et jusque dans les couloirs et autres pièces de la citadelle d'Askelon.

Quentin remonta sur son trône. « Ce jour d'hui deviendra journée de fête dans tout Mensandor. Que les réjouissances, le festin et la musique commencent, que tous s'amusent ! » Les acclamations qui soulignèrent cette déclaration furent noyées par le son des trompettes, qui retentissaient partout dans le château et sur les remparts, afin d'appeler les habitants de la cité et de la campagne à venir festoyer.

« Les fêtes ont débuté, clamaient les hérauts. Venez tous vous réjouir. »

Et tous ceux qui ouïrent cette joyeuse sonnerie abandonnèrent aussitôt leur labeur, enfilèrent leurs plus beaux vêtements et prirent le chemin du château pour se joindre aux festivités.

Le crépuscule était presque tombé – le disque rouge doré du soleil allait bientôt disparaître derrière la vaste Gerfallon – lorsque Quentin eut enfin l'occasion de trouver un peu de solitude. Blazer, sellé, l'attendait et l'emporta à vive allure au travers des rues

désertes d'Askelon, puis dans la plaine.

Quentin trouva la clairière ombragée sans difficulté aucune ; il y était déjà venu en compagnie de Durwin, et se souvenait de la falaise qui surplombait le lac forestier où l'ermite aimait venir flâner durant les chaudes journées d'été. Le tumulus de terre fraîche était parfaitement recouvert de pierres – une simple tombe, ainsi que l'anachorète l'eût désirée – et, déjà, de jeunes pousses d'herbe pointaient entre les rochers.

Le Roi demeura un bon moment à contempler la sépulture, pensif, en se remémorant la vie qu'il avait connue avec l'ermite de Pelgrin Forest, ainsi que l'appelaient toujours les gens du peuple. Sa vie temporelle avait pris fin, mais une autre avait commencé, et Quentin sut qu'il reverrait son ami, qu'ils se retrouveraient en un lieu dénué de séparation ou de la pénible intrusion du trépas, et fut satisfait d'attendre cet instant.

Un bruit de sabots mit fin à sa rêverie paisible, et il se tourna pour voir approcher deux cavaliers. Il attendit qu'ils eussent mis pied à terre et attaché leurs montures à un peuplier non loin. « Or donc, j'ai été suivi. J'aurais cru que vous trouveriez un meilleur moyen de vous distraire, tous les deux », lança-t-il.

Toli sourit en prenant la main d'Esme. « Nous voulions te parler en privé, expliqua-t-il. Je t'ai vu quitter la cérémonie, et nous avons attendu quelque peu avant de venir te rejoindre. »

Quentin hocha la tête mais ne dit mot et attendit que son ami poursuivît. Toli jeta un coup d'œil à la femme qui se trouvait à ses côtés, puis regarda de nouveau le Roi, se lécha les lèvres, et annonça : « Nous avons pris une décision...

— Non ? le taquina Quentin. Y avait-il des décisions à prendre ? »

Toli baissa les yeux. « Je t'en prie, ce ne fut pas choix facile à faire.

— Je suis navré. Pardonne-moi, reprit vivement Quentin. Bien évidemment – cela n'est facile pour aucun d'entre vous. Et ce ne sera point facile pour moi. Si je prends cela à la légère, c'est seulement parce que ton absence va me peser infiniment.

— Mon absence ?

— Vous allez partir, je le sais. Mais je ne pourrais être plus heureux pour vous deux. C'est la meilleure des choses... » Il s'interrompit en voyant le regard qu'échangeaient Toli et Esme.

Esme rit doucement. « Nous ne partons point. Du moins pas ensemble. Pas encore.

— Non ?

— Non, acquiesça fermement Toli.

— Je t'ai déchargé de mon service. Tu es libre – toi et Esme... pour...

— Faire ce qui nous chante. Oui, et nous avons choisi notre route.

— Je pars pour Dekra, précisa Esme. J'ai éprouvé, là-bas, une chose qu'il me faut approfondir par moi-même. J'ai senti l'esprit du Plus Haut Dieu se manifester en moi ; j'ai eu une vision. Peut-être m'appelait-il afin que je le serve d'une manière particulière. Je veux y retourner et le découvrir – je *dois* le découvrir. Je veux apprendre tout ce que je pourrai sur celui auquel j'ai dédié mon existence avant de faire ma vie avec un autre.

— Je vois, répondit Quentin en hochant la tête. Je sais ce que vous ressentez. J'ai réagi de la même manière, mais il semble que Dekra n'ait jamais été prévu pour moi. Mon

futur est ailleurs. » Il se tourna vers Toli. « Et toi ?

— Je resterai à tes côtés, Kenta. Je t'ai dit, un jour, que les hommes de ma race ne peuvent connaître plus grand honneur que de servir un grand maître et de l'aider à accroître sa grandeur. Tu m'as délivré de mon serment, ainsi que tu l'as déjà fait auparavant, et moi, je le renouvelle. » Toli regarda amoureusement Esme et lui serra plus fort les mains. « Il est vrai que nous nous aimons, et peut-être, un jour, réunirons-nous nos vies. Mais pour l'instant... » Il sourit, et la lumière incendia ses yeux sombres. « Pour l'instant, tu vas encore m'avoir sur le dos, mon ami.

— Et pour toujours, ce me semble.

— Viens, maintenant, lança Toli. Allons rejoindre ensemble les festivités. » Il jeta un coup d'œil vers la tombe, puis vers son maître. « Si tu es prêt. »

Quentin reporta le regard sur le simple monticule. « Oui, je le suis. Nous nous sommes déjà dit au revoir. Il vint à moi, vois-tu. Je n'en ai pas pris conscience sur le moment ; je n'étais point en condition pour le savoir avec certitude.

» En ces jours sombres où je cherchais partout mon fils – fou de chagrin et épuisé au point de ne plus pouvoir dormir ou souffrir – je me retrouvai sur Holy Island. Peut-être y avais-je été conduit. Quoi qu'il en fût, Durwin m'apparut ; je sais à présent qu'il s'agissait de lui. Il me dit au revoir et me confia que nous nous retrouverions. Il savait à quel point cela comptait pour moi de le revoir une dernière fois, et il revint pour m'exhorter à croire en le Plus Haut. L'eussé-je seulement écouté que j'eus supporté cette épreuve avec plus de facilité et me fus comporté autrement mieux. »

Toli contempla longuement son maître avant de répondre. « Oui, Kenta, tu as changé. Je le vis lorsque tu te tins dans la cour du temple, et encore dans la Galerie d'honneur. Tu as accepté tes fragilités d'homme, ce qui fait de toi un Roi plus encore que naguère – un authentique Roi-Prêtre. »

Quentin haussa les épaules. « Je sais seulement que je ne brûle plus d'inaugurer la nouvelle ère. Le Plus Haut accomplira cela selon sa volonté, et en son temps. »

Tous trois chevauchèrent vers Askelon au travers de la plaine en s'arrêtant aux ruines du Temple du Roi, où des vingtaines de personnes s'activaient inexplicablement entre les pierres écroulées et déblayaient les décombres. Quentin reconnut parmi eux son maître maçon et le héla. « Bertram ! Que se passe-t-il ici ? Que faites-vous ?

— Sire, répondit l'homme en s'inclinant, nous préparons le site pour y construire.

— Pourquoi ? Qui en a donné l'ordre ? »

Le vieux maçon se gratta le menton et pencha la tête de côté. « Nul ne l'ordonna, mon seigneur. Ce fut l'idée des habitants de la ville ; ils insistèrent – en arguant que leur nouveau dieu avait besoin d'un temple tout neuf ! Ils entendent en édifier un eux-mêmes. Avec votre bénédiction, bien évidemment ; nous suivrons les plans que vous aviez dessinés. » Sur ce, Bertram se détourna, et regagna le monceau de pierres brisées afin de superviser les travaux.

« Vois-tu cela ? s'écria Toli. La nouvelle ère arrive en force. Elle est là, autour de nous. Désires-tu rester et leur donner un coup de main ? »

Quentin leva les yeux vers le ciel, où s'allumaient les premières étoiles, tels des bijoux scintillant sur l'immense voûte claire des nues, bien que loin à l'ouest, l'horizon fût

toujours teinté de rose. « Non, répliqua-t-il en levant ses rênes et en faisant volter Blazer vers la maison. Venez. Le Plus Haut a choisi d'autres bras pour édifier son temple. Tout est ainsi que cela doit être. »

Bria les retrouva sur le balcon qui surplombait les jardins. Elle enroula ses bras autour de son mari. « Je me demandais où vous aviez disparu, tous les trois. » Elle jeta un coup d'œil à Toli, puis revint sur le Roi. « Tout va-t-il bien ?

— Mieux que jamais », répondit Quentin en déposant un léger baiser sur sa joue. Partout dans l'immense jardin et dans les arbres, on allumait des lanternes, qui scintillaient comme les étoiles dans un firmament de feuilles.

« En ce cas, venez à table, le festin va commencer », conclut Bria en les emmenant à travers le balcon. Par les portes grandes ouvertes de la grande galerie, on voyait de longues tables surmontées d'une profusion de mets de toutes sortes et de tous aspects, ainsi qu'une foule d'invités impatients de s'installer. Partout s'élevait de la musique, les rires se mêlaient à la douce brise nocturne et au parfum des guirlandes de fleurs qui agrémentaient la galerie et le parc.

« Oui, mais le festin peut attendre encore un peu. D'abord, je veux voir mes enfants. Laissez-moi aller les chercher. »

Toli, Esme et Bria le regardèrent dévaler les marches menant au jardin et foncer au milieu des convives à la recherche du Prince et des Princesses. « Je me souviens d'une nuit comme celle-ci – exactement comme celle-ci – lors du retour d'Eskevar, fit remarquer Toli. Une célébration destinée à rivaliser avec celle-là, sans nul doute.

— Nenni, pas comme celle-ci », rétorqua Bria. Elle avait une pointe de tristesse dans la voix. « Mon père, même en ce moment-là, ne se soucia jamais de sa famille ainsi que le fait Quentin. » Elle sourit, et hocha la tête lorsque le Roi revint, un enfant sur le dos et deux autres dans les bras, tous hilares. « Voyez ? Il a changé. »

Toli opina lentement. « Une nouvelle ère est née, ma Dame.

— En effet ! En ce cas, espérons qu'elle durera un millier d'années, acquiesça Bria.

— Dix mille ! corrigea Esme.

— Espérons qu'elle durera à jamais, conclut Toli.

— Venez, les héla Quentin en passant devant eux. Il ne nous faut point être en retard pour notre fête ! » Il passa les portes avec son jeune chargement, et Bria prit sa place à ses côtés ; Toli et Esme leur emboîtèrent le pas. Tous rejoignirent la haute table et y retrouvèrent Theido et Ronsard, Renny et ses parents, Pym le rémouleur, Tip à ses pieds, et tous les autres invités d'honneur déjà à leurs places.

Quentin empoigna son hanap, le tendit vers le ciel et déclara : « Bienvenue, amis fidèles, tous d'entre vous. Que le banquet commence ! » Alors tous s'assirent afin de festoyer dans le Château du Roi Dragon.

[1] Holy Island : l'île Sainte (*NdT.*)